



3 1761 05938778 7







Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO

by

ALEX PATHY

LES SECRETS DU SECOND EMPIRE



HECTOR FLEISCHMANN

NAPOLÉON III
ET
LES FEMMES

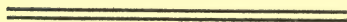


BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
PARIS

Napoléon III

et

= les femmes =



DU MÊME AUTEUR

Les Horizons hantés (pages sur la Révolution).....	Epuisé
L'Épopée du Sacre , avec une préface de M. Henry Houssaye, de l'Académie Française.....	1 vol.
Napoléon et la Franc-Maçonnerie	Epuisé
La Guillotine en 1793 , d'après des documents inédits tirés des Archives Nationales.....	Epuisé
Une Maîtresse de Napoléon (Mlle George, de la Comédie-Française), d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie Française.....	1 vol.
Discours civiques de Danton	1 vol.
Dessous de princesses et maréchaux d'Empire , avec des lettres inédites.....	1 vol.
Les Femmes et la Terreur	1 vol.
Les Filles publiques sous la Terreur , d'après les rapports de la police secrète.....	1 vol.
Le Musée secret de l'Histoire . 4 vol.....	Epuisé
Charlotte Robespierre et ses Mémoires , édition critique accompagnée de documents inédits tirés des Archives Nationales.....	1 vol.
Rachel intime , d'après ses lettres d'amour.....	1 vol.
Lettres d'amour inédites de Talma à la princesse Pauline Bonaparte (en collaboration avec M. PIERRE BART).....	1 vol.
Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal	1 vol.
Roustan, mameluk de Napoléon , d'après des mémoires et des documents inédits.....	1 vol.
Le Roi Joseph Bonaparte; lettres d'exil inédites , publiées d'après les originaux, appartenant à M. le baron de Méneval, ministre plénipotentiaire.....	1 vol.
La Comédie à Arras sous la Terreur , documents pour servir à l'histoire de la Terreur dans le Pas-de-Calais et à la biographie de Joseph Le Bon.....	Epuisé
Le Masque mortuaire de Robespierre , documents nouveaux pour servir d'intelligence et de conclusion à une polémique historique.....	1 vol.
Une maîtresse de Victor Hugo , d'après des lettres inédites.....	1 vol.
Le Quartier général de Napoléon à Waterloo	1 vol.
Victor Hugo, Waterloo, Napoléon	1 vol.
Le Cénacle libertin de Mlle Raucourt , de la Comédie-Française.....	1 vol.
Napoléon par Balzac , épisodes et portraits du Premier Empire tirés de <i>La Comédie humaine</i>	1 vol.

L'ACCUSATEUR PUBLIC DE LA TERREUR.

I. Les Couloises du Tribunal révolutionnaire (Fouquier-Tinville intime).....	1 vol.
II. Réquisitoires de Fouquier-Tinville , suivis des trois mémoires justificatifs de l'accusateur public.....	1 vol.
<i>(La série sera complète en quatre volumes.)</i>	

LES NAPOLÉONIDES.

I. Pauline Bonaparte et ses amants , avec des lettres inédites.....	1 vol.
<i>(La série sera complète en six volumes.)</i>	

L'EMPEREUR ET LES IMPÉRATRICES.

I. Napoléon adultère	1 vol.
II. Joséphine infidèle	1 vol.
III. Marie-Louise libertine	1 vol.
<i>(La série est complète en trois volumes.)</i>	

LES HÉROS ET L'AMOUR.

I. Robespierre et les Femmes	1 vol.
II. Le Roi de Rome et les Femmes	1 vol.
<i>(La série sera complète en dix volumes.)</i>	

LES LYS ET LA HACHE.

I. Les pamphlets libertins contre Marie-Antoinette	Epuisé
II. Madame de Polignac et la Cour galante de Marie-Antoinette	1 vol.
III. Les Maîtresses de Marie-Antoinette	Epuisé
IV. La Bibliothèque galante du boudoir de Marie-Antoinette ..	Sous presse
V. Marie-Antoinette libertine	1 vol.
<i>(La série est complète en cinq volumes.)</i>	

NAPOLÉON III ET LES FEMMES,

D'APRÈS LES MÉMOIRES DES
CONTEMPORAINS, LES PAMPH-
-LETS, LES JOURNAUX SATIRIQUES,
DES DOCUMENTS NOUVEAUX ET
INÉDITS, PAR ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦

HECTOR FLEISCHMANN
AVEC XLII PORTRAITS, CARICATU-
-RES, AUTOGRAPHES ET PLANCHES
HORS TEXTE ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦ ◦

LES SECRETS DU SECOND EMPIRE

Pour paraître prochainement :

Bâtard d'Empereur, d'après des documents inédits . . . 1 vol.



Tous droits de traduction et de reproduction littéraire et artistique
rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède, le Danemarck et la Norvège
S'adresser pour traiter à la Bibliothèque des Curieux.

Pour
A. FORDYCE

Affectueusement,

H. F.

IL A ÉTÉ TIRÉ
10 exemplaires
sur papier Van Gelder chamois
(I à X.)

« Pour moi, il faut que j'aie le cœur plein. »

NAPOLÉON III (1844).

« Il n'apparaît point qu'il ait jamais aimé une femme, mais il aima la femme. »


H. THIRRIA,

Napoléon III avant l'Empire ; I, p. v.

NAPOLÉON III

ET LES FEMMES

INTRODUCTION

est de l'époque la plus délicate de notre histoire que j'entreprends d'écrire. Aux cendres tièdes encore du souverain dont le pied a glissé dans les boues et les fumiers sanglants des charniers de Sedan, le respect dû aux grandes infortunes humaines, à ces hautes catastrophes royales qui pleurent à travers les prosopopées de Bossuet, commande de toucher d'une main légère et déférente. Mais s'il se faut plier, pour les mémoires malheureuses et méconnues, à une manière de silence, qui est la forme la plus noble de cette déférence, il convient de se souvenir aussi que « l'histoire vit de vérité et non pas de respect ». Que cette vérité soit conciliable avec ce respect, on ne songera point à le contester, et, peut-être, serai-je assez heureux pour pouvoir prouver ici qu'à cette discipline d'une raison personnelle et humaine j'ai pu me conformer. De plus, si aux morts des égards sont dus, il demeure des vivants qui les peuvent exiger. Je ne me déroberai point à cette exigence, qui est aussi du savoir-vivre et de la courtoisie. Ce ne sont donc point d'aigres confidences de femmes vieilles, remâchant leurs amers souvenirs, que j'apporte ici. Je ne me fais

point le serviteur de querelles périmées, le complaisant de jalousies bientôt posthumes. Je n'ai point été solliciter, parmi les épaves de la cour des Tuileries, des historiettes savoureuses truffées de venimeuses insinuations contre une rivale ou un concurrent; j'ai eu la bonne foi, et on la croira peut-être naïve, d'interroger le témoignage public des acteurs de cet autrefois écroulé.

Ainsi devant la critique, devant la possible colère des uns, le nécessaire mécontentement des autres, j'aurai des répondants directs et responsables. J'ai cru, tout simplement, que, sur le sujet que je traite ici, je pouvais discuter et rassembler des témoignages propres à établir ce que la faiblesse humaine parvient à découvrir de la vérité. Cette part de vérité, je la livre sans restrictions ni réserves, puisée aux sources qui m'ont paru les plus probantes et les plus dignes d'être captées. Ceci fera comprendre pourquoi la part des pamphlets du second Empire a été si considérablement rognée dans ce travail. J'ai pensé que l'histoire, et cette histoire en particulier, dont la documentation, en grande partie, est à la fois encore si aisée et si abondante, n'avait pas grand profit à tirer de ces productions haineuses, absurdes, excusables, quelquefois, condamnables, toujours. Venus de l'exil, les pamphlets n'apportent que l'écho des légendes, écho dénaturé de racontars amplifiés. « On n'écrit avec mesure que dans la patrie », disait ce Chateaubriand qui avait vécu au foyer étranger. Cette mesure, de 1851 à 1870, les libellistes l'ont ignorée, et même depuis. Leur déposition n'intéresse que comme un cas pathologique, propre à être étudié sous cet angle spécial, uniquement, et ainsi que, naguère, je l'ai tenté de faire pour Marie-Antoinette d'Autriche. L'heure n'est pas encore venue de tirer de leur bocal ces monstres et ces phénomènes, pour les jeter sur le nickel des tables d'autopsie.

J'ajouterai que, dans ce livre, je ne prononcerai point, pour le discuter, le nom de Sa Majesté l'Impératrice des Français. Ce qu'elle fut, ce qu'elle est, n'appartient pas à l'histoire.

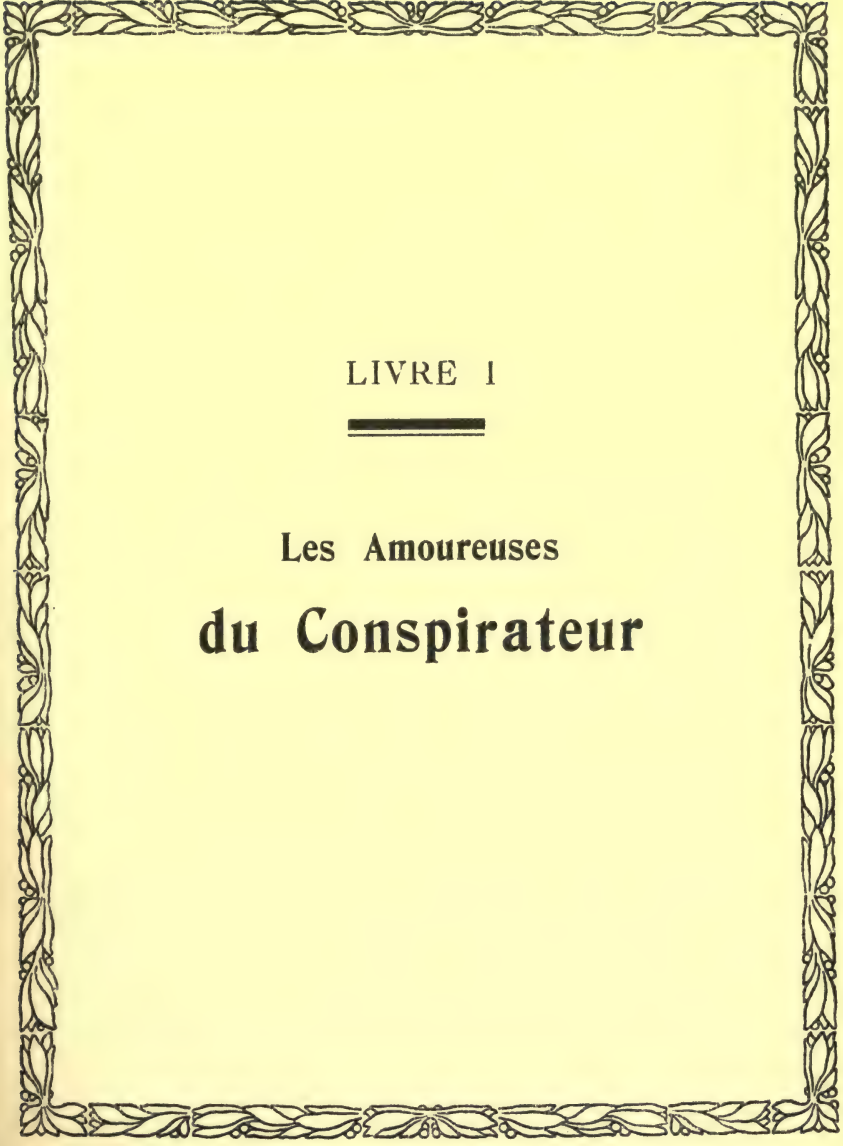
Je ne toucherai pas à ce malheur debout encore, à cette infortune vivante, à cette auguste rôdeuse des ruines d'un monde disparu. De quel droit irai-je pénétrer dans le silence dont elle s'enveloppe, et qui lui appartient ? Me donnerai-je à moi-même la permission de scruter les pensées inconnues d'un cœur dont elle est maîtresse, d'une âme qui n'a point signé son abdication ? Non, non, je n'irai point, suivant la saisissante parole, la voir comme un cinquième acte de tragédie. Il me suffit de savoir que, parmi les décombres fumants encore du palais, Niobé pleure et rêve sur les morts et les ruines. Il est des vaincus qui peuvent dire : Noli me tangere.

Ce livre se borne donc au cas psychologique de Napoléon III, de sa jeunesse à Arenenberg à sa fin à Chislehurst. Il condense, en trois centaines de pages, une enquête qui fut aussi minutieuse que longue, et qui, je le crois, apporte quelques éclaircissements à l'histoire mal connue de cette vie d'aventures, de gloires cabrées, de défaites gémissantes. L'homme politique est livré encore aux discussions et aux querelles contemporaines ; l'homme privé n'est connu presque que par les pamphlets. Je l'étudie ici en dehors de toute politique, en dehors de toute animosité. Aucun devoir de reconnaissance envers sa dynastie ne me condamne à des réticences ; aucune haine contre son nom, contre le régime qu'il instaura, ne m'oblige à des réquisitoires. Et je parle librement ici, de celui qui dort aujourd'hui, à côté de son enfant assassiné, dans une chapelle de village anglais, après avoir restauré, dans les Gaules reconquises, les Aigles à l'ombre desquelles il était né.

H. F.

Décembre 1912.



A decorative border with a repeating floral and leaf pattern surrounds the text.

LIVRE I

Les Amoureuses
du Conspirateur



I

DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE CONSIDÉRÉ COMME AMOUREUX

Le prince au physique. — Son signalement. — Ses yeux sont curieux. — Ce que les femmes pensent de sa beauté. — Sa jeunesse et son éducation sentimentale. — Un site romanesque à Arenenberg. — « Le doux ténébreux. » — Il est romanesque et théâtral. — Il n'aime pas la poésie. — C'est le troubadour. — Ses projets de mariage. — Il ne veut pas devenir le mari de la reine de Portugal. — Mme S... et souvenir que lui garde le prince. — Son roman avec la princesse Mathilde. — Bruits de mariage avec la fille du czar. — La miss de Camden-Place. — La fiancée millionnaire. — Le chapitre des princesses. — Comment ces projets de mariage échouent. — Un mot du roi Jérôme. — « Il épousera la princesse qui lui montera la tête... » — Le mariage de l'Empereur.



AVANT le moral, c'est, tout naturellement, le physique qui frappe la femme dans l'amant. Louis-Napoléon, fils du roi Louis et de la reine Hortense, est-il pour elles le bel amant rêvé en ces temps où, dans chaque homme, il est un troubadour qui sommeille? Qu'a-t-il, lui, en dehors de son titre de prince et de neveu de Napoléon, pour les séduire, les conquérir, propager en leurs faibles âmes les incendies des passions

romanesques? Comment est-il? Il en faut convenir, en général, les femmes de son temps, ses contemporaines, le jugent avantageusement. « L'Empereur est petit de taille, mais rempli de dignité, » dit la comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie (1). Des documents de police vont nous dire, avec précision, cette taille. En 1840, il a trente-deux ans. Pour l'affaire du coup d'État de Boulogne, il comparaît devant la Cour des Pairs et le dossier du procès s'ouvre par son signalement. Il a 1 m. 68, dit la pièce (2). Mais, chose curieuse, alors qu'on l'imagine grandir en vieillissant, comme il paraît d'usage, lui, tout au contraire, rapetisse. En 1846, quand il s'évade de la prison de Ham, son signalement lui donne 1 m. 66 (3). Et, en 1848, c'est à la même mesure que, dans une pièce similaire, s'arrête le ministre de l'Intérieur (4). Je n'explique pas cette anomalie; je la constate et en tire, comme conclusion, que le prince, en fait, est de taille médiocre. Il la rachète par une aisance de belle allure, discrète, réservée (5). « Épais de corps et court de jambes (6) », ce double défaut disparaît quand il est à cheval. Alors, il paraît véritablement à son avan-

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries*; 1852-1858; Paris, 1900, in-18, pp. 180-181.

(2) *Cour des Pairs de France; Attentat du 6 août 1840; Procès-verbal des séances relatives au jugement de cette affaire*; Paris, 1841, in-4, p. 47.

(3) Archives communales de Boulogne-sur-Mer. — Dossier du coup d'État. — J'en dois l'aimable communication à l'obligeance jamais lassée de l'archiviste de ce dépôt, M. Emile Hiance.

(4) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte*; Paris, 1889, in-18, p. 12.

(5) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans*; traduits par E. Philippi; Paris, 1910, in-8, p. 30.

(6) Témoignage d'un contemporain, Adolphe de Candolle, qui connut le prince en Suisse. — EUGÈNE DE BUDÉ, *Les Bonaparte en Suisse*; Genève, Paris, 1905, in-18, p. 208.

tage (1). De Moltke, l'ayant vu pour la première fois, écrit à sa femme : « Il a une très belle tenue à cheval : il est moins bien à pied (2). » Mais, enfin, ce n'est pas à cheval que se fait l'amour, et il en faut bien descendre pour condescendre aux soins de la passion. Alors on constate derechef, et c'est une femme qui le dit, que « le prince Louis était trop petit pour sa tête à caractère (3) ». Il a donc une « tête à caractère ». Laquelle ? Les pièces officielles, qui n'envisagent pas les choses sous l'angle romanesque, lui donnent des cheveux et sourcils châains (4), des yeux gris et petits, le nez grand et fort, la bouche moyenne, les lèvres épaisses, le menton pointu, le visage ovale, le teint pâle, les épaules larges où s'enfouit la tête, le dos voûté (5). C'est là le prince Louis-Napoléon de 1840 à 1848. Empereur, il n'a guère changé. La petite moustache blonde du signalement de 1846, est devenue plus longue, le teint pâle de 1848 a tourné au jaune léger (6), mais l'ensemble est demeuré sensiblement pareil jusqu'au jour de l'embonpoint venu. Mais ce qui, à une déchéance précoce, a survécu et résisté, c'est l'œil, le regard. Ce sont les yeux qui, chez tous les contemporains, ont frappé le

(1) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Les Salons de Paris et la Société parisienne sous Napoléon III* ; Paris, 1868, in-18, pp. 102-103.

(2) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime* ; Paris, 1895, in-8, p. x. — « Il était excellent cavalier et très adroit aux exercices de corps, de petite taille, mais agile et musculeux. » — Lord Malmesbury, *Mémoires d'un ancien ministre* (1807-1869) ; traduits de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M.-A. B. ; Paris, 1885, in-18, p. 21.

(3) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, pp. 10-11.

(4) « ...Ses cheveux étaient châains. » — *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 30.

(5) Je résume ici les trois signalements du prince en 1840, 1846 et 1848.

(6) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; pp. 29-30.

plus dans le visage de Napoléon III. Ce sont, dit un petit écrit politique de 1848, « des yeux d'émail, sans feu, sans intelligence (1) ». A la réalité, ils étaient assez pareils à ceux de sa mère, la reine Hortense (2). Ils étaient « petits, d'un bleu grisâtre, et généralement sans expression, ce qui tenait à ce que ses paupières tombaient, comme s'il eût été somnolent (3) ». « Nageants et remplis d'une sorte de satisfaction romanesque (4) », ils étaient « perdus dans le vague (5) ». Ce « regard éteint (6) » vous fixe « comme à travers une vitre (7) ». Il semble recouvert « d'un voile de rêverie et de langueur (8) ». Cependant, lorsque quelque chose amuse l'Empereur, ses yeux s'animent « merveilleusement (9) » et ils deviennent, tour à tour, vifs et caressants (10). Tel que, le regard plaît aux femmes. « J'ai

(1) *Les Prétendants devant le peuple* ; Paris, novembre 1848, in-18, p. 7.

(2) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle* ; Paris, 1874, in-18 ; p. 349.

(3) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; pp. 29-30.

(4) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien* (1853-1862) ; Paris, 1909, in-18, t. II, p. 248.

(5) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XX^e siècle...* ; p. 349.

(6) Témoignage de de Moltke, dans FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; p. x.

(7) GÉNÉRAL DE RICARD, ancien aide-de-camp du roi Jérôme, *Autour des Bonaparte* ; fragments de mémoires publiés par L. Xavier de Ricard ; Paris, 1891, in-18, p. 210.

(8) PHILARÈTE CHASLES, *Mémoires* ; Paris, 1877, in-18, t. II, p. 145. — C'est de ce Philarète Chasles, célèbre alors pour ses prétentions malheureuses à l'Académie, que Théodore de Banville disait plaisamment :

Plaignez, mes chers amis, ce pauvre Philarète,
Qu'au seuil de l'Institut toujours un fil arrête.

Cette épigramme est citée par Edmond Biré, *Mes Souvenirs* ; 1846-1870 ; Paris, s. d. in-8, p. 137.

(9) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; pp. 29, 30.

(10) A. GRANIER DE CASSAGNAC, *Souvenirs du Second Empire* ; Paris, 1879, in-18, t. I, p. 38. — H. Thirria, *Napoléon III avant l'Empire* ; Paris, 1895,

entendu, dit le général de Ricard, beaucoup de femmes se pâmer de ce regard ; ce qui est mystérieux et inintelligible attire toujours les femmes (1). » L'une d'elles en a dit : « Son regard se perdait dans l'inconnu voilé d'ombre (2) », et une autre, plus longuement : « Les yeux bleus, un peu effacés de couleur, me semblaient d'un charme inexprimable. Ordinairement voilés comme s'ils regardaient en dedans, ils savaient devenir parfois expressifs et témoignaient de la bienveillance, de la bonté. Ils devaient être éloquentes à parler d'amour (3). » La dernière phrase prouve que nous ne sommes pas sortis de notre sujet. Elle permet de poser une dernière question sur l'ensemble du physique du prince. Ici, les témoignages masculins abondent, et ils ne sont pas en sa faveur. « Il est très désagréable à voir », dit péremptoirement un pamphlet (4). Pamphlet, oui, mais corroboré par des dires beaucoup moins suspects et non moins affirmatifs. Ainsi, un ami, cependant, le docteur Evans, déclare : « Il n'était pas beau dans le sens

in-8, t. I, p. 3. — M. Arthur Meyer qui vit l'Empereur en 1870, a écrit : « Aucun peintre, aucun sculpteur n'a pu rendre son regard. Ce regard ne fixait pas, il enveloppait, et chacun, cependant, se sentait réchauffé par son rayonnement. » Et, l'ayant revu après la chute de l'Empire, à Chislehurst : « Il avait le regard comme absent. » — ARTHUR MEYER, *Ce que mes yeux ont vu* ; Paris, 1912, in-18, pp. 5, 47.

(1) Général DE RICARD, *Autour des Bonaparte...* ; p. 210.

(2) *Mémoires de la princesse Caroline Murat*, cit. par Clément Martin, *Dans les coulisses du Second Empire*, dans *La Revue*, 1^{er} décembre 1910, p. 622.

(3) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 11.

(4) *Louis Bonaparte et ses principaux séides ou ce que sont les conspirateurs du 2 décembre*, dans Victor Hugo [apocryphe], *Les deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud* ; Londres, Bruxelles, 1870, in-18, p. 104.

communément attaché à ce mot (1). » — « Quel avorton ! » remarque un Parisien qui le rencontre en 1854 (2). Et un indifférent, un peu sympathique, observe que « sans être absolument laid, il n'était pas bien, peu imposant (3) ». Rappelle-t-il l'Empereur, son oncle ? Oui, à en croire ceux qui font servir son physique à sa politique. « Son visage rappelle évidemment le type napoléonien, » est-il dit dans une brochure de propagande tirée à 100.000 exemplaires (4). Mais, quand, quelques semaines après, il s'en vient siéger pour la première fois au Palais-Bourbon, *La Presse* constate « qu'il n'a avec l'Empereur aucune espèce de ressemblance (5) ». L'Empereur, lui, manifestement, ne chercha point à avoir dans sa personne ce qui peut plaire à la femme. Il en est différemment avec Louis-Napoléon : « Toute sa tenue, chevelure et moustaches cirées comprises, est celle de l'homme à prétentions (6). » Résultat : « L'ensemble [de sa personne] était agréable et plaisait (7). » Pas à toutes cependant. « Ni sa figure, ni sa tournure n'ont rien de distingué, » disait déjà de lui, en 1837, à Baden-Baden, la baronne du Montet (8). Un contemporain

(1) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 29.

(2) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. II, p. 51.

(3) JAMES DE CHAMBRIER, *La Cour et la Société du Second Empire* ; Paris, 1902, in-18, p. 218.

(4) *Histoire complète de Louis-Napoléon Bonaparte* ; Paris, 1848, in-18, p. 73.

(5) ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848* ; avec des documents et des portraits inédits ; Paris, s. d. [1908], in-8, t. II, p. 42.

(6) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. II, p. 249.

(7) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 11.

(8) *Souvenirs de la baronne du Montet* ; 1785-1866 ; Paris, 1904, in-8, p. 306.



LA REINE HORTENSE
MÈRE DE LOUIS-NAPOLÉON
(D'après la gravure de P. PAUQUET).

fait observer : « En toutes passions, son physique a dû le gêner beaucoup (1). » Cependant voici une réplique féminine : « Il plaît et plaira quand il voudra (2). » Une autre femme, une amoureuse, celle-là, avouera néanmoins : « A dire vrai, il me fait l'effet d'une femme (3). » Il est bien évident que celle-là porte la question sur le terrain moral. Y a-t-elle raison ? Je ne le crois guère, car rien de féminin ou d'efféminé ne se dégage de l'ensemble à la fois physique et moral de son individu. Cet ensemble, Philarète Chasles le résume à merveille, disant qu'il est calme, amène, poli à l'anglaise, froid, subtil (4), qualités propres à un Beauharnais ayant passé par l'Angleterre (5). Et il ajoute qu'il est « sans cœur » et « sans attache pour les hommes (6) ». Mais les femmes ?

Pour le bien comprendre, il faut remonter à sa jeunesse solitaire, quasi-prisonnière dans les montagnes de Suisse où, après la chute de Napoléon, séparée de son mari, s'est retirée Hortense. Dans le petit château d'Arenenberg, parmi

(1) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. II, p. 249.

(2) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 181. — « Un beau jeune homme, en un mot, bien trop mince et trop petit pour en imposer aux hommes, mais tout fait pour plaire aux femmes. » LOUIS MUCÈNES, *Souvenirs de l'échauffourée de Strasbourg et du procès devant la cour d'assises, pour servir d'introduction et de terme de comparaison aux événements de Boulogne et au procès devant la Cour des Pairs* ; Paris, 1840, in-8, p. 17.

(3) LOUIS BLANC, *Révolutions historiques en réponse au livre de lord Normanby, intitulé « A year of revolution in Paris », ouvrage d'abord publié en anglais par l'auteur, et, dans la traduction en français faite par lui-même, augmentée de près du double* ; Leipzig, 1859, in-12, t. II, p. 220.

(4) PHILARÈTE CHASLES, *Mémoires...* ; t. II, p. 145.

(5) « Napoléon III était un Beauharnais et non un Bonaparte. » — *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 30.

(6) PHILARÈTE CHASLES, *Mémoires...* ; t. II, p. 145.

les souvenirs et les épaves de l'épopée révolue, la reine de Hollande en exil s'est formée une petite cour tranquille et simple, où s'élève et grandit ce fils de sa tendresse. Sentimentale et romanesque, elle lui inculque la religion du sentiment, le culte du roman. Les romances sensibles où le beau Dunois prodigue les serments d'amour, sont la distraction molle et fade de ses longs jours d'ennui. Et puis, il y a le paysage environnant, l'aspect des sombres bois, des coteaux où chevauchent les forêts de noirs sapins, les glaces des hauts sommets, la vague bleue des lacs helvétiques. Paysage âpre et rude, contrée saine et vigoureuse qui plaît à sa mélancolie. Arenenberg, sur le territoire du hameau de Mannenbach, dans la commune de Sallenstein, au canton de Thurgovie, est sur le versant de la colline qui domine le lac de Constance. C'est au début de 1817, que, pour 44.000 francs (1), Hortense en a fait l'acquisition à la famille Streng (2). A sa mort, son fils héritera de la propriété et la gardera six ans. En 1843, pressé par des besoins d'argent résultant des secours à accorder à ses complices du coup d'État de Boulogne, il vendra le château maternel, le romantique domaine de sa jeunesse. Mais, devenu Empereur, il le rachètera en 1855, et y placera comme conservateur le marquis Giacomo Visconti (3). Depuis Arenenberg est passé aux mains de la veuve de Napoléon III, qui en a

(1) L'achat fut fait le 10 février 1817, pour 30.000 florins, dit Fernand Giraudeau, *Napoléon III intime...* ; p. 17.

(2) EUGÈNE DE BUDÉ, *Les Bonaparte en Suisse...* ; p. 146.

(3) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay ; une amie de la reine Hortense, de Napoléon III et de la duchesse de Berry ; lettres inédites* ; Paris, 1898, in-18, pp. 15, 17, 35.

distrait les meubles, les uns pour la résidence de Farnborough-Hill, les autres pour le musée de Malmaison, et a donné le château au canton de Thurgovie pour y établir une école des arts et métiers (1). Là, où, maintenant, de jeunes intelligences s'appliquent à la connaissance des menus secrets de l'industrie, s'est formée l'âme de Napoléon III.

Mélancolique domaine où il vécut ses jours d'enfance au spectacle morne et admirable des montagnes neigeuses parmi le vacarme des ouragans d'hiver, devant le paysage bleu et vert, où s'étaient les toits plats de Reichenau et où pointent, doigts de pierre vers le ciel, les clochers de Constance. Devant cette nature glacée et immobile, sans élan, il a appris à se renfermer en lui-même. Pour sa mère il est devenu le « doux ténébreux », comme elle l'appelle elle-même (2). C'est là qu'il a pris goût à ces longues rêveries dont les soucis de l'Empire ne le déshabitueront pas, où il s'est nourri de cette phraséologie vague dont il est difficile de le faire sortir (3). Il est celui qui, dans l'île des Peupliers, va, sous l'orme éploré au vent de l'eau, inscrire son nom sur le tombeau de Jean-Jacques Rousseau (4) ; à qui plaisent les mystères du carbonarisme, la petite angoisse

(1) LUCIEN-ALPHONSE DAUDET, *L'Impératrice Eugénie* ; Paris, s. d. [1911], in-8, p. 88.

(2) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries*... ; t. I, p. 10.

(3) « Vous savez qu'il est difficile de le faire sortir des phrases vagues », écrit de lui, le 3 mai 1856, le prince Napoléon au général M. Desmaret. — *Catalogue d'une précieuse collection de lettres autographes ayant fait partie de la collection de M. Léon Gauchez* ; Paris, 1908, in-8, pièce n° 34.

(4) *La Reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre pendant l'année 1831 ; fragments extraits de ses mémoires inédits, écrits par elle-même* ; Paris, 1834, in-18, p. 298.

des complots tramés dans des taudis écartés (1) ; qui, des projets de coups d'État constamment renouvelés, nourrira ce qu'on a si bien appelé son « âme aventureuse (2) ». Le théâtral le tente et le retient. Quelle mise en scène que celle du coup d'État de Strasbourg ! Et c'est une féerie militaire à grand spectacle que celui de Boulogne. Il aime le panache, le clinquant, le panoramique. N'est-il point un enfant de cet Empire qui, par le théâtral, a, vingt ans durant, oublié l'idéal du libéralisme jacobin ? « Il sera toujours cabotin, » dit de lui, en 1839, Mme Hamelin, l'ancienne policière de 1815 (3). Ce n'est point cabotinage chez lui, mais une simple manifestation de son âme incurablement romanesque. Ses yeux en gardent le reflet paresseux et vague, et tout son visage respire un « romanesque allemand (4) ». Rêveur, oui, sans doute, mais un rêveur qui s'accommode de l'action avant tout. Pour le savoir romanesque, qu'on ne l'imagine point poète. C'est tout à fait à tort qu'un Anglais croit pouvoir écrire que « le second fils d'Hortense (5), qui ne fut qu'un médiocre Empereur, aurait fait un excellent poète (6) ». A la vérité, Louis Na-

(1) Cf. H. THIRRIA, *Napoléon III carbonaro*, dans *Le Correspondant*, 25 février 1899, pp. 737 et suiv.

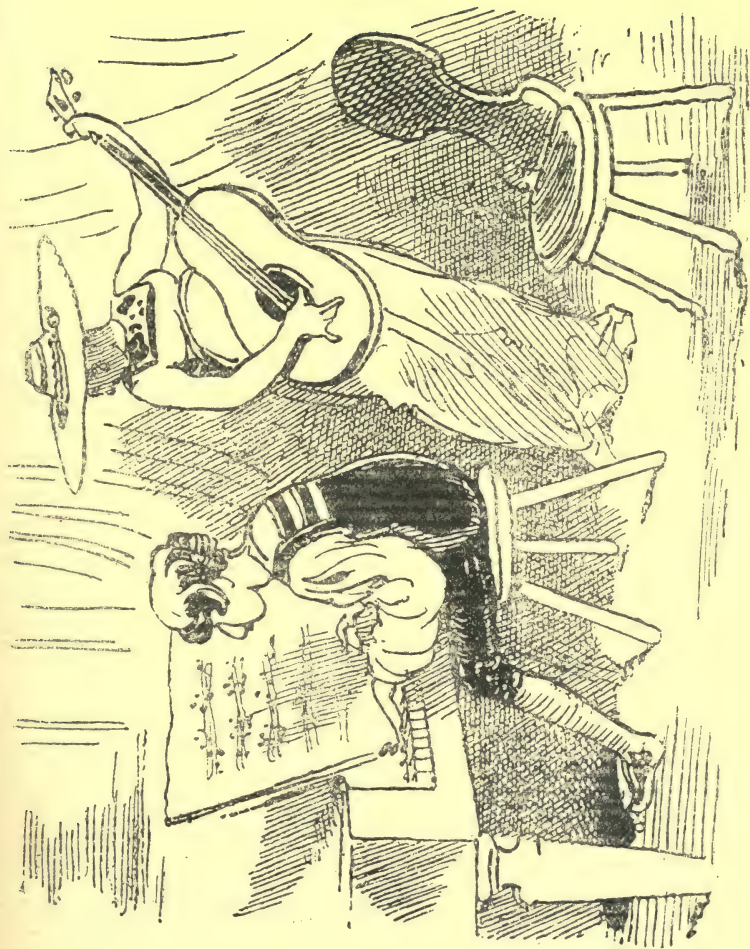
(2) « Vers 1830 il a des airs d'aventurier. » — Paul Monceaux, *Napoléon III intime*, dans la *Revue Bleue*, 23 mars 1895, p. 378.

(3) ANDRÉ GAYOT, *Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin ; lettres inédites, 1839-1851* ; préface de M. Émile Faguet, de l'Académie française ; Paris, s. d. [1911], in-8, p. 52. — Cf. de la même une lettre du 17 octobre 1839, p. 65.

(4) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. II, p. 249.

(5) Le premier fils d'Hortense, Napoléon-Louis, né à Paris le 11 octobre 1804, avait épousé à Florence, le 3 juillet 1826, Charlotte-Napoléone, fille du roi Joseph. Il mourut dans l'insurrection des Romagnes, à Forlì, le 17 mars 1831.

(6) [Sir RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris ; notes et souvenirs, 1848-1871* ; Paris, 1894, in-8, t. II, p. 81.



L'éducation artistique de Louis-Napoléon à Arenenberg.
Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.

poléon n'avait aucunement le goût de l'art et de la poésie : « Un poème le fait dormir, un tableau le fait bâiller (1). » Sous l'Empire, à Compiègne, pendant l'été, il s'emparait quelquefois du roman que lisait à haute voix une des dames de l'entourage de l'Impératrice, assis sous le frais de l'ombrage. Il en continuait la lecture, et, « presque toujours il s'amusait à en ridiculiser les passages poétiques, se moquant des situations où l'auteur plaçait ses héros, et narguant les sentiments d'amour qu'ils exprimaient (2) ». Fait typique, qui permet de conclure avec le docteur Evans : « Il aimait les faits et non les choses imaginées. C'était un philosophe, non un poète (3). » Poète, il eût achevé ses destinées à rêver sous les sapins d'Arenenberg, à chasser de la badine les feuilles mortes dans les allées automnales. Romanesque, il a tenté l'aventure de son roman ; il a voulu être héros à Strasbourg, à Boulogne ; il a conquis son trône, et est mort dans un triste château d'exil anglais.

C'est là une face de son caractère. Romanesque dans la vie, adolescent, il est chevaleresque. Un jour, et il a onze ans (4), il se promène à Mannheim sur les rives du Rhin (5), accompagné de ses cousines les jeunes princesses de Bade.

(1) A. DE LA GUÉRONNIÈRE, *Portraits politiques contemporains*, 1851, cité dans H. Thirria, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. V.

(2) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 241.

(3) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 32.

(4) « A quinze ans », dit Fernand Giraudeau, *Napoléon III intime...* ; pp. 92-93.

(5) FERNAND GIRAUDEAU, *Napoléon III intime...* ; pp. 92-93, place l'aventure sur un pont du Neckar.

Avec feu il leur affirme que le caractère chevaleresque des Français n'a point dégénéré, et, pour preuve, il se jette dans le fleuve où le vent vient d'emporter une fleur de la chevelure des jeunes filles (1). C'est un exploit dans le genre troubadour, ce genre où la reine Hortense, avec ses aquarelles et ses romances, a si parfaitement excellé (2). Troubadour, il l'est demeuré longtemps. Il en a la timidité. Avant l'Empire, il « était assez timide avec les femmes (3) ». Elles disaient volontiers de lui, comme la danseuse Taglioni : « C'est un homme très agréable (4). » Il était discret, peut-être par pudeur (5), — et cela encore, c'est du parfait troubadour, — et digne. A une soirée donnée par la reine Hortense, Donna Luisa Cortini, princesse de Casigliano, lui demanda pourquoi il ne valsait pas ? Il répondit qu'un Bonaparte ne devait pas danser (6). Ce romanesque, cependant, ne le faisait point verser dans le ridicule. Il parle sagement, et avec intelligence, quand il écrit à la fille d'un ancien préfet de l'Empire : « Les femmes n'aiment pas les pleurni-

(1) [PERSIGNY], *Lettres de Londres* ; Paris, 1840, in-32, pp. 14 et suiv.

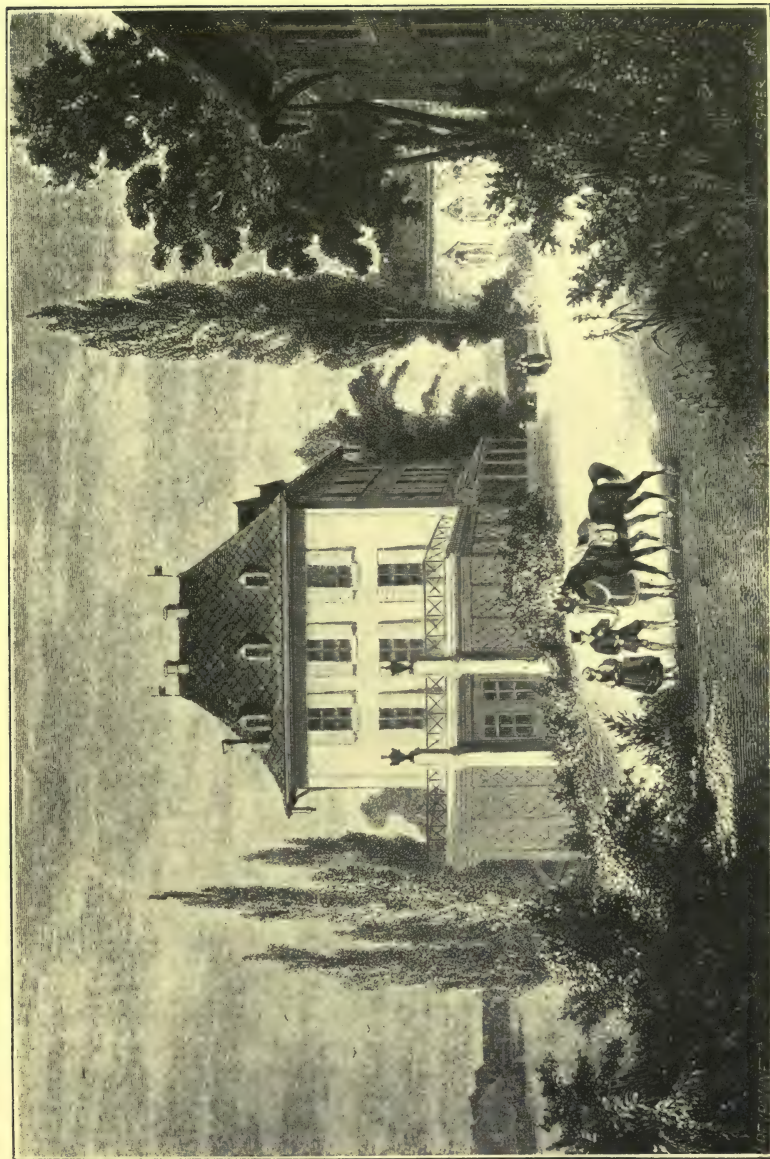
(2) Barbey d'Aurévilly ayant, en octobre 1852, rencontré l'Empereur, écrivait à la comtesse Dash : « Si vous l'aviez vu, vous auriez oublié Henri V. Il a fait la conquête même de ses ennemis. Un cheval digne d'être un homme, tant il était beau. Une selle turque ruisselante de pierres précieuses, un ineffable coup de chapeau, l'air heureux, fier et chevaleresque... » *Catalogue d'autographes Noël Charavay*, n° 382, juin 1908, pièce n° 62375, offerte à 30 francs.

(3) Général DE RICARD, *Autour des Bonaparte...* ; p. 217.

(4) Cité par PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham ; La vérité sur l'évasion de 1846 ; documents inédits* ; Paris, s. d. [1893], in-18, p. 224.

(5) FÉLIX GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; p. ix.

(6) H. THIRRIA, *Napoléon III carbonaro*, dans *Le Correspondant*, 25 février 1899, p. 744.



LE CHATEAU D'ARENENBERG

(D'après une gravure sur bois de H. PEYRONNET.)

cheurs, et elles ont bien raison : je ne le suis pas par nature (1). » Le serait-il par accident ? Possible, mais nulle part on n'en trouve la trace. Mérimée écrit bien, certain jour : « Il n'est jamais très gai (2) », mais un pamphlet nous répond : « Il est facile à amuser (3) ». Ses amusements, cependant, ne vont pas sans une certaine gravité. En 1847, dans un hôtel de Greenwich, il déjeune avec des amis, et, à la fin du repas, penché à un balcon, il se plaît à laisser tomber des grains de raisin sur la tête d'un monsieur chauve, en galante compagnie. « Le plus amusant dans toute cette histoire était d'observer la mine impassible du prince, tout en commettant la plaisanterie en question (4). » En amour, il est tout aussi facile à amuser : « L'empereur n'était point en amour un raffiné. C'est peut-être même à cette indifférence dans la recherche de sensations violentes, qu'il faut attribuer son inconstance apparente vis-à-vis des femmes, le peu d'importance qu'elles eurent dans les actes sérieux de sa vie (5). » Et, de fait, il ne leur demandait que de l'amuser. « Je n'aime pas les femmes bêtes, » disait-il (6). On verra, cependant, dans ce livre, que cette opinion ne

(1) Lettre du 12 mars 1845. — *Lettres du Fort de Ham*, dans la *Revue de Paris*, 15 avril 1894, p. 11.

(2) Lettre à Panizzi ; Biarritz, 21 septembre 1866. — Prosper Mérimée, *Lettres à M. Panizzi ; 1850-1870* ; publiées par M. Louis Fagan, du cabinet des estampes au British Museum ; avec les portraits de Prosper Mérimée et de Panizzi ; Paris, 1881, in-8, t. II, p. 236.

(3) *Monsieur Napoléon et sa Cour* ; Bruxelles, 1871, in-8, p. 10.

(4) Comte DIMITRY APRAXIN, *Le Prince Louis-Napoléon*, dans *La Nouvelle Revue*, 1^{er} février 1897, p. 480.

(5) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les tableaux vivants sous le Second Empire* ; Paris, 1893, in-8, pp. 89-90.

(6) [SIR RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, p. 112.

lui était venue que sur le tard. De fait, dès sa jeunesse, comme sa mère, qui était vive et ardente, il eut le goût du plaisir (1). La femme trompait le rêve de sa vie. « Seule la femme le faisait humble (2). » Il en subissait les faciles séductions et acceptait leurs passagères et périssables tendresses. « Je vous dis que je n'ai jamais rencontré un homme plus naïf, » écrivait encore Mérimée à Mme de la Rochejaquelin (3). Apparemment qu'il y mettait de la bonne volonté, car, plus tard, son genre troubadour s'était mué en une manière d'indifférence polie et souriante. Sa cousine, la princesse Mathilde, ne parvenait pas à résoudre le pourtant facile problème de cette indifférence dédaigneuse et rêveuse. « Qu'est-ce que vous voulez ? disait-elle aux frères Goncourt. Cet homme, il n'est ni vif, ni impressionnable ! Rien ne l'émeut... Moi, moi, si je l'avais épousé, il me semble que je lui aurais cassé la tête, pour voir ce qu'il y avait dedans (4). » — « Si je l'avais épousé !... » Mais c'est qu'elle avait bien failli l'épouser ! Et c'est là encore un coin qui, dans l'étude de Napoléon III au regard des femmes, doit nous arrêter un instant.

Dans une des romances que la reine Hortense s'amusa à musiquer, se trouve cette strophe, qui peut passer pour un excellent échantillon du genre :

(1) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 150.

(2) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis...* ; p. 77.

(3) HUGUES REBELL, *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée* ; Paris, s. d. in-18, p. 203.

(4) *Journal des Goncourt ; mémoires de la vie littéraire* ; première série Paris, 1904, in-18, t. II, p. 168.

*Mon fils, au matin de tes jours
Si, d'une belle
Le cœur fidèle
Répond à tes chastes amours,*

*Que bientôt l'hymen sanctifie
Des nœuds si chers ;
Et tout à ta première amie :
Autre ne sers ! (1)*

Sages et charmants conseils ! Mais, en prose, tout au moins, la reine Hortense les codifiait d'une manière plus pratique. « Je ne forme plus d'autres vœux que de te conserver près de moi, écrivait-elle à son fils en 1833. Je te vois marié à une bonne petite femme, jeune, bien élevée, que tu pourras former à ton caractère, et de soigner tes petits enfants. Voilà le seul bonheur que l'on puisse désirer dans ce monde (2). » Exquis et délicieux idéal bourgeois !

La « bonne petite femme », Louis-Napoléon crut, tout d'abord, l'avoir trouvée en la personne de Mlle de Padoue, fille du duc. Il était décidé à l'épouser, « quoique, écrivait-il le 9 juin 1834, à son père, je ne sois pas très pressé de me marier (3) ». Comme il avait, à ce moment, vingt-six ans,

(1) *Album artistique de la reine Hortense* ; s. l. [Paris], s. d., in-fol. obl.

(2) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; pp. 41-42.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Vie d'une Impératrice; Eugénie de Montijo* ; d'après des mémoires de cour inédits ; Paris, s. d., in-8, p. 45. — Récemment cette lettre a passé en vente et le catalogue où je la trouve en donne ces lignes : « This idea of being away is always most painful to me, for I should be so glad to be able to embrace you. My uncle Jerome talked of some projects for my marriage, of which he had heard. I told him the truth, that is, that there are only the most vague plans, and that in my position it is even difficult to marry... » — *Catalogue d'autographes de la maison Maggs bros.* ; n° 301 ; London, décembre 1912, p. 121, pièce 4743, offerte à 4 liv. 4 shel.

cette réticence s'explique. Quelques jours plus tard, le 13 juillet, il affirmait : « Je me marierai bientôt (1). » Ce « bientôt » était bientôt dit ! La preuve c'est que, deux mois plus tard, Louis-Napoléon renonçait avec aisance à l'union projetée. « Tu me consoles en disant que tu n'es pas amoureux, lui avait écrit sa mère. C'est une chose essentielle pour bien choisir quand on veut se marier, c'est-à-dire pour éviter les malheurs trop communs dans cet état(2). » Leçon profitable ! Le 18 septembre, d'Arenenberg, le prince écrivait à son père, pour lors à Florence :

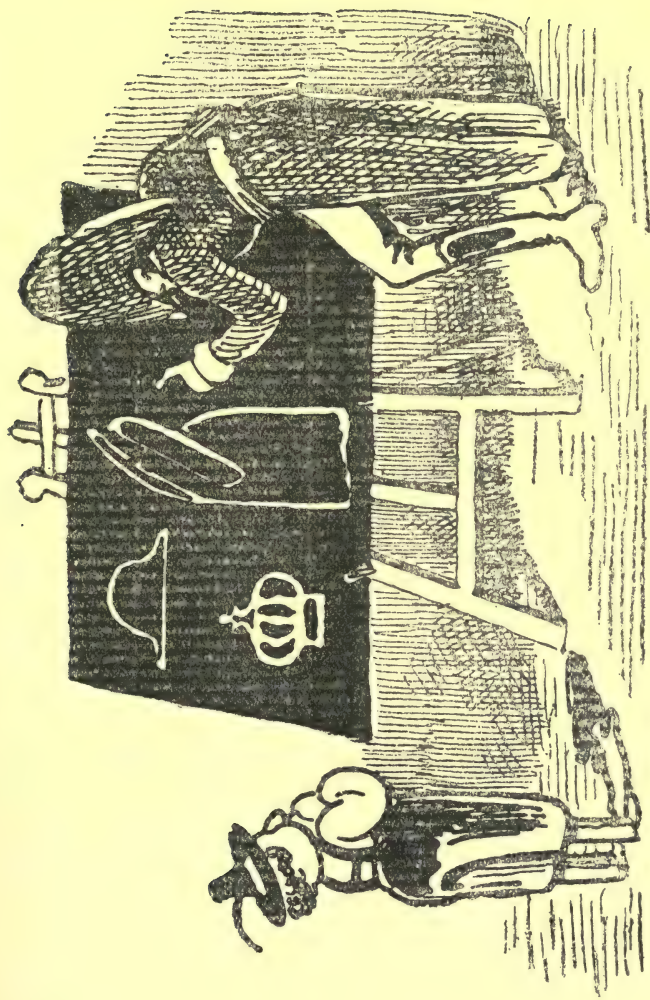
J'espérais que, dans votre dernière lettre, vous donneriez à mon projet de mariage toute l'approbation qu'il semblait devoir mériter, mais comme vous vous en tenez à un simple consentement et que vous semblez même désapprouver ce projet, comme d'un autre côté je n'ai aucun sentiment vif pour la jeune personne et que le duc de P... ne donnera qu'une dot très médiocre, je renonce à me marier pour le moment ; j'espère que je trouverai une personne qui, en possédant tous les avantages de celle-ci, y ajoutera la première qualité pour moi, celle de vous convè nir parfaitement (3).

Promptement on consola Mlle de Padoue : la même année elle épousa Edouard-James Thayer, ancien élève de Polytechnique, appelé au Conseil municipal en 1848, à Paris, et fait par l'Empereur Napoléon III directeur général

(1) GEORGES DUVAL, *Napoléon III ; enfance, jeunesse* ; Paris, s. d., in-18, p. 127.

(2) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; p. 28.

(3) *Journal des Débats*, 9 février 1884. — *Catalogue de la précieuse collection d'autographes composant le cabinet de M. Alfred Boyet* ; séries I, II, III et IV ; Paris, 1884, in-4, pièce n° 42, p. 19. — C'est, vraisemblablement, par erreur, que le *Journal des Débats* a imprimé : *duc de F...*, au lieu de : *duc de P...*



Comment un vieux général enseigne l'histoire de France à Louis-Napoléon.
(Caricature tirée de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.)

des Postes et sénateur (1). C'est ainsi que s'excusait le fiancé de 1834.

L'année suivante, autre bruit de fiançailles. Les gazettes faisaient épouser à Louis-Napoléon la fille de don Pedro, empereur du Brésil, Jeanne-Charlotte-Léopoldine-Isidora-da-Cruz-Françoise-Xavier-da-Paula-Michaella-Gabriella-Rafaëla-Louise-Gonzague, née à Rio-de-Janeiro en 1819. On a assuré que ce mariage lui fut proposé et qu'ayant consulté un de ses amis de Suisse, Paul-Émile Maurice, sur le refus qu'il avait opposé, celui-ci lui avait donné pleinement raison, lui prédisant « la chance d'une position plus brillante (2) ». Que le mariage ait été proposé, ou que le bruit en fut faux, Louis-Napoléon n'en refusa pas moins. « Je ne veux pas courir toute l'Europe, en vendant ma vie au plus offrant, écrivait-il à sa mère. Je n'irai pas épouser une femme inconnue pour posséder un trône au milieu d'une nation à laquelle je serai complètement étranger et pour laquelle je n'aurais rien fait (3). » La fiancée, en effet, venait d'être placée sur le trône de Portugal par son père, et c'était dona Maria II. Le 25 janvier 1835, elle épousa le prince Auguste de Leuchtenberg, auquel succéda un prince de Saxe-Cobourg-Gotha. Elle mourut en 1853, à temps pour voir les Aigles restaurées (4).

(1) M. Edouard Thayer mourut en 1859. — A. DU CASSE, *Le Général Arrighi de Casanova, duc de Padoue* ; Paris, 1866, in-8, t. II, pp. 228-229.

(2) EUGÈNE DE BUDÉ, *Les Bonaparte en Suisse...* ; p. 230.

(3) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; p. 50.

(4) CH. GAILLY DE TAURINES, *Un projet de mariage dans la famille Bonaparte ; Comment Napoléon III ne fut pas roi de Portugal*, dans la *Revue hebdomadaire*, 15 octobre 1910, pp. 365 et suiv.

Mais, avait-il besoin d'aller si loin chercher ce qui était à sa portée? A cette époque, la rumeur publique le fiança à Mlle Louise Chapelain de Séréville, « grande et magnifique jeune fille de dix-huit à vingt ans, fort intelligente (1), » sa voisine au château de Louiseberg (2), où elle vivait avec son père adoptif, le marquis de Crenay, ancien officier royaliste manchot, dont un bras était demeuré à Quiberon (3).

Le projet, — mais exista-t-il ? — demeura sans suite. C'est le 16 mars 1897, que, devenue en 1847, comtesse de Sparre, mourut Mlle de Séréville, dans son château de la Brunette, à Orange, en Vaucluse. Aux heures de ses souvenirs ne pouvait-elle point imaginer avoir failli devenir Impératrice des Français ?

A cette même époque, Louis-Napoléon avait eu de plus modestes ambitions. Il avait rêvé d'épouser une veuve, d'origine créole. Je cite un écho de journal :

Alors qu'il exerçait en Suisse les fonctions peu lucratives de capitaine d'artillerie, il s'éprit d'une jeune et riche veuve d'un planteur mauricien, Mme S..., dont il demanda la main, sans l'obtenir. Le refus fut fait en termes assez flatteurs cependant, pour ne pas froisser le prince qui n'oublia jamais la famille de celle dont il avait voulu faire sa femme (4).

Ce projet paraît véritablement avoir existé. Il est telle note qui le confirme, en citant en toutes lettres le nom de l'héroïne :

(1) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE [BARON DU CASSE], *Histoire anecdotique du second Empire* ; Paris, 1888, in-8, p. 20.

(2) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 18.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 20.

(4) *Le Figaro*, 13 avril 1891.



UNE FIANCÉE DE LOUIS-NAPOLÉON
LA PRINCESSE MATHILDE
(D'après la lithographie de WATS, 1847.)

Cette dame, fort respectable, d'ailleurs, que j'ai eu l'honneur de connaître, était Mme Saunier, qui m'a raconté elle-même cet incident d'une indiscutable réalité, dont en bonne mère de famille, et quoi qu'elle ne lui eût donné aucune suite, elle profita naturellement pour faire avancer son fils sous le second Empire (1).

Nouveau trait à recueillir pour le prochain éditeur des traits de bonté de l'Empereur. Tous ces projets avaient précédé celui du mariage avec la princesse Mathilde. Née le 27 mai 1820, à Trieste, pendant l'exil de son père, Mathilde-Lætitia-Wilhelmine était fille du roi Jérôme, le plus jeune des frères de l'Empereur. Des fiançailles s'étaient ébauchées entre Louis-Napoléon et une de ses cousines, fille du prince Eugène, mais la santé délicate de la princesse avait fait échouer tout espoir. C'est alors que rencontrant Mathilde, le prince déclara à sa mère « qu'il serait heureux de l'avoir pour femme ». La jeunesse de ces quinze printemps en fleur le grisait. « Il en était fort épris », a écrit qui était bien renseigné (2). Enfin, il allait être heureux ; il était dûment fiancé (3) ; déjà on leur avait meublé le château de leur lune de miel (4). Cependant, un jour ayant reconduit Mathilde, et, traversant le parc d'Arenenberg, il remarqua un arbre brisé par l'orage, ce qui lui fit penser : « Notre mariage sera rompu par le sort (5). » C'est ce qui arriva, mais dans le

(1) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 322.

(2) EMILE OLLIVIER, *L'Empire libéral ; études, récits, souvenirs* ; Paris, s. d., in-18, t. II, p. 49.

(3) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 19.

(4) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 32.

(5) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 88.

« sort » le prince avait sa part. Le coup d'État de Strasbourg rompit net les relations du fiancé et du futur beau-père. Jérôme jura bien haut, « qu'il ne donnerait jamais sa fille à un rebelle (1) ». Il tint parole. Le 12 novembre 1840, il maria Mathilde à Anatole-Nicolaïevitch-Demidoff, prince de San-Donato. Ce que fut cette union, qui dura cinq ans, on le sait. Ce fut dans sa prison de Ham, où le retenait le jugement qui l'avait frappé pour le coup d'État de Boulogne, que le prince en reçut la nouvelle. « Il se prit à pleurer amèrement (2). » Et à qui était venu le renseigner, il dit : « C'est le dernier coup et le plus rude qui m'ait été porté (3). » Mais quelle douleur humaine est sans consolation possible, surtout quand cette douleur est d'amour blessé ? Louis-Napoléon se consola. A un dîner aux Tuileries, sous l'Empire, placé entre Mme X..., — sa maîtresse, — et Mathilde, — sa fiancée de naguère, — il se contenta de lui dire mélancoliquement : « Mathilde, si vous l'aviez bien voulu, vous seriez ici maintenant (4). »

Si elle l'avait voulu ! Elle n'était point la seule à ne point l'avoir voulu. Ainsi, au lendemain de la rupture des fiançailles avec Mathilde, en 1837, à Baden-Baden, il fréquente chez la princesse de Béthune, où on l'appelle « Monsei-

(1) JULES CLARETIE, *L'Empire, les Bonaparte et la Cour ; documents nouveaux sur l'histoire du premier et du second Empire, d'après les papiers impériaux inédits ; publiés avec des notes* ; Paris, 1871, in-18, p. 123.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel sur le règne de Napoléon III (1851-1864)*, publiés d'après le manuscrit original avec une préface par M. Leouzon Le Duc ; Paris, 1883, in-18, t. III, p. 265.

(3) CLÉMENT MARTIN, *Dans les coulisses du second Empire*, dans *La Revue*, 1^{er} décembre 1910, p. 623.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire ; papiers intimes* ; Paris, s. d., in-8 p. 92.

gneur ». Mme de Béthune a une fille qui l'épouserait volontiers. Il est vrai que son choix se porterait sur toute autre altesse. « Il en fourmille ici, et de bien pauvres (1)! » Et, d'année en année, les bruits se renouvellent et se répètent. En 1838, on le dit fiancé avec la grande-duchesse Olga, seconde fille de l'Empereur Nicolas (2). Ces bruits persistent jusqu'à la fin de 1839 (3) et, à cette époque, une autre occasion s'offre. Il est alors en Angleterre, et, quelquefois, fréquente chez les châtelains d'une mélancolique et superbe propriété du comté de Kent : Camden-Place. C'est un antiquaire de ce nom qui baptisa ainsi l'agreste domaine aux boulingrins humides, qui, par la suite, passa à un sieur Bonar, riche négociant de la Cité, qui y fut assassiné avec sa femme, dans la nuit du 30 au 31 mai 1812 (4). Un M. Rowles, de States-Street, à Londres, vint alors l'habiter. Il avait une fille, miss Emily Rowles, qui ne demeura pas indifférente au prince. Mais si des pourparlers furent engagés, ils ne tardèrent pas à être rompus. Aux oreilles du père était parvenu le bruit de certaines liaisons de Louis-Napoléon (5).

(1) *Souvenirs de la baronne du Montet...* ; p. 306.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 444.

(3) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 80.

(4) L'antiquaire William Camden, né à Londres le 2 mai 1551, mourut dans cette ville le 9 novembre 1623. Il avait pour devise : *Pondero, non numero*. Un Guillaume Camden, au XVII^e siècle, publia une *Histoire d'Elizabeth, reine d'Angleterre, comprenant ce qui s'est passé de plus mémorable en royaume d'Angleterre, Escosse et Irlande, depuis le commencement de son règne qui fut l'an 1558 jusques à sa mort en l'année 1603* ; traduit du latin par Paul de Bellegent ; Paris, 1627, 4 vol. in-4^o.

(5) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *La Vie d'une impératrice...* ; p. 45, assure que ce fut la liaison de Miss Howard avec Louis-Napoléon qui fut cause de la rupture de ses fiançailles avec Miss Rowles. Or, il sera prouvé, plus loin, que le prince ne connut son Egérie anglaise qu'après son évvasion de Ham, c'est-à-dire en 1846.

Miss Emily épousa, plus tard, le marquis Campana, que, naturellement, S. M. Napoléon III eut l'occasion de protéger efficacement (1). On voit que ses fiancées avaient la mémoire fidèle. Mais lui, le vaincu de Sedan, s'en souvint-il quand quelque trente ans plus tard, son trône abattu, il vint se réfugier dans ce même Camden-Place au seuil duquel la mort l'accueillit (2) ?

Cette fiancée, — en dehors des maîtresses britanniques du prince, — ne fut pas la seule Anglaise qui figura dans ses projets matrimoniaux. On y trouve encore une miss Burdett Coutts, riche de 50 millions, petite-fille du ban-

(1) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 334.

(2) Sur cette liaison du prince un auteur anglais donne des détails fort intéressants et que voici : « Quand Napoléon III vivait à Londres en jeune homme, on lui proposa en mariage deux jeunes filles que j'avais l'honneur de connaître. J'emploie le terme *honneur* à dessein, car leur vie à toutes les deux était celles de femmes exemplaires. L'une était la fille de M. et de Mrs Rowles, qui avaient une grande maison au Nord, vers Stratton-Street, Piccadilly. La mère de cette jeune fille était une Italienne qui était peut-être alliée à la famille Bonaparte. Mrs Rowles avait été, dans sa jeunesse, ainsi que ma mère me l'affirma, une des plus belles femmes d'Europe. Quand je la connus, dans un âge assez avancé, je ne pus voir aucune trace des charmes qu'elle avait possédés, excepté une tournure souple et sinieuse... Leur fille, à qui l'Empereur proposa le mariage, épousa quelques années plus tard, un Italien possédant une haute position sous le gouvernement papal à Rome. Le prince Louis était un fréquent visiteur de Camden House, Chislehurst, près de la propriété de M. et de Mrs Rowles. C'est de cette dame que j'eus une lettre d'introduction personnelle auprès du Prince quelque temps après son élection à la Présidence, et c'est à Camden-House que j'eus une entrevue intéressante avec lui, peu avant sa mort. La seconde jeune fille qui manqua devenir impératrice était la fille d'un officier de noble famille irlandaise, qui servait dans l'état-major à Waterloo, et qui y fut blessé. Sa mère, d'une grande famille anglaise, était la fille adoptive de Mrs Fitzherbert, bien connue par sa liaison avec George IV. A cette fille adoptive, Mrs Fitzherbert légua sa grande maison de Tilney-Street, Park-Lane, à présent occupée par Lord Mauvers. La jeune femme se maria à un noble ayant une haute position dans l'ouest de l'Angleterre. » — Sir WILLIAM FRASER, *Napoléon III ; (My recollections)* ; London, s. d. in-12, pp. 1, 3, 4.

Paris le 30 Nov 1848

Monsieur le Ministre Sirey

Me met pour une seconde
de suite bon souvenir et que vous
dici que je suis bien sûr de
un jour. Je suis sûr de
me en un jour. Je suis
; itais et que vous me
revenir maintenant

Bonne nuit Monsieur Sirey
à propos de ce que

Louis Napoléon

quier Thomas Coutts, née à Londres le 15 avril 1814 (1). Ce mariage, annoncé en 1846, fut démenti par *La Presse* :

(1) Sur la famille et le passé de cette fiancée, voici une très curieuse notice : « Cette miss Coutts, qui entre dans la famille de Napoléon, est la fille adoptive et l'héritière d'une ancienne actrice du théâtre de Covent-Garden. L'actrice en question était fort jolie, et elle inspira une passion désordonnée au banquier Coutts. Étant devenu veuf sur ces entrefaites, le financier épousa l'actrice quinze jours après le décès de sa femme. La société anglaise trouva qu'une telle promptitude blessait les convenances, mais le banquier se souciait peu du qu'en dira-t-on, et il fut si heureux dans son second hyménée, qu'il en mourut au bout de peu de temps, laissant toute sa fortune à sa veuve. De comédienne devenue banquière, c'était joli ; de banquière devenir duchesse, c'était beau. Mme Coutts voulut se donner cet avancement ; elle possédait une quarantaine de millions ; elle fit demander par l'organe des journaux s'il y avait un duc qui voulait se vendre à ce prix. Le jeune duc d'Alban se trouvait en position d'accepter le marché et il épousa à vingt-quatre ans l'opulente bourgeoise, qui en avait cinquante-cinq. Les sportsmen déclarèrent qu'il faisait bien, mais la cour ne fut pas de cet avis et refusa de voir la nouvelle duchesse. On rapporte que l'ex-comédienne, après s'être épuisée en vains efforts, eut recours à un expédient coûteux pour obtenir l'honneur d'être présentée à la cour. Le duc d'York, frère du roi, était perdu de dettes ; elle acheta une de ses lettres de change montant à dix mille livres sterling, — 250.000 mille francs, — et alla le trouver, en lui disant : « Faites-moi présenter et je déchire ce billet. » — « Vraiment, reprit le duc, voilà une bonne idée, il faut la féconder ; apportez-moi une demi-douzaine de billets comme celui-là, et je me charge de votre affaire. » — Mme de Saint-Alban s'exécuta, et sa présentation à la cour lui coûta un million et demi. C'était payer un peu cher les railleries qu'excita sa toilette resplendissante et grotesque, les quolibets dont les courtisans l'accablèrent, et le mot que lui décocha Sa Majesté le roi Guillaume : « Madame, lui dit le monarque, je vous ai vue jadis parmi les amoureuses, vous y étiez charmante ; aujourd'hui vous avez passé à l'emploi des comiques, et vous n'y êtes pas moins remarquable. » — Miss Coutts, qui a hérité des millions de sa mère adoptive, voulait comme elle contracter une grande alliance. Depuis longtemps, elle avait jeté les yeux sur le prince Louis. Lors de l'évasion du prince on a dit que deux dames anglaises l'attendaient en chaise de poste sur la route. On prétend que ces deux dames étaient miss Coutts et sa gouvernante, qui avaient préparé la délivrance du prisonnier. Cependant, le cas échéant, ce mariage pourrait faire quelque tort à l'avenir du prince. Bien des gens s'accoutumeraient difficilement à voir une Anglaise, la fille et l'héritière d'une actrice de Covent-Garden, devenir impératrice des Français, reine d'Italie, protectrice de la Confédération du Rhin et médiatrice de la Confédération Suisse. » — EUGÈNE GUINOT (Pierre Durand), *Le Siècle*, 15 novembre 1846.

« D'après une clause formelle du testament de sa tante, disait le journal de Girardin, miss Coutts Burdett ne pouvant épouser qu'un Anglais, il ne restera de ce qui a été dit de son mariage avec le prince Louis-Napoléon que les commentaires qui en ont été faits (1). » En novembre 1849, on voit cette ancienne fiancée parmi les invitées de l'Élysée où habitait pour lors Louis-Napoléon, président de la République. Elle vivait encore en 1878 (2). C'est à l'époque de sa présidence, que les tentatives de mariage du prince furent les plus nombreuses. Il est difficile de préciser les dates de tous ces projets, souvent bruits d'un jour ou d'une heure. Ainsi on y trouve celui d'une union avec la fille du

(1) Cité par *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1104, 28 février 1906, col. 326, 327. — *Le Siècle*, qui avait annoncé ce mariage un peu extraordinaire, en démentit la nouvelle dans les termes suivants : « A quel bruit se fier désormais ? La semaine dernière le mariage du prince Louis Bonaparte avec miss Coutts Burdett était une nouvelle positive et qui avait même pris un caractère officiel dans le salon de M. Guizot ; maintenant on élève des doutes sérieux sur l'accomplissement de ce projet matrimonial. Il paraîtrait que la mère adoptive de la jeune personne lui aurait légué ses trente millions sous la condition expresse qu'elle épouserait un Anglais, faute de quoi, et la dite héritière épousant un étranger, le legs tombe en déchéance et passe à des collatéraux. C'est le notaire chargé de rédiger le contrat de mariage a révélé cette clause fatale, que miss Coutts ignorait et dont le prince Louis ne se doutait pas. On a rompu des préliminaires de noces pour moins que cela. Il y aurait bien peut-être un moyen de tout concilier, mais le neveu du captif de Sainte-Hélène, qui faisait déjà beaucoup en épousant une Anglaise, ne poussera sans doute pas l'abnégation, l'oubli du passé et la philosophie des illusions perdues, jusqu'à suivre le perfide conseil qui l'invite à se faire naturaliser anglais. L'opulente héritière sera donc obligée de se pourvoir ailleurs. L'armée des dandys s'est mise en mouvement, mais miss Coutts, a, dit-on, l'audace de penser que, dans l'aristocratie britannique, il ne se trouve ni un nom ni un individu équivalant à une dot de trente millions. Elle a très nettement formulé l'intention de n'épouser qu'un prince. Le moment est venu pour les Cobourg de réparaître sur l'horizon conjugal. » — EUGÈNE GUINOT (Pierre Durand), *Le Siècle*, 22 novembre 1846.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 176.

prince de Wagram, mais « la jeune fille ne lui plut pas (1) ». Puis celui d'une jeune princesse de Leuchtenberg et de la sœur du roi d'Espagne, la fille de don François de Paule (2). Et, d'après quelques libellistes, ceux avec une princesse de Saxe-Meiningen, avec une princesse de Hohenzollern-Sigmaringen et une duchesse de Bragance (3). Voici encore celui avec Adelaïde de Hohenlohe-Langembourg, fille de la demi-sœur de la reine Victoria, la princesse Feodora Hohenlohe (4). La cour d'Angleterre s'opposa à ce mariage. La princesse fut réservée au duc d'Augustenbourg, et de cette union naquirent des filles dont l'une est l'actuelle impératrice d'Allemagne (5). Autre projet avorté que celui ébauché avec Marie-Adelaïde-Wilhelmine-Elisabeth, fille du duc de Cambridge, ancien vice-roi du Hanovre. « La jeune princesse refusa son consentement, décidée à ne point quitter son pays (6). » Le 12 juin 1866, elle épousa François, duc de Teck, Altesse Sérénissime et fils du duc Alexandre de Wurtemberg et de la comtesse de Hohenstein.

De toutes ces tentatives malheureuses et stériles, la plus sérieuse paraît avoir été celle qui eut pour but de faire épouser au prince, la princesse Carola, fille du prince Wasa,

(1) PIERRE DE LANO, *Le Secret d'un Empire; l'Impératrice Eugénie*; Paris, 1891, in-18, p. 25.

(2) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Les Salons de Paris...*; p. 221.

(3) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César*; Jersey, 1863, in-32, pp. 48, 50.

(4) A la date du 13 décembre 1852, lord Malmesbury note dans son journal : « Walewski est venu demander pour l'Empereur la main de la princesse Adélaïde de Hohenlohe. » — LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...*; p. 174.

(5) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...*; p. 23.

(6) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...*; p. 23.

petite-fille de Gustave III, roi de Suède, et nièce de la princesse Marie, duchesse de Hamilton (1). Sa mère était née Louise de Bade (2). La princesse était un « esprit piquant et original (3) ». Ce n'aida pas à la réussite de l'affaire. La fiancée échut au duc de Hamilton. Ces échecs avaient, presque tous, des origines politiques. Les maisons princières manquaient de confiance dans la destinée du neveu de l'Empereur, appelé lui-même à l'Empire. Elles se refusaient à laisser courir à leurs filles les chances et les hasards de l'aventure où s'engageait Louis-Napoléon. Un Bonaparte, cela ne s'épouse que sur le trône, n'est-ce pas ? Aussi les beaux-pères possibles conjurèrent-ils les assiduités du prétendant non encore pourvu, et qui plus est, le lui dirent, quelques-uns du moins, sans ambages. Lui, se résigna. « Il épousera, si elle le veut, la première qui lui montera la tête, et qui lui refusera ses faveurs, » disait de lui son oncle Jérôme (4). Qu'on discute, si on veut, la vraisemblance, voire la justesse du propos, mais je dois bien m'arrêter ici à la date du 29 janvier 1853 où, sur le jeune front de Marie-Eugénie-Ignacià-Augustine de Guzman-Portocarrero-Palafox-et-Kirpatrick-de-Glosburn, comtesse de Mora et de Banos, marquise de Moya, d'Ardales et d'Osera, comtesse de Teba, d'Ablitas et de Santa-Cruz de la Sierra, vicomtesse de la Calzada, fut posée la couronne impériale par ce Louis Napoléon qui...

(1) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...*; p. 61.

(2) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...*; t. I, p. 19.

(3) *Lettres de Londres...*; p. 15.

(4) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du Second Empire...*; p. 165.



II

LA CONSPIRATRICE PASSIONNÉE

Les débuts galants de Louis-Napoléon. — Anecdotes des libelles. — La fille d'Hudson Lowe. — Une fille naturelle. — Sentiments des dames suisses pour le prince. — Il se déguise en femme pour arriver à une belle. — Une bonapartiste cantatrice : Mme Gordon. — Ses origines. — Le passé galant de Mme Gordon. — Persigny. — Relations du prince et de la cantatrice. — Fut-il son amant ? — Légende d'une fille naturelle. — La conspiration de Strasbourg. — Claude Vaudrey, colonel sensible aux belles. — Un beau physique de militaire. — Mme Gordon, maîtresse de Vaudrey. — Galante machination de Persigny. — Une lettre d'amour du colonel. — Les préparatifs du coup d'État. — Rôle de Mme Gordon dans le complot. — Comment il échoue. — La conspiratrice devant la cour d'assises du Bas-Rhin. — Elle continue à conspirer. — Sa fin misérable et obscure. — Brillante destinée du colonel Vaudrey.

TOUTES celles que j'ai aimées se sont données à d'autres », écrivait avec mélancolie Louis-Napoléon, en 1845, sous les verrous du fort de Ham (1). Au moment d'entreprendre par le menu l'examen de la vie amoureuse du prince, il importe de con-

(1) Fort de Ham, 15 février 1845. — *Lettres de Ham*, dans *La Revue de Paris*, 15 avril 1894, p. 9.

trôler cette assertion et de se demander s'il ne cherche pas à en imposer à la sentimentalité de la correspondante de Ham. De la psychologie amoureuse de Louis-Napoléon, il convient de passer à celles-là envers qui il exerça les facilités de son tempérament. Une enquête attentive convaincra qu'en 1845 il exagérait manifestement l'amertume des amours manquées, des passagères et périssables tendresses de sa jeunesse précoce. Car il fut précoce. « A treize ans, assure-t-on, il avait eu sa première aventure, aventure bien subalterne d'ailleurs (1). » Évidemment. C'est ainsi que débutent tous les collégiens. Mais il paraît s'être expliqué lui-même là-dessus. Certain jour, aux Tuileries, le jeu des devinettes sévissait. L'une d'elles fut ainsi posée : « Quelle femme a le plus de valeur en amour, au point de vue purement passionnel, la femme du monde ou la courtisane ? » L'Empereur se chargea de répondre : « Toutes les femmes se valent en amour, quelle que soit la qualité sociale de leur élégance », car, disait-il encore : « Un jardin en lequel nul ne met le pied contient d'excellents fruits que goûte seul son propriétaire. Pourquoi un jardin ouvert à tous ne renfermerait-il pas d'aussi délicieux produits (2) ? » Cette théorie facile et agréable explique bien des choses, mais, si elle fait comprendre le fait de certaines aventures ancillaires, elle n'autorise certainement pas les pamphlétaires à dire, à propos de la séduction d'une Elisa, soubrette bien imaginaire,

(1) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 320.

(2) PIERRE DE LANO, *L'Amour à Paris sous le Second Empire* ; Paris, 1896, in-18, pp. 12, 13.



Louis-Napoléon, déguisé en fleuriste, déclare sa flamme
à une grande dame italienne.

(Caricature de 1871.)

de la reine Hortense, par le prince, que « ce gremlin en herbe débuta dans la vie galante par un viol (1) ».

Cette affirmation catégorique est tirée du plus sot libelle qui se puisse imaginer, ou, à chaque page, viols, meurtres, débauches, crimes et orgies se mêlent dans le plus ahurissant tohu-bohu, qui autorise à croire à la démence érotique de son crapuleux auteur. Il est, fort heureusement, d'autres témoignages propres à éclaircir cette période de la vie du prince. La correspondance de son précepteur n'offre sur ce point aucun détail (2). Néanmoins, il n'en faudrait pas conclure à l'absence de la précocité de Louis-Napoléon. C'est une de ses parentes qui écrit qu'à Arenenberg « la chronique intime du château s'occupait beaucoup des différentes amours du prince ». Et, d'ajouter benoitement : « Rien ne m'intéressait davantage ; il me semblait qu'il avait un cœur aussi volage que tendre (3). » C'est de ce cœur que lui-même a dit, plus tard, qu'il le lui fallait toujours plein (4). En Suisse, il y tâcha avec zèle et une bien vive ardeur. En Thurgovie, et ailleurs, il s'appliqua à cueillir des lauriers autres que ceux que dispensent les études. On lui donna, — « sous toutes réserves », il est vrai, — à cette

(1) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III*; Paris, 1884, in-8, p. 4. — Dans un autre pamphlet, cette « camériste » (*sic*), est appelée Bettina. — Cf. VICTOR VENDEX, *L'Empereur s'amuse; Les passe-temps secrets de Napoléon III*; Londres, Bruxelles, Toulouse; 1871, in-18, p. 8.

(2) Cf. STÉFANE POL, *La Jeunesse de Napoléon III; correspondance inédite de son précepteur Philippe Le Bas, de l'Institut*; Paris, s. d., in-8.

(3) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...*; t. I, p. 11.

(4) Fort de Ham, 6 mai 1844. — *Lettres de Ham*, dans la *Revue de Paris*, 15 avril 1894, p. 4.

époque, une fille d'Hudson Lowe comme maîtresse (1). Fière conquête pour un Napoléon ! Il paraît aussi avoir, en vertu du principe du « cœur plein », entretenu d'aimables relations avec une dame Laübly, femme d'un menuisier d'Ermatingen, « près la maison du docteur Dobler ». Sous le second Empire, une dame Knüssy lui écrit et « se dit fille de Sa Majesté ». Elle est née Laübly. Épouse d'un sculpteur, dont le ménage n'est guère heureux, à la veille de partir pour l'Amérique, elle paraît solliciter un secours (2). Serait-ce un enfant naturel à ajouter à tous ceux dont on sait, très authentiquement, Napoléon III le père certain ? Question posée. Quoi qu'il en soit, aux dames de Suisse, Louis-Napoléon laissa les plus charmants souvenirs. On le vit bien lors de son départ, en 1838. « Les femmes surtout, par leur attitude et leurs paroles, accusaient la vivacité de leur douleur. » Ainsi, publiquement, elles déploieraient le départ de leur prince charmant et aimant. A Constance, aux fenêtres, « les femmes agitaient leurs mouchoirs et au dernier moment on n'entendait que des sanglots (3) ». C'était à croire qu'il avait caressé toutes les demoiselles du canton. C'était la politique qui le forçait, en 1838, à quitter la Suisse. A en croire d'aucuns, c'était l'amour qui, prudemment, lui avait fait abandonner l'Italie. Il y était tombé amoureux de qui, certes, en valait bien la

(1) ANDRÉ LEBEY, *Les trois Coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte ; Strasbourg et Boulogne* ; Paris, 1906, in-8, p. 109.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale ; édition collationnée sur le texte de l'Imprimerie nationale* ; Paris [édit. Garnier], MDCCCLXXI, in-18, t. II, p. 157.

(3) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 73.

peine, de cette comtesse Baraglini (1), sœur de la comtesse Morici, laquelle était délicieusement appelée, pour sa beauté, « l'anticamera del paradiso. » — « L'antichambre du Paradis!... » Subtils Italiens! Pour pénétrer chez la comtesse Baraglini, la nuit venue, Louis-Napoléon s'habillait en femme (2). Ici donc le pamphlétaire a raison, et il peut dire que « l'Italie comme l'Allemagne, servit aussi de champ clos à l'ardeur amoureuse du fils d'Hortense (3) ». C'est, très vraisemblablement, ce travestissement qui a donné lieu à la légende qui montre le prince déguisé en fleuriste, pénétrant chez sa belle et y tombant sur le mari, lequel le bâtonne d'importance.

Jeté à la porte par des valets, il refuse, le lendemain, par lâcheté, de se battre (4). Ce peu brillant esclandre l'obligea, à ce qu'on dit, à quitter Florence où il eut lieu (5). Vais-je discuter la vraisemblance de l'anecdote et examiner le fondement que peut avoir celle où il nous est montré se faisant, à New-York, le souteneur d'une basse prostituée (6)? Je passe et conclus, provisoirement, à l'examen de quelques traits authentiques, que, là du moins, il ne connut et ne goûta pas l'amour « au sens élevé du mot (7) », et que

(1) Dans VICTOR VENDEX, *L'Empereur s'amuse...*; p. 11, cette comtesse Baraglini devient, on ne sait trop pourquoi, la comtesse Spinosa.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III carbonaro*, dans *Le Correspondant*, 25 février 1899, p. 744.

(3) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...*; p. 6.

(4) Le citoyen VINDEX, *Le Clan des Bonaparte; Le sieur Louis-Bonaparte, sa vie et ses crimes*; s. l. [Paris], s. d. [1871], in-8, p. 3.

(5) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...*; pp. 320, 321.

(6) L. STELLI, *Les Nuils et le Mariage de César...*; p. 34.

(7) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. I, p. v.

sa figure se dégage de ces aventures, non comme celle d'un amoureux, mais simplement comme celle d'un amant, amateur de femmes et désireux d'en goûter les charmes, sans autrement y attacher d'importance (1). Il en trouva, de ces femmes, à sa suffisance, et il est bien certain que c'est pour cela que nous sommes empressés à le lui pardonner avec facilité.

*
* *

Cependant, au milieu de toutes ces aventures du temps où il élevait des aigles en Suisse pour remplacer les coqs de Louis-Philippe en France (2), il en est une qui semble marquer le début de la vie amoureuse de Louis-Napoléon d'une manière à ce point romanesque et curieuse qu'elle doit être étudiée en détail et avec l'intérêt qui lui convient.

L'héroïne de ce roman avait nom Eléonore-Marie Brault. Elle était née à Paris le 6 septembre 1808, d'une mère dont il n'est rien à dire, et d'un père, lequel, en son vivant, fut capitaine dans la Garde Impériale. Élevée au couvent de la Congrégation de la rue de Sèvres, elle en sortit pour aller vivre avec son père à Barcelone. Je ne sais si ce valeureux guerrier prisait musique et théâtre, mais je puis affirmer que sa fille les aima pour lui, et avec passion. Au Conservatoire de Paris, où elle se hâta de voler, elle trouva

(1) « Il n'apparaît point qu'il ait jamais aimé une femme, mais il aime la femme. » — H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. I, p. v.

(2) *Lettre de Félix Pyat à M. Louis-Napoléon Bonaparte*; Paris, 1851, in-8, p. 7.

deux maîtres éminents (du moins en ce temps-là), Ponchard et Banderali. Elle trouva aussi, mais ailleurs, je le présume, Rossini, qui, gratuitement, lui accorda quelques leçons. Je m'étonne que ces soins eurent pour résultat de la faire entrer à l'Odéon. Le spectre de la faillite hantait et décorait alors le péristyle néo-grec de ce temple dramatique écarté et lointain. La pauvre Eléonore, qu'allait-elle faire dans cette galère ? Préluder par une banqueroute dramatique à ses futures banqueroutes sentimentales ? Apparemment, et ce ne manque point. Dame Fortune avait déserté cet endroit solitaire. L'Odéon ferma. « Eléonore vend tout ce qu'elle possède, et, le jour même, elle part pour Milan. » Charmante ville ! Là, tout au moins, on musiquait avec fureur et ferveur. Eléonore y trouva son Paradis, et, peut-être, quelques Séraphins ou Dominations, sous la figure d'amants généreux et magnifiques, car, vingt mois durant, elle fit les délices de Milan, et, selon toute apparence, de quelques Milanais amateurs des arts. De Milan elle passa à Venise, mais, hélas ! pour qui goûta aux beaux fruits de perdition de Paris, que sont Milan et Venise devant ce Paris dispensateur de toute gloire ? Oui, mais l'Odéon... Eléonore, malgré ce cuisant souvenir, franchit les Alpes, et un beau soir de 1831, le rideau des Italiens se leva sur ses débuts. Je ne dirai point qu'ils furent éblouissants et qu'ils bouleversèrent la critique. A preuve, c'est que la pauvre, peu après, traversa le détroit et s'en fut à Londres. A défaut de succès elle y trouva, tout au moins, un mari. C'était un gentleman de condition : Sir Gordon Archer, commissaire des guerres à la légion anglo-

espagnole (1). Outre un mari, elle y fit rencontre d'un jaloux car, en décembre 1831, se promenant fort innocemment à Saint-James-Park, elle y reçut dedans et par le visage des coups de poignard d'un personnage excité qu'elle ne connaissait d'aucune manière. Ce la dégoûta vraisemblablement de la libre et vieille Angleterre, car elle repassa sur le continent, et y continua ses tournées dramatiques à Paris, Naples, Rome, Florence, — et Strasbourg où des succès d'un genre particulier l'attendaient en 1836, année où, le 7 mars, elle devint veuve, l'estimable Sir Gordon Archer ayant cru devoir mourir du typhus, à Vittoria, dans l'instant où on l'appelait à un grade supérieur (2).

Tel était le bilan de la vie de Mme Gordon en 1836. Dans ses aventures elle avait été servie par un physique qui ne devait pas être sans agrément (3). Elle avait les cheveux noirs et une « beauté virile » qui « faisait tolérer son talent douteux (4) ». Elle avait, aussi, des manières cavalières et décidées. Avec activité elle faisait des armes, et « elle s'y montrait de première force ». Il paraît que cela l'aidait à développer sa voix de contralto (5). Remède indiqué, en

(1) C'était la légion, dite du colonel Evans, et dont lord Malmesbury écrit qu'elle avait été « enrôlée par lord Palmerston au mépris des lois internationales pour assister Christine contre Don Carlos. » — LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...*; p. 43.

(2) *Insurrection de Strasbourg présentée dans ses proportions historiques; procès devant la cour d'assises de Strasbourg, plaidoiries entières revues par les avocats; éclaircissements et documents nouveaux*; Paris, 1837, in-8, pp. 62 à 65.

(3) « Actrice d'un certain mérite et qui ne manquait pas de beauté. » — Vicomte de BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...*; p. 321.

(4) A. MOREL, *Napoléon III; sa vie, ses œuvres et ses opinions; commentaire historique et critique*; Paris, 1870, in-18, p. 144.

(5) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. I, p. 56.



Séduction exercée par Mme Gordon sur le colonel Vaudrey.
(Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.)

passant, à ces dames de nos diverses académies chantantes et dansantes. Cela en avait fait une manière de « femme-homme », au dire d'un préfet de l'Empire qui la connut (1). Aussi ne faut-il pas s'étonner si à sa physionomie on trouva « quelque chose de dur et de trop prononcé (2) ». Au résumé, dans une pièce judiciaire, je trouve d'elle un portrait à la fois physique et moral qui résume et clôt le croquis que j'ai essayé de tracer de cette héroïne romanesque : « Elle était remarquable par les charmes de sa personne ; son esprit était en rapport avec sa beauté ; active, intrigante, de mœurs équivoques, et sans argent, elle offrait l'assemblage de toutes les conditions qui, d'un être doué de raison, font souvent un instrument docile (3). » Je crois pouvoir prouver que beaucoup de touches de ce tableau sont exactes.

En sa qualité de fille d'un soldat de l'Empire, Mme Gordon était bonapartiste. En 1836, et même avant, on l'eût été à moins. « La cause que je défends à haute et intelligible voix, disait-elle en 1839, est si noble, si grande, si sainte pour moi, que c'est ma religion tout entière, religion à laquelle je serai toujours un disciple fidèle et dévoué (4). » Ses opinions, on en juge, étaient plus pures que son style.

(1) ANDRÉ LEBEY, *Les Trois Coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte...* ; p. 108.

(2) ALBERT FERMÉ, avocat à la cour de Paris, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg, d'après les documents authentiques réunis et mis en ordre* ; Paris, 1868, in-18, pp. 37-38.

(3) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 23. — Fragment tiré de l'acte d'accusation.

(4) Lettre au baron Larrey. — Collection d'autographes André Lebey. — ANDRÉ LEBEY, *Les Trois Coups d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte...* ; p. 290.

Mais demande-t-on de l'orthographe à Jeanne d'Arc et de la syntaxe à la chevalière d'Éon ? Donc, Mme Gordon, avec une ferveur fidèle, était bonapartiste. En raison même de cette ferveur « on n'avait accès auprès d'elle que sous condition de bonapartisme (1) ». C'est, sans doute, pourquoi, dans son intimité, elle avait admis Persigny.

Ce Persigny était né Jean-Gilbert-Victor Fialin, le 11 janvier 1808, à Saint-Germain-Lespinnasse, dans la Loire. Élève à l'école de cavalerie de Saumur en 1826, on le trouve, en 1828, maréchal de logis au 4^e régiment de hussards. En 1833, il était mis à la réforme. Il était de condition modeste, et quoique simplement Fialin, se disait et titrait vicomte de Persigny. Il parlait souvent, et avec ostentation, de ses ancêtres. « Admettons donc qu'il avait des ancêtres », dit indulgemment un ministre du Second Empire (2). En sa qualité d'ancien maréchal de logis, il affectait des façons qu'il croyait être de grand seigneur. Plus tard on observa qu'il ressemblait à un homme de bonne compagnie comme la chicorée ressemble à du café (3). Où, cet avantageux hussard avait-il fait la connaissance de la cantatrice ? Il paraîtrait que ce fut à Londres, où, à l'époque de son mariage, Eléonore donna des concerts chez le roi Joseph Bonaparte, alors réfugié en Angleterre. Ce qui apparaît certain, c'est qu'elle devint sa maîtresse. « Ses rapports avec Persigny sont fort intimes, » dit péremptoirement l'acte d'accusation du procès de Strasbourg (4). De fait, elle était sa maîtresse, et c'est tout natu-

(1) A. MOREL, *Napoléon III ; sa vie, ses œuvres et ses opinions...* ; p. 144.

(2) EMILE OLLIVIER, *L'Empire libéral...* ; t. II, p. 46.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. I, p. 133.

(4) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 24.

rellement par lui qu'elle parvint à se rapprocher de Louis-Napoléon.

Ce fut à Baden-Baden, où elle donna des concerts, auxquels il assista, qu'il fit la rencontre de Mme Gordon (1). Il est vraisemblable que ce fut là qu'il la vit pour la première fois, car il est manifestement inexact que la cantatrice ait été, à Arenenberg, attachée à la maison de la reine Hortense (2). Je confesse que j'ignore à quel titre elle eût pu l'être ? Il est vrai que son bonapartisme n'y eût peut-être point répugné. Ce même bonapartisme la porta à s'attacher, fougueusement, à la fortune du prince. Il sera démontré plus loin à quelles extrémités elle poussa cette fougue. Alla-t-elle jusqu'à jeter Mme Gordon aux bras de Louis-Napoléon ? Cette assurance se trouve chez beaucoup d'historiens de l'époque, et, bien entendu, chez tous les pamphlétaires. A les en croire, Louis-Napoléon aurait connu Éléonore en Italie, « la flétrit dans ses bras de satyre (3) » et, de plus, lui escroqua sa fortune. Beaumont-Vassy assure même, et je me demande d'où lui sont venus ces renseignements

(1) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 65. — Le lieu et la date de la rencontre du prince et de la cantatrice ne souffrent pas la discussion. Un pamphlétaire de 1871 a cru, cependant, pouvoir affirmer, que c'est en Italie que Louis-Napoléon fit la connaissance de Mme Gordon. Comme preuve, il donne ce billet que lui aurait adressé le prince au lendemain d'une de ses représentations :

« Madame, vous jouez Lucrèce à ravir. Voudriez-vous recevoir Tarquin sans poignard ?

LOUIS-NAPOLÉON. »

Et, naturellement, tout aussitôt, « Mme Gordon acceptait le rendez-vous du Prince ». Mais, ai-je vraiment besoin d'insister sur ces pauvres sornettes ?

— Cf. VICTOR VENDEX, *L'Empereur s'amuse...* ; p. 16.

(2) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 15.

(3) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; pp. 34, 35.

confidentiels et surprenants, qu'il « lui promit la gloire, la renommée, si elle voulait, en servant son amour, servir aussi ses projets et devenir sa confidente (1) ». Et, intrépidement, à ce vœu, la maîtresse de Persigny sacrifia sa carrière et sa fortune. D'autre part, Louis Blanc, bien informé, lui, cependant, affirme qu'Éléonore aurait été initiée à Lille, à l'insu du prince, lui-même, à ses projets (2). Le moyen de mettre d'accord tous ces contradicteurs ! Le moyen, de même, d'éclaircir l'obscur histoire d'une fille de Mme Gordon dont le futur Napoléon III serait le père ! Cette fille serait née en 1837 (3), un an par conséquent après la connaissance faite à Baden-Baden par la cantatrice du prince, pour mourir, suivant un auteur anonyme anglais, en bas âge (4). Un autre déclare que cette fille vivait encore sous le second Empire, s'appelait Marthe, et, devenue « actrice distinguée », se serait suicidée après le suicide du comte Camerata, son amant (5). Le suicide de Camerata est certain et celui d'une demoiselle Marthe, sa maîtresse, est authentique. Il eut lieu le 10 mars 1853. C'était une demoiselle née Élisabeth Letessier, connue au théâtre sous le nom de Mlle Marthe. Ce qui permet de croire qu'elle n'était pas la fille de Louis-Napoléon, c'est qu'elle avait vu le jour

(1) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 321.

(2) LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans ; 1830-1840* ; Paris, 1846, in-8, t. V, p. 121.

(3) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; p. 29.

(4) LE PETIT HOMME ROUGE, *The court of the Tuileries ; 1852-1870 ; its organization, chief personages, splendour, frivolity, and down fall* ; London, 1907, in-8, p. 181.

(5) Mme V... S... (Mme de S...), *Le Mariage d'une Espagnole* ; London, 1866, in-18, p. 361.

en 1827 (1). Au reste, je ne puis tirer cette histoire au clair. Je la signale, en passant, pour ajouter une touche à la biographie de Mme Gordon.

Nous savons que Louis-Napoléon aimait les femmes fortes (2). Mme Gordon l'était, mais cette constatation est insuffisante pour attester de leur liaison amoureuse. « Il est probable que Louis-Napoléon se montra galant à son égard, mais ce fut tout, sans doute (3). » Simple hypothèse. Le prince a nié cette aventure au moment même où elle devenait publique. En 1836, afin qu'il le répêât, il écrivait à un ami : « Il est faux que j'aie eu la moindre relation intime avec Mme G... (4). » Et, elle-même, interrogée à ce sujet, répondit à quelqu'un qui lui demandait : « L'aimez-vous ? » — « Je l'aime politiquement. » — De plus, « elle paraissait le priser fort peu (5) ». Les actes démentent ces paroles. En effet, dans l'aventure où elle se mêla, Mme Gor-

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 68.

(2) « L'Empereur aime les femmes complètes à qui la nature a richement octroyé ce qu'il faut pour faire une forte femme. » — Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. II, p. 205.

(3) ANDRÉ LEBEY, *Les Trois Coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte...* ; p. 109.

(4) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, pp. 87, 88, tire la phrase de la brochure d'Armand Laity, ex-lieutenant d'artillerie, ancien élève de l'École Polytechnique, *Relation historique des événements du 30 octobre 1836 ; Le Prince Napoléon à Strasbourg* ; Paris, 1838, in-8. — Or, tous les exemplaires que j'ai consultés, pas plus ceux de l'édition de Paris que ceux de l'édition de Bruxelles, 1838, in-8, ne contiennent cette phrase. Ce texte a certainement paru à l'époque, car plusieurs historiens le citent. Je ne m'explique pas cette anomalie. — La brochure de Laity fut saisie et l'auteur arrêté le 21 juin 1838. Il comparut devant la Cour des Pairs et, le 10 juillet, il était condamné à cinq ans de détention et à 10.000 francs d'amende. D'après Émile Ollivier, *L'Empire libéral...* ; t. II, p. 57, la brochure serait du prince lui-même et Laity n'aurait fait que servir de prête-nom pour la publication.

(5) LOUIS BLANC, *Révélations historiques...* ; t. I, p. 59.

don apparaît comme la cheville ouvrière, et l'acte d'accusation dressé contre elle la montre, très exactement, comme l'âme de la conspiration de Strasbourg, car c'est par une conspiration que sa connaissance avec le prince Louis-Napoléon débuta.

En 1836, le prince avait vingt-huit ans. Depuis quatre ans le duc de Reichstadt, fils de Napoléon, était mort dans la captivité autrichienne. Le roi Joseph qui, en vertu de l'article VI du sénatus-consulte du 28 floréal an XII, était appelé à recueillir la succession impériale, vivait malade, vieilli, prudent, en exil, en Amérique et en Angleterre. A son défaut l'héritage devait revenir au roi Louis, père du prince. Mais le mari d'Hortense, perclus de douleurs, neurasthénique, infirme presque, se confinait dans sa solitude italienne. Louis-Napoléon, ivre du romanesque ambiant de son temps, nourri dans les grandes espérances de domination et de restauration impériales, se substitua à ces vieillards impotents, et ce qu'au déclin de leur vie ruinée ils se refusaient à faire ou n'osaient entreprendre, il se résolut de tenter, lui, à l'aurore d'une existence à laquelle il ne voulait point d'autre but. Comme son oncle, naguère au retour de l'île d'Elbe, il projetait de se présenter devant un régiment, de l'entraîner, de marcher avec lui sur Paris en le grossissant, en cours de route, des troupes ralliées à l'aigle qu'il ramenait sur les drapeaux de la France offensée (1). Pour cette tentative Strasbourg avait

(1) Cf. le plan de la conspiration dans F. de Persigny, aide-de-camp du prince dans la journée du 30 octobre 1836, *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis et des motifs qui l'y ont déterminé*; Genève, 1836, in-8, p. 13.



Le colonel Vaudrey présente le prince aux troupes à Strasbourg.
(Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.)

été choisi par lui et Persigny. Il ne demeurait qu'à y gagner à la cause napoléonienne un colonel assez influent pour décider les troupes dès le premier instant. Ici entre en scène le colonel Vaudrey. De parents de petite bourgeoisie, Claude-Nicolas Vaudrey était né le 25 décembre 1784 à Dijon (1). Les sonores cloches d'un clair Noël saluèrent et bénirent la venue de l'enfant. De son adolescence rien ne se sait. Pour l'histoire, sa vie commence ce 22 novembre 1802, où il entra à l'École Polytechnique. En 1804, c'est à l'École d'application de Metz qu'on le retrouve, d'où à vingt-deux ans il sort, le 9 mars 1806, lieutenant en second. Puis c'est la carrière qui commence, brillante, rapide, comme celle de ces soldats de fortune, qui, un jour, dans les bivouacs dévastés d'un ennemi écrasé et dispersé à coups de canon, trouvent, noir encore de poudre, le bâton des maréchalats impromptus. De 1806 à 1814, Vaudrey fait toutes les campagnes de la Grande Armée, dans l'artillerie. Prisonnier de guerre le 13 avril 1809, — il est alors adjudant major au 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, — il rentre au service le 10 août suivant, et, un an plus tard, il est capitaine en second. Il est intrépide et courageux, et, d'une ruée équestre vers l'ennemi qui, devant Grossen-Hayen lui dérobe ses canons,

(1) La plupart des historiens font naître Vaudrey en 1785. Voici son acte de naissance : « *Extrait des registres des baptêmes et mariages de la paroisse Notre-Dame-de-Dijon, pendant l'année 1784* : Le vingt-six décembre mil sept cent quatre-vingt-quatre a été baptisé Claude-Nicolas, fils de M. Claude Vaudrey, demeurant à Brognon, et de demoiselle Cécile-Anne-Justine Darentierre, né la veille de légitime mariage. Il a eu pour parrain M. Nicolas Darentierre, conseiller du Roi, ancien contrôleur général honoraire des Domaines et bois à Châtillon-sur-Seine, et pour marraine Mme Anne Rongeot, épouse de M. Claude Vaudrey, ancien directeur des Monnaies de Dijon, son ayeul paternel. » — *Archives administratives du Ministère de la Guerre.*

il revient l'épaule trouée. En 1814, il est chef de bataillon, ce qui, à la rentrée des Bourbons, le désigne pour la demi-solde. Le retour de l'Empereur l'appelle à la direction de l'artillerie à Auxonne, le 12 mars 1815, et, le 10 avril, à l'état-major de l'artillerie de l'Armée du Nord, — l'armée de Waterloo. Devant Mont-Saint-Jean, Vaudrey braque ses pièces et tire les derniers coups de canon de l'Empire. Donc : demi-solde le 1^{er} novembre 1815. Alors il va végéter et goûter les loisirs accordés par les Bourbons magnanimes « aux brigands de la Loire ». De 1817 à 1830, comme lieutenant-colonel, ce centaure désarmé mène la morne vie des officiers suspects, condamnés à la médiocrité des carrières sans gloire. La monarchie de Juillet lui confie la direction de l'artillerie à Bastia et l'y laisse trois ans. Le 26 mai 1833, — colonel depuis le 21 septembre 1830, — Claude-Nicolas Vaudrey est appelé au commandement du 4^e régiment d'artillerie à Strasbourg. Le poste est, certes, d'importance, mais n'a-t-il pas droit à mieux ? Il a des titres à être aide-camp du duc d'Orléans. Refus. Il a droit à une bourse pour son fils aîné. Refus. Et voilà Vaudrey mécontent, aigri, mâchant dans l'exil du Bas-Rhin l'amertume de ses rêves trahis.

Au physique, c'est un bel homme, l'image même du guerrier d'Empire. Jeune, la moustache conquérante, dans son bel uniforme éclatant, parmi les fifres et les tambours rythmant le *On va leur percer le flanc*, à la tête de ses pièces de bronze basses sur roues, emportées par les attelages du train, il devait faire belle figure à l'entrée des villes conquises. Il était grand, de nobles formes, « doué de tous

les avantages extérieurs » du militaire de ce temps (1). Les cheveux noirs, la royale aiguë sous des moustaches retombant en longues pointes, la figure « mâle et sévère (2) », le type même de l'officier destiné à laisser derrière lui des cœurs malheureux dans les châteaux des belles Polonaises et les tranquilles maisons des douces bourgeoises de Moravie et de Prusse. A trente-deux ans, ce magnifique artilleur s'était marié, avec une demoiselle Adeline Perier, d'Avallon, dans l'Yonne, laquelle était fille d'un ingénieur des Ponts et Chaussées et avait alors vingt ans, — l'âge auquel les petites oies se laissent piper au bel air de ces avantageux sabreurs (3). — L'union paraît avoir été heureuse et paci-

(1) F. DE PERSIGNY, *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis...* ; p. 17.

(2) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 72.

(3) Sur le mariage de Vaudrey, je donne ici deux pièces inédites qui en fixent quelques détails et me paraissent curieuses. La première est la demande de mariage formulée par Vaudrey lui-même.

6^e Division

—

Bureau
de l'artillerie

—

Personnel

—

Dijon, le 8 mars 1816.

*Vaudrey, chef d'escadron au
corps royal de l'artillerie, à
Son Excellence le Ministre de
la Guerre, à Paris.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de m'accorder la permission de me marier avec Mlle Adeline Perier, fille de M. Marie-François-Nicole Perier, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, et de Mme Rose Bernarde Lestré, son épouse, tous deux propriétaires de plusieurs domaines dans le département de la Côte-d'Or et domiciliés actuellement à Dijon, où ils jouissent, ainsi que leur famille, et sous tous les rapports, de la considération la plus méritée.

M. et Mme Perier assurent à leur fille par son contrat de mariage une dot de 30.000 francs, et par le même acte, Mme Marie Lestré, veuve Me-nassier, sa tante maternelle, lui assure la possession d'un domaine situé

fique. Deux fils en étaient nés, à l'éducation desquels la mère veillait, avec une obscure assiduité, dans le logis du colonel, place Saint-Étienne.

C'était là l'homme sur lequel Louis-Napoléon avait jeté son dévolu pour l'aider dans le coup d'État rêvé contre

près Vittaux, de la valeur de 20.000 francs. De plus, les prétentions de Mlle Adeline Perier, tant du côté paternel que du côté maternel, s'élèvent à la somme de 30.000 francs au moins.

Il ne peut être qu'honorable et avantageux pour moi de m'allier à la famille de M. et Mme Perier, et j'ose prier Votre Excellence de donner son consentement à ce mariage, qui a déjà celui des deux familles.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

VAUDREY.

Le maire de Dijon atteste et certifie la vérité des faits énoncés en la présente pétition, seulement en ce qui concerne la demoiselle ; elle est riche, très honnête et bien élevée, de sorte qu'il ne voit qu'avantage dans l'exécution du mariage projeté.

Ce 9 avril 1816.

DURANDE (?)

La lettre de Vaudrey, suivant la voie hiérarchique, fut transmise au duc de Feltre, accompagnée de cette missive :

18^e Division
militaire

Dijon, le 14 mars 1816.

—

MONSIEUR LE DUC,

Bureau des actes
de l'état civil et m^{re}

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, une demande de permission de mariage de M. Vaudrey, chef d'escadron, au corps royal de l'artillerie en résidence à Dyon, avec Mlle Adeline Perier. Je prie Votre Excellence de vouloir bien accorder à cet officier, l'autorisation qu'il sollicite.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Duc, votre très humble et très obéissant serviteur.

*Le lieutenant général,
Gouverneur de la 18^e division militaire,
C. DE DAMAS.*

A Son Excellence Monsieur le duc de Feltre, ministre de la Guerre.

Le mariage fut autorisé le 12 avril suivant. — *Archives administratives du ministère de la Guerre.*

Louis-Philippe. Demeurent maintenant à examiner les moyens employés pour arriver à la séduction et le rôle joué par Mme Gordon dans cette comédie à la fois galante et politique.

Le 15 juin 1836, Eléonore arriva à Strasbourg et descendit à l'Hôtel de la Ville de Paris. Qu'y venait-elle faire ? Donner des concerts. Effectivement, le 24 ou le 25 juin, le général Voirol, commandant la place, organisa une soirée où elle se fit entendre (1). Ce fut là que Vaudrey la vit pour la première fois. La séduction opéra sur-le-champ, et, d'autant mieux, qu'il avait le tempérament porté à la bagatelle. « Ses mœurs n'étaient surtout ni de son âge ni de sa position », s'indignait vertueusement le procureur du roi à la cour d'assises du Bas-Rhin. On le présenta donc à Mme Gordon, et, ayant demandé à la revoir, elle lui apprit qu'elle s'en allait à Baden-Baden où d'autres concerts l'appelaient. De fait, elle partit le 28 juin, et, le 29, à son tour, Vaudrey était à Baden-Baden. Là, comme par hasard, il rencontra le prince, auquel il fut présenté par le colonel d'artillerie en retraite Eggerlé. Louis-Napoléon se hasarda à faire quelques timides ouvertures au colonel, mais le soin d'empêcher la place fut laissé à Eléonore. Louis-Napoléon, accuse un pamphlet, « donna au colonel Vaudrey, son plus fidèle ami (*sic* !), la belle madame Gordon pour maîtresse (2) ». Si le fait de l'amitié intime du prince et du colonel est contestable, celui de la séduction ne l'est guère. Indigem-

(1) Déclaration du colonel Vaudrey ; audience de la cour d'assises du Bas-Rhin, du 7 janvier 1837. — *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 85.

(2) *Les Crimes de Bonaparte, ex-empereur* ; troisième édition ; Londres et Bruxelles, 1870, in-32, p. 13.

ment un auteur, dont la bonne volonté n'est malheureusement pas supérieure au souci de la documentation, a excusé le prince dans cette circonstance. « Il n'était point dans la dignité de Louis-Napoléon, dit-il, d'employer les moyens que tout prétendant, — j'ajouterai tout gouvernement — est obligé d'adopter lorsqu'il veut s'attacher un homme. Un ami s'en chargea. Cet ami était M. de Persigny (1). » Voilà une hypothèse très plausible. Il était assez dans les habitudes de Persigny de déclarer : « J'ai fait mon éducation politique dans l'histoire de Rome (2). » Sacrifier sa maîtresse à son prince, c'était être quelque peu Romain. Confessons qu'il fut Romain avec ampleur et stoïcisme. Dans la dangereuse et délicate partie, dont le colonel Vaudrey était l'enjeu, Éléonore était une partenaire de taille. Wolbert, le conseiller à la cour royale de Colmar, chargé de l'instruction du procès du coup d'État de Strasbourg, qui lui avait fait subir plusieurs interrogatoires, disait d'elle : « Vingt femmes comme celles-là par an, et j'en perdrais la tête (3) ! » Comme elle était « froide et réfléchie (4) » elle était de taille à gagner la partie, et elle la gagna, disons-le, brillamment.

Revenue, avec Vaudrey et Persigny, à Strasbourg, Éléonore commença aussitôt ce qu'on doit, documents en mains, appeler la comédie. « Fialin faisait la propagande le jour et

(1) JEAN GUETARY, *Un grand méconnu ; Napoléon III* ; Paris, s. d., in-18, p. 8.

(2) ANDRÉ LEBEY, *Dix lettres inédites de Persigny (1834, 1841, 1842, 1843)* ; publiées avec une notice et des notes ; Paris, 1909, in-8, p. 17.

(3) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, pp. 56.

(4) Acte d'accusation. — *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 24.



Le prince Louis-Napoléon et Mme Gordon tentent de séduire
la troupe à Strasbourg.

(D'après une caricature de la Revue Comique, 1848.)

Mme Gordon la nuit (1). » C'est un venimeux propos auquel on ajoute, à mon avis, bien gratuitement, en disant que Mme Gordon « avait des bontés et des faveurs pour tous les conjurés (2) ». Mais qui étaient ces conjurés, obscures, misérables et petites gens, au regard de Vaudrey, colonne des projets du prince ? Il est bien certain que la cantatrice ne tarda pas à le dominer et à l'éblouir complètement. Une lettre d'amour du colonel donnera la mesure de sa passion. Elle est doublement curieuse, car elle montre la tactique employée par la séductrice pour amener l'amant à une soumission totale. On devine que, derrière Éléonore, Persigny maniait les ficelles du jeu. Si Vaudrey allait se dérober au piège ? Si l'aveugle bandeau de son fol amour allait tomber ? Vaines craintes ! A Éléonore disant : « Je ne serai qu'à celui qui sera du parti du prince ! » il avait fermement répondu : « Sois à moi et je suis à lui ! » et il ne songeait nullement à se dérober à sa promesse. Et, à sa maîtresse, il le disait et le répétait avec une abondante emphase :

Dix heures soir.

MA CHÈRE ÉLÉONORE,

J'ai reçu ta lettre... quelle lettre, Éléonore, et de toi !... Je vois maintenant, plus peut-être que tu ne l'eusses désiré, la cause de ton inconcevable silence et le motif pour lequel il t'a plu de me manquer de parole.

J'aime la franchise, la tienne me plaît, tu en uses, dans toute son étendue ; c'est bien, c'est même un mérite rare. Il est échappé à ta plume que d'autres inspiraient, j'en ai la conviction, des expressions qui sont plus que des duretés. Je dois me taire. Tu es femme et la

(1) TOUCHATOUT, *Histoire Tintamarresque de Napoléon III* ; s. 1. [Paris], s. d., in-8, p. 109.

(2) PIERRE VESINIER, *L'Histoire du nouveau César ; Louis-Napoléon Bonaparte, conspirateur ; Strasbourg et Boulogne* ; Londres, 1865, in-8, p. 25.

femme que j'aime par-dessus tout. Que puis-je répondre ? *Il paraît que ton silence était une punition* ; il en est, sans doute, de même de ton séjour prolongé à Paris. Quel pitoyable système ! Il est à peine bon pour les enfants. Tu savais pourtant ma position, elle était assez pénible. Pourquoi ajouter à des angoisses et à des cuisants chagrins ? Me supposes-tu insensible ?

Tu m'accuses de *quitter, d'abandonner mes amis* ! Cet odieux blasphème n'est pas de toi, dis à ceux qui se sont chargés de t'informer, soit de mes intentions, soit de ma conduite qu'ils en ont menti..., dis à ceux qui t'ont inspiré ta dernière lettre toute remplie de défiance (ce qui en a éveillé en moi une bien plus grande), dis-leur, je t'en supplie, que leurs défiances, que leurs soupçons sont des injures, et que je n'ai pas l'habitude d'en endurer. Apprends-leur que je suis du petit nombre de ceux qui peuvent dire :

Examine ma vie et songe qui je suis.

Toi, eux, vous tous, enfin, vous n'avez pas rougi de penser que la menace pouvait avoir quelque influence sur moi et tu employes ce moyen des faibles. Vous supposez que ma volonté cédera... à qui, grand Dieu ? à des menaces ; — ah ! tu ne me connais guère ! Insensés, adressez-vous donc à ma conviction, convertissez-la, s'il en est besoin (et tu sais bien que non), éclairez-la si elle s'égare, et vous verrez si ma volonté ne saura pas atteindre et dépasser les vôtres et si je resterai en arrière quand il faudra agir et se montrer. La plus grande preuve d'affection que je puisse te donner, c'est de croire que les inspirations de ta lettre ne sont pas de toi, car l'injure, quoique déguisée et parée d'une flatterie imméritée, s'y reconnaît trop bien ; ce n'est pas la main d'une femme et d'une amie qui porte de pareils coups. Mais tu sauras bientôt si je sais répondre à une provocation : attends seulement que je sois à Strasbourg.

D'après tout ceci, une entrevue entre nous est plus que jamais indispensable, ne fût-ce que pour détruire, s'il se peut, les fâcheuses et fatales préventions qui nous occupent l'un et l'autre et nous occuper de nos intérêts communs.

Malgré ta lettre toute martiale, toute menaçante, je ne t'en aime pas moins toujours de toute mon âme ; et, quoi que tu puisses dire, j'ai l'assurance que tu n'auras jamais à rougir de moi. Au revoir donc,

chère amie, et le plus tôt que possible. Quoique bien souffrant, je volerai près de toi... Un doux baiser à toi de toutes les forces de mon âme (1).

Donc Vaudrey était enchaîné. Il s'était laissé prendre aux charmes d'Éléonore, à ce factice qu'apportent toujours avec elles les femmes de théâtre, et, pour elle, il avait déserté le foyer où, vieillie déjà, l'attendait l'épouse de 1816. Mais le moment de précipiter les événements approchait. Le 2 octobre, Mme Gordon descendait, à Dijon, à l'Hôtel du Chapeau-Rouge, et rejoignait le colonel à une maison de campagne qu'il possédait aux environs. Brusquement, une lettre de Persigny y arriva, qui troubla cette amoureuse quiétude. Le compagnon du prince les appelait à Fribourg-en-Bris-

(1) ALBERT MATHIEZ, *Le Prince Louis-Napoléon à Strasbourg ; 1836* ; dans la *Revue de Paris*, 15 novembre 1899, pp. 304, 305. — Cet article contient quelques renseignements inédits, mais il contient encore bien plus d'erreurs. M. A. Mathiez y déclare, par exemple, p. 295, que la mère de Napoléon III tenait de Louis XVIII son titre de duchesse de Saint-Leu. Il serait impossible à M. A. Mathiez de donner le texte des lettres patentes érigeant la terre de Saint-Leu en duché, pour la raison péremptoire que Louis XVIII n'accorda jamais ce titre à Hortense de Beauharnais (Cf. H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; pp. 3 à 11). M. A. Mathiez assure, p. 296, que la mort du duc de Reischadt faisait de Louis-Napoléon l'héritier de l'Empereur. C'est, vraisemblablement, qu'il ignore le texte du sénatus-consulte du 18 floréal an XII, désignant directement Joseph Bonaparte pour cet héritage, le dit Joseph Bonaparte encore vivant lors du décès du roi de Rome. M. A. Mathiez parle aussi, p. 298, du « célèbre Belmontet : » Célèbre?... Belmontet en 1835?... Hum !... M. A. Mathiez affirme, p. 301, que Mme Gordon ne se fit cantatrice que par suite de la gêne où la laissa la mort de son mari. Or, Mme Gordon débuta à Paris, aux Italiens, en 1831, et son mari mourut en 1836 ! (Cf. CHARLES NAUROY, *Les Secrets de Bonaparte...* ; pp. 24, 25). M. A. Mathiez publie, pp. 309 et suiv., les proclamations de Louis-Napoléon relatives au coup d'État de Strasbourg, et il les imagine inédites. Il ignore que, l'année même, elles étaient publiées, et notamment dans le recueil intitulé *Insurrection de Strasbourg...* ; pp. 311 à 315. On voit donc qu'il importe de ne pas tenir compte de cette étude qui n'apporte rien qu'on ne sût déjà depuis longtemps, et surtout avec plus d'exactitude.

gau. Ils partirent aussitôt, Éléonore ne laissant pas à Vaudrey le temps de quitter ses pantoufles (1). Le 25 octobre, à midi, ils arrivaient à Colmar, où ils se gîtèrent sous le nom de M. et Mme de Cessay. Le même jour, ils rencontrèrent, à Fribourg-en-Brisgau, Persigny exact au rendez-vous, qui leur donna des indications pour le coup d'État fixé à la fin du mois. Le 26, Mme Gordon et son amant étaient de retour à Strasbourg.

Ce voyage avait resserré leur intimité. A l'audience de la cour d'assises du 7 janvier 1837, Vaudrey aura beau déclarer : « Je n'ai rien à dire sur mes relations avec Mme Gordon ; elles ne regardent personne et appartiennent à ma vie privée (2) », on n'en observera pas moins que, « secouant toute pudeur (3) » la cantatrice partageait sa chambre. A cette accusation directe elle rougira et expliquera que ce jour-là elle s'était démis l'épaule (4). Cet accident l'excusera, car, « dans ce cas ce n'est pas d'impudeur qu'il faut l'accuser (5) ». Pudique ou non, moins de quatre mois lui avaient suffi pour amener le colonel là où le désiraient le prince et Persigny. L'acte d'accusation résumera cette habile manœuvre en déclarant que « c'est la femme froide et réfléchie qui, usant de tous les moyens d'influence, spéculant sur l'affection qui lui est portée, entraîne à sa ruine l'homme qui l'aimait, et le fait sans qu'il soit possible d'assigner à sa conduite d'autre mobile qu'un bas et vulgaire intérêt (6) ». Pardon,

(1) LOUIS BLANC, *Révélation historiques...* ; t. II, p. 220.

(2) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 85.

(3) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 24.

(4) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 64.

(5) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 102.

(6) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 24.

monsieur le procureur du Roi, mais le bonapartisme de Mme Gordon, n'était-ce point un « mobile », lui aussi ?

Le soir du 29 octobre, Louis-Napoléon, arrivé à Strasbourg, rencontrait le colonel sur le Quai-Neuf et enleva son adhésion à l'affaire du lendemain. Vaudrey promit. Il devait tenir. Le 30 octobre, à quatre heures du matin, sous la neige, après avoir passé la nuit avec sa maîtresse, le colonel présentait le neveu de l'Empereur sur le front de bandière de ses troupes et faisait ouvrir le ban en l'honneur des aigles qui sommaient les drapeaux de l'état-major de la conspiration. Il y avait, à cette date, trente ans, qu'à Berlin, Napoléon passait la revue des soldats de sa Garde, carabiniers et cuirassiers, vainqueurs des Prussiens écrasés dans le paysage dépouillé d'Iéna ; vingt-cinq ans, que, dans Nimègue, dans les Hollandes, il entraît avec Marie-Louise sous le feuillage jauni des arcs-de-triomphe ; vingt-trois ans qu'à la lisière des forêts d'Hanau son artillerie dispersait, vers les plaines, les bandes en déroute des Austro-Bavarois culbutés dans la boue.

Pendant que riche et paré de ces grands souvenirs familiaux, Louis-Napoléon tentait le coup de fortune avec Vaudrey, Mme Gordon, après être demeurée quelque temps au domicile du colonel, place Saint-Étienne (1), sortait, armée de deux pistolets. Sur la place elle rencontra le général Voirol, qui devait, quelques instants plus tard, faire échouer le complot. Elle le crut dans le secret de l'attentat. « C'est à cette pensée que vous dûtes la vie ! » lui dit-elle à

(1) Interrogatoire de Mme Gordon ; audience de la cour d'assises du 7 janvier 1837. — *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 101.

la cour d'assises, plus tard, avouant, au reste, qu'elle était bien décidée à lui brûler la cervelle. De là elle se dirigea rue de la Fontaine, où, au n° 17, sous le nom de M. Manuel, Persigny avait loué une chambre donnant sur le quai (1). Chemin faisant, elle le rencontra, et, par lui, apprit comment le complot venait d'échouer. Elle l'empoigna par le bras et l'entraîna (2). Arrivés dans la chambre, tous deux se mirent à brûler les papiers compromettants, les chiffres de la correspondance secrète (3), les proclamations et les biographies du prince (4). Un vigoureux : « Au nom de la loi, ouvrez ! » les fit bondir. C'était le commissaire central de police à Strasbourg, Michel Letz, accompagné de gendarmes. Mme Gordon, sans perdre la tête, barricada la porte avec des meubles. Les mouches, d'un coup d'épaule, l'enfoncèrent (5). D'un regard, que Persigny ne comprit point, elle lui indiqua une porte demeurée libre. Mais, déjà, les gendarmes sautaient sur lui, tandis que le commissaire s'emparait du sac de la cantatrice, contenant 100 ducats en or. « Je crus, dit ce fonctionnaire prompt à la cour d'assises, que cet or était acquis à la justice (6). » Éléonore estima cette opinion exagérée, et toute en ongles et hérissée de

(1) Déposition d'Offacher, propriétaire à Strasbourg ; audience de la cour d'assises du 9 janvier 1837. — *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 109.

(2) Interrogatoire de Mme Gordon ; audience de la cour d'assises du 7 janvier 1837. — *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 101.

(3) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 33.

(4) ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; pp. 81, 82.

(5) TAXILE DELORD, *Histoire du second Empire ; 1848-1869* ; Paris, 1869, in-8, t. 1, p. 31.

(6) Déposition du commissaire central de police ; audience de la Cour d'assises du 12 janvier 1837. — ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 129.

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

Le Président de la République
 prie Madame M^{me} Demoinelle de Commines
 de venir passer la soirée au Palais
 de l'Élysée, le samedi 16 février 1849
 On Dansera. l' Aide de Camp

D. Vaudrey

Invitation à une soirée de l'Élysée signée du colonel Vaudrey.
(Collection d'autographes de M. Paul Flobert.)

furieux, disputa le précieux sac à Michel Letz. Il en résulta une certaine confusion, qui permit à Persigny de gagner le large. Le soir il traversait le pont de Kehl, déguisé en cuisinier (1) ou en pâtissier, on ne sait, costume fourni par une dame Jordan (2). Et, faute du merle, la police se saisit de la grive et l'écroua à la prison où était déjà Louis-Napoléon, avec l'état-major du coup d'État (3).

Ce fut le 6 janvier 1837 que le procès s'ouvrit à Strasbourg, dans cet ancien palais de justice de la rue au nom charmant et archaïque : rue de la Nuée-Bleue. Un jour livide et triste éclairait la salle étroite tapissée d'un lugubre papier gris marbré. Dans des ouvertures cintrées, au-dessus du banc des accusés, se tassaient, toilettes chiffonnées et chapeaux en danger, les belles dames de l'endroit. A Mme Gordon, dont M^e Liechtenberger assumait la défense, toute l'attention était réservée. Elle apparut le teint clair et rose, fort aisée, en chapeau de satin blanc et robe

(1) *Souvenirs du général comte Fleury (1837-1867)*; Paris, 1899, in-8, t. I, p. 4. — C'est du général Fleury qu'il est dit dans les *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. I, p. 202, que « c'est un mangeur dont le président [de la République Louis-Napoléon] paie assez souvent les dettes ».

(2) GEORGES DUVAL, *Napoléon III...*; p. 225.

(3) J'ai, déjà, deux ou trois fois cité des sottises de ce claquepatin de Victor Vendex, qui, en 1871, a publié un si plat pamphlet contre l'Empereur tombé. En voici une autre. Cet historien vengeur s'imagine que Mme Gordon ne fut point arrêtée après l'avortement du coup d'État, et demeura dans la ville. Il raconte ceci avec calme et suffisance : « Mme Gordon restait à Strasbourg, cherchant par tous les stratagèmes imaginables de faire arriver de ses nouvelles [au prince]. Les argus du pouvoir surent déjouer ses entreprises, et elle partit pour rejoindre sa petite fille, fruit de ses amours avec son impérial séducteur. » J'observe que Mme Gordon, chez cet auteur, a l'accouchement prompt, car en octobre 1836, elle ne connaissait pas le prince depuis six mois. — Cf. VICTOR VENDEX, *L'Empereur s'amuse...*; p. 21.

de soie noire avec collet à grandes broderies (1). Entre les accusés de Gricourt et de Bruc, elle fut invitée à prendre place. Ce Raphaël de Gricourt était un mince petit jeune homme de vingt-trois ans, en habit bleu à boutons dorés qui laissait voir un gilet noir à grandes fleurs bleues sur lequel tombait un joli jabot. Avec élégance il lissait ses moustaches blondes, qu'il avait fort longues (2). Il paraît que c'est sa mère qui avait vendu à la reine Hortense le château d'Arenenberg. Ce avait paru suffisant au fils pour devenir bonapartiste (3). Quant au comte Frédéric de Bruc, qui avait, le 15 août 1836, touché de Persigny, 4.500 francs pour sa part dans le complot (4), il avait la mine rude et sévère. En habit bleu boutonné jusqu'au cou, il décorait sa boutonnière de la pourpre de la Légion d'honneur gagnée à la bataille de Reims. Ce chef d'escadron en non activité revenait de loin, ayant reçu à Breslau deux fiers coups de lance, et, à Hanau, une mauvaise balle dans le cou.

(1) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. I, pp. 91, 92.

(2) *Insurrection de Strasbourg...*; pp. 72, 73.

(3) Charles-Simon-Raphaël de Thery, marquis de Gricourt, était né à Paris, le 17 février 1813. Napoléon III le fit sénateur le 1^{er} juillet 1863. Il avait épousé Jacqueline-Adrienne Bourgeois de Jessaint, et il mourut à Paris le 30 janvier 1885. D'Alton-Shee, qui fut de ses amis, écrit de lui : « Le marquis de Gricourt, un Français de la Fronde, aimable, galant et brave; en 1835, il avait été présenté au Jockey-Club par du Hallay; celui-ci, prenant d'office envers son jeune ami le rôle de tuteur, lui avait ménagé avec le marquis de Jumillac, un premier duel suivi de plusieurs autres. Après peu d'années de la vie de plaisirs, Gricourt était entré, à Baden, en relation avec Louis-Bonaparte. Sa hardiesse, sa gaieté donnait au complot quelques traits de ressemblance avec les conspirations sous Louis XII, de l'abbé de Gondy, de Saint-Ibal, de Varicarville, etc., contre le cardinal de Richelieu. » — COMTE D'ALTON-SHEE, ancien pair de France, *Mes Mémoires* (1826-1848); première partie; 1826-1839; Paris, in-18, pp. 184, 185.

(4) ALBERT MATHIEZ, *Le Prince Louis-Napoléon à Strasbourg...*; dans la *Revue de Paris*, 15 novembre 1899, p. 299.

Il portait des moustaches et une chevelure partagée par une raie (1). Il était romantique, ce qu'il prouva en publiant, en 1855, un petit in-12, *Une Fantaisie de duchesse*, où il s'essayait à démontrer « que les femmes ne se passionnent que pour les monstres (2) ». Eléonore aurait-elle repoussé ses hommages ? C'eût été une tentative indiscreète, à deux pas du colonel Vaudrey, assis sur le même banc, en grand uniforme, la croix sur la poitrine (3). Il ne manquait que le prince à l'appel des accusés. Mais le gouvernement qui, à tout prix, réduit à cuisiner le jury, voulait éviter le « scandale d'un acquittement (4) », avait, dès les premiers jours, soustrait Louis-Napoléon à la juridiction de la cour d'assises. Embarqué sur l'*Andromède*, on l'envoyait en Amérique pour ne pas laisser séduire les juges par l'exemple d'une infortune impériale assise sur un banc de cour d'assises.

Le procès de Strasbourg ne nous touche qu'en ce qu'il concerne Mme Gordon. Elle y fit excellente figure, un peu émue cependant, et forcée de recourir aux sels, à la lecture de l'acte d'accusation où les « qualifications peu flatteuses » lui étaient prodiguées (5). Son interrogatoire eut lieu sans incident et le tout se termina de charmante manière : l'acquittement fut général. Eléonore en faillit s'évanouir (6).

(1) *Insurrection de Strasbourg...* ; pp. 72, 73.

(2) *Revue anecdotique des lettres et des arts* ; Paris, 1855, in-8, p. 273.

(3) « M. Vaudrey est abattu, il a la conscience de sa position, il se repentirait s'il en était encore temps de le faire. » — LOUIS MUCÈNES, *Souvenirs de l'échauffourée de Strasbourg...* ; p. 49.

(4) Lettre de Persil, garde des Sceaux, à Rossée, procureur général près la Cour de Colmar ; Paris, 19 novembre 1836. — ALBERT MATHIEZ, *Le Prince Louis-Napoléon à Strasbourg...* ; dans la *Revue de Paris...* ; p. 322.

(5) *Insurrection de Strasbourg...* ; p. 75.

(6) « Mme Gordon est tremblante et tellement émue, qu'à peine elle peut se

Le soir, à l'Hôtel de la Ville de Paris, avocats et accusés burent à la santé de ce paternel jury. Dommage ! Persigny manquait à ce beau banquet ! Si Vaudrey était à la droite de Mme Gordon, il avait bien droit, lui, à la gauche ! Autant que la vérité peut se saisir à travers une documentation presque illusoire, il apparaît que le procès de Strasbourg porta un coup mortel aux amours de la cantatrice et de l'artilleur. Désormais, semble-t-il, leurs vies se séparent, et aucune pièce ne permet de croire qu'à cette aventure leur tendresse ait eu la force de survivre. L'un et l'autre, cependant, demeurèrent fidèles au prince dont le projet avait ruiné leurs existences. Éléonore continua la propagande de son bonapartisme militant. En 1838, elle était à Paris, et la police perquisitionnait inutilement chez elle. En 1839, on la voit derechef inquiétée par la mouche. « Dame police, dit-elle plaisamment et avec une bonne humeur allègre, Dame police est du genre féminin, c'est vrai, mais moi aussi et j'avoue sans détours que je me crois moins stupide qu'elle (1). » Elle conspirait donc encore, et presque ouvertement, puisqu'elle figure dans le *Club des cotillons*, qui, concurremment avec le *Club des culottes de peau*, s'était formé en 1839, pour réunir tous les bonapartistes obstinés (2). Vaudrey, lui, s'affichait moins ostensiblement. Il avait cédé aux larmes de sa mère éplorée en promettant de

soutenir. » — ALBERT FERMÉ, *Les Grands Procès politiques ; Strasbourg...* ; p. 209.

(1) Lettre au baron Larrey. — Collection d'autographes André Lebey. — ANDRÉ LEBEY, *Les Trois Coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte...* ; p. 290.

(2) TAXILE DELORD, *Histoire du second Empire...* ; t. I, p. 36 ; H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 157.

ne plus s'occuper de politique (1). Le 3 novembre 1836, quelques jours après le coup d'État, par décision royale il avait été mis en non-activité par retrait d'emploi, et, après le procès, le 4 février 1837, il était admis à faire valoir ses droits à la retraite, que, le lendemain, les bureaux de la Guerre liquidaient à 2.790 francs de pension (2). En 1840, Louis-Napoléon le pressentit pour le coup d'État de Boulogne qui se préparait alors. Il refusa d'y coopérer (3). Il n'en embaucha pas moins, en juillet 1840, à Dijon, un nommé Noël-Michel Buzenet, ancien sergent au 36^e régiment de ligne, qui fut expédié à Londres comme domestique du prince, et qui débarqua avec lui sur les plages boulonnaises pour le second du coup d'État du fils d'Hortense (4). A Londres, pour la même affaire, Mme Gordon s'employait activement. *The Times* la dénonçait comme l'agente la plus active de la nouvelle conspiration. « Voilà donc le bonapartisme tombé en quenouille ! » pouffait-on en France (5). Son influence y fut, assure-t-on, définitive. C'est encore *The Times* qui affirmait que le prince ayant voulu débarquer à Boulogne en novembre, ce fut elle qui le lui déconseilla et fit remettre la tentative à l'été. Entre temps, elle s'occupa de

(1) Interrogatoire du prince Louis-Napoléon, 26 août 1840. — *Cour des Pairs ; attentat du 6 août 1840 ; Interrogatoire des inculpés* ; Paris, MDCCCXL, in-4, p. 26.

(2) *Archives administratives du Ministère de la Guerre.*

(3) Interrogatoire du prince Louis-Napoléon, 19 août 1840. — *Cour des Pairs ; attentat du 6 août 1840 ; interrogatoire des inculpés...* ; p. 10.

(4) Interrogatoire de Noël-Michel Buzenet, 22 août 1840. — *Cour des Pairs, attentat du 6 août 1840 ; interrogatoire des inculpés...* ; p. 213.

(5) *L'Annotateur, journal politique, commercial et littéraire de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer*, 3 septembre 1840.

visiter les places fortes du Nord (1). Quand le coup eut échoué, elle fut des visiteuses de Louis-Napoléon dans sa prison de Ham (2). 1848 et son renouveau bonapartiste la trouvèrent, naturellement, sur la brèche. Quand Persigny dressa à cette date la liste des fidèles du prince, on y voit figurer : « Mme Gordon, 57, rue de Provence (3). » C'est elle que le prince va visiter quand il vient à Paris en 1848 ; c'est par elle, tactique qui sent celle de Strasbourg, qu'il essaie d'amener à son parti Louis Blanc (4). Elle s'agite beaucoup, et au point, qu'en juin 1848, compromise dans les menées bonapartistes, elle est arrêtée avec Persigny, Tremblaire, le journaliste officiel et officieux du prince, Thomassin, l'imprimeur, et écrouée à la Conciergerie, sans que, toutefois, il paraît que des poursuites furent exercées (5).

(1) PIERRE VÉSINIER, *Histoire du Nouveau César...* ; pp. 262, 263.

(2) *Le Temps*, 20 septembre 1906. — De 1840 à 1848, il est assez difficile de savoir, avec précision, ce que fait Mme Gordon, mais voici sur elle, à la date du 17 juin 1841, une bien curieuse note que je dois à l'amabilité de M. Joachim Kühn, un des plus brillants historiens de la jeune école allemande : « Mme Gordon, bien connue par ses relations encore existantes avec le prince Louis, a quitté Paris pour longtemps ; on dit qu'elle s'est rendue en Russie, du moins elle a obtenu un passeport à la Préfecture de Police pour se rendre là-bas, mais l'ambassade de Russie a refusé de le viser. On croit que cette intrigante compte sur ce que le duc de Leuchtenberg et la princesse Mathilde, mariée au comte Demidoff, appuieront le prince. Elle doit avoir traversé l'Allemagne. Elle a d'ailleurs laissé des dettes considérables ; de nombreux réclamants se rendent du moins à son domicile. » — *Allgemeine Zeitung* [von Augsburg] ; *Gazette Universelle* [d'Augsbourg], n° 198, 17 juin 1841. — *La Gazette* tire ces détails d'une lettre de Paris datée du 11 juin 1841.

(3) ARISTIDE FERRÈSE, *Révélations sur la propagande napoléonienne faite en 1848 et 1849, pour servir à l'histoire secrète des élections du prince Napoléon-Louis Bonaparte* ; Turin, 1863, in-8, cit. par H. THIRRIA, *Napoléon avant l'Empire...* ; t. I, p. 58.

(4) ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848...* ; t. I, pp. 168, 247.

(5) *Le Duc de Persigny et les doctrines de l'Empire*, précédé d'une notice

Mais, enfin, voici que le parti triomphe et porte Louis-Napoléon, le 20 décembre 1848, à la présidence de la République. Quelle va être la récompense de la conspiratrice de la première heure ? Un papier venu des Tuileries nous l'apprend laconiquement : 4.800 francs de pension (1). Pauvre denier ! C'est avec cela, qu'à quarante ans, usée, vieillie, sans métier, Éléonore est invitée à vivre ! Que s'est-il donc passé ? Quel nuage obscurcit l'amitié de ses relations avec le prince ? A en croire un libelliste, elle était jalouse de la dernière conquête amoureuse de Louis-Napoléon, Miss Howard, pour le moins autant que celle-ci était jalouse d'elle. Dans cette lutte entre les deux femmes, la plus vieille, selon la norme ordinaire, fut vaincue, et Persigny fut chargé par le prince (je prie qu'on remarque que c'est toujours le libelliste qui parle), de signifier à Mme Gordon son congé avec, comme petit souvenir et fiche de consolation, une bourse contenant 5.000 francs. Éléonore le prit de haut et sur le vif, à la suite de quoi, par les laquais, elle fut jetée à la porte de l'Élysée, et, la conscience tranquille, Persigny empocha les 5.000 francs, comme étant de bonne prise (2).

« Je crus que cet or était acquis à la justice, » disait, en 1836, le commissaire de police de Strasbourg. Persigny, n'avait, peut-être, pas oublié ce petit trait délicat et naïf.

Les renseignements manquent totalement sur la fin de Mme Gordon. Il paraît qu'elle mourut dans la misère (3),

par Joseph Delaroa ; Paris, 1865, in-8, p. 22 ; JOSEPH DELAROA, *Notice biographique sur M. le comte de Persigny* ; Paris, 1854, in-8, p. 44 ; H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 306.

(1) *Papiers et correspondances de la famille impériale...* ; t. II, p. 132.

(2) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; pp. 99-126.

(3) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 326.

et à l'hôpital (1), le 11 mars 1849 (2). L'Élysée eut la charité de payer son convoi. Ce n'en coûta que 720 francs à la cassette du prince (3). Où dort cette épave de l'aventure impériale? Dans quel cimetière la fosse commune a-t-elle happé cette proie sans gloire, ce fantôme de la jeunesse hasardeuse de Louis-Napoléon? Rien ne demeure et rien ne subsiste de cette faiseuse d'empire, et c'est la poussière des greffes des cours d'assises qu'il faut remuer pour retrouver l'éclat éteint du rayon qu'elle fut.

La part du colonel Vaudrey fut plus large et plus belle. Le 9 février 1849, Louis-Napoléon le faisait commandeur de la Légion d'honneur et aide-de-camp de sa maison. Mis à la retraite le 31 mars 1837, il était, le 31 janvier 1852, rétabli sur les cadres de l'armée, et, cas unique de ce genre, avec le titre de général de brigade. Le prince-président le nommait gouverneur des Tuileries, et l'Empereur le faisait général de division, sénateur et grand officier de la Légion d'honneur (4). Le 11 mars 1857, dans la splendeur de l'Empire ressuscité, il décédait dans la Côte-d'Or, à Cessay. Sa femme vivait encore. Le même jour le ministère de la Guerre lui attribuait une pension de 750 francs (5). Un sort glorieux l'avait compensé et récompensé de ses

(1) *Louis Bonaparte et ses principaux séides...* ; dans VICTOR HUGO [apocryphe], *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 98.

(2) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 25. — C'est par erreur que M. Georges de La Bruyère, dans *La Grande Aventure ; roman d'histoire contemporaine ; Strasbourg, 1836* ; Paris, s. d., in-18, p. 344, dit que Mme Gordon mourut le 13 mars 1849.

(3) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 132.

(4) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 37.

(5) *Archives administratives du Ministère de la Guerre.* — La veuve de Vaudrey mourut, à Paris, le 22 avril 1869. On apprendra peut-être avec curio-

onze ans de retraite. Ces aigles, pour qui il avait fait battre le ban criminel sous la neige du 30 octobre 1836, il les avait vu revenir sur les drapeaux de la Patrie et décorer les Tuileries où il avait goûté la délicate et puissante saveur des revanches éblouissantes de la fortune vaincue...



sité, qu'en 1857 un dramaturge anonyme, et bien extraordinaire, l'a mise en scène dans la plus étonnante des pièces : *Strasbourg, Boulogne ; avant et après* ; scènes historiques, en 5 actes et 12 tableaux ; Paris, 1857, in-8. Avec Mme Vaudrey, le héros principal de ce spectacle, que je déclare surprenant, est M. Perier, son frère et beau-frère du colonel. Ce M. Perier, montrant le drapeau tricolore aux ouvriers de son usine, déclare avec simplicité :

Amis, honorons tous ce fruit des ordonnances...

Devenu, on ne sait trop comment, chef de gare à Nuits-sous-Ravière, il gémit mélancoliquement :

*Je crois, parfois, vraiment que ma raison s'égare,
Quand ici je me vois installé chef de gare...*

Exposant à sa sœur les bienfaits du Crédit Foncier, les avantages du gaz pauvre, l'intérêt des prêts populaires, il se fait répondre :

*A ce juste calcul, je ne réplique rien,
Et ce que j'en puis dire est qu'il m'étonne bien.*

Il me paraît bien difficile de ne pas voir le lecteur s'en tenir à cet avis après examen de cette pièce dont, dans la littérature baroque, je ne connais point l'équivalent.



III

EROS SOUS LES VERROUS

Le Coup d'État de Boulogne. — Louis-Napoléon prisonnier. — Mimi-la-Bouchère. — Origines de cette maîtresse supposée. — Raisons qui combattent la légende de cette passade. — Le prince à Ham. — Son logis et ses occupations. — La question des femmes. — Le baiser de Déjazet. — Badinguet. — Les amours éthérées de la bouchère. — Amours plus pratiques du prince. — « La belle Sabotière ». — Une maîtresse de petite condition. — Enfants naturels de Louis-Napoléon. — Ce qu'ils deviennent. — Curieuse destinée des bâtards impériaux. — Leur fin. — Sort que fait Napoléon III à la mère. — La mort de la « belle Sabotière ».



LE 6 août 1840, à la tête d'une petite troupe de domestiques déguisés en soldats, accompagné de quelques vieux soldats de l'Empire, comme le général Montholon et le commandant Parquin, Louis-Napoléon recommençait dans le Nord la tentative si misérablement échouée, quatre ans auparavant, dans l'Est. Il débarquait à Wimereux, à un lieu dit la Pointe-aux-Oies, angle de récif enfoncé dans la mer, marchait sur Boulogne-sur-Mer, envahissait les casernes et rappelait vainement aux

quelques hommes de la garnison les grands souvenirs dont il incarnait la leçon. Je dirai un jour par la trahison de qui ce coup d'État avorta et comment le gouvernement de Louis-Philippe en fit un traquenard où le prince fut poussé et tomba. Mais je parle ici, pour le présent, de l'amoureux, uniquement, et me borne à l'essentiel de ce qui doit éclairer l'épisode dont j'écris. Repoussé des casernes, Louis-Napoléon, suivi de sa troupe, gagna dans les champs, la colonne de la Grande-Armée élevée sur les rivages boulonnais par la Grande-Armée du camp de 1804. Traqué au pied du monument par la garde nationale, entraîné par ses amis, il se rejeta vers la plage où, par une barque de sauvetage trouvée par hasard, il tenta de regagner le paquebot qui l'avait amené. Il était désarmé, et il faut bien le dire, il fuyait. Comme il était sans défense, la garde nationale ouvrit le feu sur lui. Un sieur Siméon Pringé, — tirons ce nom boueux et déshonoré de l'oubli, — tira le premier coup de fusil (1). La barque des fugitifs chavira. Un d'eux se noya. Un autre fut fusillé et tué net dans la vague. On arriva à temps pour sauver le prince et le tirer, ruisselant, de l'eau. Un canot le déposa à l'escalier de pierre de la jetée Pidou (2), proche la calle des débarquements (3). Quelques instants on le laissa reprendre haleine dans une des salles de la douane (4), où

(1) LE CHERCHEUR, *Notes historiques sur l'échauffourée de Boulogne*, dans *La France du Nord*, mercredi 28 juin 1905. — Le « chercheur » est le pseudonyme d'un érudit, H. Alphonse Lefebvre, à qui on doit de remarquables travaux sur l'histoire du Boulonnais.

(2) *L'Annotateur...* ; n° 874, 6 août 1840.

(3) Déposition d'Alexandre Adam, maire de Boulogne-sur-Mer ; 11 août 1840. — *Cour des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Procédure ; Dépositions des témoins* ; Paris, MDCCCXL, in-4, p. 49.

(4) *L'Annotateur...* ; p. 874, 6 août 1840.

Le **PRINCE NAPOLEON** a
qui suit :

La **Dynastie des Bourbons** d'

Le **Peuple Français** est rentré

Les **Troupes** sont déliées du

La **Chambre des Pairs** et la
grés national sera convoqué dès l'

Monsieur **Thiers** Président du
vernement Provisoire.

Le **Maréchal Clausel** est nommé
à Paris.

Le **Général Pajol** conserve le com

Tous les **Chefs de corps** qui
dres seront remplacés.

Tous les **Officiers, sous - Officiers**
leur sympathie pour la cause nation
clatante au nom de la **Patrie**.

Dieu protège la France !

Boulogne le

184

BRET

LE PEUPLE FRANÇAIS décrète ce

cessé de régner.

es droits.

d Fidélité.

es Députés sont dissoutes Un con-
d Prince Napoléon à Paris.

es nommé à Paris Président du Gou-

nant en chef des Troupes rassemblées

rent de la première Division Militaire.

Armeront pas sur le champ à ces or-

soldats qui montreront énergiquement

ont récompensés d' une manière é-

signé : **NAPOLÉON**

il échangea son uniforme trempé contre une capote de douanier (1). Hissé alors, suivant les uns, sur une charrette (2), suivant les autres, dans une voiture (3), on se mit en marche vers le château de Boulogne, tandis que, magnanimement, autour du vaincu de la cause napoléonienne, les courageux anonymes qui se trouvent toujours dans ces occasions, hurlaient : « Vive le Roi ! » Rue de l'Écu (aujourd'hui rue Victor-Hugo), le maire et le sous-préfet rejoignirent le prince (4), et, à neuf heures, Louis-Napoléon et sa troupe étaient écroués au château de Boulogne.

C'était un antique bâtiment, flanqué de tours, défendu par de profonds fossés herbeux, construit en 1231 par Philippe Le Hurepel, fils de Philippe-Auguste, comte de Boulogne, et, qui, naguère, avait servi de résidence aux gouverneurs de la ville (5). Prison lugubre et sinistre où, aux vieux murs, suintait, eût-on dit, la tragique humidité des siècles. Avec le général Montholon, le prince fut enfermé dans une chambre (6). Moyennant 19 francs, quelques portefaix y transportèrent les bagages du prisonnier (7) ;

(1) Déposition d'Augustin-Claude Launay-Leprovost, sous-préfet de Boulogne-sur-Mer ; 11 août 1840. — *Cour des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Procédure ; Dépositions des témoins...* ; p. 44.

(2) C. VERJUX, *Napoléon-Louis à Boulogne ; notice historique et rectificative des événements de 1840* ; p. 28. — Manuscrit de la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer. Cette notice, écrite en 1863, a pour auteur un témoin oculaire du coup d'État. Elle est inédite et m'a été très obligeamment signalée et communiquée par M. Cresson, bibliothécaire de Boulogne-sur-Mer.

(3) *L'Annotateur...* ; n° 874, 6 avril 1840.

(4) *L'Annotateur...* ; n° 874, 6 août 1840.

(5) Sur le château de Boulogne, cf. *Boulogne-sur-Mer et la région boulonnaise* ; Boulogne-sur-Mer, 1899, in-8.

(6) *Colonne de Boulogne* ; dimanche 9 avril 1840.

(7) Dossier du coup d'État. — *Archives communales de Boulogne-sur-Mer.*

on la meubla sommairement d'un lit et d'une armoire, louée par un sieur Cocquerel pour 12 francs (1), et la garde des captifs était donnée au chef des appariteurs de la mairie, Capet, nommé, pour la circonstance, concierge du château (2).

L'état du prince était pitoyable. Un témoin oculaire, Mme Mercier, de Wimereux, dit qu'il « était d'une pâleur effrayante (3) ». Il était abattu (4). Et le correspondant du *Times* écrivait : « Le pauvre diable est dans un triste État (5). » C'est, pourtant, dans ce « triste état » que le « pauvre diable » aurait eu le loisir de songer à l'amour. Il est, en effet, à Boulogne-sur-Mer, une tradition qui veut que Louis-Napoléon, pendant sa brève captivité au château, — deux jours, — ait eu pour maîtresse une fille dite Mimi-la-Bouchère, chargée, ajoute-t-on, des soins de la chambre du prisonnier (6). Il en est même demeuré une chanson populaire, fort en faveur parmi le bas peuple des poissardes, et dont on a retrouvé cet unique couplet :

*C'est Mimi-la-Bouchère
Qu'elle part en chemin de fer
Pour aller à Paris
Parler au prince Louis.*

(1) Dossier du coup d'État. — *Archives communales de Boulogne-sur-Mer.*

(2) *L'Annotateur...* ; 13 août 1840.

(3) HENRI BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. II, p. 432.

(4) *L'Écho du Nord*, n° 223, 10 août 1840.

(5) Cit. par IMBERT DE SAINT-AMAND, *Les Femmes des Tuileries ; Louis-Napoléon et Mademoiselle de Montijo* ; Paris, s. d. [1896], in-18, p. 255.

(6) Communication de M. Z. Hédoux, fils d'un témoin oculaire du coup d'État.



LE CHATEAU DE BOULOGNE-SUR-MER

(D'après une photographie prise en 1912.)

Mimi-la-Bouchère n'est pas une fiction populaire. En 1809, elle était née à Calais, Aglaë-Françoise-Louise Vandemale (1). Son frère était concierge de l'abattoir et était appelé, lui aussi, Mimi, par abréviation du nom du père qui était Barthélémy (2). Détail local : pour le peuple du port boulonnais, et celui des casernes aussi, je le présume, une « Mimi-la-Bouchère » est le surnom des filles à soldats (3). J'ignore si la femme Vandemale était une facile créature de cette catégorie, mais les registres de l'état civil me forcent à constater que, le 31 juillet 1838, n'étant point mariée, il lui était né un fils : Henry-Charles. Quelles furent, à la réalité, ses possibles relations avec le prince captif ? Rien ne permet de dire qu'elle fut choisie, et le choix eût été pour le moins curieux, pour femme de chambre. La municipalité de Boulogne-sur-Mer prit pour ce travail un sieur Hautin (4) et un nommé Bernard François (5), l'un comme valet de chambre, l'autre comme balayeur. Le nom de Mimi-la-Bouchère ne figure dans les documents qu'au bas d'une facture de vin livré aux prisonniers. Cette indication

(1) L'état civil de Mimi-la-Bouchère a été reconstitué ici grâce aux soins amicaux de M. Émile Hiance, archiviste communal de Boulogne-sur-Mer, qui, dans ces recherches, a été un véritable collaborateur à qui je dois le témoignage public de mon affectueuse gratitude.

(2) Communication de M. Émile Hiance, archiviste communal de Boulogne-sur-Mer.

(3) Communication de M. Alphonse Lefebvre, de Boulogne-sur-Mer.

(4) « Je connais (*sic*) avoir (*sic*) dix francs et dix sous pour avoir étté valé (*sic*) de chamdre (*sic*) au chatos (*sic*) pour la faire (*sic*) du prince Louis-Bonaparte. — HAUTIN. » — *Archives communales de Boulogne-sur-Mer*.

(5) « Il est dû à Bernard François pour avoir été occupé pendant deux jours à balayer les chambres occupées par M. Louis-Napoléon au château à 2 fr. 50 par jour... 5.00. — A Boulogne-sur-Mer, 25 mai 1841. Pour acquit : BERNARD. » — *Archives communales de Boulogne-sur-Mer*.

doit rendre suspecte la légende de ses amours passagères avec Louis-Napoléon, encore que celui-ci, en amour, ne fut pas un raffiné (1) et qu'il eût pu se réclamer de Charles-Quint, lequel aimait particulièrement les jolies bouchères de sa bonne ville de Gand, où les bouchers sont encore appelés « les enfants du prince (2) ». J'incline à croire ce conte apocryphe. L'état d'abatement du prince, la brièveté de son séjour à Boulogne-sur-Mer, l'unique fait de la fourniture du vin au château par Mimi-la-Bouchère, tout permet de croire qu'on se trouve en présence ici d'une légende grossière basée sur on ne sait quelle plaisanterie. Sur un autre point encore, elle peut être ruinée. Il apparaît comme certain que Napoléon III se souvint de la Mimi de 1840 et qu'il fit entrer son fils Henri-Charles à Saint-Cyr ou à Polytechnique, — on ne précise point. Or, ce fils, en 1858, fut réformé pour myopie ! Il était photographe, et, en 1863, il gîtait à Paris, au n° 172, rue Saint-Denis. En 1841, par son mariage avec un sieur Pierret, Mimi avait légitimé la naissance de ce fils, voire celle de sa fille, Louise-Emma, qui vit le jour le 16 novembre 1841. En 1851, on voit Mimi établie marchande-bouchère, ou revendeuse de viandes, place Navarin à Boulogne. Elle ne borna point son commerce à son étal, et une curieuse note locale nous donne sa silhouette, telle qu'elle apparut aux vieux Boulonnais qui en ont gardé le souvenir :

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 89 ; PIERRE DE LANO, *Histoire anecdotique du second Empire ; L'Empereur (Napoléon III)* ; Paris, s. d., in-18, p. 28.

(2) Lettre de Victor Hugo à Mme Victor Hugo ; Gand, 28 août 1837. — VICTOR HUGO, *En voyage ; France et Belgique* ; Paris, s. d., édit. *Ne varietur*, in-18, pp. 114, 115.

La femme Pierret, plus connue sous le nom de Mimi-la-Bouchère ou la Mère des soldats. Excellente créature, qui avait un faible pour les militaires; elle les attirait chez elle, rue Saint-Louis (à présent rue de l'Hôpital), leur donnait à manger et à boire, raccommoquant leurs effets, recousant leurs boutons et leur rendait mille petits services. Elle leur prêtait même parfois de petites sommes, et cela se répétait à la caserne, aussi quelques-uns furent assez indéliçats pour l'exploiter. En somme, très bonne créature, compatissante et agréable pour tous; elle fut regrettée dans son quartier (1).

Ne serait-ce pas là, dans cette échoppe, entre le schnick et le brie sur le quignon, que serait née la légende galante de Mimi-la-Bouchère? D'avoir, dans l'au-delà de son passé, aperçu dans la geôle passagère, l'Empereur d'aujourd'hui, n'avait-elle pas gardé le souvenir qu'amplifient et exagèrent ceux qui touchèrent à de grandes catastrophes? Le beau conte à faire aux tourlourous et aux fricoteurs de l'estaminet, que celui d'un prince déposant ses hommages aux pieds d'une belle bouchère! Trame édifiante où broder on ne sait quels vulgaires et extravagants romans! Mais pour Mimi la chose n'aida point à sa fortune. En 1856, elle quittait Boulogne pour Paris. Sa famille s'y établit, et elle-même ne regagna les bords de la Liane que pour y achever, obscurément et misérablement, une vie dont on ne saurait rien si le rayon de la légende ne la dorait furtivement d'un faux et bref éclat.

*
* *

Le 8 août (2), à huit heure et demie du matin, sa voiture

(1) LE CHERCHEUR, *Vieux types populaires*, dans *Les Causeries boulonnaises*, de la *France du Nord*, 24 juin 1895.

(2) ELIAS REGNAULT, *Histoire de huit ans; 1840-1848; faisant suite à*

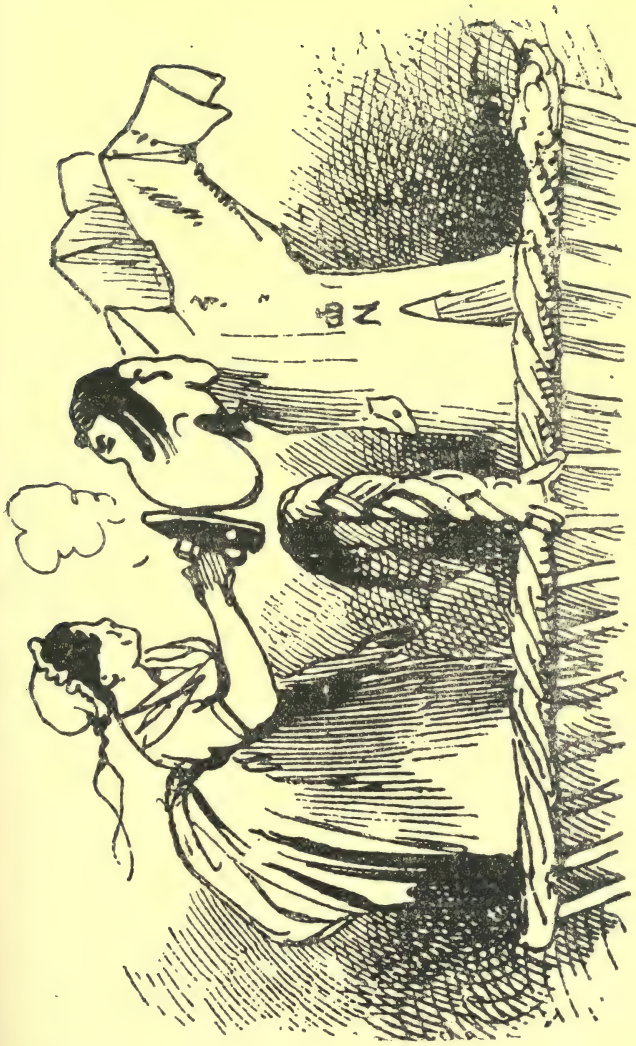
flanquée d'un peloton de gardes municipaux et de lanciers, Louis-Napoléon quittait le château de Boulogne (1). En attendant l'instruction de son procès, car cette fois on avait résolu de le faire juger, et pour éviter les manifestations bonapartistes de Paris, le gouvernement avait décidé de le rapprocher de la capitale, et, temporairement, de l'interner au fort de Ham, en Picardie. Le prince y arriva de nuit, à la lueur des flambeaux crachant leurs flammèches vers les vieux murs du château fort. Il était une heure du matin. Le 11 août, il reprenait le chemin de Paris; le 28 septembre, il comparaisait devant la Cour des Pairs, qui, le 3 octobre, le condamnait à l'emprisonnement perpétuel dans une forteresse située sur le territoire continental du royaume. Le 7 octobre, la forteresse choisie étant Ham, Louis-Napoléon réintégrait le château où il avait, deux mois auparavant, passé de rapides heures.

Si le château de Boulogne a de l'autrefois le tragique muet et immobile, la terreur figée et silencieuse parmi les automnales verdure de ses longs remparts solitaires, la forteresse de Ham a de naguère toute la mélancolie, tout l'ennui résigné et humide. Murs et bâtiments portent la greffe féodale de ce connétable de Saint-Pol qui les bâtit solidement parmi les marais picards (2). Les remparts, flanqués de tours et dominés par un donjon, évoquaient ces

l'Histoire de dix ans; 1830-1840; par M. Louis Blanc, et complétant le règne de Louis-Philippe; Paris, 1871, in-8, t. I, p. 301.

(1) *L'Annotateur...*; 31 avril 1840.

(2) Sur l'histoire du Fort de Ham, cf. J.-G.-C. de FEULLIDE, *Le Château de Ham, son histoire, ses seigneurs, ses prisonniers*; Paris, 1842, in-8; CHARLES GOMART, *Ham, son château et ses prisonniers*; Ham et Paris. 1894, in-8.



Louis-Napoléon et la repasseuse du château de Ham.
(*Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.*)

vieux châteaux romantiques où Dunois aime rêver. Dans la cour, à l'automne venu, un magnifique arbre de la Liberté, planté sous la Terreur, par André Dumont, le conventionnel, semait l'or rouillé de sa frondaison dévastée. Proche les pierres moussues des courtines, le canal de Saint-Quentin roulait son eau lente où descendaient les chalands paresseux. Le paysage était d'une tristesse épuisante, paré de lointaines verdure, d'eaux mortes, envahi de brumes hivernales accrochant leurs écharpes aux gémissants roseaux des marais battus de l'aigre vent. Par cette finissante journée de mars, noyée de pluie, où je le visitai, qu'avait-il qui n'était point pareil à ce qu'il fut naguère, ce château où battaient lugubrement les roulements maladroits d'une école de tambours, et ce rempart à l'herbe rase, entre les tours crénelées et jaunies, où retentissaient et s'éploraient les sonneries de quels nostalgiques clairons ? Ah ! le gris ennui enclos entre ces murailles énormes et mêlé à la fade odeur moisie des caves où sur la clef de voûte, se frise et ondule la houppe héraldique de Messieurs de Saint-Pol ! Et rien à l'horizon, que ces éternelles eaux dormantes, leur infinie mélancolie, et, là-bas, Ham aux étroites ruelles et obscures venelles, aux noms doucement archaïques, — rue Saint-Vaneng, rue du Grenier-à-Sel, — où, dans le silence monacal et la paix quasi-conventuelle qui les ouatte, claque sur l'aigu caillou le dur sabot, Ham enveloppé de l'humide brune montée et déroulée des herbeuses rives de la Somme glissant parmi les prairies hantées de poules d'eau.

Au premier étage d'un des bâtiments, un appartement de

trois pièces, pour la mise en état duquel M. de Rémusat, le ministre, avait accordé le maigre subside de 600 francs (1), fut réservé au prince. C'était un cabinet de travail décoré d'un grand bureau en acajou, d'une vieille commode, d'un canapé, d'un fauteuil, de quatre chaises de paille et d'une table en sapin garnie d'un tapis vert. Dans un coin, il y avait un paravent garni de dessins satiriques découpés dans le *Charivari*. Au long des murs nus et gris étaient suspendus les portraits de l'Empereur et d'Hortense. Sur la cheminée s'élevait le buste de Napoléon et de Joséphine, tandis que des statuettes de soldats de la Garde achevaient de donner à la pièce un caractère d'intimité militaire. Sur des planches étaient jetés des livres, une collection du *Moniteur* et cinquante volumes du *Journal des Débats*. Aussi modeste était la chambre à coucher dont le lit était en bois peint comme la toilette, et que chauffait un poêle de faïence. Les tablettes en sapin étaient ornées d'objets de toilette aux armes impériales. La troisième pièce était un laboratoire (2). Des fenêtres à petites vitres éclairaient ces rudes et noirs décors. Le front aux carreaux, le prince pouvait voir sous lui les hommes de la garnison montant la garde. Le fort contenait 400 soldats d'infanterie. Ils avaient été tirés du 46^e de ligne de Strasbourg et du 42^e, de Boulogne-sur-Mer (3). Ils étaient placés sous le commandement du chef de bataillon Girardet, et la place avait pour gouverneur le major De-

(1) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; p. 90.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, pp. 207-208.

(3) [FR. BRIFFAULT, de Brighton], *Le Prisonnier de Ham* ; Paris, 1849, in-18, p. 53. — « Fr. Briffault, qui n'était, a-t-on dit, qu'un prête-nom du général Montholon... » — A. MOREL, *Napoléon III...* ; p. 296.



LOUIS-NAPOLÉON TRAVAILLANT DANS SON LABORATOIRE
A LA PRISON DE HAM

(D'après la gravure de PHILIPPOTEAUX.)

marle, commandant de la place de Boulogne-sur-Mer, lors de l'attentat du 6 août 1840.

Telle était la prison perpétuelle assignée à Louis-Napoléon. Par autorisation spéciale, trois de ses complices étaient autorisés à partager sa captivité : Montholon, condamné à vingt ans de détention ; le docteur Conneau, frappé d'une peine de cinq ans d'emprisonnement, et le valet de chambre Thélin, qui avait bénéficié d'un non-lieu. Conneau arriva, à Ham le 11 octobre ; Montholon le 16, et, Thélin, qui, en Angleterre, avait été régler les affaires du prince, le 25 mai 1841. Thélin était l'homme de confiance. « Depuis son enfance, disait avec pompe Capo de Feuillide, il s'honore du titre et des fonctions de valet de chambre du Prince ; le Prince l'élève à lui par le titre d'ami (1). » Du service de la reine Hortense, Thélin était passé à celui de Louis-Napoléon, qui en avait fait le chef de sa domesticité. L'Empire appela Thélin à l'intendance de la cassette particulière, et il survécut dix ans à la chute de Napoléon III. Le prince, Montholon et Conneau mangeaient ensemble, à cinq heures et demie, à raison de vingt francs par jour (2). Les prix de la cantinière du fort étaient modestes. Des promenades dans l'enceinte de la prison étaient autorisées au prince. Mélancoliquement, en capote militaire et bonnet de police, ou en redingote bleue boutonnée avec un képi rouge à ganses d'or (3), il errait sur le rempart. Lentes, longues et mornes les heures passaient. Il faisait des expériences dans son labo-

(1) J.-G.-C. DE FEUILLIDE, *Le Château de Ham...* ; p. 192.

(2) CH.-ÉD. TREMBLAIRE, *Revue de L'Empire*, 1845, p. 260, cit. par H. THIRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 208.

(3) E. FOURMESTREAUX, *Etude sur Napoléon III* ; Paris, 1862, in-8, p. 2.

ratoire, il écrivait l'*Extinction du paupérisme*, l'*Analyse de la question des sucres*, il méditait les *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, il lisait, il chantait (1), il cultivait même des fleurs au long des murs de la geôle, mais, écrivait-il à une dame anglaise, « tout cela remplit le temps sans remplir le cœur (2) ».

Ah ! le cœur, et les femmes ! Après les soucis de la politique, c'étaient là les grandes préoccupations de son âme éternellement avide d'illusoires et trompeuses espérances. Mais, prisonnier, derrière les verrous de Ham, que faire ? On assure qu'il fit demander à M. Duchâtel, le ministre de l'Intérieur, la permission de recevoir des femmes. Il en recevait, cependant, mais animées d'intentions bien platoniques, comme Déjazet qui envoyait des baisers vers le donjon (3),

(1) On lit dans *Le Guetteur*, de Saint-Quentin : « Le prince Louis-Napoléon charme les ennuis de sa prison par la musique ; il chante souvent, et quelquefois il exécute des duos avec le général Montholon, son compagnon de captivité. Il emploie aussi une grande partie de son temps à faire des armes, et, pour se perfectionner dans cet exercice, il a fait venir exprès à Ham le meilleur maître d'armes du 63^e, dont un corps détaché tient garnison au fort. » *Le Constitutionnel*, lundi 30 novembre 1840.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I. p. 211.

(3) Au sujet de la visite de Virginie Déjazet à Louis-Napoléon, à Ham, M. Théophile Eck, conservateur du musée La Tour, à Saint-Quentin, veut bien me communiquer cette curieuse note que j'ai plaisir à donner ici : « Au sujet de Louis-Napoléon, j'avais dans mon dossier une pièce aujourd'hui égarée relatant qu'entre les années 1840-1846, je ne sais plus laquelle, Virginie Déjazet vint à Saint-Quentin pour y donner, sur le théâtre de cette ville, une ou deux représentations des pièces de son répertoire. Or, Déjazet voulant voir le prince, prit une voiture, se fit conduire à Ham et ne fut point reçue dans le château par suite d'une cause que j'ai oubliée. Dans sa déconvenue, elle se dirigea vers l'une des tours, celle où le prisonnier d'Etat, lui dit-on, se rendait quelquefois. Dépité, sans doute, de ne pouvoir recevoir l'actrice, dont il avait appris la visite, Louis-Napoléon s'attendait à l'entrevoir, tout au moins. Il alla donc vers la fenêtre qui donnait sur l'eau. Elle était là, immobile. Elle salua, et pour que le prince sut mieux

et c'était, certes, chose qui lui pouvait paraître et être insuffisante. « Le ministre dit qu'il ne pouvait prêter l'oreille à une demande aussi immorale, mais qu'il fermerait les yeux sur la manière dont le prisonnier observerait les bonnes mœurs (1). » Cette affirmation est donnée dans un rapport de police du 19 avril 1853, et l'histoire secrète du château de Ham démontre qu'il n'y a là rien de fantaisiste. A preuve les maîtresses connues de la captivité. J'écarterais tout d'abord de parmi elles cette dame Badinguet, femme d'un boulanger, suivant les uns (2), demoiselle, suivant les autres (3). Il est vraisemblable que cette amoureuse a été créée pour expliquer le sobriquet de Badinguet dont l'Empereur a été, si longtemps, décoré (4), et qui, en picard, a

encore que l'artiste était venue pour lui seul, elle chanta avec toute son âme la *Lisette* de Béranger. Quand elle eut fini, elle envoya un baiser au prisonnier radieux de l'aubaine, lequel répondit à l'artiste par des saluts plusieurs fois répétés. — J'avais bien d'autres choses encore, mais tout cela est égaré. » — Je signale, en passant, et en saluant, la vigueur de sa santé et la fidélité de sa mémoire, que M. Théophile Eck est un contemporain de la captivité du prince à Ham. — Quant à Déjazet, son bonapartisme était fait de beaucoup de sentimentalité. On le comprendra en apprenant qu'à cette époque elle était la maîtresse d'Arthur Bertrand, le fils du Bertrand de Sainte-Hélène. Sur cette liaison amoureuse, cf. HENRY LECOMTE, *Un amour de Déjazet ; histoire et correspondance inédites ; 1834-1844* ; Paris, MDCCCXVII, in-8 ; HECTOR FLEISCHMANN, *Rachel intime, d'après ses lettres d'amour et des documents nouveaux* ; Paris, 1910, in-8, pp. 171 et suiv.

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 85.

(2) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; pp. 84-85.

(3) ANDRÉ LEBEY, *Les Trois Coups d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte...* ; p. 416.

(4) Il apparaît aujourd'hui comme une chose certaine que le sobriquet de Badinguet eut pour origine une planche de Gavarni, parue le 29 janvier 1840. On y voit un étudiant, montrant un squelette monté, à une grisette et disant : « Tu ne la connais pas ? Eugénie, l'ancienne à Badinguet !... » L'histoire et les origines de ce sobriquet ont été étudiées d'une manière définitive par M. PAUL MANTOUX, *Badinguet*, dans *La Grande Revue*, 10 dé-

pour synonyme : badaud ou étourdi (1). Il est une amoureuse plus réelle et dont l'histoire a quelque chose de funèbrement plaisant. Admirons ce hasard : c'était, elle aussi, une bouchère, ou plutôt une fille de boucher, dont le père, le sieur G..., était établi à Paris. La demoiselle, de complexion délicate et de poitrine faible, avait été envoyée à Ham, chez deux vieilles personnes, pour guérir à l'air de la campagne. Au hasard d'une promenade, un jour, sur les remparts du fort, elle aperçut le prince. Coup de foudre ! C'était le héros de ses rêves, le prince Charmant de ses nuits solitaires. Chez les dames où elle avait gîte, Thélin fréquentait. Elle supplia le valet de chambre de lui ménager une entrevue avec le captif. N'était-ce que cela ? Hé ! mais, volontiers ! Et Thélin en informa le prince, qui, « amusé par cette histoire », consentit à accorder un rendez-vous. Jour de fête ! La donzelle énamourée vola au fort, vit le prince et en reçut un baiser, — sur la main. Elle n'en demandait pas davantage et ce lui fut suffisant. Ayant eu occasion de convoler en mariage, elle s'y refusa, prétextant : « J'ai là un baiser qui me brûle la main ! » Thélin eut le loisir de calmer cette brûlure, car il ne tarda pas à être du dernier bien avec cette incandescente héroïne. Il apporta dans ces amours une fougue bien étonnante et fit tant et si bien que de sa partenaire à ce petit jeu badin, « la maladie de poitrine empira et la conduisit rapidement au tombeau (2) ». Féroce Thélin !

cembre 1911, pp. 559-576. — J'ajoute que l'article publié par *Le Gaulois*, 15 janvier 1912, sur le même sujet, est absolument nul.

(1) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 108.

(2) Pierre HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...* ; pp. 80-81.



Distractions du prince Louis-Napoléon mis en pénitence au fort de Ham après le Coup d'État de Boulogne-sur-Mer.

(*Caricature du Journal pour rire*, 1848.)

Le prince, lui, tout au moins, aimait plus discrètement, et sa liaison avec la fille dite « la belle Sabotière » se termina moins tragiquement. Je ne sais pourquoi cette jeune personne est appelée « la belle Sabotière ». Ce doit être là une des inventions des pamphlétaires du second Empire. Et, de fait, dans l'un d'eux je vois que Louis-Napoléon séduisit la fille d'un sabotier, Marguerite Bayeux, qu'il acheta à son père argent comptant. « Je l'ai déniaisée, disait-il cyniquement à ses amis un mois plus tard. Je la dresse (1). » Naturellement, à l'examen, pas plus de sabotier, de Marguerite et de Bayeux que sur la main. Cette Marguerite, à la vérité, s'appelait Éléonore Vergeot et son père était tisseur et non sabotier (2). Elle était née le 3 septembre 1820, aux environs de Ham, à Estouilly. Fille de ménage à la journée chez des bourgeois de Ham, elle avait failli épouser un peintre en bâtiment. Ce badigeonneur courut à d'autres amours, et je ne dirai pas que c'est de désespoir qu'Éléonore Vergeot se plaça comme repasseuse

(1) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; pp. 36-37.

(2) « *Extrait du registre aux actes de naissance de la commune d'Estouilly, pour l'année 1820* : L'an mil huit cent vingt le trois septembre, par devant nous, maire, chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis, officier de l'état-civil de la commune d'Estouilly, département de la Somme, arrondissement de Péronne, canton de Ham, est comparu Antoine-Joseph Vergeot, tisseur, âgé de vingt-trois ans, domicilié en cette commune, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, née aujourd'hui trois septembre à une heure de l'après-dînée, de lui déclarant et de Marie-Louise-Françoise-Éléonore Camus, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de Éléonore ; les dites déclaration et présentation faites en présence de Charles Camus, charpentier, âgé de cinquante-cinq ans ; et d'Alexis Gorlier, manouvrier, âgé de cinquante-cinq ans, tous deux domiciliés en cette commune, et ont les père et témoins signé avec nous le présent acte après qu'il leur en a été fait lecture. Ont signé : CAMUS, VERGEOT, GORLIER BOUZIER, D'ESTOUILLY. » — Communication de M. Lecomte, maire d'Estouilly.

chez Mme Renard, la femme du portier-consigne de Ham. C'était une jolie fille, saine et vigoureuse, grande et sans maigreur, fraîche, cheveux châtainset yeux bleus (1). Comme sa patronne la chargeait d'apporter la nourriture aux prisonniers, elle ne tarda pas à être remarquée du principal d'entre eux. Elle avait vingt ans... il était prince... Mon Dieu, il est beaucoup de romans qui n'ont pas d'autres débuts. Ce fut le leur. Dans la prison elle fut le sourire, la gaieté, l'odeur de liberté de la plaine. Et, comme le dit le rapport de police de 1853, « on ferma les yeux ». Éléonore était à demeure dans l'appartement du prince. Son éducation ayant été négligée, Louis-Napoléon s'appliqua à la parfaire ; il lui inculqua les éléments de la syntaxe et se plut à l'instruire (2). Il ne s'arrêta point là, et lui fit mieux, notamment deux fils. Le 25 février 1843, Éléonore accouchait d'un garçon : Alexandre-Louis-Eugène ; et, le 18 mars 1845, au n° 9 de la rue Capron, d'Alexandre-Louis-Ernest. Je pense donc qu'il est manifestement erroné de dire qu'à Louis-Napoléon manquait « certaine qualité ordinairement requise pour assurer une dynastie quelconque (3) ». Combien d'enfants convient-il donc de faire pour ne point passer pour impuisant dans l'histoire ?

La vie des deux fils d'Éléonore Vergeot est des plus curieuses. Elle en eut un troisième, Pierre-Alexandre-Edmond, né à Paris, le 12 août 1850. Ce dernier était fils de

(1) Pierre HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...* ; p. 82.

(2) PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...* ; p. 82.

(3) *Le Ménage impérial...* ; p. 27.



LE CHATEAU DE HAM, PRISON DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

(D'après une photographie prise en 1912.)

Pierre-Jean-François Bure, frère de lait de Louis-Napoléon, et, sous l'Empire, trésorier général de la couronne. Bure, très complaisamment, endossa la paternité des trois fils, et, en épousant Éléonore le 3 août 1858, à la mairie du II^e arrondissement, il reconnut pour sien le trio (1). La vie du troisième de ces enfants ne me regarde point, mais celle des deux fils de Louis-Napoléon vaut que je m'y arrête un instant.

Eugène Vergeot fut sous-secrétaire d'ambassade en Russie, et il y enleva une actrice, maîtresse de l'ambassadeur (2). Je ne me porte point garant de l'anecdote, mais ce que je sais, c'est qu'en 1864, et il avait alors vingt et un ans, l'Empereur lui faisait une pension de 6.000 francs. Il était alors surnuméraire à la direction des fonds du ministère des Affaires Étrangères. Cette situation lui paraissait ridicule, et, dégoûté de Paris, il sollicitait un consulat « en quelque coin du monde ». Il était en délicatesse avec Bure, son père putatif. Inutilement il sollicitait de lui quelque affection, et, aussi, de l'argent. « Est-ce une raison, écrivait-il à son père, l'Empereur, *parce que l'on a été contraint de donner son nom à un individu* (ce sont les propres paroles de M. Bure à moi-même, je le jure), pour l'abandonner aussi déloyalement et sous d'aussi faux prétextes ? » En effet, ces raisons paraissent insuffisantes. « Et pourtant, continuait le bâtard, je sais pertinemment, puisque c'est M. Bure lui-même qu'il l'a dit, que Votre Majesté lui a confiée une

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...*; pp. 27 à 30.

(2) PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...*; p. 86.

somme de 400.000 francs pour nous. Qu'on n'ait pas l'air de me jeter sur le pavé comme une bête puante ! » Eugène Vergeot exagérait. Et la preuve, c'est que, quoique l'Empereur eut toujours refusé de le recevoir, on le nomma vice-consul à Rosas, et, en 1868, consul à Zanzibar (1). L'Empereur fit encore plus pour lui. En 1869, il le créa comte d'Orx, du nom d'un domaine qu'il lui donna dans les Landes (2). Le comte d'Orx se maria, en France, avec Mlle Volpette, « d'une excellente famille belge », et mourut en janvier 1910, dans son château des Castets, à Saint-André-de-Seignaux, où il était maire (3). Il laissait trois enfants. Il avait survécu de vingt-huit ans à son frère cadet.

Louis Vergeot, lui, avait végété pendant de longues années au Mexique, où il s'était engagé, et marié, à Puebla. Il y eut des aventures de mélodrame : sa belle-mère voulait l'empoisonner. Entre temps, en la personne de Maximilien d'Autriche il prétendait venger la mort d'un de ses parents. Lequel ? Un Vergeot ? Un Camus ? Point. Le duc de Reichstadt, tout simplement. M. Louis Vergeot, on le voit, avait l'esprit de famille. Mis en goût par ce premier succès historique, il s'écria : « Il ne nous reste plus que la mort de notre oncle Napoléon I^{er} à venger ! » Ce fut plus difficile, et, j'imagine qu'il échoua dans ce fier projet, car ayant échappé à la mort, — je ne sais laquelle, — il se mit à travailler et parvint à rentrer en France, le 28 avril 1870. Ce

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, pp. 118, 119.

(2) *Journal de Saint-Quentin*, 23 février 1910.

(3) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; pp. 32, 33.

jeune héros choisissait mal la date de son retour. Aussitôt il se dépêcha d'écrire à l'Empereur : « Nous aurons beaucoup à causer. » Je ne puis affirmer que le père y tint beaucoup, mais en attendant de « causer », le fils lui demandait d'acheter une maison à Rueil, du prix de 140.000 francs, une misère ! Il ajoutait avec une désarmante confiance : « Je crois que vous m'accorderez ceci. » Cependant il ne bornait point ses vœux à cet achat : il espérait avoir ses entrées aux Tuileries. Et d'ajouter, sur un beau ton qu'il comptait, sans doute, irrésistible :

Cher père, je vous en supplie, rendez moi à moi-même. Recevez-moi dans vos bras paternels, que j'aie au moins le bonheur de vous voir, de vivre à vos côtés, comme un homme honorable. Si vous m'aimez comme je vous aime, toute froideur sera rompue, je désire vous faire oublier le passé et qu'on dise : « Il fait l'honneur de son père et soutient dignement son nom. »

Et, sans plus, il signait : *Louis-Napoléon* (1).

Son père lui répondit, le 11 juin 1870, en le créant comte de Labenne, titre pris dans une terre des Landes, et en lui donnant de belles armoiries où, dans l'écusson, sur fond d'azur à deux bandes de sable alternaient aigles et coquilles de sable, avec une fière devise : *Semper recte*. Tout cela fut englouti dans les paperasses des Finances, où M. de Labenne devint receveur. Le 12 mars 1879, il épousait la fille d'un banquier, Mlle Marie-Henriette Paradis, née à Vaugirard le 23 mars 1857 (2). De ce mariage naissait, en 1880,

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, pp. 140, 141.

(2) Cf. l'acte de mariage dans CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; pp. 34 et suiv.

Georges-Henri-Louis, décédé quatre ans plus tard, et deux ans après son père, lequel mourut le 11 février 1882, rue de Miromesnil, n° 69 (1). Son corps fut transporté dans la chapelle de Lancey, proche Plourivo, en Bretagne, sur la ligne de Paimpol. Et la pierre, veillée par deux anges, porte :

Ici repose

LOUIS, *comte de LABENNE*

décédé le 11 février 1882

dans sa 38^e année (2).

L'année suivante, sa veuve épousait, en secondes noces, M. Dupont, de Paimpol. Ainsi s'éteignit ce nom sans éclat et effacé de l'histoire secrète du second Empire.

En 1856, Napoléon III, accompagné de l'Impératrice, visita Ham et lui fit les honneurs de sa prison de 1840. Avec une souriante mélancolie et une amertume consolée, il lui montra les remparts derrière lesquels il rêva de si longues heures désenchantées, le triste jardin où s'étiolaient les fleurs de la captivité, la chambre de ses jours de solitude résignée. Lui parla-t-il de la fraîche Éléonore qui y apportait la blancheur de sa peau de paysanne saine, la complaisance de sa volupté soumise ? A cette heure, qu'était-elle pour l'Empereur, sinon un souvenir déjà effacé et lointain ? Pourtant, non loin de ces Tuileries où il confinait ses lassitudes, elle vivait, effacée et tranquille, au n° 21 des

(1) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances*; Paris, 1901, in-8, p. 106.

(2) *L'Indépendance belge*, 22 septembre 1909.



ÉLÉONORE VERGEOT, DITE LA « BELLE SABOTIÈRE »

(D'après un portrait peint, vers 1840, par un des officiers du fort de Ham, découvert et publié par M. Pierre HACHET-SOUPLET en 1893.)

Champs-Élysées, en un appartement au premier étage, à cinq fenêtres béant sur la verdure du paysage, et d'un loyer de 2.000 francs (1). Heureuse, elle l'était, et pourquoi non ? N'avait-elle pas fait une fin enviable avec ce mari qui, à ses 30.000 francs d'appointements, ajoutait 6.000 francs de frais de bureau et 5.000 francs d'indemnité de logement (2) ? C'était un beau revenu à vivre sur un large pied, et pour elle, surtout, qui, dedans son village picard avait connu le pain noir et les ratatouilles de son tisseur de père et avait rougi ses mains et crevassé leurs paumes à laver les vaisselles bourgeoises de Ham. Son existence était très retirée, car, disaient les mauvaises langues, « Mme Bure a peut-être été, autrefois, la Belle Sabotière, mais, aujourd'hui, elle n'est plus belle, tout en étant restée bien sabotière (3) ». Méchant propos, sans doute, car elle n'aspirait à rien de ce qu'accorde le monde à ceux qui sollicitent la faveur de ses sourires. Dans sa solitude elle se cloîtrait, loin de ses fils grisés par leur origine et victimes de leurs ambitions désillusionnées. Quelque part, — à Rueil, sous le second Empire, — elle avait une fille mariée à un sieur Edouard Boussu, à qui l'Empereur faisait une pension de 1.600 francs et à laquelle il payait son loyer, 1.000 francs, des pièces de vin de 600 francs, des meubles, de la lingerie, une pendule, voire des cadeaux plus importants : 3.000, 25.000 et même 50.000 francs (4). Cette fille où était-elle ? Quels souvenirs

(1) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire* ; Paris, s. d. [1912], in-18, p. 169.

(2) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne...* ; p. 169.

(3) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne...* ; p. 169.

(4) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 160.

devaient échanger ces deux femmes, la mère dont la fille était à la merci de l'impériale générosité d'un vieil amant ?

Après la chute de l'Empire, Bure s'était retiré rue de Rome, n° 39. Quelques années il y mena une existence sur laquelle rien n'est à dire, et il y mourut le 17 janvier 1882. Son corps alla au cimetière du Mont-Parnasse. Éléonore quitta alors Paris pour la banlieue. Au Vésinet, rue Auber, n° 5, elle acheva les dernières années d'une vie qui, maintenant, ne désirait plus rien. Mourut-elle pauvre (1) ? Je l'ignore, et ne le crois pas. Le 4 août 1886 elle trépassait (2). Une messe basse, un simple tombeau, et ce fut tout. Et d'elle le promeneur, à Ham, ne cherche et ne trouve que le fantôme de sa jeunesse amoureuse, prison-

(1) PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...* ; p. 84. — C'est par erreur que l'auteur fait mourir Éléonore à Paris. Cf. l'acte de décès qui suit.

(2) « *Du registre des actes de l'état-civil de la ville du Vésinet, année 1886, a été extrait ce qui suit* : L'an mil huit cent quatre-vingt-six, le cinq avril, à quatre heures et demie du soir, par-devant nous Jean Laurent, maire et officier de l'état-civil de la commune du Vésinet, arrondissement de Versailles, département de Seine-et-Oise, sont comparus Messieurs Pierre-Alexandre-Edmond Bure, âgé de trente-six ans, propriétaire, demeurant à Orléans (Loiret), et Adrien-Léon Bure, âgé de vingt-neuf ans, aussi propriétaire, demeurant à Bône (Algérie), tous deux fils de la défunte, lesquels ont déclaré que Éléonore Vergeot, âgée de soixante-cinq ans, rentière, demeurant en cette commune, rue Auber, numéro cinq, née à Ham (Somme), fille des défunts Antoine-Joseph-Vergeot et Marie-Louise-Françoise-Éléonore Camus, son épouse, et veuve de Pierre-Jean-François Bure, est décédée hier dans son dit domicile, rue Auber, cinq, à dix heures du soir. Et après nous être assuré du décès, nous avons donné le présent acte, que les déclarants ont signé avec nous après lecture faite. » — Communication de M. Gaston Rouvier, maire du Vésinet. — Les deux fils d'Éléonore, signataires de cet acte, sont ceux nés de ses relations avec Bure. A ce titre, et déjà je l'ai dit, je n'ai point eu à m'occuper d'eux dans ce chapitre.

nier de la vieille forteresse où, d'un cœur sans ambition, et d'une tendresse sans orgueil, elle sacrifia à cette volupté d'autant plus désirable et d'autant plus enivrante qu'on n'en sollicite nulle récompense...





IV

POUR TROMPER L'ENNUI DE L'EXIL

Installation du prince, évadé de Ham, à Londres. — Son budget. — Vie élégante et mondaine qu'il mène. — Le « cortège de maîtresses » d'un « Adonis de quarante ans ». — Une mystérieuse comtesse, Mme d'Espel. — Mme C... — Une aventure avec la Taglioni. — Un « lion », rival de Brummell. — Le comte d'Orsay. — Curieux passé de ce gentleman. — Louange que lui décerne Wellington. — Les lois de la ganterie élégante. — Liaison de d'Orsay avec lady Blessington. — Où on comprend le symbole de la carpe des armoiries du comte d'Orsay. — Ses liaisons avec le prince. — Le « lion » ruiné. — Le Prince-Président vient à son secours. — La fin de d'Orsay. — C'est lui qui le présente à Miss Howard.

DE retour d'Amérique, vers où le gouvernement l'avait embarqué après Strasbourg, Louis-Napoléon s'était derechef fixé en Suisse, après la mort de sa mère. Sa présence à proximité de la frontière française n'avait pas été sans inquiéter Louis-Philippe. Pendant un an, tel Napoléon dans les rochers de l'île d'Elbe, il fut à Arenenberg la terreur de la monarchie de Juillet. On demanda à la diète Suisse de l'expulser. Comme on s'y

refusait, on faillit envahir la Suisse, conflit que le prince eut le bon esprit d'éviter en quittant volontairement le territoire de la Confédération. Il gagna Dusseldorff, et, le mardi 23 octobre 1838, à bord du bateau à vapeur *Le Batavia*, il s'embarquait pour Londres (1). Il y descendit tout d'abord à Fenton's Hotel, dans Saint-James Street. Puis, successivement, il logea dans un hôtel de Waterloo Place, dans King-Street, n° 3, à Carlton-House-Terrace, n° 17, dans Pall-Mall, entre Saint-James-Park et Regent Street, et, enfin, à Carlton Garden, n° 7, dans une maison, laquelle existe encore, et appartenait alors au comte Ripon (2). L'ameublement du logis était sobre et sévère. Le salon était orné de l'admirable buste de l'Empereur par Canova, et il y avait rassemblé quantité de tableaux et d'émouvants souvenirs de famille. Le mobilier devait être de prix, car, quoique vendu à l'encan, après le départ du prince en 1848, il rapporta environ 1.500 livres (3). C'est là que fut préparé le coup d'État de Boulogne. Quand, le 25 mai 1846, le prince s'évada de Ham (4), il se dirigea aussitôt vers Londres, s'arrêta tout d'abord, sous le pseudonyme de comte d'Arenenberg, à Brunswick Hotel, dans Jermyn Street, et ce n'est qu'ensuite

(1) ÉLISÉE LECOMTE, *Louis-Napoléon Bonaparte, la Suisse et le roi Louis-Philippe ; histoire contemporaine d'après des pièces officielles, des documents authentiques et des témoins oculaires* ; Paris, 1856, in-8, p. 261.

(2) H. THIRRIA, *La Marquise de Crenay...* ; p. 83.

(3) *La Presse*, 12 juin 1850, cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 468.

(4) Sur l'évasion de Louis-Napoléon de Ham, cf. les curieux détails rassemblés par M. Ch.-Ed. Tremblaire, directeur de la *Revue de l'Empire*, dans la brochure : *Évasion du Prince Napoléon-Louis Bonaparte* ; s. l. [Paris], 1846, in-8.

qu'il reprit possession, pour deux ans encore, de son domicile. De la vie qu'il y menait, avant les événements du 6 août 1840, on a un aperçu par les notes d'un de ses carnets. On y voit que, par mois, la table lui coûte 775 francs : sa toilette, 500 francs ; la location de la maison 625 francs. Il dépense 1.000 francs par mois d'argent de poche. Le total s'élève à 88.250 francs par an (1). Montholon, lui, allait plus loin, et affirmait que le train de maison du prince était de 6 à 700.000 francs par an (2). De ces chiffres, quels qu'ils soient, et aussi élevés qu'ils puissent être, il ne faut pas s'étonner. Le prince n'a-t-il pas un rang, et un très haut rang, à tenir dans la « gentry » et la « fashion » de Londres ? N'est-il pas « his highness the prince Napoléon Bonaparte », mais surtout un Napoléon ? Son luxe doit être sûr, sobre, français. Il n'a pas le droit de passer inaperçu, quand en frac bleu et bottes fines, il se promène dans ce Piccadilly qui, de Haymarket va à Albermarle Street, et que Frédéric Locker loue avec un amour bien anglais :

*Piccadilly ! Shops, palaces, bustle and breeze,
The wirling of wheels, and the murmur of trees...*

Des Anglais il a pris le calme et la dignité froide. Revenu en France, après 1848, on ne sera pas sans le remarquer : « On voyait qu'il avait passé par l'Angleterre, » dit un de ses contemporains (3). Il n'en avait, de même, pas dédaigné

(1) JULES CLARETIE, *L'Empire, les Bonaparte et la Cour...* ; pp. 103, 104, 105.

(2) Interrogatoire du général Montholon ; 20 août 1840. — *Cour des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Interrogatoire des inculpés...* ; p. 42.

(3) PHILARÈTE CHASLES, *Mémoires...* ; t. II, p. 164.

les plaisirs. Dès son retour de Ham, on le voit « avec fureur » s'adonner aux plaisirs (1). Il a à se venger de six ans de continence, car pour le viveur qu'il est, c'est maigre chère qu'une Éléonore Vergeot. Ses distractions ne seront point toujours clandestines et leur publicité aidera ses ennemis quand, en 1848, ils auront à combattre sa candidature à la présidence de la République. Stigmatisant « son cortège de maîtresses, » dénoncé par les journaux anglais (2), ils montreront cet « Adonis de quarante ans (3) », hantant les coulisses des cirques, une femme sur les genoux et un flacon de champagne au poing (4), laissant les danseuses de Londres se disputer ses bonnes grâces (5) et passant ses journées à crever des chevaux de louage à New-Market et ses soirées à boire et à « souper en tête à tête avec les faciles bayadères de Drury-Lane (6) ». Pour ses conquêtes, n'a-t-il point, d'ailleurs, l'embarras du plus beau choix ? En 1831, d'un déjeuner chez la duchesse de Bedford, la reine Hortense disait déjà : « Je n'ai jamais vu autant de jolies femmes (7). » Toutes n'étaient pas cruelles aux galantes avances du fils.

(1) PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...* ; p. 224.

(2) *Morning Herald*, décembre 1848, cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 418.

(3) Cit. par ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848...* ; t. II, p. 195.

(4) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 433.

(5) *Lettre d'un républicain du lendemain, électeur des départements, à ses concitoyens, sur la candidature de Louis Bonaparte à la présidence de la République, 1848*, cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 440.

(6) RAFAEL PELEZ, *Louis-Napoléon traité comme il le mérite* ; Paris, 1848, in-8, cité par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. 442.

(7) *La Reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre...* ; p. 266.



Le prince, à Londres, joue des pantomimes sentimentales.

(*Caricature de la Revue Comique, 1848.*)

Qu'est-ce donc que cette dame Favart de Langlade, une créole de Kensington Gate, où il fréquente assidûment, et qui donnait d'excellents dîners suivis de jeu (1) ? Qu'est-ce encore que cette comtesse d'Espel, d'Espeuille, Espelle ou Despel (2), on ne sait (3), qu'il connaît beaucoup (4), et chez laquelle, à Breastede, on abrite les chevaux et les hommes destinés au coup d'État de Boulogne (5) ? Est-ce, comme on a raillé, « une comtesse à la façon du prince (6) » ? Ce qui est certain, c'est que sa noblesse n'a eu les honneurs ni de La Chesnay du Bois, ni de Clairembaut, ni d'Hozier, voire de Cherin (7). Dans toute cette partie de la vie du prince, beaucoup de points demeurent obscurs et il en est qu'il faut renoncer à éclairer. Ainsi, je ne puis mettre de nom sur l'initiale d'une Mme C... qu'on trouve, dès 1840, dénoncée dans un ouvrage inconnu, en ces termes cruels :

(1) « Morny et l'Empereur s'étaient assurés un refuge, en cas d'insuccès [du coup d'Etat de 1852], chez une femme qui leur était dévouée, madame Favart de Langlade, une créole qui a habité Londres quelque temps et y donnait d'excellents dîners et des soirées de whist. » — LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 185.

(2) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; pp. 166, 305, 320.

(3) Interrogatoire de Urbain Duhomme ; 22 août 1840. — *Cour des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Interrogatoires des inculpés...* ; p. 217.

(4) Interrogatoire de Pierre-Jean-François Bure ; 22 août 1840. — *Cour des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Interrogatoires des inculpés...* ; p. 143.

(5) Interrogatoire de Jean-Marie Brunet ; 22 août 1840. — *Cours des Pairs ; Attentat du 6 août 1840 ; Interrogatoires des inculpés...* ; pp. 144, 207.

(6) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; p. 54.

(7) De cette mystérieuse comtesse d'Espel, il est dit dans *The Times* du 25 novembre 1840, d'après une « correspondance de Paris publiée sous réserve » : « Mary Edwards, comtesse d'Espel, est à Paris depuis environ un mois, accompagnée de lord Coventy. C'est dans sa maison de Gravesend que Louis-Napoléon envoya les personnes qu'il ne voulait pas garder chez lui à Londres. Cette dame est la maîtresse du Prince. » — Communication de M. Joachim Kühn.

Une intrigante, encore dans cet âge où l'on plaît aux adolescents, qui, par un goût dépravé, préfèrent une femme sur le retour, mais usagée, à une jeune fille belle, chaste et sans manège. Celle-là, Dieu sait à quoi elle a employé ses presque quarante années ! bien qu'elle ne s'en donne que vingt-cinq ! Toujours besogneuse, pour satisfaire ses caprices, elle s'est mise à exploiter Louis-Napoléon, à le gruger, à le tromper, à le trahir ; elle le vend à l'Angleterre, qui, du reste, le lui a payé deux ou trois fois. Toujours en l'air, elle court çà et là, mais sans trop s'éloigner d'un infortuné dont elle est le mauvais génie (1).

Ce n'est même pas là un problème à proposer aux chercheurs et aux curieux. Le hasard seul livrera, un jour, le mot de cette énigme. Mais, dans la carrière galante du prince, tout, fort heureusement, n'est point aussi mystérieusement romantique. Voici, par exemple, sur la Taglioni, la fameuse danseuse (2), et Louis-Napoléon, une anecdote piquante. Elle étonne quelque peu, de celle-là qui, sans être bégueule, partagea quelquefois les petits soupers du docteur Véron (3), à la Maison Dorée :

On s'est beaucoup amusé d'une petite aventure arrivée au prince Louis au Théâtre-Français de Saint-James où il se trouvait dans une loge en face de celle de Mlle Taglioni. Dans un entr'acte, le prince envoya un de ses aides-de-camp dire à la ravissante sylphide qu'il la

(1) M. le..., ex-ministre de Sa Majesté Impériale et Royale, *Napoléon à Paris, ou translation de ses cendres sous le Dôme des Invalides, précédé du précis de tout ce qui s'est passé depuis la mort de Napoléon à Sainte-Hélène jusqu'au 15 décembre 1840* ; Paris, 1848, in-8, p. 240. — Dans *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20 février 1913, col. 205, M. B. de C., émet l'hypothèse que cette Mme C... est probablement Mme de Canisy « une fort jolie femme blonde, très admirée sous l'Empire ». Je ne vois pas sur quoi peut s'appuyer cette identification.

(2) Cf. sur la Taglioni, *Souvenirs de la baronne Frossard (1813-1884)* ; Paris, s. d., in-8, p. 101.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire ; La Fête impériale* ; Paris, s. d. in-8, pp. 177-178.



UN FAMILIER DE LOUIS-NAPOLÉON A LONDRES
LE COMTE D'ORSAY

(D'après un portrait de A. STEVENS, ayant fait partie de la collection GRIMALDI. — Collection Hector FLEISCHMANN.)

verrait avec plaisir. Mlle Taglioni fit répondre que ce serait elle qui se ferait un plaisir de recevoir M. Louis Bonaparte en sa qualité de Français. La négociation n'eut pas d'autre suite et les deux puissances pendant tout le temps du spectacle, conservèrent leur quant à soi respectif (1).

Louis-Napoléon ne conserva nulle rancœur de la leçon. La Taglioni avait, en 1832, épousé le comte Gitbert des Voisins, lequel fut successivement entretenu, dit Viel-Castel, par Mme de Nicolaï, Mme Manuel et la duchesse de Raguse (2). En 1844, elle se sépara de lui (3). Le prince, devenu président de la République, le nomma commissaire du gouvernement auprès du Théâtre Italien (4). A un trait d'esprit, c'était répondre par un trait d'esprit, et en bonne monnaie.

Dans la « gentry » et le beau monde de la galanterie, l'introducteur de Louis-Napoléon fut un personnage fameux : d'Orsay. De la liaison du général d'Orsay et d'Éléonore de Franquemont, fille naturelle du prince de Wurtemberg, Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay et du Saint-Empire, était né à Paris le 4 septembre 1801. Il était vain, fastueux, habile et sans le sol. Somptueusement il portait : d'azur à la fasce d'argent, accompagné en chef d'un croissant sur le même accosté de deux étoiles d'or, et, en pointe, d'une carpe nageant sur une rivière du

(1) *Le Journal du Havre*, reproduit par *La Presse*, 18 août 1839, cit. par ANDRÉ GAYOT, *Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin...*; p. 65.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. I, p. 133

(3) JACQUES BOULENGER, *Sous Louis-Philippe ; Les Dandys*; Paris, 1907, in-8, p. 128.

4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. I, p. 134.

même. Il avait une sœur, laquelle était la duchesse de Grammont (1). De Brummell, qu'il remplaça à Londres alors que le célèbre dandy y suicidait sa gloire, il avait la superbe, mâtinée de ce quelque chose qui est le propre de l'aisance française. « C'est le gentilhomme le plus accompli, un idéal spécimen du Français du meilleur monde », disait de lui lord Ruttwen (2). Il imposait, avec un naturel exquis, l'engouement de sa personne : les hommes en raffolaient au point de porter son médaillon(3). Avec le héros de Ponsard, il eut, mais avec honte, confessé :

Moi, qui n'ai pas dîné pour avoir des gants...

Des gants ! Mais il était à en employer six paires par jour : le matin, pour conduire la briska de chasse, gants de peau de renne ; à la chasse, pour courir le renard, gants de peau de chamois ; pour rentrer à Londres en tilbury, après une course à Richmond, le matin, gants de castor ; pour aller, plus tard, se promener à Hyde-Park ou conduire une lady faire ses visites ou ses achats, et lui offrir la main à la descente de la voiture, gants de chevreau de couleur soutachés ; pour aller dîner, gants jaunes en peau de chien, et le soir, pour le bal ou le raout, gants en canepin

(1) Un neveu de la duchesse de Grammont fut le héros de l'aventure mise en scène par Alexandre Dumas fils dans *La Dame aux Camélias*. Ce fut lui qui, en sa qualité de ministre des Affaires Étrangères, déclara la guerre à la Prusse, en 1870. — Mme CARRETTE, née BOUVET, *Deuxième série des souvenirs intimes de la Cour des Tuileries* ; Paris, 1890, in-18, p. 69.

(2) Le baron DE MORTEMART-BOISSE, comte DE MARLE, chambellan de S. A. I. et R. le grand-duc de Toscane, *La Vie élégante à Paris* ; Paris, 1857, in-18, p. 71.

(3) J. BARBEY D'AUREVILLY, *Du dandysme et de Georges Brummell*, dans les *Œuvres de J. Barbey d'Aurevilly* ; Paris, s. d. in-18, p. 69.

blanc brodés en soie. Et, il paraît qu'à tenir cette comptabilité, il ne perdait pas la tête ! Fameux dandy ! Aussi Persigny, ce Persigny que Viel-Castel mettait si méchamment en comparaison avec le café et la chicorée, Persigny, admiratif et béant, déclarait-il qu'il tenait « au milieu de l'aristocratie anglaise le sceptre de l'élégance et du bon ton », et le comparait-il au chevalier de Grammont (1). En fait de Grammont, on y pouvait tenir de plus loin que d'Orsay.

Depuis 1821, ce lion régentait, à Londres, le haut du pavé. Il y avait imposé ce qu'on a appelé une « passion historique (2) » à une lady Blessington dont je veux toucher un mot. De onze ans plus âgée que d'Orsay, Marguerite Power née d'Edmond Power et d'Ellen Sheehy, dans le comté de Tipperary, avait épousé en premières noces un capitaine ivrogne, Maurice Saint-Léger Farmer. Ce gentleman, rentré dans le sein de ses pères, elle s'était remariée avec Charles John Gardiner, baron Mountjoye et comte de Blessington, homme de bien et convenablement pourvu sur l'article des livres sterlings (3). D'Orsay, qui, au su et au vu de tous, vivait aux crochets de l'aristocratie et de ses fournisseurs anglais (4), flaira en lady Blessington la belle proie. Il manœuvra si bien et si habilement, que lord Blessington en fit à la fois son gendre et son exécuteur testamentaire (5).

(1) [PERSIGNY], *Lettres de Londres...* ; pp. 23, 24.

(2) J. BARBEY D'AUREVILLY, *Du Dandysme...* ; dans les *Œuvres de J. Barbey d'Aurevilly...* ; p. 70.

(3) JACQUES BOULENGER, *Sous Louis-Philippe...* ; pp. 54, 55.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 45.

(5) Comte G. DE CONTADES, *Le comte d'Orsay ; physiologie d'un roi de la mode* ; Paris, 1890, in-18, p. 23.

N'ai-je pas dit qu'il avait une carpe dans ses armoires? On eût pu la flanquer, sans exagérer, d'un autre vertébré aquatique.

D'Orsay se fit promener et les promena, quelques années, en Italie, et, les ayant ramenés en France, installa les Blessington dans un bel hôtel, qui avait été celui du maréchal Ney, rue de Lille (1). C'est là que, le 20 mai 1829, Blessington eut le bon esprit de décéder d'une attaque d'apoplexie, manière élégante de céder entièrement le terrain à cet heureux dandy de ménage à trois (2). L'année suivante, on retourna à Londres, gîter à Seamore Place, dans May Fair (3) et, par la suite, à Gore House, à South Kensington (4). Lady Blessington s'y livrait à une littérature fade et élégante, tandis que d'Orsay s'essayait dans la sculpture. Il fit le portrait du vieux Wellington qui s'en déclara charmé. « Enfin, j'ai été représenté comme un gentleman, » se réjouissait le vainqueur de Waterloo (5). A la vérité, en tant que sculpteur, d'Orsay « savait mieux déshabiller les femmes que les statues (6) ». Jolie excuse pour lady Blessington.

C'est avant le coup d'État de Boulogne, entre 1838 et 1840, que Louis-Napoléon avait fait la connaissance de d'Orsay (7).

(1) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 48.

(2) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 50.

(3) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 75.

(4) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 101.

(5) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 113. — « Il vivait chez Lady Blessington, dont la maison était fort agréable pour les hommes, bien que les femmes n'y allassent point. » — LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 11.

(6) ARSÈNE HOUSSAYE, *Les Confessions ; souvenirs d'un demi-siècle ; 1830-1880* ; Paris, 1885, in-8, t. IV, p. 356.

(7) De Ham, le 10 janvier 1841, le prince écrivait à lady Blessington : « Je

Lyons le 29 Sept 1843

29 Sept 1843

Monsieur Supé.

J'ai pensé que pour
vous éviter des frais
de transport, vous feriez
bien d'aller de ma part
chez M^r le Duc d'Orsana
Rue de la Victoire, et de
lui demander de vous
prêter la statuette en
Bronze qu'il a du Duc
de Wellington, sur la quelle
vous ferez la réduction.
S'il est absent montrez
cette lettre à son secrétaire
cela suffira

Votre dévoué serviteur
Comte d'Orsay

Ce fut lui qui, très certainement, présenta miss Howard au prince (1). C'était lui rendre un service d'importance. Devenu président de la République, Louis-Napoléon sut s'en souvenir. Quoique le dandy, souvent à court d'argent, eût pu être soupçonné de l'avoir mouchardé à Londres (2), le prince vint, dès 1849, généreusement au secours du lion ruiné. En mai 1849, perdu de dettes, d'Orsay décampa de Londres, passait le détroit et se terrait à Paris (3). Lady Blessington le suivait bientôt, et alla se loger rue de la Ville-l'Évêque, dans un hôtel, puis rue du Cirque, dans un modeste appartement, où elle se suicida le 4 juin 1849 (4). Une pension de 24.000 francs venait secourir à temps d'Orsay. Le prince lui vint donc en aide, contrairement à ce qui a été prétendu (5). En juillet 1852, il le nomma intendant des Beaux-Arts de la Liste civile, « place sans fonctions », mais non sans appointements, lesquels étaient de 25.000 francs (6). Le dandy fit la moue : il prétendait être nommé ambassadeur (7). Son mécontentement fut bref : le 4 août 1852, une maladie de la moelle épinière l'emportait. Avec lui ne disparut pas la reconnaissance de Louis-

n'ai reçu de Gore House qu'une lettre du comte d'Orsay, auquel je me suis empressé de répondre lorsque j'étais à la Conciergerie. » — GALLIX et GUY, *Histoire complète et authentique de Louis-Napoléon Bonaparte depuis sa naissance jusqu'à ce jour ; précédée d'un avant-propos intitulé : « Le 2 décembre devant l'histoire »* ; Paris, 1852, in-8, p. 146.

(1) *Souvenirs du général comte Fleury...* ; t. I, p. 216.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. III, p. 133.

(3) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; pp. 145-146.

(4) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; pp. 149, 150, 152.

(5) Comte G. DE CONTADES, *Le Comte d'Orsay...* ; p. 151.

(6) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 85.

(7) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 91.

Napoléon. A d'Orsay mort il paya ses dettes de France : 30.484 francs (1). Ainsi il sut s'acquitter envers celui à qui il avait dû de connaître, parmi les soucis et les ennuis de l'exil anglais, son étoile, mieux encore, son Égérie, et plus même : sa banque.



(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...*; t. II, p. 147



V

LES MYSTÈRES DU ROMAN DE L'ÉGÉRIE ANGLAISE

D'où vient miss Howard ? — Mystères de son passé. — Ce que révèle un acte d'état civil. — Illusoire parenté de miss Howard. — Ses débuts dans la galanterie. — Elle est belle et fait des conquêtes. — Son salon et sa salle de jeu. — Sa liaison avec le prince. — La question argent. — Singulières combinaisons d'un emprunt. — Miss Howard à Paris. — Le petit hôtel de la rue du Cirque. — La liaison du Prince-Président fait scandale. — Un fameux plaidoyer *Pro domo sua*. — Louis-Napoléon et les femmes de 1848 à 1851. — « Les orgies de l'Élysée. » — Double brelan de maîtresses. — Doit-on y comprendre Rachel ? — Les espérances impériales de miss Howard. — Comédies autour du mariage de Napoléon III. — On règle les comptes de miss Howard. — La danse des millions. — Beauregard et sa comtesse. — Le mari et le fils de miss Howard. — Mort de la comtesse de Beauregard. — Sort du château après sa disparition. — L'argent commence et finit la légende de miss Howard.



D'où venait-elle donc cette mystérieuse et énigmatique Anglaise, cette miss Howard qui, dans la vie de Louis-Napoléon, était appelée à jouer un rôle si considérable ? Quelles étaient les obscures origines de cette amoureuse, faiseuse d'Empire, dont les avances de fonds ont, incontestablement, favorisé le rétablissement du régime foudroyé par le coup de tonnerre de

Sedan ? Amis et ennemis de Napoléon III s'accordent pour reconnaître que sa condition était modeste à l'extrême et que, de ses parents, il n'est à dire qu'il ne s'en trouve point de plus humbles. Jusqu'à ces derniers temps, les recherches les plus attentives n'ont fait rien découvrir sur elle qui fût neuf et inconnu. Il est généralement admis qu'elle était fille d'un batelier de la Tamise (1), ou d'un garçon d'hôtel dont le père lui-même était aubergiste (2). « En ce qui concerne ses parents et sa jeunesse, tout est silence (3). » L'aveu est franc, mais s'y doit borner ? Et, tout d'abord, comment s'appelait-elle ? Harget (4) ou Haryet (5) ? Dans un acte notarial elle prend le nom d'Élisabeth Aldeston, ce qui est inexact, et le titre de veuve Martin Haryett, ce qui est manifestement faux (6). Voilà sur ses origines, tout ce qui se sait aujourd'hui, rien de moins, rien de plus. J'apporte un document nouveau : l'acte de naissance de miss Howard (7). Par cette pièce l'équivoque devient désormais impossible et son état civil se trouve établi sans confusion. Il en résulte qu'elle est née à Preston, dans le comté de Sussex, le 23 octobre 1823,

(1) Communication de H. Goudchaux. — *Notes and Queries*, 25 novembre 1911.

(2) Communication de John Lane, de Londres.

(3) *Tit Bits*, 15 février 1908, p. 534.

(4) F. H. CHEETHAM, *Louis-Napoleon and the genesis of the Second Empire, being a life of the emperor Napoléon III to the time of his election to the presidency of the french republic* ; London, New-York, MCMIX, in-8, p. 235.

(5) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 106.

(6) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans *La Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, février 1910, p. 34.

(7) Je dois cette pièce inédite et d'une importance sur laquelle je n'insiste pas, aux obligeantes recherches qu'a bien voulu faire pour moi un des meilleurs historiens du dix-huitième siècle en Angleterre, M. Horace Blackley, de Hersam-en-Surrey.

d'Henry et Élisabeth Herriott, et qu'elle fut baptisée sous le nom d'Élisabeth. Cet acte nous apprend, en outre, que son père était brasseur. En 1865, les parents de miss Howard vivaient encore à Douvres (1).

Ainsi se trouve ruinée cette sotte légende qui veut que la maîtresse anglaise de Louis-Napoléon ait été « d'une très grande famille, » comme M. Georges Montorgueil a eu la naïveté ignorante de l'imprimer (2). En Angleterre, les Howard, — les vrais, — comptaient parmi leurs alliés les ducs de Norfolk, les comtes de Carlisle, d'Eppingham et de Suffolk. A la philanthropie ils avaient fourni cè John Howard (1726-1790) dont le livre sur les prisons est célèbre (3), et à l'armée ce Frédéric Howard, qui, colonel du 10^e husards anglais, fut tué à Waterloo par l'infanterie de la Garde (4), et que Byron, son parent, a immortalisé dans la treizième strophe du troisième chant du *Pèlerinage de Childe Harold* : « Son nom brille parmi ceux des plus vaillants guerriers ; et, lorsque les foudres de la mort éclaircissent les rangs de nos braves, au lieu où le carnage était le plus terrible, ils n'atteignirent aucun cœur plus noble que le tien, jeune et valeureux Howard ! » C'est de ce guerrier qu'un marbre, dans l'église de Waterloo, dit, avec une sobre éloquence :

(1) H. FRAVANTON, *Le Château de Beauregard*, dans *La Revue de l'histoire de Versailles...* ; p. 43.

(2) G.-M. [MONTORGUEIL], *Souvenirs et légende*, dans *L'Eclair*, 27 août 1907.

(3) JOHN HOWARD, *Etat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force*, traduit de l'anglais ; Paris, 1788, 2 vol. in-8.

(4) *Journal du lieutenant Woodberry ; campagne de Portugal et d'Espagne ; de France, de Belgique et de France (1813-1815)* ; traduit de l'anglais par Georges Hélie ; Paris, 1896, in-18, p. 316.

TO THE MEMORY OF
 THE HONORABLE FREDERICK HOWARD,
 MAJOR OF THE 10th HUSSARS KILLED AT THE BATTLE OF
 WATERLOO
 HIS MULTILATED REMAINS WERE REMOVED FROM THE FIELD
 OF BATTLE BY ORDER OF HIS AFFECTIONATE FATHER FREDERICK
 EARL OF CARLISLE TO BE DEPOSITED IN THE FAMILY MAUSOLEUM
 AT
 CASTLE HOWARD
 THIS TABLET WAS DIRECTED TO BE PLACED IN THE CHAPEL OF
 WATERLOO BY HIS BROTHERS OFFICERS (1)

Dans cette famille se trouve encore le fameux cardinal Howard, gloire de l'épiscopat anglais et honneur de l'école d'Oscott d'où il passa officier aux gardes (2). Et, quoi qu'en puisse dire la princesse de Lieven, il n'est point place parmi elle pour la fille du brasseur, qui, dans Hay-Market, alla briller parmi les « fast-women » de la capitale (3).

Sur la profession d'Élisabeth Herriott, nul doute : elle était fille galante, et, « courtisane », comme le dit, sans plus, une de ses connaissances, le général Fleury (4). Les libellistes la font débiter, soit comme écaillère (5), soit comme fille de comptoir dans un infâme « lodging-house » du Wapping. C'est là qu'au cours d'une visite de curiosité avec Mme Gordon, Louis-Napoléon aurait fait sa connais-

(1) *Inscriptions gravées sur les monuments érigés à Waterloo et sur le champ de bataille en mémoire du 18 juin 1815* ; Bruxelles, 1844, in-8, p. 11.

(2) EDOUARD DRUMONT, *La France juive ; essai d'histoire contemporaine* ; Paris, s. d., in-18, t. II, pp. 506 et suiv.

(3) ERNEST DAUDET, *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier ; la princesse de Liéven* ; Paris, 1903, in-8, p. 177.

(4) *Souvenirs du général comte Fleury...* ; t. I, p. 205.

(5) *Madame Napoléon* ; Bruxelles, Londres, France ; 1871, in-8, p. 12.



Le prince Louis-Napoléon sollicite, à Londres, les secours de Miss Howard.
(Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.)

sance, et qu'elle débuta dans ses relations avec lui, par lui subtiliser adroitement sa montre (1). Un matelot métis, du nom de Sampaïo, lui servait alors de souteneur (2). Rencontrée par un certain Jack Young-Fitz-Roy, « chevalier de brelan » et « escroc très habile », elle fut trouvée par lui « merveilleusement dressée dans l'art des Messalines ». Il en fit donc sa maîtresse, et ayant gagné un pari de mille guinées, il la mit dans ses meubles, lui acheta des toilettes, lui paya des poneys, et, en élégant coupé, l'envoya racoler à Hyde-Park. Comme c'était une « magnifique personne sur le compte de laquelle, à première vue, on pouvait se méprendre (3) », qu'elle était « a woman of exquisite proportions and classic beauty (4), » de traits purs, élégante, noble et souple de taille (5), elle y trouva qui piper à ses panneaux. Les adorateurs étaient conviés chez elle où ils trouvaient à jouer un jeu d'enfer, au cours duquel, naturellement, Young-Fitz-Roy faisait merveille avec ses cartes biseautées. Ces joueurs débonnaires avaient bel estomac : l'un d'eux, lord Clebden, eut la primeur de la demoiselle pour 25.000 francs (6). Comment s'appelait-elle alors ? Haryett ou Herriott, vraisemblablement. « C'est pour des

(1) PIERRE VESINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; pp. 104 et suiv.

(2) De sa propre autorité, Victor Vendex, dans *L'Empereur s'amuse...* ; p. 32, confère à ce Sampaïo, le grade de « capitaine au long cours ».

(3) Comte FLEURY et LOUIS SONOLET, *La Société du second Empire*, d'après les Mémoires contemporains et des documents nouveaux ; Paris, s. d., in-8, p. 10.

(4) F. H. CHEETHAM, *Louis-Napoleon and the genesis of the Second Empire...* ; p. 235.

(5) *Souvenirs du général comte Fleury...* ; t. I, pp. 204-205.

(6) [HIPPOLYTE MAGEN], *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 67.

raisons obscures, a-t-on dit, qu'elle prit le nom de Howard (1). » A vrai dire, la raison est moins mystérieuse qu'on ne l'imagine. Élisabeth emprunta le nom au fameux « steeple-chasse-rider », dont elle fut la maîtresse (2), avant de passer à Francis-Mountjoye Martin, major au 2^e Life Guards (3). Au reste, tout cela est obscur et compliqué, et ce ne sont certes pas les *Mémoires mystérieux de miss Howard, comtesse de Beauregard*, dont, en 1866, on annonçait la publication, et qui ne parurent jamais, qui eussent éclairci cette affaire.

A en juger par la suite de son histoire, miss Howard avait usé de sa beauté et poussé ses intérêts vers une condition meilleure. Dans ses appartements d'Oxford Street, n^o 277 (4), ou de Berkely Street, n^o 9 (5), elle rassemblait une société élégante et de haut vol. On y voyait fréquenter un duc de Beaufort, l'earl de Chesterfield et l'earl de Malmesbury (6), une réunion de viveurs de grand ton, lions, dandys et piliers des clubs mondains. Et, enfin, le comte d'Orsay. Par là on saisit le lien qui la rattache à Louis-Napoléon. Il était du monde, lui aussi, et d'un meilleur, riche encore, malgré les sommes englouties dans l'affaire de Boulogne, élégant et original au point de se faire

(1) F. H. CHEETHAM, *Louis-Napoleon and the genesis of the Second Empire...* ; p. 235.

(2) Communication de M. John Lane, de Londres.

(3) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 182.

(4) *Mystères politiques révélés* ; s. l., s. d., in-8, p. 13.

(5) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans *La Revue de l'histoire de Versailles...* ; p. 34.

(6) F. H. CHEETHAM, *Louis-Napoleon and the genesis of the Second Empire...* ; p. 235.

remarquer dans son cabriolet flanqué d'un groom minuscule (1). Et puis, n'était-ce point un Napoléon, ornement toujours de prix pour un salon anglais, fût-il celui d'une demi-mondaine ? Oisif, amateur de jolies femmes, il se laissa entraîner, et il n'en fallut point davantage. Légende grossière que celle qui le fait rencontrer miss Howard, de nuit, dans la rue et monter chez elle, où pour trois shellings, il « put goûter le plus complet bonheur avec la belle (2) ». Non moins absurde le conte qui le montre, vendant, pour arracher à Young-Fitz-Roy sa maîtresse, la dernière maison qu'il possédât, et valant 200.000 francs (3). Et platement outrageante l'injure dont le saluent les pamphlets de 1870 en l'appelant « le Marfori de miss Howard (4) ». Mais il est parfois utile aux partis de changer en fumier le puits de la Vérité.

Avec miss Howard un point délicat reste à examiner : la question argent. Il est incontestable qu'elle en a fourni au prince. Demeurent à vérifier les conditions de ces prêts. Il est certain et de toute évidence que Louis-Napoléon lui fut présenté en 1846, après l'évasion de Ham (5) ; il est inexact de dire qu'elle lui envoya des fonds pour le coup d'État de Boulogne (6) ; que le nécessaire de femme avec

(1) ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848...* ; t. 1, p. 146.

(2) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; p. 47.

(3) [HIPPOLYTE MAGEN], *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 68.

(4) L. N. Badinguet *aux enfers* ; Bruxelles, 1873, in-8, p. 5.

(5) *Souvenirs du général comte Fleury...* ; p. 206.

(6) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 183. — D'après une communication de M. Frédéric Boasse (*Notes and Queries*, 25 novembre 1911, p. 432), cette avance aurait été de un million !

« bobines et aiguilles (1) » saisi sur le paquebot qui débarqua Louis-Napoléon à Wimereux, était le sien (2); qu'elle le visita dans sa prison à Ham (3), et que, pendant, la captivité, elle rassembla à son intention les « beaux bénéfices » de son « joli commerce (4) ». Hypothèses fausses, sans base et que récusent tous les documents connus. Mais le fait des prêts demeure certain. Ils eurent lieu, selon toute apparence, en 1848. Après la chute du gouvernement de Louis-Philippe, le 28 février, le prince était arrivé à Paris et s'était logé rue du Sentier, chez Vieillard, son ancien précepteur à Arenenberg. Prié par le gouvernement provisoire de regagner l'Angleterre, il se réembarqua, et le 2 mars, à bord du steamer *Lord Warden*, il touchait à Folkestone. Ce ne fut qu'au mois de juin suivant, que, définitivement, il revint à Paris pour recommencer cette campagne électorale qui le devait porter à la Chambre, et de là à l'Élysée. Naturellement, il était nécessaire d'avoir de l'argent. C'est à miss Howard que le prince s'adressa. Que lui avançait-elle? Huit millions, ainsi que cela a été dit et répété (5) ?

(1) *La Boulonnaise, journal politique et littéraire des cantons de Boulogne, Samer, Devres et Marquise*, 12 août 1840.

(2) PIERRE VESINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...*; p. 81.

(3) PIERRE HACHET-SOUPLET, *Louis-Napoléon prisonnier au fort de Ham...*; p. 87.

(4) PIERRE VESINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...*; p. 92.

(5) *Mémoires de Griscelli de Vezxani, dit le baron de Rimini, ex-agent secret de Napoléon, Cavour, Antonelli, François II et de l'Autriche*; Bruxelles, s. d. [1871], in-18, p. 150. — La première édition de ce libelle a été faite à Londres, 1857, in-16. Il a été condamné à la destruction par arrêt du tribunal correctionnel de Lille, le 6 mai 1868. Cf. FERNAND DRUJON, *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés depuis le 21 octobre 1874 jusqu'au 31 juillet 1877; édition entièrement nouvelle, considérablement augmentée, suivie de la*

On peut se demander, ainsi que cela a été fait déjà, où miss Howard eût pris tout cet argent (1)? La vérité est plus simple, on n'en doute pas. Une opération financière eut lieu assez habile pour sauver, momentanément, du moins, les apparences. Dans les États romains, près de Civita-Vecchia, miss Howard possédait un domaine qu'elle vendit à crédit à Louis-Napoléon. Immédiatement il emprunta sur cet achat, au marquis E.-L. Palavicino, la somme de 60.000 écus romains, soit 324.000 francs qui furent remboursés en 1851 (2). Et ce furent ces fonds-là qui aidèrent et assurèrent l'élection du neveu de l'Empereur (3).

Dans son voyage à Paris, il n'avait pas abandonné la maîtresse anglaise. Tandis qu'il se logeait à l'hôtel du Rhin, place Vendôme (4), pour éviter les inévitables clabauderies

table des noms d'auteurs et d'éditeurs, et accompagnée de notes bibliographiques et analytiques; Paris, 1878, in-8, p. 247. — Griscelli, dont l'existence a été niée, était né à Vezzani (Corse), le 15 février 1811. De 1841 à 1845, il fut condamné quatre fois pour escroquerie et vol. Il subit deux autres condamnations en 1861 et 1885. Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1134, 30 décembre 1906, col. 978, et n° 1142, 20 mars 1907, col. 412-413. — Son affirmation relative au chiffre des sommes avancées par miss Howard est rejetée par M. FRÉDÉRIC BOASE, *Notes and Queries*, 25 novembre 1911, p. 432.

(1) *Tit-Bits*, 15 février 1908, p. 534.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale...*; t. I, pp. 189, 192.

(3) Cf. sur cette élection ROBERT-PIMENTA, *La Propagande bonapartiste en 1848*; Paris, 1911, in-8.

(4) L'hôtel du Rhin existe, aujourd'hui encore, aux nos 4 et 6, de la place Vendôme. En novembre 1848, le Prince écrivait à Émile de Girardin : « Vous me feriez grand plaisir d'insérer dans votre journal que j'ai pris la résolution de louer une maison près de Paris afin d'éviter la quantité de visites qui m'obsède et les attroupements qui, depuis trois jours, remplissent la place Vendôme, que, par conséquent, je ne recevrai plus comme par le passé... » *Catalogue d'autographes de la librairie Victor Lemasle*; n° 123 [février 1913], pièce n° 13035, offerte à 15 francs.

et les émois de la pudeur politique offensée, il installait miss Howard rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice, alors par « excellence, the english hotel in Paris (1) ». Ce séjour à l'auberge ne fut pas de longue durée : le 20 décembre suivant, le prince entra à l'Élysée. Il montait à la première marche de son prochain trône. Miss Howard le suivit dans la direction du faubourg Saint-Honoré. A l'Élysée, écrit-on, il rendit « à la fille d'Albion l'hospitalité qu'il en avait reçue à Londres (2) ». De fait, il lui loua, au n° 14 de la rue du Cirque (3), un petit hôtel, qui, depuis, a disparu pour faire place aux jardins de l'hôtel Rothschild. L'endroit était choisi à merveille. Le président de la République n'avait qu'à franchir une petite porte percée dans le mur du jardin de l'Élysée (4), pour être chez sa maîtresse. Elle s'était installée là, dans ce nid discret, avec sa sœur, jeune fille fort belle, gracieuse et simple (5). Ce témoignage lui est rendu aussi par cet « intelligent viveur (6) » qui s'appelait Fleury. Avec quelques amis intimes du prince, il fréquentait l'hôtel. C'étaient Persigny ; Mocquard, le secrétaire de Napoléon ; Edgard Ney, son aide-de-camp ; Evans, son dentiste. Les soirées y étaient charmantes et simples. On y buvait, en parlant faits divers et du jour, une tasse de thé ou de café, ou on écoutait la petite musique tranquille avec laquelle l'Anglaise régala ses invités. Le prince y

(1) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 185.

(2) *Mystères politiques dévoilés...* ; p. 13.

(3) *Mémoires de Griscelli...* ; p. 150.

(4) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 3.

(5) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; pp. 3, 4.

(6) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 66.



La Fortune, sous les traits de miss Howard, dispense ses faveurs à Louis-Napoléon.

(Caricature extraite de l'Histoire tintamarresque de Napoléon III.)

fumait paisiblement ces cigarettes, dont ses poches étaient toujours bourrées, et à ses pieds ou sur ses genoux, ronflait doucement son chien noir (1). Doux soirs des reposantes intimités ! Il échappait là aux terribles corvées de sa fraîche et jeune dignité, et c'était comme s'il avait, enfin, trouvé « la bonne petite femme », que lui souhaitait sa mère, naguère, alors qu'elle n'osait aspirer à un aussi éclatant retour de la fortune. Ainsi, par la trompeuse apparence, il consolait son goût de l'intimité, — la dernière qu'il eut à savourer, pleinement, avant le nouvel exil anglais de 1871.

Au début, la liaison du prince et de miss Howard avait été tenue discrète, quasi-clandestine. Dans les clubs on disait bien de lui qu'il avait « ramené de Londres la plus belle femme et le plus beau cheval du monde, » mais, à la vérité, ces propos ne tiraient pas à conséquence (2). Mais la belle affaire pour elle que d'être si près de la gloire sans en pouvoir tâter les agréments ! Pour une femme, et une fille de brasseur, c'était bien là un double et cruel supplice. Elle ne l'endura point longtemps. Dès 1849, on la voit assister aux revues que passe le Prince-Président et y faire remarquer sa voiture où un cheval est peint sur les panneaux (3). C'est Mocquard, son ami et son secrétaire, que Louis-Napoléon charge d'être le chaperon de miss Howard. « Mocquard servait d'eunuque ; il promenait la maî-

(1) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 3.

(2) ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et le Ministère Odilon Barrot* ; 1849 ; Paris, 1912, in-8, p. 34.

(3) *Journal du maréchal de Castellane ; 1847-1853* ; Paris, 1896, in-8, t. IV, p. 161.

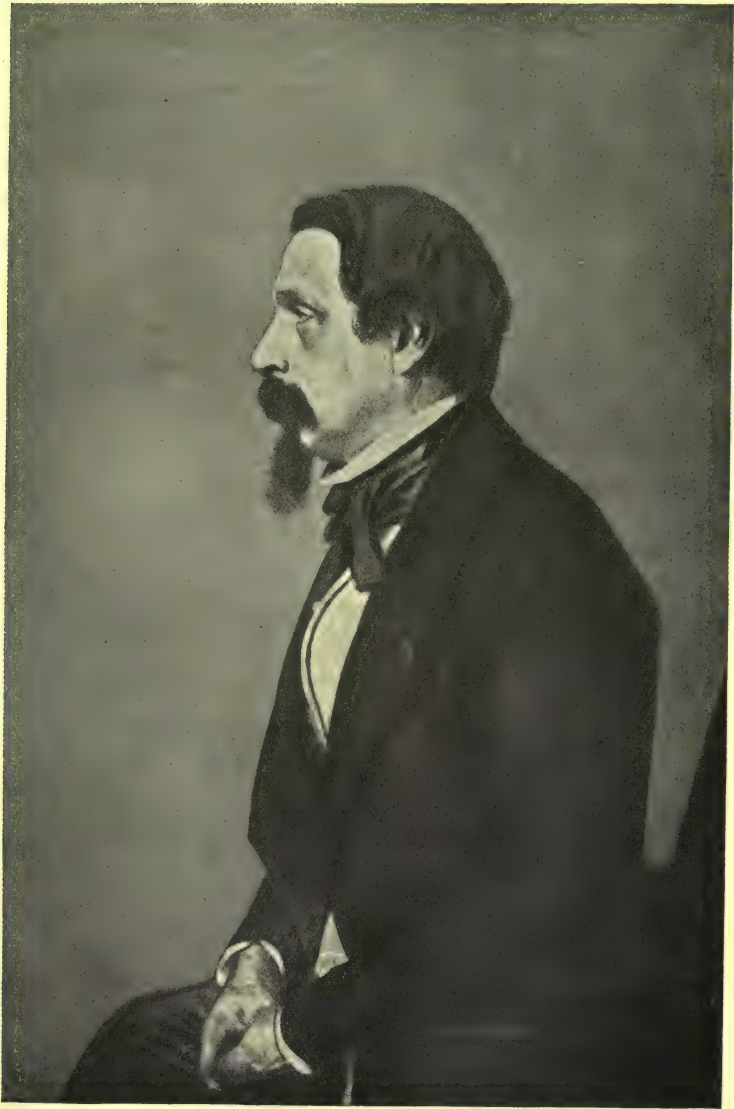
tresse du Président (1). » Il l'accompagnait aussi aux courses (2), et l'affichait au spectacle, entre sa femme et sa fille. C'est un « eunuqué blanc », tonne alors Viel-Castel (3). Elle y allait seule, quelquefois, comme ce soir du 28 octobre 1852, où à la représentation de l'Opéra assistait Louis-Napoléon, ayant à côté de lui Abd-El-Kader. Miss Howard y fut remarquée en grande loge, couverte de diamants. « Cela fait mauvais effet (4). » Et, en effet, il se trouva, en certaines occasions, des personnes pour se piquer et se blesser de la présence de miss Howard. Le plus typique de ces incidents est celui qui fut occasionné par le voyage à Tours du Prince-Président. Comme d'habitude il avait emmené sa maîtresse, et elle avait été logée dans la maison de M. André, receveur-général, en ce moment-là parti, avec sa femme, aux eaux des Pyrénées. C'était mal choisir le gîte, car le couple André était de ces protestants puritains « qui portent très loin la sévérité des mœurs ». Ayant appris la violation et la profanation de leur sanctuaire familial par cette « prostituée », ils jetèrent de hauts cris et M. André alla jusqu'à l'écrire au ministre Odilon Barrot : « Serions-nous donc revenus à cette époque où les maîtresses des rois promenaient leurs scandales à travers les villes de France?... » Mon Dieu, non, mais enfin... Évidemment, il eût mieux valu demeurer rue du Cirque. Odilon

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 79. — A la date du 6 septembre 1859, Viel-Castel, V, p. 181, se répète, et écrit : « Mocquard, ancien aide-maquereau de l'Empereur ; c'est lui qui promenait Mme Howard. »

(2) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. IV, p. 194.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 224.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, pp. 110, 111.



LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
(D'après une photographie prise en 1849.)

Barrot, à la réception de cette philippique indignée se trouva assez embarrassé. Il ne tenait aucunement à en faire une affaire d'État ; mais, dit-il, « d'un autre côté, je n'étais pas fâché que le président sentît, que, dans la position à laquelle il avait été élevé, il ne lui était plus permis de vivre de cette vie libre dont il avait vécu à Londres ». Avec son frère, alors secrétaire-général de la présidence, il combina de faire tomber la lettre de M. André sous les yeux du Prince, comme par hasard. Le stratagème réussit à merveille, et ce valut à Odilon Barrot une lettre de Louis-Napoléon, bien précieuse à recueillir ici. C'est un petit cours de morale libre et humaine professé à l'égard des puritains et qu'il est plaisant de voir faire en l'honneur et à l'occasion de miss Howard. La pièce est quasi inconnue. Elle mérite les honneurs d'une tardive réimpression :

Votre frère m'a montré la lettre d'un M. André, à laquelle j'aurais dédaigné de répondre, si elle ne contenait des faits faux qu'il est bon de réfuter. Une dame à laquelle je porte le plus vif intérêt, accompagnée d'une de ses amies et de deux personnes de ma maison, désira voir le carrousel de Saumur ; de là elle vint à Tours ; mais, craignant de ne pas y trouver de logement, elle me fit prier de faire en sorte de lui en trouver un. Lorsque j'arrivai à Tours, je dis à un conseiller de préfecture qu'il me ferait grand plaisir de chercher un appartement pour le comte Baciocchi (1) et pour les dames de sa connaissance. Le hasard et leur mauvaise étoile les conduisirent, à ce qu'il paraît, chez M. André, où, je ne sais pourquoi, on s'imagina que l'une d'elles s'appelait Baciocchi. Jamais elle n'a pris ce nom ; si l'erreur a été commise, c'est par des étrangers, indépendamment de ma volonté et de celle de la dame en question. Maintenant, je voudrais savoir pourquoi M. André, sans prendre

(1) Il sera parlé plus loin, en détail, du comte Baciocchi. Cf. livre II, chap. I, p. 195 et suiv.

la peine de rechercher la vérité, veut me rendre responsable et de la désignation faite de sa maison et du faux nom attribué à une personne. Le propriétaire, dont le premier soin est de scruter la vie passée de celui qu'il reçoit, pour là décrier, fait-il un noble usage de l'hospitalité ?... Combien de femmes, cent fois moins pures, cent fois moins dévouées, cent fois moins excusables que celle qui a logé chez M. André, eussent été accueillies par tous les honneurs possibles par ce M. André, parce qu'elles auraient eu le nom de leur mari pour cacher leurs liaisons coupables ? Je déteste ce rigorisme pédant qui déguise toujours mal une âme sèche, indulgente pour soi, inexorable pour les autres. La vraie religion n'est pas intolérante ; elle ne va pas chercher à soulever des tempêtes dans un verre d'eau, à faire du scandale pour rien et à changer en crime un simple accident ou une méprise excusable.

M. André, qu'on me dit puritain, n'a pas encore assez médité sur ce passage de l'Évangile où Jésus-Christ, s'adressant à des âmes aussi peu charitables que celles de M. André, dit, au sujet d'une femme qu'on voulait lapider : *Que celui...*, etc. Qu'il pratique cette morale ; quant à moi, je n'accuse personne, et je m'avoue coupable de chercher dans des liens illégitimes une affection dont mon cœur a besoin. Cependant, comme jusqu'à présent, ma position m'a empêché de me marier ; comme au milieu des soucis du gouvernement je n'ai, hélas ! dans mon pays, dont j'ai été si longtemps absent, ni amis intimes, ni liaisons d'enfance, ni parents, qui me donnent la douceur de la famille, on peut bien me pardonner, je crois, une affection qui ne fait de mal à personne, et que je ne cherche pas à afficher. Pour en revenir à M. André, s'il croit, comme il le déclare, sa maison souillée par la présence d'une femme qui n'est pas mariée, je vous prie de lui faire savoir que, de mon côté, je regrette vivement qu'une personne d'un dévouement si pur et d'un caractère si élevé, soit tombée, par hasard, dans une maison, où, sous le masque de la religion, ne règne que l'ostentation d'une vertu guindée, sans charité chrétienne. Faites de ma lettre l'usage que vous voudrez.

Hé ! mais je trouve ce plaidoyer fort bien et la leçon fort verte. Je comprends qu'Odilon Barrot refusa d'en faire part à M. André, je le comprends et le regrette (1).

(1) *Mémoires posthumes de Odilon Barrot* ; Paris, 1876, in-8, t. III, pp. 361, 362, 363.

BAPTISM Solemnized in the Parish of BRIGHTHELMSTON, in the County of

in the Year One Thousand eight Hundred and

When Baptised.	Child's Christian Name.	Parents' Name	
		Christian.	
1822 Oct- 23 No. 2015	Elizabeth Daug ^r . of	Henry & Elizabeth	H-

I hereby certify the foregoing is a true Copy of an Entry in the

eighteenth day of November

Abode.	Quality, Trade, or Profession.	By whom the Ceremony was performed.
Preston in this County	Brewer	H. J. T aylor Curate

Baptisms of the Parish aforesaid, as witness my hand this

One Thousand Nine Hundred and eleven.



Maintenant, est-il exact que la tendresse du prince fut si fervente à l'égard de miss Howard ? A ce respect et à cette affection ne donnait-il pas des accroc s ? Était-ce inutilement qu'elle le surveillait, jalouse de ses caprices (1) ? A la vérité, elle avait pour ce d'excellentes et péremptoires raisons et j'entends bien que l'Anglaise ne se montrait susceptible que sur le chapitre des enthousiasmes amoureux, car pour ce qui est des enthousiasmes féminins politiques, ni elle ni sa sœur n'eussent pu suffire à les combattre. Il est curieux de voir, de 1848 à 1852, éclater l'admiration touchante des femmes à l'égard de Louis-Napoléon. Ainsi une vieille cantinière, Mme Ametiger, dite la mère Napoléon, meurt de joie en apprenant que la Seine, la Moselle, l'Yonne, la Charente-Inférieure et la Corse, viennent de l'élire (2). Au moment des élections de 1848, à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue de la Paix, se tenait une jeune femme, « jolie et vêtue avec une certaine coquetterie », laquelle avait deux jambes de bois et vendait de méchantes estampes et des chansons « dont elle jouait avec beaucoup de goût les airs sur le violon ». Le prince, qui, en passant, lui faisait l'aumône, fut un jour interpellé par elle qui lui dit : « Monseigneur, je voudrais vous dire un mot... — Parlez, Madame. — On me dit que vous êtes fort gêné en ce moment. J'ai chez moi trois billets de mille francs qui ne font rien. Voulez-vous me permettre de vous les offrir ? Vous me les rendrez quand vous serez empereur. » —

(1) Général DE RICARD, *Autour des Bonaparte...* ; pp. 220 à 225.

(2) ANDRÉ LEBEY, *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848...* ; t. II, p. 33.

Ayant miss Howard, le prince refusa. Il se souvint cependant de l'offrande et de l'invalidé, et, monté au trône, lui fit offrir une petite rente. Mais le charme était passé. — « Dites à l'Empereur, répondit-elle, qu'il est bien bon de se souvenir de moi, mais je ne puis accepter son offre. S'il avait accepté mon argent, je ne dis pas ; maintenant, non. » Il est vrai que, malgré ses deux jambes de bois, elle avait une ou deux maisons avenue de l'Opéra, et de quoi doter largement sa fille (1). L'exemple est curieux. Il n'est pas unique, et on en trouve beaucoup en feuilletant les récits des voyages du Prince-Président à travers les départements. « Partout où il passe, les femmes agitent leurs mouchoirs et le couvrent de fleurs (2). » A Sens, dans le train, son wagon est criblé de bouquets (3). Le 18 juillet 1852, à Nancy, où il est allé inaugurer la ligne du chemin de fer de Strasbourg, un bal est donné en son honneur dans les salons du musée. Dans l'énorme cohue où il est bousculé, « une grosse bête de femme coiffée d'un chapeau de paille, vêtue d'une robe en vieux barège et chaussée de bottines boutonnées » (ce qui à la baronne du Montet semble le dernier cri de l'incorrection), s'approche de lui et le regarde « si effrontément » qu'il se retourne « avec dégoût ». Ce qui permet à l'admiratrice de lui baiser le pan de son habit, en s'écriant : « Là, voilà pourtant que je l'ai touché (4) ! » Je le demande : contre des créatures aussi énergiquement empressées à ne

(1) [SIR RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, pp. 13, 14.

(2) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 119.

(3) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 283.

(4) *Souvenirs de la baronne du Montet...* ; p. 478.

point lui dissimuler leurs sentiments, que ferait, en vérité, miss Howard ? Rien. Et contre les autres, poussant plus loin leurs pointes ? Rien encore. Qu'elle soit jalouse et qu'elle rage, c'est son rôle et ce lui est permis, et c'est tout. Au reste, le prince ne songe pas, évidemment, à la convier aux « extras » de ses plaisirs et à ce que les pamphlets du temps appellent, avec une si comique pudeur, « les orgies de l'Élysée ». Ah ! s'écrient-ils, terribles et vengeurs : « Que notre voix indignée poursuive et trouble au fond de ses palais l'Orgie triomphante (1) ! » Et quelles clameurs contre ce « viveur », cet « écuyer de cirque (2) », quelles pudeurs offensées dans la dénonciation de sa « vie crapuleuse (3) » ! Ah ! « l'obscène orgiophage (4) » qui, en badinant « avec les demoiselles de tous les échelons de la société (5) », en honorant « toutes les nuits une femme de sa couche (6) », engloutit dans ses orgies des « sommes prodigieuses (7) » ! A ces voix d'en bas, une grande voix se mêlera et Victor Hugo, du fond des ténèbres de l'exil tonnera : « Celui-ci veut avoir des chevaux et des filles, être appelé monseigneur

(1) HYPOLITE MAGEN, *Histoire satyrique et véritable du mariage de César avec la belle Eugénie de Gusman ou la femme de César* ; Londres, 1871, in-8, p. 6.

(2) Cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 42.

(3) *Le Peuple*, 18 mai 1849, cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 77.

(4) HYPOLITE MAGEN, *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 66.

(5) *Histoire contemporaine ; le Ménage impérial ; Lui et elle en apparence et en réalité ; leur vie publique et leur vie privée ; leurs mœurs, leur cour, leur entourage, leur politique ; leurs intrigues, les mystères des Tuileries, de Saint-Cloud et de Compiègne dévoilés* ; Bruxelles, 1871, in-8, p. 49.

(6) HYPOLITE MAGEN, *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 78.

(7) Le citoyen VINDEK, *Le sieur Louis-Bonaparte, sa vie et ses crimes...* ; p. 10.

et bien vivre (1) ». Cela se tourne même en couplets, — et on en pourrait trouver de meilleurs :

*Marquises, actrices coquettes,
Et vierges du quartier Breda,
Que, pour varier mes conquêtes,
Fleury met sur son agenda,
Parcourons la gamme du vice,
Du salon jusqu'à la coulisse,
De la coulisse au boulevard;
De mon boudoir que les bougies
S'allument donc pour les orgies
Où présidera miss Howard (2) !*

Plaisanterie de chansonnettes ! Ce n'étaient point ces présidences-là que le prince songeait à offrir à sa maîtresse. « Il jouissait d'une liberté entière et en usait amplement », dit un chroniqueur rétrospectif de ce temps (3). Avec l'ombre jalouse de miss Howard à ses côtés, cette liberté, on le devine, n'était que relative. Cependant, aux soirées de l'Élysée, dont elle était exclue, Louis-Napoléon la conservait. Un journal de l'époque nous montre les femmes de ces soirées s'exclamant : « Qu'il est bien ! » à son apparition. Et, « lui, vole de belle en belle, empressé, galant (4) ». A ces fêtes, elles sont en nombre si considérable que « mes salons se-

(1) VICTOR HUGO, *Napoléon le Petit*; Paris, s. d., édit. *Ne varietur*, in-18, chap. VI, livr. I, p. 21.

(2) *L'Élysée et le Massacre du Deux Décembre*, à la suite de VICTOR HUGO, *Les Châtiments*; Stockholm, 1871, in-18, p. 320.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Vie d'une impératrice...*; p. 46. — Ce texte est à rapprocher de celui d'un libelle : « Ce fut peut-être le temps de sa vie où il s'amusa le plus. » — *Mémoires secrets du second Empire*; Bruxelles, s. d. [1871], in-8, p. 10.

(4) *La Révolution démocratique et sociale*, 19 février 1849; cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. II, p. 40.

ront trop étroits pour toutes les belles visiteuses qui m'honorent de leur présence, » dit le président à la princesse de L... (1). Elles sont moins nombreuses à ces soupers, où aussi fins qu'ils puissent être, il ne boit pas (2), quoique les libelles flanquent chaque convive d'une de ces riboteuses (3), demoiselles d'Opéra ou princesses du Bas-Empire (4), aimant à lamper sec et à arroser les verts propos. Dans une de ses notes pour l'histoire de Napoléon III, Proudhon mentionnait : « Détails sans nombre sur les orgies de l'Élysée (5). » On n'en attend pas ici le catalogue et l'obscène énumération, les traits platement grossiers qui ne déshonorent que ceux qui les ont imaginés. On nous a dit qu'en ce temps ses maîtresses de passage étaient assez vulgaires (6), encore que parmi leur troupe badine se remarquaient beaucoup d'actrices. On y trouve une Mme P..., que je ne puis identifier (7) ; Alice Ozy, qui faillit être reçue à l'Élysée, publiquement (8) ; Mlle B..., des Variétés, à laquelle, dit-on, il donna 10.000 francs, et dont l'histoire est trop ordurière pour être contée ici, même gazée (9) ; les

(1) Cf. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 39.

(2) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 165.

(3) HYPOLITE MAGEN, *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 72.

(4) *Mémoires secrets du second Empire...* , p. 12.

(5) P.-J. PROUDHON, *Napoléon III* ; manuscrits inédits publiés par Clément Rochel ; Paris, 1900, in-8, p. 304.

(6) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 10.

(7) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; pp. 61, 62.

(8) *Mémoires anecdotiques sur les salons du second Empire* ; *Journal du docteur Prosper Menière*, publié par son fils le docteur E. Menière ; Paris, 1903, in-8, p. 24.

(9) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; pp. 40, 41.

dames C. M...; M. C...; M. B... (1); Mlle Théric, de la Comédie-Française, qui, d'une nuit à Saint-Cloud, rapporta un bureau de tabac à son père (2); Madeleine Brohan (3) qui déclina les hommages du prince (4); et, enfin, Rachel, la grande tragédienne. Louis-Napoléon l'avait applaudie et vue à Londres, pour la première fois, en juillet 1845 (5). Désira-t-il, revenu à Paris, lui exprimer son enthousiasme admiratif en particulier ? Pour se prononcer, on n'a que cette note d'Arsène Houssaye, à la date de 1848 :

Arrivé à l'Élysée, on me fit entrer dans un premier salon, puis dans un second, puis dans un troisième où je vis venir à moi, toute souriante, Mlle Rachel. Il semblait qu'elle fut chez elle. Mais n'était-elle point chez elle partout ? Elle était d'ailleurs alors « la maîtresse de la maison (6) ».

(1) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...*; p. 360.

(2) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...*; pp. 39, 40.

(3) MADELEINE-ÉMILIE BROHAN, née à Paris le 21 octobre 1833, engagée à la Comédie-Française le 1^{er} septembre 1850, débute le 15 octobre suivant; sociétaire le 1^{er} janvier 1852, épouse le 7 juin 1853 Mario Uchard, passe en Russie en 1855, se retire le 1^{er} mai 1885, morte à Paris, 214, rue de Rivoli, le 24 février 1909, inhumée au cimetière de Fresnes-lès-Rungis. — GEORGES MONVAL, archiviste du Théâtre-Français, *Liste alphabétique des sociétaires depuis Molière jusqu'à nos jours*; Paris, 1900, in-8, pp. 17, 120.

(4) HYPOLITE MAGEN, *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...*; p. 79. — « La belle et séduisante tragédienne (*sic* !) ne vendait pas ses faveurs. Aucun prix ne put les acheter; sa dignité tint bon. César en fut pour ses frais d'avances et dut se résoudre à dévorer en secret la honte de sa défaite et le remords de sa mauvaise intention. » — VICTOR VENDEX, *L'Empereur s'amuse...*; p. 94.

(5) De Londres, le 28 juillet 1845, le prince écrivait à son ancien précepteur, M. Vieillard : « J'ai vu Rachel et j'en ai été enchanté. C'est la première fois que j'entends la tragédie française. » — GEORGES DUVAL, *Napoléon III...*; pp. 395, 306.

(6) ARSÈNE HOUSSAYE, *Les Confessions...*; t. II, p. 359.

Cela suffit, peut-être, pour faire comprendre les vers de *L'Empereur s'amuse des Châtiments* :

*Prince, préside aux jeux folâtres,
Chasse aux femmes dans les théâtres* (1)!

Il était encore d'autres terrains de chasse, Saint-Cloud, par exemple, où, à un bal du 15 août, on voit Louis-Napoléon prendre « les cuisses de la jolie marquise de Belbœuf qui n'en paraissait ni surprise, ni émue (2) ». Mais peut-être bien qu'elle y était habituée déjà ? De la même époque est la liaison avec lady Douglas, fille de la grande duchesse Stéphanie de Bade (3), et dont il est dit qu'elle a « l'air le plus voluptueusement allemand qu'il soit possible de rencontrer (4) ». Mincés passions, au reste ! Toutes régnèrent, aucune ne gouverna (5). Ce rôle était réservé à la jeune fille espagnole qui, dans ce temps, non loin de cet Hôtel du Rhin, où peu d'années auparavant, le prince avait campé, débutait dans l'apprentissage de la vie mondaine et parisienne.

Le 21 janvier 1846, commençant à Ham la dernière année de sa captivité, Louis-Napoléon écrivait à Mme Cornu : « Je ne sortirai de Ham que pour aller aux Tuileries ou au

(1) VICTOR HUGO, *Les Châtiments* ; Paris, s. d., édit. *Ne varietur* ; in-18, livre III, X, p. 135.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 96.

(3) « La princesse Mathilde prétend que lady Douglas couche avec le Président ; il faut avouer que tout le donne à penser. » — *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, pp. 31-32.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, pp. 31, 32.

(5) « Les années 1850 et 1851 ont été celles où les favorites de théâtre ont régné le plus sur le prince-président, sans gouverner, bien entendu. » — VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 360.

cimetière (1). » Il y était aux Tuileries, maintenant, depuis le 2 décembre 1852, où le peuple français l'appelait au trône de son oncle. Quelle allait être sa situation à l'égard de miss Howard? L'Anglaise eut-elle un seul instant l'idée de devenir impératrice et d'aller régner dedans ces Tuileries, qu'au lendemain du coup d'État elle avait, appartement par appartement, visité avec le futur Empereur (2)? D'après Fleury, qui était, il le faut souligner, de son intimité, oui, à n'en pas douter. « Lorsque le rétablissement de l'Empire devint une croyance universelle, dit-il, miss Howard jeta sa béquille et se révéla sous un jour nouveau (3) ». Elle s'était sentie naître aux plus hautes ambitions, forte des droits du passé et prête à les faire valoir. Aux bruits d'un prochain mariage de l'Empereur, elle riposta par l'assurance qu'elle saurait bien empêcher l'union (4). Au reste, entre eux, rien n'était brisé encore. Mollement le prince subissait le joug des derniers jours de l'amoureuse tyrannie. « Il était trop bon pour rompre sans quelque motif puissant (5). » Et la fille du brasseur n'était point cette Atalide qui, langoureusement, soupire dans *Bérénice* :

J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.

(1) GEORGES DUVAL, *Napoléon III...* ; p. 290.

(2) « Un des jours de la semaine dernière, cet illustre personnage visitait les Tuileries avec son Anglaise, une ex-écaillère avec laquelle il a eu trois enfants. Dans la certitude d'être élu (empereur), il fixait déjà la destination que devait avoir chaque appartement. Il assignait celui de l'ex-reine Amélie à la belle Anglaise, qui, dit-on, va devenir souveraine de la main gauche, et le pavillon Marsan aux trois enfants de cette miss, qui n'est encore qu'à moitié lady. » — *Madame Napoléon...* ; p. 12.

(3) *Souvenirs du général comte Fleury...* ; t. I, p. 208.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 125.

(5) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 4.

Cependant, il allait se marier. Comment la rupture eut-elle lieu ? Faut-il croire, avec la comtesse de Tascher de la Pagerie, que la chose se passa avec le plus grand calme ? « Miss Howard, dit-elle, à l'annonce du mariage probable de son impérial amant, se brouilla avec lui et s'éloigna en disant qu'elle lui eût pardonné une princesse (1). » Cela encore est bien racinien pour une fille de brasseur anglais. Ne doit-on pas croire, plutôt, que tout cela s'arrangea par ruse, par surprise, sinon avec quelque violence ? Le stratagème employé a été indiqué. Au moment où la situation devenait critique, avec Mocquard, miss Howard s'embarqua pour Londres, avec mission de racheter à son ancien amant, Young-Fitz-Roy, des lettres compromettantes pour l'Empereur (2). Ce chevalier de la dame de pique, en 1849, avait suivi le prince et l'Anglaise à Paris, et, profitant de la situation, il leur avait fait de discrètes et multiples demandes d'argent. Je ne garantis pas ce chantage, eu égard à la source où j'en puise le détail, mais j'ose avancer qu'il me paraît extrêmement vraisemblable. Lassé, le président fit expulser de France Young-Fitz-Roy, en 1849 (3). Ce qui demeure à vérifier. Suivant une autre version, miss Howard se serait arrêtée au Havre, logée à l'hôtel Frascati, où, par le *Moniteur* le mariage lui aurait été appris (4). Tout aussitôt, toute en fureur jalouse et en éclats de voix vengeurs, elle aurait fait chauffer une locomotive pour rentrer à

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 26.

(2) Communication de M. F. A. W. — *Notes and Queries*, 25 novembre 1911, p. 430.

(3) HYPOLITE MAGEN, *Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud...* ; p. 69.

(4) *Mystères politiques révélés...* ; p. 14.

Paris, où, rue du Cirque, un spectacle inattendu l'attendait. Ses meubles étaient fracturés, ses tiroirs vidés, son argent volé, ses vêtements bouleversés, ses papiers enlevés. C'était un coup des mouches de « l'assassin du 2 décembre ». Il y avait de quoi en demeurer sur le carreau. Aussi miss Howard n'y manqua-t-elle point. Elle s'évanouit, proférant des interjections vigoureusement indignées : « Misérable Napoléon !... voleur !... fripon !... assassin !... empoisonneur (1) !... » Je résume cette histoire mélodramatique parce qu'elle me paraît curieuse, mais sans me prononcer. Cependant, d'après un rapport de police du 28 mars 1853, miss Howard me paraît avoir philosophiquement envisagé l'événement : « Il a toujours eu des caprices, lui fait-on dire du nouveau marié, mais il est sujet aux maux d'estomac et je sais bien qu'il me reviendra (2). » Et Viel-Castel corrobore : elle attend son retour « une fois sa lune de miel envolée (3) ». Par quels moyens ruiner ces affirmations ? Allez donc nier le dire de qui assure que « l'Empereur fait entretenir par M. Mocquard, chef de son cabinet, les espérances de son ancienne favorite (4) ! » Et ne serait-on pas tenté d'y croire quand, dans un rapport de police du 2 juillet 1853, cinq mois après le mariage de Napoléon III, on lit « que Louis-Napoléon a repris complètement toutes ses relations avec miss Howard (5) » ? D'où ces dires et ces

(1) *Mémoires de Griscelli...* ; pp. 150-151 ; et *Mystères politiques dévoilés...* ; p. 14.

(2) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 77.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 162.

(4) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; p. 81.

(5) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 119.

déductions ? De ce que quand, au Bois, la répudiée rencontre l'amant de naguère, elle reçoit de lui un salut poli (1) ? Mince preuve ! On ne recouche pas forcément avec une ancienne maîtresse du fait de lui donner un coup de chapeau courtois. Mais je vous prie de tenter de faire comprendre cela aux mouchards et aux badauds !

Les affaires de cœur réglées, il fallut à l'Empereur s'occuper de régler les affaires d'intérêt de l'ancienne maîtresse. J'ai montré comment il était devenu son débiteur. Si les origines de la dette sont, sinon obscures, tout au moins d'un détail assez difficile à fournir, il n'en est pas de même du règlement. Ici on possède plus de documents, plus de clartés, encore qu'à cet égard on n'ait pas tous les comptes de la cassette de l'Empereur. Il débuta, si on en croit le bruit de Paris, par lui faire une rente de 200.000 francs. Viel-Castel de s'indigner : « Je crie encore au mensonge, on ne paie pas une maîtresse retraitée ce prix-là (2). » A la réalité, on le verra, l'Empereur la paya plus cher. En attendant, il se contentait de lui donner des acomptes de 150.000 francs (3), et des secours de 300.000 francs. Voici un petit filet du journal *Le Siècle*, signé Louis Jourdan, que le Parquet poursuivit :

Au milieu du désarroi où l'approche des vacances jette la représentation nationale, on se préoccupe très vivement de la nomination des membres de la commission de permanence, et des nouvelles folies qui

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 162.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 162.

(3) Rapport de police du 21 septembre 1853 : « L'ancienne maîtresse a des caprices fort chers et, tout récemment, il a fallu consentir à lui donner 150.000 francs que M. Mocquard a jugé indispensables pour la faire rester un peu tranquille. » — CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 126.

peuvent être tentées pendant l'absence du pouvoir législatif, par la partie folle de l'Élysée. Les hommes calmes qui sont dévoués à la fortune de M. Louis-Napoléon Bonaparte, et à la tête desquels nous plaçons M. Abatucci, témoignent eux-mêmes d'une inquiétude profonde. C'est dans un groupe au milieu duquel se trouvait un de ces honorables que l'on parlait aujourd'hui du besoin d'argent qui se fait sentir à l'Élysée, besoin si impérieux qu'il peut pousser à des résolutions extrêmes. Une dame anglaise, qui a longtemps vécu dans l'intimité de l'Élysée, a eu des malheurs à la Bourse, malheurs si cuisants, que, pour y échapper, elle a jeté un regard vers la patrie absente. Ces malheurs se traduisaient par une différence de 300.000 francs, qu'il a fallu payer sur-le-champ, comme se paient les dettes de jeu. Tous les dévouements se sont montrés en cette occasion, et l'honneur est sauf à ce qu'on assure (1).

Cet incident remontait au temps de la Présidence (2). Les finances du second Empire évitèrent qu'il se renouvelât. Le 28 mars 1853, la police signalait le bruit courant le public, qu'un majorat avec titre de princesse allait être créé pour miss Howard (3). L'Empereur avait fait mieux pour elle, et, depuis trois jours, à cette date, il avait serré dans ses papiers ce reçu :

Je reconnais, par la présente, avoir reçu de S. M. l'Empereur Napoléon III la somme de 1 million de francs en plein acquit et décharge complète de tous mes droits et intérêts dans le domaine de Civita-Novia, dans la Marche d'Ancône (États du Pape).

E.-H. DE BEAUREGARD (4).

Paris, 25 mars 1853.

(1) Reproduit par la *Gazette des Tribunaux*, 7 août 1851.

(2) Le 6 août 1851, *Le Siècle*, en la personne de son gérant et de l'auteur de l'article, Louis Jourdan, fut poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine pour cet article qualifié de « publication faite de mauvaise foi d'une fausse nouvelle ». Le gérant du *Siècle* fut condamné à trois mois de prison et à 2.500 francs d'amende, et l'auteur de l'article à deux mois de prison et à 500 fr. d'amende. Cf. *Gazette des Tribunaux*, 7 août 1851.

(3) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 76.

(4) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 157.

Beauregard, et *de* Beauregard ? Oui, oui, elle était noble, maintenant, riche d'une particule, d'un titre de comtesse et d'un ample domaine. C'était le 13 septembre précédent, que, pour 575.000 francs, elle avait acheté, près de Versailles, en Seine-et-Oise, cette terre à qui elle allait ajouter un nouveau lustre. Beauregard, proche la Seine, est un château qui, dans ses hautes fenêtres, enclôt un noble et léger paysage de molles collines, de bosquets charmants, de larges pelouses, de massifs réguliers et de pièces d'eau encadrées de bois taillis. Avec ses communs, ses serres, ses cinq maisons de gardes et concierges, la ferme de Béchevet, le haras de Bélebat et des parcelles diverses, le domaine compte 186 hectares de belle terre plantée en arbres anciens, décorée de garennes et ombragée de châtaigniers. C'est du dix-huitième siècle que date le château, mais, avant que d'être construit, la terre avait reçu d'illustres visiteurs, comme Lulli et Quinault, qui y écrivirent, peut-être, *Armide*, à la languissante musique, et *Amadis de Gaule*, aux galants accords. Certain jour les délices de la chasse y attirèrent Louis XV, et, au galop, dessus son cheval emporté, lui firent traverser le salon du château, à la poursuite d'un dix-cors (1). De petites gens de robe et de boutique eurent, par la suite, ce domaine, et, notamment, un de Boigne, fils d'un père, en son vivant, marchand de pelletteries, et qui fit fortune aux grandes Indes en des commerces dont le moins qu'il y ait à dire, c'est qu'il s'en trouve de plus relevés. De ses voyages il avait ramené « le caractère le

(1) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans *La Revue de l'histoire de Versailles...* ; p. 21.

plus désobligeant que Dieu ait jamais accordé à un mortel », lequel échut en partage à cette demoiselle d'Osmond, qui devint cette Mme de Boigne dont les racontars publiés la firent fameuse. Du temps de l'Empire, — le premier, — Mme Récamier, le subtil Metternich, le fin Nesselrode, fréquentèrent Beauregard dont Napoléon disait, avec cette admiration si facile qu'il avait pour les terres familiales : « C'est un beau lieu. » Certain jour, cependant, il cessa de plaire à M. de Boigne, et il l'échangea contre le manoir de Châtenay, lequel était au prince François-Borghèse Aldobrandini, avec une soulte de 280.000 francs, le 14 novembre 1812. Huit ans, les Aldobrandini gardèrent Beauregard, qui passa, le 25 juillet 1820, pour 300.000 francs, à Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie Royale, qui, à son tour, le 2 août 1827, l'échangea contre la terre de Saint-Aubin, près d'Yvetot, au marquis de Lamberville. De ce Lamberville, pour 375.000 francs, le domaine passa au baron de Guenifey, lequel le cédait, le 13 septembre, à miss Howard. Nous avons dit la somme : 575.000 francs. De plus, l'Anglaise achetait la ferme de Béchevet, 530.000 francs ; le haras de Bélebat, 345.000 francs ; diverses parcelles 80.000 francs, au total : 1.530.000 francs, somme à laquelle on doit ajouter celle de 800.000 francs, que coûta la reconstruction du mur d'enceinte du domaine, ce qui porte la dépense totale à 2.330.000 francs (1).

On le devine bien, ce n'était pas seulement de ses économies que la fille du brasseur de Preston s'offrait ce luxe

(1) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans *La Revue de l'histoire de Versailles...* ; p. 38.



M. Thiers et le comte Molé dansant, avec miss Howard, au bal de l'Élysée.

(Caricature tiré du Charivari, 15 janvier 1851.)

de châtelaine. Le million donné le 25 mars 1853 n'y avait point suffi ; aussi bien d'autres millions lui succédèrent. A la fin de 1854, Napoléon III lui en avait donné cinq et demi. Ce calcul n'est point celui des pamphlétaires, mais le total relevé sur une pièce doublement importante ici, puisqu'elle précise les chiffres et qu'elle émane de l'Empereur lui-même. C'est dans ses papiers personnels qu'aux Tuileries, en 1870, ce bordereau a été trouvé. Ces chiffres ont leur éloquence : ils tarifient la reconnaissance du conspirateur de 1848 :

1^{er} janvier 1855. — Paiement des 58.000 francs.

Donc le mois de novembre n'est pas compris.

J'avais promis 3 millions plus les frais d'arrangement de Beauregard (1) que j'évaluais tout au plus à 500.000 francs.

J'ai donné 1.000.000 le 24 mars 1853, suivant reçu.

— 1.500.000 le 31 janvier 1854.

— 1.414.000 en rentes sur l'État.

— 585.000 en paiements à 58.000 par mois à partir du 1^{er} janvier 1855.

— 950.000 en paiements de 50.000 francs à partir du 1^{er} janvier 1853 jusqu'au 1^{er} janvier 1855.

5.449.000

Joli denier (2) ! Dans le règlement de ces affaires, Mocquard, le secrétaire de l'Empereur, servait d'intermédiaire. Les paiements étaient faits par lui (3). Au reste, miss Howard s'était entourée de conseils roublards ; elle avait

(1) L'Empereur avait, d'abord, écrit, entre parenthèses : *Howard*. Il raya le mot.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, pp. 158, 159.

(3) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 158.

pour homme de paille un ami de Mocquard, un marquis de Rouville, familier des Pereire et des Fould, mêlé à bien d'obscurs tripotagès (1). Au reste, elle s'entendait fort bien à surveiller ces grands intérêts et à les rappeler, — en un français assez étrange, — à ceux qui en avaient la charge à son égard. Voici une de ses lettres à Mocquard, qui prouve qu'elle était femme fine et avisée, combinant à merveille le souci de l'argent et le rôle de la sentimentalité :

Château de Beauregard, 24 juillet 1853.

Mon très cher ami,

Nous sommes aujourd'hui le 24 juillet, et je vois avec peine que les engagements pris envers moi ne sont pas accomplis (quand j'ai doute, je blesse, il ne pas plus se douter) ; en fait, j'ai cru et je crois encore que c'est une erreur ; pourquoi me faire souffrir ? Si les choses doivent en être ainsi, j'aurais mieux fait de garder les six millions, au lieu de trois millions cinq cent mille francs qui devaient sur ma demande être payés au bout de l'année 1853, et c'était pour cela que j'ai prié l'Empereur de déchirer la première somme (deux millions cinq cent mille francs). Le cœur me saigne d'écrire ceci, et si mon contrat de mariage n'était pas fait comme il est, et si je n'avais pas un enfant je ne ferais cette démarche, qui est devenue un devoir. Je compte sur vous pour faire fin à tant de souffrance. Le cœur de l'Empereur est trop bon pour laisser une femme, qu'il a aimé (*sic*) tendrement, dans une fausse position — vous savez ma position, vous êtes mon tuteur, et c'est à ce double titre que je m'adresse à vous. Je me suis trompé (*sic*) l'autre jour en écrivant à Sa Majesté ; par une de ses lettres date mai, il dit : « Je donnerai à Gile demain papier pour les trois

(1) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire* ; préface d'Armand Silvestre ; Paris, s. d. [1898], in-18, p. 98. — Sur le marquis de Rouville, que Viel-Castel appela « maquereau », cf. *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. VI, pp. 260, 261.

millions cinq cent mille francs. » Alors il né (*sic*) rien à faire que de calculer de 500.000 francs depuis le 1^{er} juin 1853 la rente, et 50.000 francs depuis janvier jusqu'à octobre. Je prie Dieu qu'il n'en soit pas plus question d'argent entre moi et lui que à tout un autre sentiment dans mon cœur. Je vous embrasse tendrement et vous aime de même.

Votre affectionnée

E.-H. DE BEAUREGARD.

Je vous en conjure ne laissez pas cette lettre, vous pouvez en faire lecture à Sa Majesté si vous jugez convenable, et brûlez là aussitot après. J'ai vu Madame Mocquard lundi à 4 heures, elle était très souffrante l'autre jour (1).

Remercions l'ombre de M. Mocquard : il a gardé la lettre. On y a vu que Miss Howard avait fait, entre ces jongleries de millions, une fin honorable : elle s'était mariée. A la vérité, si, en 1853, le contrat de mariage était dressé, l'union n'avait pas encore reçu la consécration légale, puisqu'elle ne date que du 16 mai 1854 (2), et qu'elle eut lieu à Florence. Il y a là une anomalie que je signale sans la pouvoir éclaircir. C'était un officier commissionné aux hussards autrichiens, un compatriote, Clarence Trelawney, de Trelawney, en Cheshire, et d'une vieille famille de Cornouailles, que l'Anglaise épousait (3). Dès le 1^{er} avril 1853 un rapport de police notait : « Le bruit circule qu'elle va se marier avec un Anglais et que l'Empe-

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, pp. 159, 160.

(2) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 192 ; LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 106.

(3) F. H. CHEETHAM, *Louis-Napoléon and the genesis of the second Empire...* ; p. 235. — C'était un Trelawney, que ce fameux évêque de Winchester qui, sous Jacques II, fut enfermé à la Tour de Londres pour crime de libelles.

reur va richement la doter (1). » Cette dot, on vient de voir avec quels ongles elle la défendait. Trelawnay n'en goûta pas longtemps les douceurs. Miss Howard ne tarda pas à se séparer de lui, et, d'après Griscelli, retirée à Florence, elle « se fit bâtir un splendide palais sur les bords de l'Arno (2) ». Je n'en crois rien, puisque de 1852 à 1865 on ne la voit presque pas abandonner Beauregard. Mais ce qui est certain, c'est que, presque à la veille de sa mort, en février 1865, elle divorça d'avec son mari (3). Ce militaire s'était peut-être, sur le tard, pris de scrupules (4).

Demeure la question des enfants. A la réalité, de l'aveu même de l'intéressée, en 1853, elle a un fils. Sa lettre à Mocquard, du 24 juillet 1853, ne souffre pas l'équivoque sur ce point. Cependant cette même année, on la crut enceinte. Extrait, à titre d'exemple, d'un rapport de police du 11 mars : « On parle de l'état intéressant de miss Howard. Cette nouvelle aurait été donnée par le domestique du chat de cette célèbre Anglaise (5). » Éclairons sur-le-champ, par un autre rapport de police, du 18 mars, la religion du lecteur sur ce chat de miss Howard : « Elle possède un matou, angora de race, qui casse la vaisselle et porte des

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 78.

(2) *Mémoires de Griscelli...* ; p. 152.

(3) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 192.

(4) Sur Trelawnay on trouve ce renseignement dans de récents mémoires anglais : « Clarence Trelawnay was a friend of mine, and the poor fellow came to a sad end. After his wife's death he married an american lady, but unfortunatchy he got into debs. He appealed to his relations, who were very wealthy but apparently equally man, for they refused to lend him the £ 400 he asked for, and driven deseperate by worry the blen ont his bains. » — Countess of Cardignan, *My recollections* ; London, 1909, in-8°, pp. 104-105.

(5) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 69.

rubans verts à la queue. L'heureux matou a son domestique... Le domestique est en livrée verte. Le chat et son serviteur sont des gages d'affection de l'absent qu'on regrette (1). » Et revenons au fils. Il était, à l'époque, de tradition courante, que Louis-Napoléon avait plusieurs enfants de la fille du brasseur. « Louis Bonaparte a donné trois enfants à miss Howard (2). » C'est un pamphlet qui parle. Mais Odilon Barrot, lui-même, disait aussi que du Prince-Président l'Anglaise avait eu « plusieurs enfants (3) ». Cette pluralité doit donc être ramenée, une fois pour toutes, au singulier. Et, enfin, de ce singulier, Louis-Napoléon est-il responsable et doit-il endosser la paternité ? Une date va suffire pour répondre : le fils de miss Howard, Martin-Constantin, était né à Londres le 16 août 1842 (4). Or, à cette époque, depuis vingt-trois mois, Louis-Napoléon était enfermé à Ham. Aucune opinion, qu'elle soit de Gallifet ou d'un autre (5), ne prévaut contre cette date et cette constatation. Je fais en outre remarquer ceci : c'est que le fils de miss Howard avait pour prénom *Martin*. Or, le lecteur a vu, plus haut, qu'un major Francis-Monntjoye Martin avait été l'amant de l'Anglaise. En 1842, ce major

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 77.

(2) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; p. 81.

(3) *Mémoires posthumes de Odilon Barrot...* ; t. III, p. 361.

(4) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 106.

(5) A propos des prétendus enfants de miss Howard, M. Charles Nauroy, le très savant auteur des *Secrets des Bonaparte*, me fait l'honneur de m'écrire : « Les quatre enfants de miss Howard paraissent bien se réduire à un, car je n'ai jamais trouvé depuis trace des trois autres. Si vous avez la preuve que Béchevet est né en 1842, je n'ai rien à dire, mais il a toujours passé pour le fils de Napoléon III. Telle était l'opinion accréditée au ministère des Affaires étrangères, auquel il fut attaché ; telle était aussi l'opinion de Magnard, l'ami de Gallifet, qui me l'a donnée pour être celle de Gallifet. »

vivait encore. Breveté colonel en 1858, retraité en 1863, il mourut à Londres, le 24 janvier 1874 (1). Ce nom n'apporte pas une preuve, à peine une hypothèse, mais ne doit-on pas en appeler à la déduction dans une histoire où les acteurs se sont ingénies à tout brouiller, à tout obscurcir autour d'eux, et à dérober aux enquêtes posthumes ce qui pouvait livrer la clef de l'énigme que fut leur vie ?

En 1865, Martin-Constantin Howard avait vingt-trois ans. Ce fut le 25 janvier de cette année, que, par un décret impérial, Napoléon III le créa comte de Béchevet, du nom d'une ferme du domaine de Beauregard. Deux ans plus tard, le 29 janvier 1867, il se mariait, à Posen, avec Marie-Anne-Joséphine-Caroline de Csuz, de Csuz-Pastza-Szent-Mihaly, née au château de Czuz, près Comorn (Hongrie), en 1847 (2). C'était, à la fin du second Empire, « une des plus jolies blondes de la haute société parisienne », et qui, généralement, passa pour être la maîtresse du général Gallifet (3). De ce mariage naquirent deux filles et un fils, actuellement vivant encore (4). Le comte de Béchevet demeura quelque temps attaché au Ministère des Affaires Étrangères et il mourut le 24 août 1907. Au petit cimetière campagnard du Chenay, il alla dormir, à l'ombre de cette modeste église, où, quarante-deux ans auparavant, l'absoute avait été donnée au cadavre de sa mère.

C'est là, en effet, que, le 23 août 1865, avaient eu lieu ses

(1) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 172.

(2) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 106.

(3) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 43.

(4) E. H. CHEETHAM, *Louis-Napoleon and the genesis of the second Empire...* ; p. 235.

obsèques. Depuis douze ans, sous un nom mort aux échos mondains et aux scandales de la chronique, elle vivait à Beauregard, belle encore malgré l'embonpoint venu (1), remâchant les grands souvenirs de naguère, évoquant les heures où l'avenir souriait à elle des plus radieuses promesses, rachetant par des aumônes abondantes (2), ce que, dans sa vie, elle avait à expier d'impudiques péchés. Le cheveu légèrement grisonnant, — ne dépassait-elle pas à peine la quarantaine ? — elle promenait par son beau parc, au long des eaux vives de ses bassins et sous les charmilles taillées du jardin français, un lourd passé auquel le présent ajoutait sa pointe d'amertume. Sans doute, son sort avait été splendide et unique, à elle, l'ancienne « fast-woman » de Hay-Market, la raccrocheuse de Hyde-Park, qui, maintenant remuait des millions, mais à son destin était-ce tout ce qu'elle avait demandé ? Dans sa vie n'avait-elle pas eu une heure où elle pouvait se croire touchant à la toute-puissance ? De cette France, dont elle ignorait la langue, dans le monde de laquelle elle était une intruse (3), elle connaissait assez l'histoire pour savoir ce qu'y avaient été les Pompadour et les Dubarry. Ne s'y pouvait-elle pas croire quelques droits, à ce rôle de favorite, de maîtresse ? N'avait-elle pas été des jours malheureux de l'exil, des premières bagarres,

(1) *Indépendance belge*, 22 août 1865, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 40.

(2) *Indépendance belge*, 22 août 1865, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 39.

(3) « Si elle eût été Française, plus familiarisée dès lors avec notre langue, et si, au lieu d'être une courtisane, elle eût été, tant soit peu, du monde, l'histoire aurait peut-être le regret d'enregistrer aujourd'hui le règne d'une nouvelle Pompadour. » — *Souvenirs du général comte Fleury...* ; t. 1, p. 205.

des naissantes hostilités ? Et l'argent ? N'était-ce point elle qui l'avait fourni, dispensatrice des fonds de cette bataille couronnée par une aussi éclatante victoire ? Et une autre était venue, — ah ! et étrangère, elle aussi, pourtant ! — qui, de tant d'efforts et de tant de sacrifices, n'avait eu à recueillir, par un sourire, que le cher bénéfice. N'était-ce point à désespérer de la justice humaine ? La justice divine, elle ne l'accusait pas, la Madeleine repentie, enrichie et rentée. Des austères pratiques du culte protestant, des froides consolations du rite dans lequel elle était née, elle se tournait maintenant vers la pompe catholique, et en elle s'éveillait l'ardeur d'une foi à laquelle elle demandait son pardon. Le curé de Chesnay, près Versailles, était là, qui la venait visiter. A cette amertume blessée et errante parmi les boulingrins du parc, il dut parler du refuge offert aux âmes meurtries par les batailles de ce monde. Et, elle, elle s'abandonnait, malade déjà, amollie par la tristesse de la solitude. Brusquement, le doigt de la mort la toucha (1). Autour d'elle ce fut un effarement. Quoi ? Mme la comtesse de Beauregard se mourait ? Elle était morte. Morte baptisée, conquise à l'Église, à un Dieu nouveau. La fille du brasseur avait abjuré le protestantisme (2). Les prières catholiques tombèrent sur les planches de son cercueil, qu'un paquebot

(1) « Lady Howard qui, il y a huit jours à peine, se promenait encore dans sa voiture, ayant l'air d'être en parfaite santé, est morte, sinon subitement, tout au moins très rapidement. Elle a succombé à une affection qu'elle soignait depuis plusieurs mois déjà, mais qui n'inspirait d'inquiétudes à personne. » — *Indépendance belge*, 22 août 1865, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...*; p. 39.

(2) *Le Temps*, 24 août 1865, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...*; p. 40.

transporta en Angleterre où la terre de ses pères la reçut (1). D'elle il ne demeura en France, dans l'Empire, que le beau château de sa fin solitaire, et sur un registre de mairie de campagne son laconique et sec acte de décès :

L'an mil huit cent soixante-cinq, le dix-neuf août, est décédée au château de Beauregard, commune de la Celle-Saint-Cloud, Elisabeth-Anne Haryett, propriétaire, âgée de quarante et un ans, née en Angleterre, épouse de Clarence Trelawny (2)...

Cette fin brusque, et qui ne fit point grand bruit, — le cercle du caillou jeté au fleuve s'élargit et se fond bien vite, — a fourni, naturellement, un thème aux broderies des pamphlétaires. Il paraît admis qu'une maîtresse d'Empereur n'a pas le droit de mourir naturellement. Il paraît, de même, que le droit existe aussi d'imaginer là-dessus les contes les plus étonnants. A preuve :

Quelques jours après une représentation aux Italiens, pendant laquelle l'Anglaise, couverte de diamants, placée dans une loge de face, s'était amusée à lorgner la femme qui lui avait volé son *Poléon*, miss Howard disparut subitement. Cette disparition extraordinaire ne fut pas le fait de la police, aussi ne dirai-je rien des bruits incroyables qui coururent à ce sujet. J'incline vers la version qui affirme que miss Howard fut étranglée. Diverses circonstances m'engagent à y ajouter foi. J'espère qu'un jour le voile qui couvre cet acte odieux sera déchiré (3)...

(1) *Le Temps*, 24 août 1865, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 40.

(2) Cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 39.

(3) *Mémoires de Griscelli...* ; pp. 152, 153 ; Vicomte de BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 371. — C'est, évidemment, du récit de Griscelli que se sont servis les fabricants des *Mémoires de Monsieur Claude*, en lui faisant raconter, à peu près de la même manière, la disparition de miss Howard. Toutefois, ils ont cru nécessaire de lui faire ajouter : « Elle fut enlevée pendant une nuit et conduite à la frontière. On n'entendit

Confessons que, déjà en 1865, ce voile était bien rapiécé.

Beauregard alla en héritage au fils de miss Howard, au comte de Béchevet. Cinq ans il demeura propriétaire du beau château quand, pressé par des besoins d'argent impérieux, il fut forcé de s'en défaire. Le 25 janvier 1870, contre une soulte de 784.000 francs, il vendait Beauregard et ses dépendances, à Mme Adelaïde-Louise-Adrienne Leroux, fille d'un agent de change, épouse, depuis 1849, du duc de Beaufremont, dont elle s'était séparée en 1851. La guerre éclatée, le château demeura vide. Les Allemands le vinrent occuper en septembre 1870 (1). La botte prussienne sonna sur ces parquets où glissait au crépuscule le fantôme évanoui de l'Égérie anglaise.

Mme de Beaufremont, ruinée, n'eut jamais l'occasion d'habiter Beauregard. Le 20 septembre 1871, le château était saisi, et, en février 1872, le mobilier était dispersé à l'Hôtel Drouot (2). Les créanciers tentaient, inutilement, le 2 mai suivant, de mettre le domaine en vente, par le ministère de M^{es} Pousset et Vallée, à Versailles, à l'audience publique des criées du tribunal civil. La mise à prix était alors de 1.200.000 francs (3). Il fallut rabattre de ces prétentions, et, le 27 juin 1872, pour la somme de 850.000 francs,

plus parler d'elle ; elle fut étouffée, dit-on, dans son lit. » — *Mémoires de Monsieur Claude, chef de la police de sûreté sous le Second Empire* ; Paris, s. d. in-8°, t. I, p. 198.

(1) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans la *Revue de l'histoire de Versailles...* ; février 1910, p. 44.

(2) *Le Figaro*, 28 février 1872, cit. par CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 40.

(3) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 41.

Beauregard passait au baron Maurice de Hirsch (1), et, à sa mort, au baron Desforêts (2).

Ainsi qu'elle a commencé, la légende de miss Howard s'achève par la question argent. A remuer les sommiers des notaires, la poussière des greffes des tribunaux civils, les liasses des papiers des commissaires-priseurs, à l'improvisiste, c'est son nom qu'on voit surgir avec ses syllabes nettes et précises, comme une échéance.



(1) « Le magnifique domaine de Beauregard, à Rocquencourt, qui avait coûté, il y a vingt ans, près de cinq millions à la célèbre miss Harriett Howard, vient de tomber dans les mains d'un financier prussien (belge, quand il est en France), le baron de Hirsch. Il l'a payé d'une infiniment petite partie des énormes bénéfices qu'il a réalisés sur les chemins de fer turcs. La mise à prix était de 800.000 francs. L'adjudication a été prononcée sur une seule enchère de 100 francs. » — *Paris-Journal*, 30 juin 1872. — Il y a, aujourd'hui, à Beauregard, un haras Rothschild, et le haras de Bélebat qui appartient à M. Edmond Blanc.

(2) M. FRAVATON, *Le Château de Beauregard*, dans la *Revue de l'histoire de Versailles...*; février 1910, p. 45.



LIVRE II

Les Maîtresses
de l'Empereur



I

DE L'EMPEREUR NAPOLEÓN III CONSIDÉRÉ COMME AMANT

Le prince a fait place à l'Empereur. — Sentiments des femmes à son égard. — Sa politesse. — Confusion que crée la robe d'un prélat. — L'Empereur aime à mystifier les curieux. — Il a le goût du plaisir. — Sa vie galante après le mariage. — Il est facile à séduire. — Il est généreux. — L'article de l'argent. — Il est réfractaire à la domination amoureuse. — Son inconstance. — Facilités que lui procure son entourage. — Le comte Baciocchi, surintendant de ses menus plaisirs. — Baciocchi vaniteux, souple et discret. — M. Hyrvoix, chef de la police secrète. — Le passé politique de ce maître mouchard. — La maîtresse de M. Hyrvoix et le secret de la correspondance. — Disgrâce du policier. — La vie galante de Napoléon III et l'opinion publique.

MAINTENANT, du conspirateur Louis-Napoléon n'a plus rien des grâces romanesques; l'adolescence est passée pour lui; il a quarante-quatre ans et il est Empereur. Il n'a plus à séduire par le charme triste et amer du malheur, par les mélancolies pensives de la captivité et de l'exil. Il est le souverain, « l'homme le

plus remarquable du siècle », dit une femme (1), et, désormais il va n'avoir plus qu'à désirer pour être, tout aussitôt, exaucé. Il a, maintenant, le prestige des plus éblouissantes apparences, et, comme dans sa vie, la continence ne fut point le principal objet, il en va user. Le sentiment qu'il exerce sur les femmes est, dès à présent, difficile à préciser. Est-ce l'homme ou l'Empereur qui les attire ? La psychologie a fort à faire pour s'y reconnaître. Un exemple, entre dix : une Belge, E. de Noordbeek, devient moucharde et livre les listes des abonnés des journaux anti-bonapartistes publiés en Belgique, menu service pour lequel elle sollicite quelques faveurs, mais elle ajoute en écrivant à l'Empereur : « Tout en professant une profonde admiration pour votre auguste personne avant que d'avoir eu l'honneur d'être admise en votre présence, j'avoue que cette admiration s'est changée en une espèce de culte et d'adoration, et je ne puis assez dire que si pouviez vous faire connaître et approcher de plus près, personne au monde, même vos ennemis, ne pourraient résister au charme et à la douceur que vous répandez autour de votre personne (2). » Dans de tels témoignages, allez donc discerner, avec certitude, les motifs de la déclaration ! Intérêt, amour ? L'un ou l'autre, l'un et l'autre, tout se peut imaginer. A ces sentiments pousse-t-il de quelque manière et comment peut-il

(1) Duchesse DE DINO, *Chronique de 1831 à 1862*, publiée avec des annotations et un index biographique par la princesse Radziwill, née Castellane ; Paris, 1910, in-8, t. IV, p. 228.

(2) *Papiers sauvés des Tuileries, suite à la correspondance de la famille impériale*, publiés par ROBERT HALT, attaché à la commission du dépouillement des papiers impériaux ; Paris, 1871, in-8, p. 135.

les encourager ? Il n'est qu'à examiner comment il se comporte sur l'article des femmes, pour parler le jargon de Sainte-Beuve.

Tout d'abord, il est poli. Il se range dans les escaliers des Tuileries pour laisser passer des caméristes, et les salue (1). Lui qui, en public, a le maintien peu assuré (2), dans l'intimité des femmes, a l'allure plus aisée, plus facile. Il ne donne plus dans la mélancolie. Il demeure doux, mais il devient vif, audacieux et va droit au fait, sans perdre son temps aux bagatelles des environs (3). « L'Empereur ne veut accepter, dans ses plaisirs, ni gêne, ni privations : tout caprice du seigneur doit être satisfait », est-il dit dans des mémoires apocryphes (4). Cela paraît, toutefois, exactement observé, mais ne va pas sans mécomptes. Un jour l'Empereur traverse un salon obscur, et, au long d'un divan, il devine une jambe allongée sur laquelle se froisse une jupe. « Il devint audacieux et se permit quelques privautés. » Mais l'objet de ces galantes entreprises élève la voix et alors se reconnaît Son Éminence l'évêque de Nancy qui s'est endormi, dans une ombre fraîche, sur une ottomane (5). Ah ! si les pamphlétaires

(1) PIERRE DE LANO, *L'Amour à Paris sous le second Empire...* ; pp. 87, 88.

(2) HENRY BOUCHER, *Souvenirs d'un Parisien...* ; t. I, p. 394.

(3) PIERRE DE LANO, *Histoire anecdotique du second Empire ; L'Empereur...* ; p. 29.

(4) La marquise de TAISEY-CHATENOY, *A la Cour de Napoléon III* ; Paris, 1891, in-18, p. 151. — Ces mémoires apocryphes ont été pris au sérieux par M. FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Vie d'une Impératrice...* ; p. 103, et par M. CLÉMENT ROCHEL, dans la publication du manuscrit de Prudhon, *Napoléon III...* ; p. 440.

(5) PIERRE DE LANO, *Le Secret d'un Empire ; La Cour de Napoléon III* ; Paris, 1894, in-18, p. 76.

avaient eu vent de l'anecdote ! Ce n'est point uniquement « libidineux César des casernes parisiennes », qu'ils eussent appelé Napoléon III (1) ! Mais l'occasion faisant le larron, il s'ingéniait à la faire naître. Aux séjours de Compiègne, c'est la conversation des femmes, la cour qu'il leur fait, qu'il préfère à toutes les distractions. « Il allait, raconte un contemporain, s'asseoir successivement à côté de chacune d'elles, et, tout en causant avec sa voisine, il interpellait par-ci, par-là, celles qui passaient ou se trouvaient à portée de son regard et de sa voix. » Puis, trait piquant qui achève ce croquis d'intimité de cour : « Rien d'amusant comme le manège des grandes coquettes pour attirer son attention. J'en ai vu qui changeaient de place dix fois en cinq minutes et qui le suivaient du coin de l'œil des heures entières pour arriver à temps sur son passage (2). » Mais ces habiles manœuvres étaient, bien souvent, inutiles. Si de l'Empereur on a pu dire péremptoirement qu'il « aima la femme (3) », on pourrait dire aussi qu'il excellait à la découvrir. A ces bals où, quand il valsait, il valsait bien (4), son œil discerne du premier coup l'oiseau rare, le joli morceau. « L'interlocuteur, quel qu'il fut, fût-il de haute volée, se voyait incontinent « lâché » si une jolie femme, passant à la portée de Sa Majesté, attirait son attention (5). » Comme il sait qu'on lui connaît cette habitude,

(1) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; p. 45.

(2) Comte DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire ; La Fin d'une Société* ; Paris, s. d. [1889], in-18, p. 69.

(3) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. I, p. v.

(4) ALPHONSE LEVEAUX, *Le Théâtre à la Cour de Compiègne pendant le règne de Napoléon III* ; Paris, 1882-1885, in-8, p. 30.

(5) La marquise de TAISEY-CHATENOY, *A la cour de Napoléon III...* ; p. 218.

qu'on suit ce coup d'œil révélateur, il s'amuse souvent à mystifier les observateurs. A certains spectacles de la cour, ses jumelles « dans le rang des belles inconnues guettaient une héroïne ». Mais, comme il sait les ressources de l'ironie, « il égarait les courtisans sur de fausses pistes comme un soir qu'il ne quitta pas de sa lorgnette la femme d'un maire voisin, personne plutôt mûre et couperosée, avec, sur le bout du nez, une verrue surmontée d'un mignon fagot de poils roux (1) ». Je pense que ce n'est pas à cette occasion qu'on lui a fait dire : « J'ai encouragé le théâtre obscène (2) ». Ces notes montrent qu'il est donc faux de croire que, loin d'être « un dissolu », l'Empereur ne fut qu'un « sentimental (3) ». Au contraire, le goût du plaisir passager, de la fleur cueillie et abandonnée, paraît être la caractéristique de la psychologie amoureuse de l'Empereur. La preuve en est encore dans le nombre de ses maîtresses passagères dont le chiffre est tel que cela dépasse le croyable. Entre elles il partage sa vie : « l'une tout entière appartient à la femme ; l'autre fut toute, et dans la même mesure, au pouvoir, au gouvernement (4) ». Et, à ces deux parts, il est tout entier. Peu lui a importé, sur ce chapitre, le mariage. Ses anciennes habitudes, la moralité de son entourage (5),

(1) HENRI BOUCHOT, *Les Élégances du second Empire* ; Paris, s. d., in-18, p. 224.

(2) *Testament de Napoléon III trouvé dans le boudoir de Marguerite Bellanger* ; s. l. [Paris], s. d. [1870], in fol., p. 3.

(3) JEAN GUETARY, *Un grand méconnu ; Napoléon III...* ; p. 286.

(4) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 98.

(5) Il était « entraîné par d'anciennes habitudes de plaisir, par la facilité de mœurs de quelques-uns de ceux qui l'entouraient ». — MME CARRETTE, née BOUVET, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries* ; Paris, 1889, in-18, t. I,

son goût, tout cela a repris le dessus. Le grand voluptueux qu'il est, qu'il fut et qu'il est demeuré (1), est, au reste, facile à séduire. « Les femmes les plus séduisantes allaient au-devant de son caprice avec une impudeur provocante, à peine voilée d'un reste de délicatesse mondaine (2). » Lui, s'abandonne volontiers. C'est à lui que « ça » coûte si peu ; c'est à elles que « ça » fait tant plaisir : « Toute personne pourvue de quelque attrait pouvait s'offrir la joie ou l'orgueil, — même éphémère, — de le connaître intimement (3). » J'ose avancer qu'il ne s'est pas souvent dérobé à cet orgueil. Et, elles, de même. « Coucher avec l'Empereur mène à tout », dit Viel-Castel (4). Cela menait, en tout cas, à certaines libéralités. D'instinct, il avait le mépris de l'argent, cet homme dont la liste civile et les revenus personnels étaient de 27 millions (5). Il ne « savait pas compter et ce que lui ont coûté les femmes est prodigieux (6) ». Quel besoin, pour lui, de compter ? « Le seul charme que l'argent eut pour lui, c'était de le donner (7). » Et, d'en être

p. 65. — Mme Carrette, dame du Palais, par décret du 22 avril 1866, fut la seconde lectrice de l'Impératrice.

(1) PIERRE DE LANO, *Un drame aux Tuileries sous le second Empire* ; Paris, 1894, in-18, p. 80.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Vie d'une impératrice...* ; pp. 209, 210.

(3) PIERRE DE LANO, *Un drame aux Tuileries sous le second Empire...* ; p. 42.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 181.

(5) Lettre de M. Ch. THÉLIN, trésorier particulier de l'Empereur, au directeur de l'*Indépendance belge* ; Wilhelmshöhe, 25 octobre 1870. — *Papiers secrets et correspondance du second Empire ; réimpression complète de l'édition de l'imprimerie nationale, annotée et augmentée de nombreuses pièces publiées à l'étranger*, et recueillies par A. POULET-MALASSIS ; Paris, 1873, in-8, p. 89.

(6) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIX^e siècle...* ; p. 370.

(7) IMBERT DE SAINT-AMAND, *Napoléon III et sa cour* ; Paris, s. d., in-18, p. 12.

remercié par un sourire, j'imagine. Aux maîtresses fortunées, ses passades, car, enfin, c'est bien cela, rapportaient un bijou de grand prix ; à celles qui étaient ambitieuses, la nomination du mari, du frère ou de l'ami au poste envié ; enfin, à celles qui cumulaient l'amour et la gêne, un élégant portefeuille avec 10.000 francs (1). Un centime additionnel réparait tout cela. Renseignements qui permettent de conclure avec un familier de l'Empereur : « Il était extrêmement bon, généreux à l'excès et n'oubliait jamais ceux qui l'avaient aimé (2). » De même celles qu'il avait aimées.

Mais, facile à l'amour, généreux dans les souvenirs qu'il aimait à en laisser, prompt à se laisser vaincre, il se déroba, cependant, à de possibles dominations. « Ses maîtresses le menaient », dit un libelle (3). Il n'y a qu'à s'inscrire en faux, purement et simplement, contre ces affirmations sans base. Par avance, l'Empereur a, lui-même, répondu à ces dires dans sa fameuse lettre à Napoléon-Jérôme, ambassadeur à Madrid, et où il est dit : « Tu me connais assez pour savoir que je ne subirai jamais l'ascendant de qui que ce soit (4). » Parole nette que corrobore tout ce qui se sait de son privé. D'ailleurs, sur cet amant qui, à ses liaisons passagères, n'attache aucune importance (5), qui les abrège à

(1) PIERRE DE LANO, *L'Empereur (Napoléon III)...* ; p. 31.

(2) *Œuvres posthumes, autographes inédits de Napoléon III en exil*, recueillies et coordonnées par le comte de LA CHAPELLE, collaborateur des divers travaux de l'Empereur à Chislehurst ; Paris, 1873, gr. in-8, p. 6.

(3) *Monsieur Napoléon et sa cour* ; Bruxelles, 1871, in-8, p. 11.

(4) Cit. par H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...* ; t. II, p. 65.

(5) Mme CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...* ; t. I, p. 65.

plaisir, la maîtresse n'a pas le loisir d'exercer la puissance de sa séduction et de le retenir en dehors du bref instant de son plaisir. C'est une femme qui apporte cette précision : « Une fois qu'il a quitté celle qui a été l'objet de son caprice, c'est fini ; il ne l'aime plus. Et si, plus tard, elle peut avoir besoin de sa protection, il ne la refusera point, loin de là, mais c'est le galant homme en lui qui fait son devoir. De l'amant, il ne reste rien (1). » Je crois cette note exacte, et d'autant mieux que je la trouve à confirmer par bien d'autres témoignages, notamment celui de sir Richard Wallace, non moins explicite à cet égard : « Jusqu'à ce qu'il fut, par une connaissance plus intime, bien assuré de la stupidité d'une femme, il n'était que trop porté à se laisser séduire par le premier joli visage venu, ou, pour dire plus juste, par le premier joli visage sur lequel il jetait son dévolu (2). » Veut-on un document du même ordre ? De Cannes, le 27 novembre 1866, Mérimée, parlant de l'Empereur, écrit à Panizzi : « Il a seulement le défaut d'aimer le cotillon plus qu'il n'appartient à un jeune homme de son âge et de prendre les femmes pour des anges descendus du ciel... Il se monte la tête pour un chat coiffé et pendant une quinzaine de jours pense au bonheur rêvé. Puis, quand il y est parvenu, ce qui serait facile à vous et à moi (*occasione et tempore præ libatis*), il se refroidit et n'y pense plus (3). » On saisit là sur le vif toute la psychologie amoureuse, au demeurant bien simple, de l'Empereur. Du désir, oui, de

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon Séjour aux Tuileries...* ; t. II, p. 205.

(2) [SIR RICHARD-WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, p. 112.

(3) PROSPER MÉRIMÉE, *Lettres à M. Panizzi...* ; t. II, p. 66.



Mlle Rachel fait répéter au Prince-Président le rôle de César.

(Caricature tirée du Journal pour rire, 29 décembre 1849, faisant à la fois allusion aux relations de Louis-Napoléon avec la tragédienne et aux bruits d'un prochain Coup d'État.)

l'amour, non. Est-ce que cela l'empêche d'être un bon mari ? Il ne faut pas lui demander la fidélité : « Il est inconstant pour les femmes qu'il a distinguées (1). » Et Baciocchi, son intime, son familier, son confident, conclut et résume avec justesse : « Il est aussi fidèle en amitié, qu'il l'est peu en amour (2). » Et, avec le général de Ricard, ajoutons « que cela s'appelle « l'amour », puisqu'on est convenu de donner ce nom-là à ces choses-là (3) ». Cependant, n'était-ce pas Rollet, procureur fameux, qui s'offensait d'entendre appeler un chat « un chat... » ?

Ce n'était point « chat », que, communément, on appelait ce Baciocchi, dont le nom vient d'être prononcé (4). Comme chacun sait, en vertu d'un décret du 13 décembre 1852, il était chambellan de Sa Majesté, et, à ce titre, accusé par la malignité publique d'alimenter « le lit de son maître de toutes les femmes ou filles que convoitait la luxure impériale (5) ». Ni moquerie ni quolibets ne lui étaient épargnés (6). Avec une tranquille fierté, il épinglait sur son uniforme, une brochette de croix ; s'étranglait dans des cravates de commandeur, et plastronnait sous les crachats. En trois ans, de 1848 à 1851, il avait obtenu qua-

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. II, p. 205.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 171.

(3) Général DE RICARD, *Autour des Bonaparte...* ; p. 217.

(4) Marius-Joseph-Félix-François Baciocchi, né à Ajaccio le 2 mars 1803, avait épousé, le 14 juillet 1829, à Pise, en Toscane, Marie Pozzo di Borgo, née à Prague, le 6 décembre 1813, décédée à Livourne le 5 septembre 1886. Le 5 mai 1866, Baciocchi fut créé sénateur. Il mourut peu après, le 23 septembre suivant.

(5) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 278.

(6) Comte DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; p. 8.

torze décorations (1). Il en tenait, vraisemblablement, de quelques-uns de ces monarques à qui il avait facilité l'entrée des paradis parisiens. Victor-Emmanuel, arrivant à Paris, n'avait-il pas pour coutume de s'écrier : « Un fiacre et Baciocchi ! Je n'en demande pas davantage (2) ? » Il apparaît à peu près comme certain, que, dans les intrigues galantes de la cour impériale, le comte Baciocchi joua un rôle prépondérant. Ce fut sous sa direction que fonctionna, « presque administrativement », ce qui, dans le privé des Tuileries, se désignait sous le nom de « service des femmes (3) ». S'il n'en choisissait pas toujours les sujets, du moins y amenait-il ceux-là désirés par le maître. Il est à supposer, car on pense bien que sur ce point il n'a pas cru devoir faire imprimer ses confidences, que les discussions et arrangements d'ordre matériel, relevaient de sa compétence. Il préparait les voies. Aussi, « toutes les jolies femmes font leur cour à Baciocchi pour coucher avec l'Empereur (4) ». Toutes, c'est beaucoup dire, et l'Empereur n'y eût point suffi.

Servi sur ce chapitre par Baciocchi, lequel à sa mort fut remplacé par le vicomte de La Ferrière (5), Napoléon III était surveillé et protégé dans ses galantes expéditions, quand elles avaient lieu en dehors des Tuileries, par un homme dont la position « était fort épineuse (6) », et qui, ayant rang de préfet, le suivant et l'accompagnant par-

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. I, p. 51.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 26.

(3) PIERRE DE LANO, *La Cour de Napoléon III...* ; pp. 110, 111.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 181.

(5) COMTE DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; p. 8.

(6) [SIR RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, p. 116.

tout (1), était chef de la police secrète. C'était Hyrvoix, Monsieur Hyrvoix. On a dit qu'il était « assez vulgaire d'allures, quoique de tenue irréprochable (2) ». Mon Dieu, il sentait la mouche, comme tous ceux qui en sont. Il m'a été montré des photographies de ce M. Hyrvoix, encadré de son aimable et jeune famille. Je lui ai trouvé une tête sympathique de mouchard bon enfant et le cheveu érigé en toupet frisé. C'était un fidèle de la veille et même de l'avant-veille. En avril 1848 on le voit déjà, avec Persigny et le général Piat, figurer dans le comité bonapartiste (3). En 1849, il est de cette fameuse société du Dix-Décembre qui crée l'agitation, laquelle mènera le Prince à la Présidence (4). On pouvait donc compter sur lui. Toutefois, on le surveillait, lui aussi. Des opérations clandestines faites par Collet-Meygret, directeur de la Sûreté publique, pour avoir des armes contre ses rivaux et ses supérieurs, Hyrvoix ne fut pas excepté et un rapport de police dénonciateur nous indique de quelle manière on s'assurait de sa discrétion :

Le bruit a couru à Paris, pendant le séjour de l'Empereur à Plombières, que M. Hyrvoix avait été parfois mêlé à la vie intime de l'Empereur. On pensait au ministère de l'Intérieur que M. Hyrvoix pouvait faire quelques confidences sur ce sujet délicat à sa maîtresse Mme de ***, demeurant alors rue de Caumartin. Pour s'en assurer, on a fait ouvrir pendant quelque temps la correspondance reçue par cette dame; on n'y a trouvé que les épanchements ordinaires d'un amoureux absent et

(1) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...*; t. I, p. 3.

(2) PIERRE DE LANO, *Un drame aux Tuileries sous le second Empire...*; p. 55.

(3) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. I, p. 271.

(4) H. THIRRIA, *Napoléon III avant l'Empire...*; t. II, p. 139.

inquiét. C'est le facteur de la rue de Caumartin qui livrait les lettres aux agents du Ministère de l'Intérieur (1).

Mais si, sur les affaires de l'Empereur, Hyrvoix était discret, il le fut moins à l'égard de l'Empereur en ce qui concernait certains bruits de Paris sur l'Impératrice. Sa disgrâce fut évidente et rapide. Il fut envoyé dans le Jura, comme receveur général (2). Je ne sais si la police l'avait spécialement formé à ce haut emploi. Ses fonctions auprès de Napoléon III furent remplies avec zèle. Dans les départements du maître, il évita ce qui en pouvait résulter de fâcheux, les inévitables accidents, pour le commun des mortels, qui, dans ce qu'on est convenu d'appeler les « faiblesses » de l'Empereur, eurent, après sa chute, « le plus regrettable éclat (3) ». — « Les Français, dit un Prussien de 1870, ont des conceptions particulières au sujet de leur foyer domestique et de son caractère sacré. Il est certain qu'à ce point de vue Napoléon a plusieurs fois causé du scan-

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 92. — « Un certain M. Collet-Meygret, directeur de la Sûreté générale, fonction qui comprit pendant un certain temps une part des attributions du Préfet, qui s'était servi de ce poste pour s'enrichir dans divers tripotages financiers, avait, en outre, tenté d'employer à son profit les renseignements qui pouvaient provenir du cabinet noir. Il avait notamment fait surveiller les correspondances des bonapartistes Fould et Hyrvoix avec leurs maîtresses, celle de la comtesse de Castiglione, belle aventurière, qui passait pour avoir Napoléon III pour amant ; il était même accusé d'avoir, sans aucun scrupule, fait décacheter des lettres de l'Empereur. M. Duvergier, secrétaire général de la Préfecture de police, fut chargé de faire un rapport sur les agissements de ce monsieur qui, depuis, a été condamné pour escroquerie. » — PAUL GERIN, *La Police impériale* ; Paris, 1875, in-18, pp. 7-8.

(2) [SIR RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, p. 120.

(3) FERNAND GIRAudeau, *Napoléon III intime...* ; pp. 222, 223.

dale (1). » Hyrvoix, il le faut reconnaître, sut, l'Empire durant, et, tout au moins, au long du temps qu'il garda ses fonctions, conserver à ce « scandale » un caractère privé, voire intime. De ces « faiblesses », il est bien vrai, on claudait sous le manteau et on jasait au boudoir, mais le grand public, en somme, en fut assez ignorant jusqu'en 1870. Publications officielles et libelles, mémoires apocryphes, et mêmes authentiques, se chargèrent alors de l'instruire. Et, comme toujours, aux temps de la haine et de la colère, le faux et le mensonge furent les bases de l'information. On ne rechercha point le caractère de l'homme, la psychologie de l'amoureux, on se borna au récit véhément, déclamatoire et indigné de ses « orgies ». Aujourd'hui, peut-être, sommes-nous à l'heure où toutes ces fables peuvent être examinées et détruites par une enquête attentive, à l'audition de témoins contradictoires des dires desquels, un peu lasse, au vague sourire, à l'ardeur éteinte, se dégage la figure de Napoléon III amant et amoureux.



(1) Général comte C. DE MONTS, gouverneur de Cassel, *La Captivité de Napoléon III en Allemagne*, souvenirs traduits de l'allemand par Paul Bruck-Gilbert et Paul Levy ; Paris, s. d., in-18, p. 38.



II

L'AMOUREUSE AMBASSADE

Mme de Castiglione et l'ardeur italienne. — Son mariage. — Sensation que fait à Paris sa beauté. — Elle a peu d'esprit. — Morbidesse de l'adoration personnelle. — Aventure du docteur Arnal. — Les bals des Tuileries. — L'audacieuse impudeur de Mme de Castiglione. — Ses déshabillés publics. — Le fichu mal placé. — L'ermite qui fait scandale. — La légende de l'ambassade galante et politique. — Relations de l'Empereur et de l'Italienne. — Les habitations de Mme de Castiglione. — L'hôtel de l'avenue Montaigne et l'aventure qui y arrive à Napoléon III. — La chambre à coucher de l'amoureuse. — Les munificences de l'Empereur. — Mme de Castiglione et la cassette impériale. — Un mari complaisant. — Sa fin. — La comtesse après l'Empire. — Fut-elle passionnée ? — Mme de Castiglione et l'amour. — Son fils. — Le logis de la place Vendôme. — Elle veut écrire ses mémoires. — *La plus belle femme du siècle*. — Souvenirs d'une nuit de jeunesse. — Mort de Mme de Castiglione. — Son tombeau.



COMME sainte Thèrèse, dedans son pierreux et triste Alvila, en Vieille Castille, celle-ci eût pu dire : « C'est une grande grâce que Dieu m'a faite : partout où j'ai été on m'a toujours vue avec plaisir », à l'heure où, de la beauté enfuie, elle ne gardait plus que les grâces fléchissantes et mélancoliques

de la ruine. En effet, dans la vie de Virginie Oldoïni, mar-
cheza di Castiglione, la beauté est le *Deus ex machina* de
ses aventures et la raison qui demeure pour en écrire en
faveur de la curiosité contemporaine. Elle est comme l'in-
carnation même du poison étranger glissé aux veines de
la France impériale, l'élément de décomposition cosmo-
polite inoculé à cette société en fête et en plaisir qui, de
1852 à 1870, a, avec une si magnifique allégresse, préparé
et excusé la venue des Barbares. Avec elle, elle apportait
l'image et le souvenir des langueurs italiennes, des volup-
tés éparses parmi ces lacs parfumés, ces soirs languissants,
ces jardins accablés, où la douce et molle fureur des cieux
italiques flotte et se fond des ifs toscans aux cyprès flo-
rentins. Sous son nom de vieille victoire jacobine, évo-
catrice des temps radieux de naguère, son nom de ville
magique et sublime, avec sa beauté, sa blondeur, sa lan-
gueur et sa hauteur, superbe et dédaigneuse, elle était le
symbole conquis et vaincu de la terre vers laquelle s'élan-
çaient toutes les espérances et tous les souvenirs avides des
prestiges exténuants des apparences de l'autrefois.

Née d'hier, presque, c'est le 22 mars 1835, à Florence (1),
qu'elle avait ouvert de beaux yeux à la noble lumière ita-
lienne. Son père était le marquis Filippo Oldoïni, lequel fut,

(1) C'est la date donnée par M. FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favo-
rite ; La comtesse de Castiglione ; 1840-1900* ; d'après sa correspondance
inédite et les « lettres des princes » ; Paris, 1912, in-8, p. 4. — Elle est dite
née en 1840, par HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie ; notes
intimes pour servir à l'histoire du second Empire ; Turin, 1859-1862* ;
Paris, 1872, in-18, p. 91. — Enfin, sur son acte de décès, à la mairie du Louvre
(1^{er} arrondissement), elle est indiquée comme née à La Spezzia (Italie), sans
autre indication.

en 1848, le premier député de la Spezzia au parlement de Sardaigne, et, plus tard, ambassadeur d'Italie à Lisbonne, « homme modeste » et « aimable collègue (1) », qui en revint pour prendre froid à une chasse à la perdrix, et en mourir à la Spezzia. La mère était née Lamporrecchi, de cet Antoine Lamporrecchi, avocat et jurisconsulte toscan fameux, qui fut tuteur de Louis-Napoléon (2). Virginie était-elle bien la fille du marquis Oldoïni ? Elle-même, plus tard, tout en disant : « Il n'est pas discret d'accuser sa mère (3) », insinuait qu'elle descendait de Joseph Poniatowski, prince de Monte-Rotundo, attaché à la cour du grand-duc de Toscane (4). Il lui arrivait de prétendre à cette filiation sur le tard,

Mais j'avais quarante ans quand cela m'arriva.

La mère de Virginie mourut tôt, et cette mort fit que la petite-fille, adulée, gâtée, et on sait comme gâtent les grands-pères, fut élevée par Antoine Lamporrecchi. Quoi de trop beau pour elle et que pouvait-elle désirer qu'elle n'obtînt aussitôt ? Une loge à la Pergola ? Elle fut louée. Une voiture pour goûter aux Cascines la langueur fraîchissante des crépuscules ? Elle fut achetée. Un mari ? Non, point. Cependant il en était qui, obscurément, brûlaient pour elle, qui les dédaignait, des plus tendres feux. Tel le jeune Francesco Verasis, comte de Castiglione de Castigliola d'Asti, qui, veuf à vingt-six ans, aspirait à recevoir de nouvelles

(1) COMTE DE REISET, *Mes Souvenirs* ; Paris, 1902, in-8, t. II, p. 328.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 7.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 4.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 244.

chaînes. Il s'en ouvrit à Virginie, qui, tout aussitôt, le découragea. Quoi? Lui? Mais elle ne l'aimait point! Ce lui importait fort peu. « Qu'importe! protesta-t-il, vous ne m'aimerez jamais, soit! Mais j'aurai l'orgueil d'avoir la plus belle femme parmi les femmes de mon temps (1)! » Heureux et sage mortel qui des apparences se déclarait satisfait! Il ne demandait que cela? A merveille! Et Virginie l'épousa.

A ces noces, Oldoïni, qui n'ignorait point ce qui se débitait sur la naissance de sa fille, ne parut point, « comme si, trop instruit de certaines médisances, il n'eût pas eu la certitude assez complète qu'il mariait sa propre fille (2) ». Cependant, et je cite ici le témoignage de M. de Meneval, attaché à l'ambassade de France, en Portugal, de qui je le tiens, le marquis Oldoïni s'exaltait facilement au nom de sa fille et il abondait en termes enthousiastes pour en dire la beauté. Devenue comtesse de Castiglione, elle fut installée en un luxueux château sur une de ces belles collines de Turin, et présentée à la cour. Y fut-elle la maîtresse du duc de Gênes, époux de cette princesse de Saxe, Élisabeth-Maximilienne, devenue la marquise Rapallo (3)? On n'en disputera point. C'est la partie française de la vie sentimentale de Mme de Castiglione qui nous occupe ici. De même je veux ignorer ce dont on a pu jaser à Londres où elle passa une saison, pour arriver à celle de Paris où elle apparut, pour la première fois, quasi ruinée et dans la plus splendide aurore de sa beauté.

(1) HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; pp. 92, 93.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 14.

(3) HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; p. 93.

M^{me} DE CASTIGLIONE

(D'après un tableau anonyme ayant jadis orné le cabinet de Napoléon III, et aujourd'hui au musée d'Ajaccio. — Photographie communiquée par M. TOMASI, d'Ajaccio.)

Belle, elle l'était d'une manière offensante pour les femmes des salons où elle entraît. Mais impossible de nier la beauté. Dans l'hommage auquel ses rivales sont condamnées par l'évidence, on devine cette amertume d'une défaite sans consolations. De là d'aigres et habiles restrictions dans l'éloge. « Elle était assurément d'une grande beauté, dit une familière des Tuileries, belle de la tête aux pieds, mais, à mon sens, une beauté de chair et non pas d'âme. Ce genre de femme me fait plutôt l'effet d'un objet d'art, bon pour l'ornement d'un salon et l'occupation des oisifs, mais peu capable de toucher le cœur (1). » Et, comme elle avait un « air de hauteur olympienne, » on « était peu disposé à lui pardonner cette merveilleuse beauté dont elle était si fière (2) ». Mais les hommes ! N'est-ce pas leur suffrage qui lui devait être le plus précieux ? Ils ne le lui marchandèrent point. C'est, pour l'un, « la plus belle femme connue (3) », pour l'autre, quoique « grande comme un tambour major (4) », et, au début, mal habillée (5), la femme « vraiment belle (6), » à laquelle rien n'a été vu de supérieur (7). Cependant, dit le comte de Reiset, en Piémont, Mme de Castiglione « passait complètement inaperçue (8) ». C'est donc

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 130.

(2) MME CARRETTE, *Troisième série des souvenirs intimes de la cour des Tuileries* ; Paris, 1891, in-18, pp. 123, 124.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 281.

(4) Comte DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; p. 37.

(5) SIR WILLIAM FRASER, *My recollections...* ; p. 114.

(6) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. V, p. 128.

(7) SIR WILLIAM FRASER, *My recollections...* ; p. 114.

(8) Comte DE REISET, *Mes Souvenirs...* ; t. II, p. 328.

que le Piémont était, alors, tout au moins, la pépinière des Vénus de ce genre. Mais à Paris, où des créatures comme elle ne couraient point les salons avec de « magnifiques yeux de violette (1) », des bras et des mains « d'un contour irréprochable (2) », un front et des traits tout académiques (3), elle était loin de demeurer l'humble violette des fêtes. Viel-Castel en donne un exemple dans le récit qu'il fait de la présence de Mme de Castiglione au bal costumé du Ministère des Affaires étrangères, le mardi 17 février 1857. Elle y parut déguisée en « dame des cœurs », costume « le plus hardi qui puisse être imaginé ». Paisiblement elle jouissait de l'extraordinaire curiosité soulevée à son passage. « Elle portait avec insolence le poids de sa beauté, elle en étalait les preuves avec ostentation. » Et, lyriquement, Viel-Castel entonne cette manière de *Magnificat* :

La fière comtesse n'a pas de corset ; elle poserait volontiers devant quelque Phidias s'il s'en trouvait un par le temps qui court, et elle poserait parée de sa seule beauté. Sa gorge est vraiment admirable, elle se dresse fièrement comme la gorge des jeunes Mauresques ; les attaches n'ont pas de pli ; en un mot, les deux seins semblent jeter un défi à toutes les femmes.

Mais était-ce les femmes qu'elle défiait vraiment ? Viel-Castel, lui-même, nous rassure sur-le-champ en citant ce mot d'un invité ébloui par la beauté de la dame : « Prenez garde, comtesse, tout à l'heure les vêtements des hommes

(1) ANTHONY B. NORTH-PEAT, *Paris sous le second Empire ; les femmes ; la mode ; la cour (1864-1869)* ; traduit par EVE-PAUL MARGUERITTE ; Paris, 1911, in-18, p. 176.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 65.

(3) Comte de MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; p. 41.

vont devenir trop étroits. » Et, paraît-il, « le propos n'a pas déplu à la comtesse (1) ». Cette citation permet de répondre à qui a écrit qu'au regard de la beauté de Mme de Castiglione, « l'admiration exclut tout autre sentiment (2) ». Ce ne fut point l'avis de toute la partie masculine du bal du 17 février 1857, — ni même de Napoléon III.

L'intelligence, toutefois, ne complétait pas cette étonnante beauté. « Elle ne m'a pas paru grandement spirituelle, » notait le maréchal de Castellane à la date du 3 mars 1856 (3). Et, le 6 mars : « Elle ne sait rien dire (4). » Sur ce point, concert unanime : « Elle est trop belle et fort heureusement, elle n'est que belle (5). » C'était l'opinion d'un diplomate. Voici celle de Napoléon III : « Elle est insignifiante et insipide (6). » A un de ses voisins, dans un concert, elle priait : « Dites-moi donc quand il faut applaudir, car je n'y entends rien (7). » Et c'est pourquoi, sans doute, un Anglais affirme nettement qu'elle « exprimait ses vues élégamment et vigoureusement (8) ». Oui, mais sur quel terrain ?

Mais, de cette beauté, sans intelligence, elle était fière et idolâtre. Dans son admiration pour elle-même, il y avait quelque chose de morbide et de maladif. Paul Baudry lui ayant demandé la faveur de la figurer en pied, fit d'elle un

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, pp. 22, 23.

(2) HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; p. 84.

(3) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. V, p. 128.

(4) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. V, p. 130.

(5) HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; p. 85.

(6) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 337.

(7) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 46.

(8) SIR WILLIAM FRASER, *My recollections...* ; p. 115.

portrait qu'elle trouva beau au point qu'elle en devint jalouse. Elle taillada la toile à coups de ciseaux, et, finalement, la jeta au feu (1). Elle devait aimer la blancheur laiteuse de sa peau, car, chez elle, dans une chambre éclairée par une veilleuse, elle couchait dans des draps de soie noire (2). « Elle est belle et pare sa beauté avec un soin extrême, observe une femme qui l'approcha. On la regarde, on l'admire, et elle rentre chez elle contente de son succès et convaincue qu'elle a été la reine du bal. Autant une divinité qui daigne se montrer un instant à ses adorateurs et disparaît aussitôt. Grand bien lui fasse, si ça l'amuse (3) ! » Pour elle ce n'était pas un amusement, mais bien un sacerdoce. Il est telle anecdote qui ne permet point d'en douter. Ainsi, étant un jour au Hâvre, elle se trouva malade et pria le docteur Arnal, médecin de l'Empereur, de la venir voir. Malgré ses malades et son auguste client, le docteur Arnal prit le train pour le Hâvre et, en arrivant, alla se présenter à l'hôtel de la comtesse. Par malheur, elle n'était pas visible dans l'instant. Arnal, docilement, alla faire un tour, et revint. Cette fois encore Mme de Castiglione n'était pas en état de le recevoir. Cette comédie se répéta une ou deux fois encore. Lassé et furieux, à une dernière visite, le docteur déclara qu'il ne reviendra point et qu'il allait reprendre le train. Alors seulement, Mme de Castiglione l'autorisa à pénétrer dans une chambre où il la

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 42.

(2) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 23.

(3) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. III, p. 8.



Les victoires et conquêtes du prince Louis-Napoléon.
(D'après une caricature tirée de la Revue comique, 1848.)

trouva en un lit, couverte de dentelles, de fourrures, en coiffure de bal, tous ses diamants dehors, « tout un écrin ». Comédie de névrosée, mise en scène de malade ? Le docteur Arnal était un vieillard et de cet âge où on renonce aux séductions (1). Ce trait dénonce la morbidesse et complète ce que de sa psychologie on peut recueillir chez les contemporains. C'est excellemment que le comte de Maugny résume ce caractère, écrivant : « Très infatuée de sa supériorité, dédaigneuse et hautaine, elle avait pour elle-même un culte qui frisait l'idolâtrie. Elle s'imaginait, de très bonne foi, être d'une autre pâte que les simples mortelles, et lorsqu'il s'agissait de faire valoir ses avantages physiques et d'étaler devant la galerie les merveilles qu'elle daignait, de temps à autre, lui permettre de contempler, elle ne reculait devant rien (2). » Et ici, de plain-pied, nous entrons dans la légende audacieuse de Mme de Castiglione.

La première fois que la comtesse parut dans le monde, ce fut à un bal de la duchesse de Bassano, née Pauline Van der Linden d'Hooghvorst, qui, décédée à Paris, en 1867, dame d'honneur de l'Impératrice, avait épousé en 1843, à Bruxelles, le duc de Bassano, fils aîné du premier duc du nom. M. de Bassano, né en 1803, avait été officier volontaire dans l'état-major du duc d'Orléans lors du siège d'Anvers en 1832, secrétaire d'ambassade à Constantinople, Madrid et Bruxelles, ministre plénipotentiaire à Bade et en Belgique, et le second Empire, en l'appelant au Sénat,

(1) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...* ; t. I, p. 241.

(2) Comte DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; pp. 41, 42.

l'avait fait grand chambellan (1). On peut dire de son salon, sans impertinence ou malice, qu'il était l'antichambre des salons des Tuileries. Et, de fait, des soirées de l'un, Mme de Castiglione, avec aisance, passa aux bals costumés et aux fêtes des autres. Dans l'histoire de la fête de l'Empire, ces bals marquent des épisodes capitaux. Le luxe y éclatait avec une somptuosité qui attestait de la prospérité des finances. Les habits rouges brodés d'or des chambellans se mêlaient dans la cohue aux uniformes bleu de ciel galonnés d'argent des officiers d'ordonnance. Magnifique, l'écuyer de service y paraissait en culotte de peau et en bottes à l'écuyère en cuir verni. Fonctionnaires et civils encombraient les salons en habits de cour avec collets et parements brodés, épée au flanc, claque sous le bras. Et à travers la haie maintenue par les officiers de la Maison, en culotte de casimir blanc, bas de soie et escarpins à boucles, l'Empereur, presque pareil à eux, lentement, le doigt lissant la moustache, passait. « Sans blague aucune, c'était splendide, » disait, en sortant d'un de ces bals, Flaubert à George Sand (2). Tel était le théâtre réservé aux triomphes de Virginie.

Ce fut au bal du 24 novembre 1855, qu'elle parut pour la première fois (3). Elle était au bras d'un éblouissant queue-rouge, en cheveux blancs soigneusement bouclés, appelé familièrement « Chinchilla », par les dames de l'entourage de l'Impératrice (4), et qui n'était autre que

(1) Le duc de Bassano suivit Napoléon III en exil et mourut en 1898.

(2) ROGER BOUTET DE MONVEL, *Les Variétés*; 1850-1870 ; Paris, s. d., in-18, p. 118.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...*; p. 281, dit, par erreur, que ce bal fut donné dans l'hiver de 1859.

(4) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...*; t. I, p. 230.

Jules-Agésilas-Alexandre-Marie-François, comte de Grossoles-Flamarens, né à Münster (Westphalie), le 15 mars 1806, et sénateur de l'Empire depuis le 4 décembre 1854 (1). Blond, empressé, « frisé comme un caniche, bête comme deux oies », avec ses 30.000 francs de rente, complétés par les 30.000 francs de son traitement de sénateur, il avait été pendant quinze ans l'amant de Mme de la Châtaigneraie. « Cette marquise était sotte comme une grenouille, mais ces caillettes-là gardent longtemps leurs amants, » disait Viel-Castel (2). Pour Mme de Castiglione, c'était un chapeiron d'importance. Elle en avait besoin, car presque nue, à ce bal, « elle nous permit d'admirer ses divines perfections », se réjouit le marquis de Massa (3). Elle inaugurait là ces costumes impudiques, audacieux et scandaleux, qui ont permis à un censeur de 1871, de dire qu'au bal « les dames se montrèrent dans des costumes de courtisanes, demi-nues (4) ». Pour en juger dans l'espèce, il est demeuré un croquis de témoin oculaire qu'on donnera ici en exemple de tous ceux auxquels on ne peut s'arrêter :

(1) Décédé à San-Remo le 8 janvier 1879. — LÉONCE DE BROTONNE, *Les Sénateurs du Consulat et de l'Empire ; tableau historique des Pairs de France ; 1789, 1814, 1848 ; Les Sénateurs du second Empire ;* Paris, 1895, in-8, p. 292.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. I., pp. 9, 149, t. III, pp. 94, 95.

(3) Marquis PHILIPPE DE MASSA, *Souvenirs et impressions ; 1840-1871 ;* Paris, 1897, in-18, p. 144. — On sait que le marquis de Massa est l'auteur de la revue fameuse : *Les Commentaires de César*, revue de l'année, en deux actes, représentée les 26 et 27 novembre 1865, sur le théâtre du palais de Compiègne ; Paris, 1865, in-12.

(4) ÉMILE LECLERCQ, *Le Second Empire français ; de la prison de Ham aux jardins de Wilhemshoehe ; régime de l'ordre ;* Bruxelles, 1871, in-18, p. 111.

Je n'oublierai jamais, note le comte de Maugny, un certain bal costumé, aux Tuileries, où elle apparut à demi nue comme une déesse antique. Ce fut une révolution. Elle était en *Romaine de la décadence*, la chevelure dénouée, retombant épaisse et soyeuse sur ses luxuriantes épaules ; sa robe, fendue sur le côté, laissait voir une jambe moulée dans un maillot de soie et un pied invraisemblable de perfection, surchargé de bagues de prix à tous les doigts, à peine protégé par de mignonnes sandales. Précédée du comte Walewski, qui faisait écarter la foule, et donnant le bras au comte de Flamarens, encore très décoratif quoiqu'il eût passé depuis longtemps l'âge de la galanterie, elle arriva vers deux heures du matin, après le départ de l'Impératrice, et provoqua un tumulte indescriptible. On l'entourait, on se pressait pour la voir de plus près. Les femmes, perdant la tête, et n'ayant plus aucun souci de l'étiquette, montaient sur les banquettes afin de la mieux observer ; quant aux hommes, ils étaient littéralement hypnotisés (1).

C'est en songeant, vraisemblablement, à cette soirée fameuse que Viel-Castel écrit, sans plus : « La Castiglione est une courtisane comme les Aspasie, elle est fière de sa beauté et ne la voile qu'autant qu'il le faut pour être reçue dans un salon (2). » Ce qu'un Anglais résume galamment : « The countess was remarkably extravagant (3). » On se chargea quelquefois de le lui rappeler, comme à cette soirée où, « décolletée, suivant son habitude jusqu'à la ceinture », elle apparaît avec « un soupçon de corsage ». Quelqu'un qui la suivait, lui marcha sur la robe, ce qui lui attira un magistral et vigoureux : « Fichu maladroit, va ! » Et l'autre, qui avait de l'esprit, de riposter doucement : « Ah ! madame, voilà un *fichu* qui est bien mal placé sur vos

(1) Comte de MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; pp. 42, 43.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 23.

(3) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 111.

jolies lèvres et qui serait bien mieux ailleurs (1) ! » Se souvint-elle de la leçon où voulut-elle prouver qu'elle aussi, à ses moments, pouvait avoir de l'esprit ? Un soir, à une fête de charité organisée par la comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie, l'annonce de son apparition dans des tableaux vivants avait attiré de nombreux amateurs de petits spectacles galants et déshabillés. Quand le rideau se leva, on la vit, au seuil d'une grotte, les mains dévotement jointes, drapée dans un austère costume d'ermite (2). Naturellement, comme on attendait mieux, — c'est pis que je veux dire, — on s'estima volé et on siffla. Furieuse et hérissée de colère, Mme de Castiglione décampa grondant : « Ils sont infâmes (3) ! » Mais non ! Mais non ! « Ils » n'étaient pas infâmes ! « Ils » étaient les amateurs trompés « d'autre chose », voilà tout. « Elle me produisit l'impression d'une personne parfaitement calme et froide, préparant et ménageant ses effets, et tendant sans dévier au but qu'elle s'était proposé, » dit la comtesse Tascher de la Pagerie. Cette fois, du moins, le but était manqué. Mais « ses véritables satisfactions devaient être des satisfactions d'amour-

(1) Comte de MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; pp. 37, 38. — Lord Malmesbury fait Mme Korsakoff l'héroïne de cette anecdote. Cf. *Mémoires d'un ancien ministre...* ; pp. 348, 349.

(2) « Ce costume était, en vérité, très suggestif, ainsi qu'on dit aujourd'hui. Entièrement noir, il enveloppait la comtesse de façon à ne permettre de deviner aucune de ses formes ; les mains ramenées l'une sur l'autre et couvertes des vastes plis des manches, disparaissaient également et seul le visage, entièrement encadré d'un capuchon rapproché des tempes, était apparent. Une large croix blanche sur l'épaule, portait simplement quelque impression de coquetterie à ce travestissement. » — PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 23.

(3) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. II, pp. 186, 187.

propre (1) ». Dans ce cas, par sa liaison avec Napoléon III, elle fut servie au delà de toutes ses espérances.

*
* *

L'Empereur, un jour, demanda, paraît-il, à Mme de Castiglione, pourquoi elle ne se souciait pas davantage des hommages qui lui étaient prodigués. « Si Votre Majesté, lui répondit-elle, au temps où elle avait six ans n'avait rien entendu autre chose que : « Comme elle est belle ! » elle serait aussi dégoûtée que je le suis (2). » L'était-elle vraiment, à ce point ? Les soins étonnants pris de cette beauté qui la lassait, plaident la thèse contraire, et tout, dans sa liaison avec Napoléon III, prouve qu'elle ne le pensait guère. A cette liaison, on a voulu trouver, sur la foi de la comtesse elle-même, il est vrai, des dessous diplomatiques et politiques. Sa légende en fait une ambassadrice galante, envoyée auprès de Napoléon III pour plaider, entre deux épanchements familiers, la cause de l'Italie opprimée (3). On a cité un fragment de lettre de Cavour à Cibrario, chargé des affaires étrangères, où, parlant d'elle, il précise : « Je l'ai invitée à coqueter, et, s'il le faut, à séduire l'Empereur (4). »

Mais, pourquoi le texte intégral de la lettre n'a-t-il pas été publié ? Qu'est-ce que ce fragment prouve, au reste ? In-

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 131.

(2) Sir WILLIAM FRASER, *My recollections...* ; p. 119.

(3) « Elle plaidait auprès de Napoléon III l'affranchissement de l'Italie. » — FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 52.

(4) Cit. par FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 15.



LE PIED DE M^{me} DE CASTIGLIONE

(D'après une photographie.)

vitée à séduire Napoléon III, la comtesse y a réussi, et il a été prouvé que ce n'était guère difficile, ni pour elle ni pour les autres. Mais a-t-elle joué son rôle politique? Autre affaire! Plus haut j'ai montré qu'elle était peu intelligente, et ce qui le prouve, au reste, c'est que, en récompense d'une mission politique aussi importante, Cavour lui promettait, quoi? De faire nommer le frère de la comtesse secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1)! C'était mettre à bon marché l'affranchissement de l'Italie (2)! Je sais bien qu'elle disait volontiers: « J'ai fait l'Italie et sauvé la papauté! (3) », mais qui pouvait y aller voir? Et c'est à cette haute et délicate tâche qu'elle passait ses jours à Paris?

Hé! quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

On veut nous en faire accroire. Les zéloteurs de la légende politique de Mme de Castiglione ne semblent pas soupçonner tout le comique de leurs graves hypothèses, et je me range bien volontiers à l'avis de qui assure qu'elle « était assez belle pour séduire, sans que la diplomatie eût

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...*; p. 38.

(2) A propos du rôle politique attribué à Mme de Castiglione, je cite ce texte à titre de curiosité: « Pour remercier Napoléon III des services rendus, disaient les uns, ou, comme disaient les autres, pour faire résoudre dans un sens italien une affaire pendante, Victor-Emmanuel, n'hésitant point à se changer en ruffian, prenait l'homme du 2 décembre par son faible, et, sous couleur de diplomatie, lui expédiait le plus magnifique échantillon de la race latine qu'il eût pu trouver dans les terres italiennes. Le colis soigneusement envoyé sous la garde même du mari, le rusé Savoyard n'a pas manqué de se froter les mains d'aise. — « A présent, je le tiens! » disait-il à M. Urbain Ratazzi, son premier ministre. » — PHILIBERT AUDEBRAND, *Un café de journalistes sous Napoléon III*; Paris, 1888, in-18, p. 198.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...*; p. 301.

à s'en mêler (1) ». Au résumé: elle vint, il la vit, elle plut, et, comme le dit le prince de Ligne, le reste vient en jasant, car elle était de cette 'race des Italiennes de 1817, dont Stendhal avait observé « qu'elles adorent les moustaches, surtout celles qui ont passé les revues de Napoléon (2) ». Hé! mais de ce Napoléon-là, les moustaches étaient belles!

C'est à un bal chez la princesse Mathilde, que, le 9 janvier 1856, Mme de Castiglione fut officiellement présentée à l'Empereur (3). De fait, il la connaissait depuis longtemps. Chez son tuteur, l'avocat Lamporrecchi, le grand-père de Virginie, n'avait-il pas souvent fait sauter la fillette sur ses genoux (4)? Il la retrouvait femme, et quelle femme! Toutefois, dès la première fois, elle ne le séduisit pas. « Elle était belle, dit un témoin de cette rencontre, mais très coquette et de peu de moyens. Sa mise et surtout sa coiffure étaient prétentieuses. Elle avait des plumes roses dans ses cheveux bouffant sur les tempes; le reste de sa chevelure était rejeté en arrière avec deux boucles pendantes. Elle semblait une marquise d'autrefois, coiffée à l'oiseau royal. Elle ne sut rien répondre à l'Empereur, dont la première impression ne fut pas bonne, car il dit en la quittant: « Elle est belle, mais elle paraît être sans esprit (5). » Il

(1) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...*; t. I, p. 236.

(2) STENDHAL, *Napoléon*; notes et introductions par JEAN DE MITTY; Paris, 1898, in-18, p. 139. — *Revue des curiosités révolutionnaires*; Paris, 1912, in-8, t. II, p. 271.

(3) Comte DE REISET, *Mes Souvenirs...*; t. II, p. 327.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...*; p. 9.

(5) Comte DE REISET, *Mes Souvenirs...*; t. II, pp. 327, 328.

est donc exagéré de dire que, à peine parue, elle triompha (1). Néanmoins, la conquête, et à cette rapidité Louis-Napoléon nous a habitués, ne fut point longue. Dès le 6 février suivant, on lit dans un mémorial contemporain : « On a beaucoup parlé de l'astre du jour, une jeune dame florentine ou piémontaise, belle à ravir, et qui fait bien des ravages dans les cœurs. L'Empereur est fort attentif auprès d'elle, elle est à la mode (2). » A la vérité, il commençait à montrer pour elle « une admiration très vive » et à ne point cacher son « goût très prononcé pour la belle Italienne (3) ». Il y mettait même de l'indiscrétion, car, le mercredi 23 juillet suivant, Viel-Castel consigne dans ses notes : « A la dernière fête de Villeneuve-l'Étang, la comtesse de Castiglione s'est longtemps égarée dans une île placée au milieu du petit lac, avec l'Empereur ; elle en est revenue, dit-on, un peu chiffonnée (4). »

Certains indices permettent, toutefois, de croire que ce ne fut qu'en 1857, pendant le séjour de la cour à Compiègne, qu'elle devint la maîtresse de l'Empereur. « The affair was notorious (5). » C'est à cette époque qu'on voit la cousine de Napoléon III, sa fiancée de naguère, la princesse Mathilde, protéger ouvertement Mme de Castiglione, lui faire obtenir à un bal du Ministère de la Marine des invitations que refuse le ministre à l'Italienne, et pousser

(1) *Mémoires secrets du second Empire...* ; pp. 52, 53.

(2) DOCTEUR PROSPER MENIÈRE, *Mémoires anecdotiques sur les salons du second Empire...* ; p. 237.

(3) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, pp. 130, 131.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. III, p. 272.

(5) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 111.

Giraud, son peintre favori, à faire le portrait de Virginie (1). Mais il n'y a pas que la princesse qui s'occupe de la comtesse, il y a encore la police. Elle ouvre la correspondance de Mme de Castiglione (2). La comtesse a, publiquement, des mots qui se répètent et se commentent. A un bal, — les bals jouent un grand rôle dans la vie de la comtesse, — donné au Palais-Royal par le prince Jérôme, elle arrive dans l'instant qu'avec l'Impératrice Napoléon III le quitte. — « Vous arrivez bien tard, madame la comtesse ! » reproche en souriant l'amant. Et elle, de répondre : « C'est vous, Sire, qui partez bien tôt (3) ! » Mot insuffisant, cependant, pour prétendre que, de l'Empereur, Mme de Castiglione « sut faire une sorte de Louis XV galant (4) ». Galant, il le fut toujours, avec elle comme avec les autres ; peut-être y ajouta-t-il. Dans l'intimité il l'appelait « Mina (5) ». Est-ce une raison pour le mettre en justaucorps et lui donner de la dentelle aux manchettes ?

C'était chez elle que l'Empereur lui allait présenter ses devoirs. Pour l'hiver de 1856, elle avait loué un hôtel au n° 17 de la rue Matignon. Viel-Castel faisait remarquer que « cet hôtel a un grand et étroit jardin qui, à son extrémité du côté des Champs-Élysées, jouit d'une petite porte donnant accès dans un bosquet touffu, et, par conséquent, très favorable à l'introduction d'un visiteur qui craint la publi-

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, pp. 53, 56.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 93.

(3) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...* ; t. I, p. 237.

(4) PIERRE DE LANO, *L'Empereur (Napoléon III)...* ; p. 29.

(5) PIERRE DE LANO, *Le Secret d'un Empire ; l'Impératrice Eugénie* ; Paris, 1891, in-18, p. 207.

citée (1). » Elle habita ensuite rue de la Pompe, et, n° 53, avenue Montaigne, dans un hôtel appartenant à M. de Lesseps « petit bijou mauresque (2) ». Il était situé entre cour et jardin, et était loué à raison de 1.000 francs par mois, tout meublé, à un soi-disant grand seigneur russe, « assez original », qui ne parut jamais. Cette maison était surveillée par la police (3). On assure que l'Empereur faillit y être assassiné certain jour. Entre les lignes du pamphlet de l'agent Griscelli on croit deviner que la comtesse avait été envoyée à Paris par les patriotes italiens pour les débarrasser de Napoléon III. A un rendez-vous, le premier (4), la gouvernante de la comtesse, Luisa Corsi, sa nourrice, essaya d'introduire un homme armé dans le salon, à la suite de l'Empereur. Mais Griscelli, le décidé, le dévoué, le terrible Griscelli était là. « Avant d'arriver à la porte du salon, il était mort. Un coup de poignard, de haut en bas, lui avait percé le cœur. » L'Empereur, ayant examiné ce poignard, le trouva empoisonné, ce qui lui fit accorder une gratification de 4.000 francs à l'intrépide Griscelli. « Pendant ce temps, le général Fleury retournait à l'hôtel, prenait la Castiglione et la conduisait aux frontières d'Italie (5). » Et qui, à ce beau conte ne croit pas, y aille

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. III, p. 273.

(2) *Le Palais pompéien; études sur la maison gréco-romaine, ancienne résidence du prince Napoléon*; Paris, s. d., in-4, p. 4.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...*; p. 281.

(4) Griscelli place ce premier rendez-vous à l'hôtel Beauveau, j'ignore pourquoi, et ne trouve point cette demeure parmi les logis de Mme de Castiglione à Paris.

(5) *Mémoires de Griscelli...*; pp. 158, 159, 160.

voir (1) ! Il y eut, cependant, une tentative de meurtre, avenue Montaigne, dirigée contre l'Empereur. Si on doit croire Viel-Castel, en avril 1857, sortant en coupé, à trois heures du matin de l'hôtel, l'Empereur fut attaqué par trois hommes rués à la tête des chevaux. Vigoureusement enlevé par le cocher de confiance, l'attelage bondit et renversa les assaillants qui demeurèrent sur le carreau (2). Je me le demande, pendant ce temps que faisait l'estimable M. Hyrvoix ? Il ronflait ? Ou, rue Caumartin, se consolait-il des complications de sa tâche, entre les bras de cette dame dont, si indiscretement, ses collègues de la mouche, ouvraient les lettres ?

Je n'ai pas besoin de dire que Mme de Castiglione ne fut ni expulsée, ni condamnée à venir rejoindre son impérial amant aux Tuileries, où l'Impératrice n'eut pas, par conséquent, à la surprendre en flagrant délit (3). C'est à Passy, rue Saint-Pierre, qu'on la retrouve ensuite, dans une « maison plus que modeste, bourgeoise, mal meublée, presque pauvre ». Le salon était nu, la chambre à coucher tendue en percale blanche à nœuds blancs. Elle était couchée là sur une chaise longue, avec une coiffe à la Marie-Stuart, ornée de jais blanc et d'un grand voile noir et blanc, des perles au cou, roulée dans une robe de chambre en satin blanc bordée de jais blanc. Et partout, autour d'elle, une profusion de ses portraits, dans toutes les poses, dans tous les costumes, dans tous les déguisements, même qu'un

(1) Cf. une autre version dans *Vingt ans de police ; souvenirs et anecdotes d'un ancien officier de paix* ; Paris, 1881 ; in-18, pp. 34 et suiv.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, pp. 43, 130.

(3) *Mémoires secrets du second Empire...* ; pp. 57, 58, 59.

pastel la représentait malade et en deuil d'elle-même (1). Et, une fois de plus, c'est l'excentrique et la morbide saisie sur le vif.

Naturellement, à ce luxe baroque et bohème, c'était l'Empereur qui subvenait. « De Napoléon III, elle n'avait jamais aimé que la cassette, » a-t-il été dit (2). Sans trancher ce problème, on peut convenir que le souverain lui fut un magnifique amant. S'il lui donnait, — chiffre que, pour ma part, je crois assez exagéré, — 50.000 francs par mois « pour ses dragées et ses gants (3), » il la comblait aussi de ce dont elle était la plus friande, de pierreries et de bijoux. « L'Empereur Napoléon, écrit le 28 mars 1857, la duchesse de Dino, a donné tout dernièrement à Mme de Castiglione une émeraude de cent mille francs, la plus belle qui existe. On dit que jamais belle n'a été aussi intéressée (4). » Ajoutons-y un collier de perles, qui, après sa mort, fut vendu 422.000 francs (5). Beau cadeau, et fait après quelle nuit ? S'il ne donne pas le chiffre des libéralités amoureuses de l'Empereur, il en indique l'étalon, et il suffit à faire comprendre comment, ruinée dès le début de son mariage, Mme de Castiglione sut mourir deux ou trois fois millionnaire.

Mais le mari ? A tout venant, sans se lasser, il répétait :

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. II, pp. 182, 183.

(2) PHILIBERT AUDEBRAND, *Un café de journalistes sous Napoléon III...* ; p. 200.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 281.

(4) Duchesse DE DINO, *Chronique de 1831 à 1862...* ; t. IV, p. 250.

(5) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 60.

« Je suis le modèle des maris, je n'entends rien et je ne vois jamais rien (1). » Je ne lui dirai point de gros mots, mais je constate l'élasticité de sa morale. Au reste, il n'en avait guère. C'est une fable grossière et niaisement sottise que celle qui le montre jaloux de sa femme (2). S'il le fut, elle sut l'en déshabituer promptement. Du temps qu'elle habitait avenue Montaigne, dans le corps principal de l'hôtel, il y était, lui, dans « une affreuse niche à chien » du rez-de-chaussée (3). Elle le montrait, quelquefois, dans le monde, où il s'évertuait à des extases conjugales d'un goût douteux, comme de dire : « Voyez donc le beau train de maison que ma femme s'entend à avoir avec 10.000 francs par mois (4) ! » Viel-Castel, après une discrète enquête, avait établi que le couple ne possédait que 18.000 francs de rentes, tout en dépensant de 60 à 80.000 francs par an. Ceci en 1856 (5). Philibert Audebrand portait, plus tard, ce chiffre à 300.000 francs (6). Ce mari complaisant, toutefois, n'en profita guère. Vers 1860 il avait repassé en Italie, où, affirme Griscelli (et je ne le fais point après lui), il avait pris l'intendance des menus plaisirs de Victor-Emmanuel et dirigeait « avec succès le parc-aux-cerfs de Sa Majesté piémontaise (7) ». Ce n'était point là, on s'en doute, son titre offi-

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. IV, p. 65.

(2) *Mémoires secrets du second Empire...*; p. 53 à 55.

(3) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...*; p. 282.

(4) PHILIBERT AUDEBRAND, *Un café de journalistes sous Napoléon III...*; p. 199.

(5) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. III, p. 273.

(6) PHILIBERT AUDEBRAND, *Un café de journalistes sous Napoléon III...*; p. 200.

(7) *Mémoires de Griscelli...*; p. 160.

Cherbourg le 12 J 1871

Mme Alex Musicien Bouche
Je vous écris pour vous faire
savoir le comarpassage de M^r
de La Chapelle littérateur
distingué qui a publié un récit
très bon fait de la campagne
de 1870 et qui en a donné
de nouveaux de nouveaux
vous je suis fort touché
Bonne nuit
à jamais de son
votre dévoué
Napoléon

ciel. Il avait celui de chef de Cabinet du Roi. Le 30 mai 1867, escortant à cheval la voiture du prince Humbert et de la princesse Marguerite, au lendemain de leur mariage, sa monture le jeta sur le pavé, et il en mourut du coup (1). « J'en garde encore les 3 fr. 40 qu'il avait en poche », écrivait la comtesse (2). Misérable souvenir serré en un tiroir avec l'épée de gala, le grand collier et les décorations de ce mort déshonoré.

A cette époque, ayant passé « comme un météore », elle n'était déjà plus dans les mémoires qu'un lointain souvenir (3). Deux ans avaient suffi pour flétrir la passion de Napoléon III. Le 25 mai 1859, lord Malmesbury notait encore : l'Empereur « fait des parties de campagne avec Mme C... », mais des feux mourants de cet amour, c'étaient les derniers éclats (4). Elle avait reparu alors après un an d'absence. Le 8 avril 1857, Mme de Dino disait : « Mme de Castiglione, dont le règne finit, retourne en Piémont, munie de sa colossale émeraude (5). » Vers 1860, elle s'était enterrée dans la villa Gloria, près de Turin, solitaire et ennuyée, au haut d'une colline presque à pic, parmi des domestiques vêtus de noir, sans recevoir personne. Elle usait ses jours à rêver devant le paysage où le Pô roulait ses belles eaux, et que, derrière la ville aux tours élancées, fermait la chaîne des Alpes (6). Quelle neurasthénie la condamnait, là, à

(1) HENRY D'IDVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; p. 94.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 77.

(3) COMTE DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; pp. 43, 44.

(4) LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 290.

(5) DUCHESSE DE DINO, *Chronique de 1831 à 1862...* ; t. IV, p. 253.

(6) HENRY D'IDVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; pp. 83, 84.

l'abandon d'elle-même et de son présent en plaisirs et fêtes ? On ne sait, mais brusquement le goût lui revint de Paris. Elle y arriva en septembre 1860 et s'y claquemura. « On n'a pas encore parlé d'elle, » disait le 17 novembre suivant Viel-Castel (1). Sans intérêt pour elle, le monde la regardait avec curiosité (2). Derechef, elle plongea dans l'obscurité, et chercha l'ombre. De 1864 à 1870, entre l'Italie et la France, elle partageait les heures de ses errances, rôdeuse d'elle ne savait quelles ruines, condamnée elle ne devinait point à quelles expiations. « Le don fatal de sa beauté lui a causé déjà d'amers chagrins (3) », disait un de ses discrets admirateurs. Que cherchait-elle et à l'oubli quelles consolations demandait-elle pour ses amoureuses amertumes ? Et l'amour, enfin, était-ce lui qu'elle poursuivait ?

Sans doute, aventures et amants ne lui avaient point manqué. Nieuwerkerke, le surintendant des beaux-arts et amant de la princesse Mathilde, était tombé dans ses filets. Quoiqu'il affirmât qu'il n'avait « aucune envie d'être son amant », il la recevait seul à des thés intimes, et, à minuit, du haut des toits du Louvre, lui donnait le spectacle de Paris endormi sous le large clair de lune. Du fait que, convié avec elle à des dîners, il se gardait bien de lui offrir le bras et avait soin de se placer loin d'elle, Viel-Castel concluait qu'ils avaient, très certainement, couché ensemble (4). Le prince Napoléon affirmait qu'elle avait été la maîtresse de ce lord Hertfort qui, chez lui, avait deux cent cinquante pen-

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 97.

(2) *Mémoires secrets du second Empire...* ; pp. 62, 63.

(3) HENRY D'IDEVILLE, *Journal d'un diplomate en Italie...* ; p. 89.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 59, 60, 65.

dules admirables, qui faisaient son désespoir et empoisonnaient sa vie, parce qu'elles ne marchaient jamais d'accord (1). Ce Hertford, contre reçu, avait donné un million à Mme de Castiglione pour passer une nuit avec elle. Et le prince donnait des détails : « Comme une nuit payée un million est une nuit exceptionnelle, Hertford a voulu expérimenter la comtesse en toutes sortes de voluptés. Il payait et payait cher, il s'était réservé de dicter des lois. La comtesse a dû passer par toutes les épreuves du libertinage le plus raffiné, rien n'a été omis. Après cette nuit, la comtesse est restée trois jours au lit (2). » On y fut demeuré à moins. Je n'affirme point l'authenticité de l'anecdote, mais je pense que connue de Mme de Castiglione, en la supposant innocente du fait, elle n'eût point été pour lui déplaire et qu'elle y eût pris de l'agrément. Les compliments salés et les propos grivois n'étaient pas pour l'épouvanter. « On peut lui dire les choses les plus graveleuses et elle ne fait point la prude », observe Viel-Castel. A titre d'exemple, il cite ce dîner du 10 mai 1857, chez la princesse Mathilde, où un des convives, regardant la comtesse manger un bonbon à la fleur d'oranger et en aspirer la liqueur sucrée en le tenant serré entre les lèvres, lui demanda : « Aimez-vous à sucer, comtesse ? » — A quoi, souriante et égrillarde, elle répliqua : « A sucer, quoi ? » Elle avait pourtant compris quel point il fallait mettre sur cet *i* là (3).

Elle était donc amoureuse et passionnée ? De ce Hertford,

(1) *Journal des Goncourt...* ; t. IV, p. 180.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 173.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 65.

avec qui on lui attribue une si magnifique nuit, elle disait : « Il a courtoisé les femmes, mais ce n'est pas une preuve d'amour (1). » De même, ne pourrait-on point dire d'elle : « Elle a eu beaucoup d'amants, mais ce n'est pas une preuve qu'elle fût passionnée ? » Et, à la vérité, quoi qu'on ait parlé de sa « dépravation (2) », de « sa chair faite de luxures (3) », elle « passait pour être froide (4) ». C'est, sans doute, pour quoi, en matière d'amour, « elle n'estimait point qu'il convînt d'y attacher tant d'importance (5) ». Opinion qu'elle eut sur le tard, mais qui, à l'examen attentif de ses aventures connues, paraît bien avoir été celle de toute sa vie. Elle eut de l'amour les images sans en avoir la flamme et l'âme, et d'avoir été, tour à tour, la maîtresse de J. Laffitte, d'Alphonse de Rothschild, du duc d'Aumale, du duc de Chartres, du général Estancelin, quelle autre preuve à tirer que celle de son activité à consolider sa fortune et à mépriser les longues passions qui flambent le cœur, le déchirent et accordent cet infini qui se dérobe à ceux qui ignorent les délicatesses de l'amour ?

Mais par tous ces hommages, demeurés fidèles, peut-être s'ingéniait-elle, — car maintenant l'âge venait, et elle vieillissait, — à prolonger l'illusion de la puissance d'une beauté qui était sa raison d'être. Dans le temps qu'elle passait en Italie, l'Empire craquait, s'effondrait dans la catastrophe de l'émeute populaire, et, à ce passé qui s'abattait dans la

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 32.

(2) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 111.

(3) PIERRE DE LANO, *L'Impératrice Eugénie...* ; p. 207.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 28.

(5) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 28.

boue des charniers et la flamme des incendies fratricides, elle survivait, — et elle avait trente-cinq ans. Sans doute, pour une femme qu'est-ce, sinon la fleur et le parfum de sa grâce, l'heure où la rose ouvre son cœur de tous ses pétales et enivre le crépuscule qui vient d'une odeur qui défie la brise qui déjà l'emporte? Mais elle, elle est Italienne, née sous ce ciel qui mûrit vite et fane tôt. Il lui faut se défendre contre cette venue sournoise de la ride, contre l'intrusion clandestine du premier cheveu blanc. Et puis, à côté d'elle, elle a un fils, Georges, né de son mariage avec M. de Castiglione, fils qui grandit et par son âge accuse celui de sa mère. Accablant et innocent témoin! Elle l'habilla en groom, et, froidement, l'installa dans son antichambre avec ses domestiques (1). L'enfant, naturellement, se déroba au plus tôt à cette curieuse éducation, et entra dans la diplomatie. Il épousa une San-Marzano, et, de la variole (2), fort jeune, il mourut à Buenos-Ayres (3). A ce propos, Mme Carrette écrit : « On ne la disait pas bonne mère (4). » Cependant, Mme de Castiglione, déplorant la perte de son fils, soupirait avec mélancolie : « J'aurais pu et dû avoir d'autres enfants!... » Pour les faire monter derrière sa voiture, costumés en petits laquais, probablement?

La chute de l'Empire laissa, un moment, la comtesse effarée. Comme elle avait, de par sa naissance et sa race, le goût de l'intrigue, elle se remit à intriguer. Après avoir

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 307.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 78.

(3) *Le Gaulois*, 30 novembre 1899.

(4) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries...*, t. I, p. 238.

sauvé le Pape et fait l'Italie, du moins à l'entendre, elle allait s'évertuer à rétablir les d'Orléans sur le trône de France, tâche à laquelle sa qualité d'Italienne la désignait tout particulièrement. Elle commença donc par devenir la maîtresse du duc d'Aumale, liaison décorative, à laquelle elle devait préférer celle, plus pratique, du duc de Chartres qui lui écrivait : « Samedi 13, vous me donnerez une leçon d'italien. Je suis en veine d'y travailler... (1) » Galant euphémisme ! Il appelait cela une « leçon d'italien », ce prince ! Mais l'éducation ne dura guère. Mme de Castiglione ne fut pas longue à renoncer aux illusions nées de son commerce avec ces altesses pour qui le trône ne valait point les douceurs de la vie bourgeoise. Et elle demeura seule avec son orgueil foudroyé.

Revenue à Paris, après la pacification versaillaise, elle s'était, pendant quelques mois, logée dans un petit appartement au-dessus du Café Anglais. Son factotum était ce fameux Ernest, le maître d'hôtel, qui dans la haute nœce du second Empire joua un grand rôle et pour qui les dames de l'endroit prodiguaient leurs faveurs (2). Elle habita aussi un hôtel, rue de Volney (3). Mais c'est place Vendôme, au n° 26, qu'elle devait fixer le plus légendaire de ses logis. C'était un entresol bas, au coin de la rue de la Paix, où elle s'installa le 25 décembre 1875. Aux portes elle établit un système de serrures compliquées et multi-

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 181.

(2) ZED [COMTE DE MAUGNY], *Le demi-monde sous le second Empire ; Souvenirs d'un sybarite* ; Paris, s. d., in-18, pp. 50, 51.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Grandeur et Déclin d'une favorite*, dans *La Revue*, 15 mars 1912, p. 202.

pliées (1). Les volets furent clos hermétiquement, et ce pour dix-sept ans. Quand, après son départ, on les poussa, vermoulus et chancis, ils tombèrent en poussière (2). L'appartement fut garni de feutre noir à franges violettes, de meubles recouverts de velours noir. Des moulures noires coururent au plafond. Et une lampe discrète éclairait ce tombeau où elle s'enfouissait.

En compagnie d'une vieille servante, qui, peut-être, était sa nourrice, et de deux chiens abominables et jappeurs, elle vivait là, cloîtrée, offensée par la lumière du jour, remuant la cendre des souvenirs, parmi la poussière qui mettait sa housse légère et impalpable sur les meubles et l'odeur des bêtes enfermées dans les pièces où elle rôdait, silencieuse et taciturne (3). D'entre les fentes de ses volets clos, elle apercevait, dorée de neuve et jeune lumière, la place Vendôme dans l'axe de laquelle, cri de bronze vers la victoire

(1) *Le Gaulois*, 30 novembre 1899.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 154.

(3) Sur la vie de Mme de Castiglione, à la place Vendôme, voici quelques notes qui me paraissent intéressantes à publier : « Sa vie était alors tout à fait bizarre. C'est à peine si elle autorisait quelques rares amis à franchir le seuil de sa porte. Il semblait qu'elle eût pris le jour en horreur. Ses appartements étaient perpétuellement clos. Elle voulait vivre seule, seule au milieu d'un entassement extraordinaire de richesses vouées à l'abandon. C'est à peine si elle autorisait une vieille servante à pénétrer de temps en temps au milieu de l'encombrement des salons pour y mettre un peu d'ordre et de soin. On lui apportait ses repas du dehors, sans pénétrer jusqu'à elle, s'entourant de toute une mystérieuse complication de serrures et de portes closes, paraissant vouloir se soustraire à tous les assujettissements de l'humanité... Mme de Castiglione était devenue noctambule, dormant une partie du jour et ne se réveillant que le soir. Vers deux heures du matin, elle sortait et faisait plusieurs fois le tour de la place Vendôme pour prendre l'air. Puis, à la lueur d'une lampe vacillante, elle parcourait son logis, sortant parfois des caisses closes des parures royales, des dentelles, des toilettes entièrement fraîches et non portées. » — *Le Gaulois*, 30 novembre 1899.

battant de l'aile au-dessus d'elle, s'élançait la colonne de l'Empereur et de l'Empire, et, plus loin, les façades vieillies et toujours intactes de cet Hôtel du Rhin, où, en 1848, était descendu Louis-Napoléon, et cet appartement où, avant son mariage, habitait Mlle de Montijo. Entre ces deux maisons, quel passé en cendres maintenant ! Et, plus loin, vomitoire de la place pleine de voitures rapides et de passants hâtifs, cette rue qui portait son nom à elle, cette rue de Castiglione où, du temps de Balzac, une honnête femme pouvait habiter au troisième étage (1). Atteinte de la manie des habitations multiples elle y avait loué un appartement. Elle en possédait un autre rue Cambon, un troisième aux Batignolles, ce qui, avec celui de la place Vendôme, lui coûtait 18.000 francs de loyer par an (2). Et dans ces logis-là, encombrés de meubles et de toilettes, elle ne mettait jamais les pieds. Au monde, pour lequel elle n'était plus, d'ailleurs, qu'un objet de curiosité rétrospective, elle se déroba. Place Vendôme, derrière ses portes closes et les serrures de sûreté, elle jouissait de l'amertume désenchantée de se survivre. Quelquefois, cependant, un coup de sifflet retentissait sous ses fenêtres. Vite, à la fente des volets, elle se penchait, et, debout sur le trottoir, elle voyait son amant, — un des derniers, — Estancelin annonçant ainsi, du dehors, sa visite (3). Et elle tirait les verrous. En

(1) « Une femme logée au troisième étage (les rues de Rivoli et de Castiglione exceptées), n'est pas une honnête femme. » — H. DE BALZAC, *Études analytiques ; Physiologie du mariage ou Méditations philosophiques éclectiques sur le bonheur et le malheur conjugal* ; Paris, s. d., in-18, p. 42.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 53.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 194.

janvier 1894, il fallut se résoudre à les tirer tout à fait. A la bijouterie Boucheron, installée au rez-de-chaussée de l'immeuble, le propriétaire venait de céder l'entresol de la comtesse, destiné à disparaître dans les agrandissements du magasin. Le cœur déchiré, elle déménagea. Ce fut, comme naguère au-dessus du Café Anglais, au-dessus du Restaurant Voisin qu'elle alla se fixer, rue Cambon, n° 14. Elle touchait maintenant à la soixantaine, et nettement s'accusait chez elle ce dérangement d'esprit qu'elle semble avoir eu dès l'heure de ses débuts à Paris. Désireuse de « se laver de trente années de légendes galantes », elle projetait d'écrire ses mémoires (1). Le titre était à lui seul une trouvaille :

LA PLUS BELLE FEMME DU SIÈCLE,

(naturellement), par

MME LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

Domage qu'elle se soit arrêtée au projet ! On en eût lu de joyeuses sur la formation de l'Italie et le sauvetage du Pape, par la belle Virginie ! D'ailleurs, elle abondait en projets de ce bord. A l'Exposition Universelle de 1900, elle voulait se faire réserver une salle spéciale, qu'elle décorerait de cinq cents portraits d'elle (2). En attendant, « la plus belle femme du siècle » avait des bontés amoureuses pour Charles, son domestique (3), et couchait avec sa concierge.

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 234.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; p. 249.

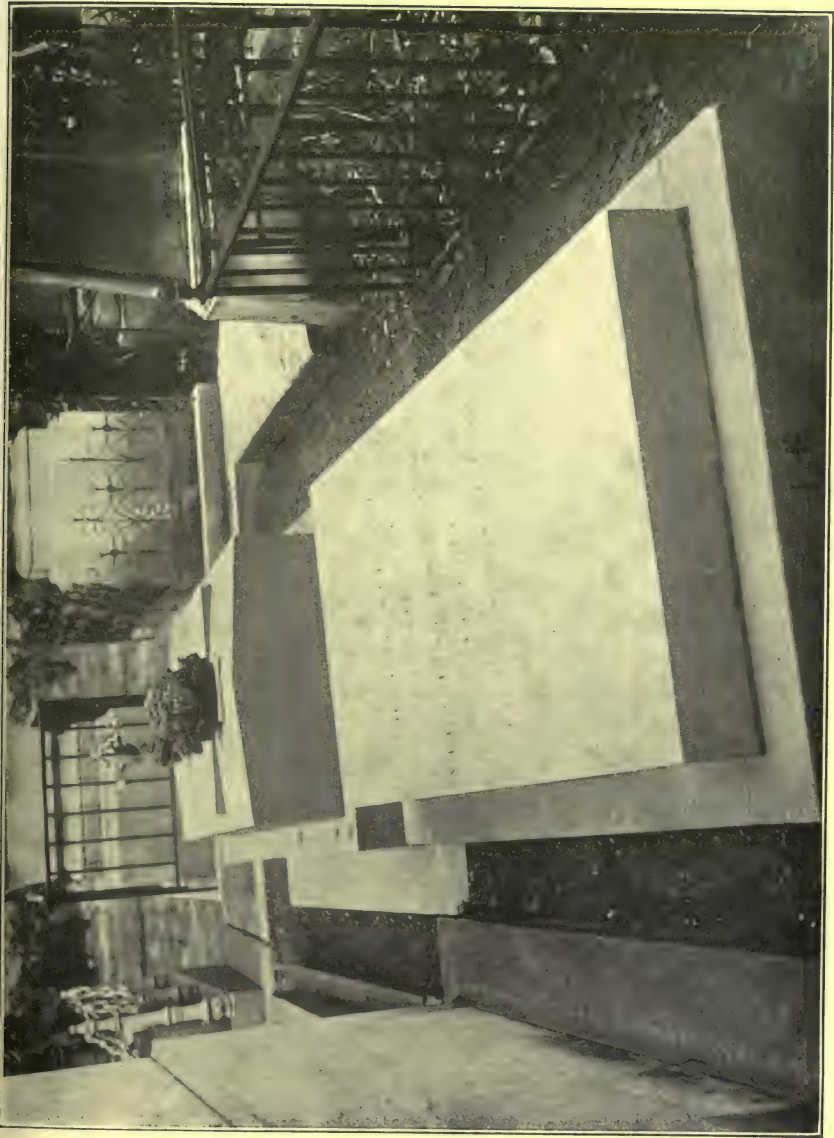
(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 60.

« La pipelette était avec moi, dans mon lit », écrit-elle à un ami (1). J'ajoute que cette préposée au cordon avait été appelée en cet endroit pour chauffer Mme la comtesse de Castiglione, laquelle avait froid. Après cela je veux bien qu'on dise que Virginie avait gardé toute sa raison.

* *

Jours bénis de naguère où la discipline d'un labeur tyrannique et cher ne m'avait point encore condamné aux veilles sévères parmi les livres de mes chambres ! Poète, alors, avec des amis précieux et enthousiastes, retraités depuis dans des sous-préfectures ou des études de notaire, je cherchais le sourire de la gloire dans ces tavernes où la fumée des pipes dérobe le visage de la Muse à ceux qui l'y viennent chérir. Il vous en souvient, vous qui, alors, à la suite de l'Hellène Moréas à la belle moustache bleue, touchiez la lyre française suivant le mode de Ronsard, jeune et noble Emmanuel Signoret, descendu, depuis, au royaume des ombres heureuses, et toi qui, maintenant, après avoir instauré une école poétique nouvelle, rédige des contrats de mariage dans cette salle basse où le pampre jaunit à la fenêtre à croisillons anciens ! Il vous en souvient, de cette nuit légère de mai, où, au long des arcades sonores et désertes de la rue de Castiglione nous descendions vers ces bars où jusqu'à des heures tardives nous trompions le rêve de nos jeunesse oisives. Et l'un de nous dit : « Il y a un beau poème à faire sur cette vieille petite Mme de Casti-

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...*; p. 284.



LE TOMBEAU DE M^{me} DE CASTIGLIONE AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE

(D'après une photographie prise en 1012.)

glione qui promène ses chiens dans la rue de Castiglione. » Beau poème, c'est vrai, mais qui, dans ses rimes eût enclos moins de mélancolie que cette ombre que nous regardâmes aller à petits pas et disparaître au coude de la rue de Rivoli, sans qu'à aucun de nous trois son nom eût rappelé ce que, depuis, nous avons appris. Et qui de nous y songeait encore, quand, descendant la rue des Capucines, la haute voix d'Emmanuel Signoret proclamait vers la lune rasant le faîte bleu et luisant des toits :

*L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente,
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers,
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers ! oliviers !...*

Voilà le souvenir qui m'est demeuré de la première et seule fois où je vis Mme de Castiglione. Alors, il lui demeurait peu d'années à vivre. Elle se disait atteinte de treize maladies, parmi lesquelles celles de la paralysie des reins et de la déviation de la colonne vertébrale, paraissaient incurables (1). Pourtant ce ne furent point celles-là qui l'achevèrent et l'emportèrent. Un dimanche, ce fut une hémorragie cérébrale qui la coucha. Le 28 novembre 1899, à trois heures du matin, seule, au-dessus du restaurant déserté, elle trépassait. Par son testament elle décidait avec minutie des détails de sa dernière et funèbre toilette. Pour envelopper son beau corps accablé des maux de la terre, elle voulait la chemise de nuit « de Compiègne, de 1857 », — la première nuit avec l'Empereur, — et un peignoir de velours

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Grandeur et Déclin d'une favorite*, dans *La Revue*, 15 mars 1912, p. 205.

noir et de peluche blanche. A son cou flétri et ruiné, elle se voulait le collier à neuf rangs de perles noires et blanches ; à ses poignets maigris deux bracelets. Sa tête à la chevelure blanche devait reposer sur un oreiller en tapisserie à point en croix, de soie floche doublée de satin violet avec des bouquets de pensées et une cordelière violette. Ses chiens étaient morts ; elle les exigeait posés, empaillés, sous ses pieds, leur poil serré dans une robe d'hiver bleue et violette à son chiffre, des colliers de fleurs au cou (1). Sur cette mise en scène théâtrale, le charpentier allait clouer la planche du cercueil.

Le 29 novembre, à trois heures de l'après-midi, il fut porté à l'église de la Madeleine. Huit ou dix amis entouraient la bière, parmi la fade odeur des cires jaunes et des fleurs fanées de l'enterrement. Tel fut le cortège de la « divine Virginie ». Le silence, la solitude, l'abandon. L'absoute donnée, sous ses gouttes d'eau bénite humides encore, le cercueil fut descendu provisoirement dans les caves de l'église (2). Quelque temps plus tard, on l'inhumait au cimetière du Père La Chaise, 85^e division, 3^e ligne, face 84, n^o 43 de la 87, dit dans son sinistre laconisme le « bulletin de situation de sépulture », que j'ai là devant moi. C'est là-haut, dominant Paris, tout près de la mosquée qui tombe en ruines, dans cette mélancolique partie

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Le Roman d'une favorite...* ; pp. 292, 293.

(2) « Hier, à trois heures, dans l'immense nef de la Madeleine, un cercueil voilé de noir, autour duquel huit ou dix personnes se pressaient, recueillies, prévenues au hasard par une vieille servante ; la bénédiction, les vêpres des morts psalmodiés par quelques membres du clergé, nulle pompe, aucune parenté. Le corps déposé dans les caveaux de l'église en attendant les ordres venus d'Italie... » — *Le Gaulois*, 30 novembre 1899.

du cimetière encore inculte, où le gravat se mêle au char-
don et où traînent, sous un ciel bas, les épaisses et lourdes
fumées du four crématoire. Sur la pierre, neuve encore,
déjà la pluie et la poussière commencent à effacer la sobre
et sèche épitaphe :

VIRGINIE OLDOÏNI
COMTESSE
VERASIS DE CASTIGLIONE
DÉCÉDÉE
LE 28 NOVEMBRE 1899.

Un instant égaré dans l'enclos de la mosquée pourris-
sante, parmi les hautes herbes, je songeais à cette pierre,
à cette mort. Avoir connu et vécu les langueurs italiennes,
avoir erré parmi ces jardins napolitains et turinois où
l'odeur des roses crée les accablants prestiges dont on dé-
faille, promené des désirs inutiles et des dégoûts sans
raison au long de ces mers dont les vagues battent des plages
désertes et des grèves vides, et venir choir, là, dans un trou
boueux de cimetière faubourien ! Motifs désolés qui fai-
saient que cet effacement me touchait fortement l'imagina-
tion. A ses obsèques elle avait défendu la pompe et l'éclat ;
sur sa mémoire elle avait réclamé l'oubli et le silence.
Mais, par cette jaune après-midi finissante du Père La
Chaise, tandis que les sifflets des usines déchiraient l'air
atone, je commandais à mon souvenir la méditation des
paroles de Jules Barbey d'Aurevilly : « Quand on a osé se
faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le
Thermodon... »



Monsieur

Mais de toutes
toutes aimable pensée de
se' envoyer les deux documents
besoins que j'ei reçus : c'est
avec grand plaisir que j'y
ai lu et retrouvé les
belles maximes de Machiavel,
Mory, Aronius, l'opuscule
de mes Sentiments distingués

Lettre autographe de Mme X...

(Collection d'autographes Hector Fleischmann.)



III

LE ROMAN IMPÉRIAL DE MME X.

Le beau mariage de Mme X... — Elle est élégante, belle et spirituelle. — Sa liaison avec l'Empereur. — Citations d'un témoin. — Un menu de M. le comte Horace de Viel-Castel. — Le désastreux cadeau. — Problème d'une complaisance maritale. — Une aventure impériale en chemin de fer. — Anecdote véritablement scandaleuse. — Le prix d'une conduite d'eau. — Sommes et cadeaux donnés par Napoléon III à Mme X... — Lettres qu'il lui écrit au sujet de la mort de son mari. — La catastrophe de la guerre. — Mme X... correspondante politique de l'Empereur prisonnier. — Autre lettre du souverain. — Pension que fait la République à Mme X... — La dernière maîtresse disparue de Napoléon III.



U'IL est donc délicat et difficile de parler d'une morte dont la cendre froidit sous des cheveux gris écroulés ! Celle-ci a disparu d'hier et cette mémoire, vivante encore parmi les mémoires, ordonne qu'on en parle avec discrétion, tout en livrant à l'histoire, qui est au-dessus d'elle et dont elle relève, l'essentiel de ce qu'on doit en connaître.

D'Italie, comme la Castiglione, celle-ci vint vers l'Em-

pire, « jolie, usagée, résolue (1) », porteuse d'un beau nom dans les fastes florentins. C'est dans la ville au lys rouge qu'elle était née le 18 juillet 1823. Elle y épousa, à vingt-trois ans, — le 4 juin 1846, — un homme d'État, d'une illustre et impériale origine, veuf en premières noces d'une princesse morte à Paris le 30 avril 1834 (2). A la jeune femme, le mari avait tout pour plaire : très beau (3), élégant, véritable *lion*, naguère rival de d'Orsay (4), fier d'un grand nom, d'une haute situation officielle, elle ne pouvait lui reprocher, — mais le savait-elle alors ? — que des amours nombreuses dispersées au hasard d'une perpétuelle fantaisie. Mais à elle, l'enchanteresse, l'Armide innocente de ce Renaud des coulisses, le plus tendre et le plus méritoire des rôles était réservé. « On lui fait fête, espérant qu'elle enlèvera son mari à ses tristes et sales habitudes », écrivait, le 18 juillet 1846, une beauté passée et périmée du Directoire (5). N'avait-elle pas tout pour réussir ? Élégante, et certes la plus élégante des femmes de la cour de Napoléon III (6), brillante des charmes de l'esprit autant que des grâces de la personne (7), elle avait « quelque chose de provocant venu de ses svelteness et de son profil mince (8) ».

(1) ANDRÉ GAYOT, *Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin...* ; p. 259.

(2) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 99.

(3) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon Séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 147.

(4) GUSTAVE CLAUDIN, *Mes Souvenirs, Les Boulevards de 1840-1871* ; Paris, 1884, in-18, p. 213.

(5) ANDRÉ GAYOT, *Une ancienne muscadine : Fortunée Hamelin...* ; p. 259.

(6) GUSTAVE CLAUDIN, *Mes Souvenirs...* ; p. 306.

(7) COMTE DE MAUGNY, *Souvenirs du second Empire...* ; p. 25.

(8) HENRI BOUCHOT, *Les Élégances du second Empire...* ; p. 238.

Avec cela bonne et aimable (1), spirituelle (2), adulée parmi toutes (3), aimée des femmes, au point que quittant, avec son mari, l'ambassade de Londres, les dames de l'aristocratie se cotisèrent pour lui offrir un bracelet (4), elle pouvait espérer ramener et retenir sous ses aimables lois le mari brillant et léger qu'elle s'était choisi. Si, à cet égard, elle eut quelques illusions, le temps, et un temps rapide, se chargea de la détromper. Il retourna à ses galants déportements, et, jusqu'à la fin, élégant et brillant, il demeura sur la brèche de l'amour.

Mais, elle, se consola-t-elle par ailleurs, et vaincue sur un terrain personnel, chercha-t-elle à triompher pour s'accorder la consolation d'une radieuse revanche ? « Des souverains furent à ses pieds », a-t-il été écrit (5). Napoléon III

(1) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 56.

(2) UN ANCIEN FONCTIONNAIRE, *Histoire anecdotique du second Empire...* ; p. 191.

(3) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES L'ÉPINE, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire...* ; p. 37.

(4) IMBERT DE SAINT-AMAND, *Les Femmes des Tuileries ; La Cour du second Empire (1856-1858)* ; Paris, s. d., in-18, p. 37. — A cette souscription Lord Malmesbury consacre deux notes dans son journal : « 11 mai 1855. — On a décidé d'offrir à Mme X... un bracelet ; lady Malmesbury et trois autres dames doivent le choisir et Norman Macdonald se charge de le présenter. Je l'ai qualifié de « chef d'un jury de matrones », ce dont il a paru assez vexé. » — « 12 mai. — La souscription pour le bracelet de Mme X... a donné 150 livres sterling, ce qui est suffisant pour en avoir un convenable et le comité se réunit demain pour aller le choisir chez Emmanuel. » — Cependant, on ne doit pas s'exagérer outre mesure l'importance de cet hommage. Il était quasi passé en habitude, et, trois ans plus tard, le 25 mars 1858, à propos du départ de Persigny, autre ambassadeur, Malmesbury notait encore : « On fait une souscription pour offrir un bracelet à madame de Persigny. » — LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; pp. 220, 263.

(5) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 217.

fut-il parmi eux ? Une femme de la cour, et ce ne fut point une mauvaise langue de l'époque, a dit à ce propos : « Madame X... est regardée, avec raison, comme une des plus jolies femmes de la cour : elle a su inspirer un très vif sentiment à l'Empereur, et un non moins vif à l'Impératrice, ce qui prouve doublement à (*sic*) sa faveur (1). Elle a plus de savoir vivre que d'esprit, mais elle sait plaire à tout le monde tant elle est jolie, aimable et avenante, évitant de prendre des airs hautains, et ne se targuant point de la haute faveur dont elle jouit à la cour. Elle est assurément la meilleure page du portefeuille de son mari (2). » Je crois donc qu'on peut admettre l'authenticité et la réalité de la liaison de Mme X... et de l'Empereur. Pour en donner quelques détails, j'en appellerai à un auteur que j'ai cité quelquefois, encore que je ne l'estime guère. On entend que je parle ici du comte Horace de Viel-Castel. Ce gentilhomme, véritable furet de salon, était né en 1797 et avait débuté dans la vie de galante manière. Par sa mère, il était neveu de Mirabeau, ce qui, tout droit, l'avait conduit à être un fameux pilier de brelan. Il était en honneur au Café de Paris, où, certain soir, il engagea avec un Anglais un pari de 3.000 francs, à seule fin de prouver qu'il était capable de manger et de digérer tout seul un dîner de 500 francs. Il gagna le pari en dégustant le menu choisi que voici :

(1) Comme je me suis fait une loi d'écarter du sujet que je traite la personne de l'Impératrice, je renvoie pour ses relations avec Mme X... aux *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, pp. 224, 225 ; t. VI, p. 57.

(2) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. I, p. 177.



M^{me} X...

(D'après une photographie de 1868.)

Potage essence de gibier
Vin de Tokay
Laitance de carpe au Xerès
Cailles désossées en caisse
Truite du lac de Genève, essence d'écrevisses.
Vin de Johannisberg glacé
Faisan rôti bardé d'ortolans.
Pyramide de truffes entières.
Clos Vougeot de 1819
Compote de fruits Martinique à la liqueur
de Mme Amphoux
Sorbet au marasquin
Stilton
Marsala glacé
Raisin de Malaga frais en grappes
Vin de Chypre de la Commanderie.
Vin de Constance (1).

Cette fière fourchette avait aussi une terrible plume. Nommé, en 1852, conservateur du Musée des Souverains, au Louvre, son nom, sa position, lui ouvraient les salons à la mode, permission dont il usait pour écouter et consigner les plus scandaleuses des anecdotes courant sous le manteau. Soigneusement il les notait sur de petits carnets qui, après sa mort, tombés entre les mains d'une cuisinière, furent publiés sous la responsabilité de M. Leouzou Le Duc, d'une manière qui, contée dans tous ses détails, relèverait du pur vaudeville. M. de Viel-Castel, — était-ce un effet de sa parenté avec le flambeau de la Provence ? — aimait le propos leste et salé. Aussi les ramassait-il avec un soin extrême. « Rien de plus impudique et d'immodeste autant (*sic*) que

(1) ROGER DE BEAUVOIR, *Les Soupeurs de mon temps* ; Paris, 1863, in-18, p. 105.

ses anecdotes graveleuses sur les personnes de la cour », a jugé un historien du Second Empire (1). Sévère avec les hommes, il était loin d'épargner les femmes, voire celles de la plus haute condition. A l'avance il semble avoir voulu mériter l'apostrophe de Ronsard au bûcheron de la forêt de Gastine :

*Combien de feux, de fers, de morts et de détresses,
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?*

Mon Dieu, de son vivant, cela lui aurait, peut-être, mérité la correctionnelle, mais, [mort... J'imagine que, dedans les quatre planches de sa bière, il doit avoir quelquefois sur « ses os décharnés » cet « affreux sourire » dont on a laissé, à tort, jusqu'à présent, le monopole à Voltaire. Mais, aussi diffamé et diffamateur qu'il puisse être, Viel-Castel est le seul qui puisse être suivi avec curiosité dans ces coulisses, hier debout encore. Il est sarcastique, venimeux, méchant, mais il est l'écho de la cour et des salons, et combien de romans qui n'ont d'autre source de documentation que ceux de Viel-Castel !

C'est à la date du 14 septembre 1857 qu'il constate, pour la première fois, le fait de la nouvelle liaison de Napoléon III. Mme X..., dit-il, est « décidément, la favorite actuelle de l'Empereur (2) ». Remarquons que c'est aussi l'époque de la faveur de Mme de Castiglione, aussi, le 11 janvier 1858, notre mémorialiste note-t-il : « Mme X... règne en ce moment, mais elle craint un retour de Mme de Castiglione ; elle se cache aussi peu que possible de sa faveur, car elle pro-

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 107.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 173.

met à beaucoup de gens son appui près de l'Empereur (1). » Voici la belle Virginie revenue : « Mme X... n'est pas sans inquiétude (2). » Cette alerte demeure sans suites. Viel-Castel garde le silence quatre mois, puis, le 28 octobre, il reprend la collection de ses anecdotes. Le mercredi 27, il est de la série des invités de Compiègne, et, le soir, avec quelques amis, il se retrouve dans un des salons, entourant la princesse Mathilde. La conversation met sur le tapis Mme X... dont le mari vient de recevoir de l'Empereur un cadeau dont il sera parlé plus loin.

Ce cadeau, dit la princesse, rend M. X... presque impossible, je reçois d'Allemagne des lettres qui témoignent du discrédit dans lequel il est tombé depuis qu'on le suppose payé comme mari de la favorite, et, Dieu sait, qu'il ne se doute pas de l'infidélité de sa femme. Mme X... est une véritable petite rouée qui a su, tout en couchant avec l'Empereur, se faire l'amie de l'Impératrice, mais elle a une peur bleue de son mari, et je mettrais ma main au feu que M. X... ignore tout.

Du tout ! Du tout ! riposte un des invités, Chaumont-Quitry, lequel explique aussitôt :

Votre Altesse Impériale est, je crois, dans l'erreur la plus complète ; l'ignorance de M. X... est une comédie ; je l'ai vu, de mes yeux vu, dans le parc de Villeneuve, tourner la tête et rebrousser chemin lorsqu'il entrevoyait dans une allée l'Empereur et sa femme. Mais j'ai vu mieux que cela cette année à Cherbourg. Un matin, M. X... et moi nous nous trouvions dans une pièce qui précède la chambre de l'Empereur. Mocquard arrive pour parler à son souverain, il ouvre la porte sans frapper puis recule stupéfait et tombe dans mes bras ; par la porte ouverte j'avais pu voir Mme X..., aux bras l'Empereur, et M. X..., placé à côté de moi, a dû voir tout ce que j'ai vu.

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 224.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 307.

La princesse Mathilde, tout en continuant de protester de sa croyance en l'ignorance de M. X..., conte, cependant, cette anecdote typique en l'occurrence et significative des libertés amoureuses que s'autorisait Napoléon III. Elle confirme à merveille ce qui a été écrit, plus haut, sur sa manière de mener rondement les aventures.

Je sais, a-t-elle repris, que l'Empereur est très imprudent, qu'il ne se gêne guère et que, l'année dernière, à Compiègne, comme nous étions tous en chemin de fer dans le wagon impérial divisé en deux compartiments, Mme Hamelin et moi avons été témoins des entraînements amoureux de Sa Majesté pour Mme X... Mme Hamelin et moi étions assises contre la porte battante qui sépare les deux compartiments. L'Empereur était seul d'un côté avec Mme X...; l'Impératrice, M. X..., tout le monde enfin se trouvait dans l'autre compartiment. La porte battait par le mouvement même du wagon et nous a permis de voir mon très cher cousin à cheval sur les genoux de Mme X..., l'embrassant sur la bouche et plongeant une main dans son sein.

Pour conclure, au collier de ses anecdotes, Viel-Castel glisse, enfin, une dernière perle :

Le soir, après cette conversation, en revenant à Paris, Quitry (1) me disait qu'il avait quelquefois surpris l'Empereur en bonne fortune, que, dans ces cas-là, l'Empereur le salue et tire sa moustache, que lui en fait autant sans rire, tous deux avec la gravité des chantres entonnant l'Épître, et que tout est dit : « Cette petite intrigante de Mme X... est une si rouée putain, a ajouté Quitry, que je l'ai surprise un jour à deux pouces d'une langue fourrée avec Fould (2) ».

Mais ce n'est point là le dernier des traits de Viel-Castel. Il suffit de feuilleter son livre pour y trouver encore, à

(1) O.-C. Joseph, marquis de Chaumont-Quitry, député, chambellan de Napoléon III, né en 1827, mort en 1866. Le 16 février 1913 est décédée une demoiselle Stéphanie-Louise-Amélie de Chaumont-Quitry, âgée de quatre-vingt-sept ans.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. IV, pp. 335, 336, 337.

plusieurs reprises, le nom de Mme X... Le 8 mars 1859, il reproche à l'Empereur de s'afficher au bal avec elle, de supporter ses scènes de jalousie et ses tutoiements (1). Le 5 janvier 1860, de faire accorder à son mari des faveurs d'argent inouïes (2), ce qui fait dire à la princesse Mathilde que M. X... « mange à tous les râteliers (3) ». Et, le 24 juin 1861, il est tout étonné lui-même d'avoir à constater que Mme X... est « la sultane Validé la plus persistante (4) ». En lisant les souvenirs un peu décousus de la comtesse Dash, je vois qu'elle dit de Viel-Castel qu'il « avait la science de raconter des histoires impossibles sans que la bienséance en fût choquée (5) ». Ce brevet de pudeur, accordé, il est vrai, par qui ne fut pas grand clerc dans la matière, m'encourage à publier une autre anecdote de Viel-Castel. Elle marque, au reste, la fin de la liaison impériale.

M. X... est fort ébranlé; le crédit de sa femme est anéanti, elle a passé au rang des sultanes réformées. Il y a six semaines, elle admirait à Pierrefonds un lézard-gargouille, qui venait d'être placée dans la partie du château restaurée.

— C'est très bien exécuté, dit-elle, mais voilà une conduite d'eau qui doit coûter cher.

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. V, p. 32. — Il s'agit ici d'Achille Fould, qui, né à Paris, le 17 novembre 1800, d'une famille israélite, se rallia, vers la fin de 1848 à la politique du Prince-Président et lui consentit des avances de fonds considérables. Plusieurs fois ministre des Finances sous le second Empire, puis sénateur, il était membre du Conseil privé quand il mourut, à Tarbes, le 5 octobre 1867.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, pp. 9, 10.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. V, p. 208.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, p. 133.

(5) Comtesse DASH, *Mémoires des autres; Souvenirs anecdotiques sur le règne de Louis-Philippe*, publiés par CLÉMENT ROCHÉL; Paris, s. d., in-18, t. IV, p. 192.

— Moins que la vôtre, madame, lui répondit le maréchal Vaillant.

Une personne présente à cette escarmouche reprocha au maréchal sa *vivacité*.

— Vous ignorez, répliqua le rude ministre de la Maison, que ce traînage nous coûte quatre millions de francs.

Enfin, Mme X... est disgraciée (1).

Mme X... coûta-t-elle vraiment à l'Empereur et à l'Empire ce chiffre colossal ? J'ai pour avis que, dans ces questions, il est toujours impossible de se prononcer. Nous savons qu'un grand nombre de mandats au nom de Mme X... figurent aux comptes de Napoléon III, chez les frères Baring, banquiers à Londres (2), qu'en 1856, l'Empereur paya de fortes pertes de M. X... à la Bourse (3), mais ces données n'apportent pas les précisions qu'on voudrait et que, on s'en doute bien, les intéressés ont dérobé aux enquêtes rétrospectives. Seul le chiffre d'un des cadeaux de l'Empereur à M. X... est connu. C'est celui d'une terre donnée dans les Landes, et estimée un million (4). « Nous sommes dans le règne des adultères récompensés ! » tonnait Viel-Castel (5). M. X... accepta le présent. « L'animal aime tellement l'argent ! » disait Prosper Mérimée (6). S'il l'aima, il le mangea, et impérialement. A sa mort, survenue brusquement, à Strasbourg, le 28 septembre 1868, il était

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. VI, p. 140.

(2) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. I, p. 141 ; t. II, p. 106.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. III, p. 302.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 249.

(5) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 28.

(6) PROSPER MÉRIMÉE, *Lettres à M. Panizzi...* ; t. II, p. 136.

« pauvre ou presque (1) ». Quelques jours après la veuve recevait de Napoléon III cette lettre :

Biarritz, le 7 octobre 1868

MA CHÈRE MADAME X...

J'ai attendu que les premiers moments de votre douleur fussent passés pour vous écrire. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette votre mari, car il avait toujours été pour moi un ami dévoué et j'ai bien pensé à toutes vos angoisses et à tout ce que avez dû souffrir. Dans ces tristes circonstances, l'expression d'une sincère sympathie et d'une ancienne et tendre amitié vous sera une légère consolation. C'est pourquoi j'ai tenu à vous écrire que je reporte sur vos enfants l'amitié que j'avais pour votre mari et que vous pourrez *toujours* comme par le passé compter sur mes sentiments affectueux et dévoués.

Croyez, ma chère madame X..., à la sincérité de mes regrets et de mon amitié (2).



Ce n'était plus alors le temps où on construisait pour elle de petits escaliers secrets et clandestins pour permettre à l'Empereur de la rejoindre dans son appartement à Fontainebleau (3), le temps où l'amant avouait à sa cousine Mathilde : « Celle-là est en chasse de moi et me poursuit (4). » La lassitude était venue, et tout ce passé se

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 249.

(2) *L'amateur d'autographes*, 15 mars 1899, p. 55.

(3) « A Fontainebleau, l'Empereur a fait construire un petit escalier qui va de sa chambre à l'alcôve de la chambre de Mme X... La chambre de M. X... communique pourtant avec celle de sa femme. Le mari est probablement sourd et ne visite pas sa femme. C'est le colonel L. P... qui a dirigé la construction de cet escalier. » — GÉNÉRAL DE RICARD, *Autour des Bonaparte...* ; p. 262.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 337.

nuançait maintenant de tendres souvenirs effacés. Ce n'était plus en cachette et à la dérobée, crainte d'un scandale public, que se faisait la libéralité. C'est par un décret impérial du 20 avril 1869 qu'une pension de 20.000 francs fut accordée à Mme X... Elle n'eut que peu de mois à en jouir. Le coup de tonnerre du 4 septembre la chassa de Paris, à la suite des dernières épaves de la cour impériale. Elle se réfugia à Bruxelles à l'*Hôtel de Flandre*, dans un appartement du premier étage, où elle se forma un cercle brillant qui devint le centre de réunion de ceux-là échappés à la grande catastrophe. Elle n'avait point rompu ses relations avec l'Empereur. Avec lui elle entretenait une correspondance assez active. De Wilhelmshehe, le 4 janvier 1871, le captif de Sedan, lui écrivait :

J'ai reçu les deux lettres que vous avez bien voulu m'adresser et qui m'ont fort intéressé. Je vous remercie de vouloir bien me donner de temps à autre de vos nouvelles; elles me sont très précieuses. Malheureusement vous n'êtes pas mieux instruits à Bruxelles qu'ici des événements futurs. On ne sait qui croire à cause de la diversité des opinions qu'on entend au sujet de la résistance probable de Paris. Tout le monde veut la paix, mais personne ne sait comment elle pourra se faire (1).

Nos cœurs déchirés savent, hélas ! comment cette paix se fit. Au lendemain de sa conclusion, Mme X... ne se hâta pas de regagner Paris. Elle n'y revint qu'en 1872. Quelques mois plus tard, elle passait en Angleterre : au cercueil de l'Empereur mort elle portait les regrets de sa fidélité et de sa passion morte. Elle fut de celles qui assistèrent aux

(1) *Revue des autographes, des curiosités de l'histoire et de la biographie* ; n° 373, juillet 1912, pièce n° 155, offerte à 200 fr.

tristes funérailles de l'exil (1). Quatre ans plus tard, le 20 janvier 1877, elle se remariait à Paris (2). Grâce à l'intervention de M. Grévy, une partie de sa pension de 1869 lui fut restituée (3). La République lui fit 15.000 francs de rente (4).

A la chute de ce temps qui fut celui de sa gloire et de sa jeunesse, Mme X... a survécu quarante-deux ans. Ce fut hier, 18 novembre 1912, qu'elle mourut. J'ai vu son cercueil partir pour le cimetière, sa dépouille être engloutie par l'ombre, tout ce qui demeurait d'elle être pris par la ténèbre d'une fosse et le poids des marbres. En commençant ce livre, c'est d'un vain espoir que je me flattai en imaginant que, de ces récits d'un autre temps, un fantôme demeurait. Chacun de ces chapitres m'a conduit à un tombeau, car c'est parmi les morts que s'écrit maintenant l'histoire de cet empire auquel on commence à ne plus survivre.



(1) FERNAND GIRAudeau, *La Mort et les Funérailles de Napoléon III* ; Paris, 1873, in-8, p. 41.

(2) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Bonaparte et leurs alliances...* ; p. 99.

(3) « She was pensioned by the present Republic. » — LEPETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; p. 292.

(4) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 249.



IV

LA MERVEILLEUSE AVENTURE DE

« MARGOT-LA-RIGOLEUSE ».

Julie Lebœuf, dite Marguerite Bellanger, la paysanne. — Son genre de beauté, d'esprit et de charme. — Ses débuts dans la haute noce parisienne. — Un amant fameux. — Rencontre de Marguerite Bellanger et de l'Empereur. — Légendes qui entourent cette rencontre. — Ce qu'on peut croire la vérité. — Pourquoi Margot-la-Rigoleuse plaft à Napoléon III. — Spécimen de lettres apocryphes. — La cour, le public et la liaison. — Voyages de plaisir de Marguerite à Nantes. — Son luxe. — La maison de la rue des Vignes. — Une mystérieuse naissance. — Le roman de l'Empereur et de Mlle Valentine Haussmann. — Le fils de Marguerite Bellanger. — Le dossier de la fraude de Margot. — Un inextricable imbroglio. — Hypothèses et suppositions. — Margot après la chute de Napoléon. — Sa fortune. — Ses amants. — Elle se marie. — Mme Kulbach, châtelaine de Dommartin. — Elle meurt.



Tout d'abord, elle ne s'appelait ni Margot, ni Marguerite, ni même Bellanger. L'état civil qui, lui, ignore les badinages et les facilités de la haute noce, rectifie les fantaisies, et nous montre que celle-ci s'appelait Julie Lebœuf, tout simplement, et qu'elle était née, en 1840, à Villebernier, près de Saumur. « Il est à

remarquer que pendant toute sa vie, l'Empereur n'eut presque que des maîtresses étrangères », dit un petit imprimé de 1870 (1). Cette affirmation qui, dans son ensemble, avec miss Howard, Mme de Castiglione et Mme X..., est assez exacte, souffre une exception en faveur de Julie Lebœuf, Française et bien Française, elle (2). Tôt elle quitta son village et passa à Angers où elle fit connaissance d'un jeune homme, depuis « gros négociant », qui fit miroiter à ses yeux les merveilles de Nantes. Un beau matin, en coiffe de dentelles à ailes relevées, des grisettes des Ponts-de-Cé, elle débarqua derrière le théâtre Graslin, au milieu du quartier des demoiselles à la mode. Son entreteneur l'installa là, la confiant aux soins d'une vieille garde, Adèle de Stainville. Et, ainsi, « la Margot », comme on l'appelait, débuta dans la vie galante (3).

On a dit qu'elle était « simplement appétissante (4) ». Sans doute, de sa campagne natale, elle apportait la vigueur et la santé, sa joliesse de blonde et son visage ingénu de vierge (5), un peu de lourdeur aux chevilles et un pied mal fait, « laid à voir (6) », une souplesse naturelle, au point

(1) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 29.

(2) Dans un ouvrage anglais, *The Court of the Tuileries*, signé du pseudonyme « Le petit homme rouge », elle est dite Justine-Marie Lebœuf, née à Boulogne-sur-Mer en 1838, décédée à Dommartin, dans la Somme. Outre que Dommartin est dans la Seine-et-Marne, les actes d'état civil prouvent que ces allégations sont entièrement fantaisistes.

(3) *Souvenirs d'un vieux Nantais* ; Nantes, MDCCCLXXXIX, in-18, p. 231.

(4) Marquis de CASTELLANE, *Hommes et choses de mon temps* ; Paris, 1909, in-18, p. 253.

(5) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 88.

(6) *Les Courtisanes du second Empire* ; Marguerite Bellanger ; édition de luxe avec lettres autographes ; Bruxelles, 1871, in-8, p. 45.

que couchée sur le dos, elle se pouvait relever d'un coup de reins (1), un défaut de *branche* et l'air d'une grisette plutôt que d'une cocotte (2), mais le monde qu'elle allait fréquenter, les conseils qu'elle allait recevoir de plus expérimentées qu'elle, devaient bien rapidement la délurer, lui donner du *chien* (3), la taille souple (4), cette gaieté, cette vie et ce vice (5), par quoi s'assurent les conquêtes des créatures destinées à rendre les autres fous de leur corps.

Comment elle vint à Paris, si elle y fut femme de chambre, figurante au théâtre Beaumarchais et à l'Opéra, ingénue aux Folies-Dramatiques (6), je l'ignore. Je sais que, toutefois, il lui prit certain jour la fantaisie de jouer la comédie et qu'elle débuta dans *Mademoiselle de Belle-Isle* au théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne. Cette représentation n'alla pas loin, car le public ayant murmuré, elle lui cria : « Zut ! », et « ramassa ses jupes » pour décamper et planter là le spectacle (7). La noce, évidemment, lui devait mieux réussir. Elle y débuta assez obscurément et ne parvint jamais qu'au grade de « cocotte de deuxième ordre (8) » dans la haute bicherie du moment. Quelque temps elle fut la maîtresse

(1) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; p. 130.

(2) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; pp. 37, 38.

(3) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 77.

(4) « Elle avait une beauté piquante. Il semblait qu'on avait vu cette figure-là sur les lames d'un éventail. Elle était admirablement faite et possédait une taille idéale. » — GUSTAVE CLAUDIN, *Mes Souvenirs...* ; p. 248.

(5) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 78.

(6) LE PETIT HOMME ROUGE, *The Court of the Tuileries...* ; pp. 202, 203. — Des affirmations identiques se retrouvent dans un article de M. H. Roger de Beauvoir, paru dans *Le Figaro* du 22 août 1886.

(7) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; pp. 288, 289.

(8) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 88.

du fameux Gramont-Caderousse (1), lequel, alors, menait belle vie. Marguerite, ou plutôt « Margot-la-Rigoleuse (2) », était à ces jeux une joyeuse partenaire. Assidûment elle fréquentait le quartier des officiers de la Garde Impériale à l'École militaire (3), là comme ailleurs, « bonne, réjouie et insouciant fille, bohème à l'excès, prodigue de ses charmes au delà de tout, noceuse, terre à terre et ayant un langage plutôt imagé (4) ». Et, avec la grande duchesse de Gerolstein, il lui était permis de chanter :

*C'est que j'aime les militaires,
Leur uniforme coquet ;
Leur moustache...*

Le type même, en un mot, de la maîtresse de huit jours pour le noceur du second Empire. Elle trouva mieux : un Empereur. Des aventures de Margot, celle-là est, certes, la plus merveilleuse et la plus inattendue. Elle ne laisse pas que de surprendre, même après elle, et il est permis de s'y arrêter avec un peu d'attention.

Comment entra-t elle en relation avec Napoléon III ? La légende sur ce point est multiple et contradictoire. Je relève ici quelques-uns de ses dires. Un matin, se promenant au Bois de Boulogne, l'Empereur la rencontra assise sur un banc. Cette rencontre enflamma l'imagination de Marguerite qui, le soir même, écrivit à l'aide-de-camp du souverain. On prit des informations sur elle et « l'Empereur

(1) *Journal des Goncourt...* ; t. II, p. 30.

(2) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 306.

(3) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; p. 36.

(4) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; p. 36.



MARGUERITE BELLANGER

(D'après une photographie.)

tomba chez elle comme Jupiter chez Danaé (1) ». Ce récit me paraît bien mythologique. Il en est un autre qui la montre, surprise par l'orage dans le parc de Saint-Cloud et trouvée par l'Empereur blottie sous un arbre. Comme il était en voiture, en passant, il lui jeta une couverture. Pendant une semaine, Margot se demanda ce que de la couverture elle allait faire, et s'étant finalement décidée, elle la rapporta aux Tuileries. « On sait le reste (2). »

Certes, oui, on le sait, mais ce sont les débuts de ce « reste » qu'on eût aimé à connaître avec plus de certitude. Autre légende : elle montre Napoléon III se promenant aux Champs-Élysées avec Mocquard, et donnant à Marguerite son manteau pour la protéger de la pluie (3). Cela sent bien l'histoire du manteau de saint Martin, et, comme chacun sait, l'Empereur n'avait aucune prétention à l'imitation des actes de ce bienheureux. Je continue à énumérer les hypothèses de cette première rencontre. Invitée à une chasse, Margot par sa manière de monter à cheval aurait séduit le maître (4). Je trouve cela pauvrement imaginé, et j'aime mieux le conte qui montre Baciocchi la présentant à Napoléon III et Marguerite entrant dans son cabinet, marchant sur les mains, « exhibant ainsi, et dès la première minute, toute la séduction de ses dessous (5) ». Si l'histoire a un mérite, c'est, tout au moins, celui d'être piquante et originale

(1) *Mémoires secrets du second Empire...* ; pp. 77, 78, 79.

(2) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; pp. 37, 38, 39.

(3) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 87.

(4) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; pp. 130, 131.

(5) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 88. .

comme entrée en matière. Je pense, toutefois, que la vérité est ailleurs, et dans l'anecdote rapportée par un spécialiste des dessous de cette époque. D'après lui, Marguerite Bellanger, — elle avait pris ce nom pour dissimuler celui de Lebœuf, trivial et de plaisanterie facile, — était la maîtresse d'un officier de la maison de l'Empereur, M. D..., qui, tout marié qu'il fût, l'affichait avec impudence et ostentation. Ce vint aux oreilles du maître qui, un jour, dit à l'officier : « Il paraît que vous êtes un heureux homme, mon cher D..., et que vous avez une maîtresse délicieuse. On ne parle que d'elle au château. Serait-ce indiscret de souhaiter de la voir ? » Le souhait venait de trop haut pour ne point être tout aussitôt exaucé. Marguerite fut présentée, vue et plut. M. D... comprit et s'éclipsa (1). J'imagine que le comte Baciocchi y donna le coup de pouce. Il n'y a point de raison pour récuser ce récit et croire que les choses se passèrent autrement.

A la fantaisie passionnée de l'Empereur pour Marguerite Bellanger, on a cherché d'autres raisons que celles du simple plaisir de la volupté. Pourtant, ce qu'on sait de la psychologie amoureuse de Napoléon III fait nettement comprendre la raison de cette liaison. De l'amour, il ne veut connaître et ne connaît que le plaisir. Le jour où ce plaisir le lasse chez la femme momentanément distinguée, c'en est fini. Marguerite Bellanger, vicieuse, un tantinet canaille, avec des mots en cabrioles (2), l'amuse par sa gaieté, son

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; pp. 88, 89.

(2) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; p. 130.

Cher Seigneur

Je ne vous ai pas écrit
depuis mon départ craignant
de vous contrarier mais
après la suite de ce qui se passe
je vous dois le faire d'abord
pour vous plaindre de ne pas
me mépriser car sans votre
estime je ne sais ce que je
deviendrais, ensuite pour vous
demander pardon pas être
coupable intérieurement
je vous assure que j'étais
dans le doute d'être marié
cher Seigneur si il est un
moyen de racheter ma faute
et je me rendrais devant

Qu'en si toute une rue de
Dedoucement peut me rendre
votre citadin la somme vous
appartient et il n'est pas
un sacrifice que vous me
demandiez que je ne sois
prête à accomplir si il faut
pour votre repos que je m'aille
et passe à l'étranger Dit
un seul mot et je pars
mon cœur est si pénétré
de reconnaissance pour
tout le bien que vous
m'avez fait que souffrir
pour vous serait encore un
bonheur car c'est la seule
chose dont a tout premier
me venant pas que vous d'autre
est de la servitude et de la

profondément de mon cœur
pour vous aussi je vous
en supplie repandez-moi
quelques lignes pour me
dire que vous me pardonnez
mon adresse est (M^{lle} Bellanger
rue de Lannay Courmoulin de
Villermie près Sarrebourg)
En attendant votre réponse
cha Seigneur recevez les
adieux de votre toute dévouée
mais bien malheureuse
Marguerite

sans-gêne, ses libres propos (1). A lui qui sort des bras de la Castiglione et de Mme X..., amoureuses de haut ton, libertines aristocrates, le plaisir paraît neuf, imprévu, avec cette pointe d'inédit qu'il demande, maintenant, que déjà, lentement, ses forces fléchissent, aux amoureuses élues. « Il est avéré que l'Empereur, tombé dans les mains d'une savante amoureuse, prit goût à la science qui lui était révélée et se laissa envahir par le besoin de cette science (2). » Cela n'est-il pas vraisemblable et logique, et si naturel pour lui qui sort « de son atmosphère gourmée et cérémonieuse », où, certes, nulle n'eût osé lui parler comme elle lui parle, elle, avec son argot des boulevards et des cafés de la haute noce, son *chien* canaille, et puis, sa bonne humeur, sa gentillesse, sa soumission (3), toutes choses qui manquent à celles qui ne couchent qu'avec l'Empereur, tandis qu'elle, « elle est à la colle », avec un « miché sérieux », aimable, bon, complaisant, — et puis c'est son métier à elle de savoir piper les hommes. Et celui-ci est de bonne prise, et pris.

« Les femmes, dit un pamphlet, acquièrent de l'empire sur Louis, par le plaisir qu'elles lui procurent (4). » Il a déjà été démontré à quel point cette affirmation est inexacte. C'est répéter cette inexactitude en disant qu'on sait « l'influence que Mlle Bellanger exerça sur le cœur et l'esprit de

(1) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 79.

(2) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 90.

(3) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; p. 39.

(4) L. STELLI, *Les Nuits et le Mariage de César...* ; p. 53.

Napoléon III (1) », et que, de ce Louis XV elle fut la Du Barry (2). Le jour où elle voulut se mêler d'avoir de l'influence, de « jouer à la 'souveraine » et de conduire des intrigues, soit en demandant des places ou en soutirant des faveurs (3), il sut parfaitement mettre le holà, et prouver par avance, que qui a dit de Marguerite que « d'influence, elle n'en eut jamais d'aucune espèce », avait, en tous points, raison (4).

Avec elle, comme avec toutes les maîtresses de Napoléon III d'ailleurs, on patauge dans la boue des libelles ou la niaiserie des légendes. La vérité est bien difficile à dégager de cet extraordinaire fatras. Après avoir habité successivement n°9, rue Mogador, rue Pierre-Charron, rue Boccador, il apparaît comme certain qu'elle alla se loger rue des Vignes, n° 27, dans ce Passy alors si pacifique et doucement provincial, aujourd'hui traversé du tonnerre crépitant des automobiles (5). Dans les *Confessions*, apocryphes, dois-je le dire ? qui sont attribuées à Marguerite Bellanger, il est un billet, donné comme étant de l'Empereur, par lequel celui-

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 89.

(2) MARQUIS DE CASTELLANE, *Hommes et choses de mon temps...* ; p. 253.

(3) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; p. 133.

(4) ZED, *Le Demi-Monde sous le second Empire...* ; p. 39.

(5) Dans les *Confessions de Marguerite Bellanger ; Mémoires anecdotiques* ; Paris, s. d., in-18, p. 14, il est dit qu'avant sa liaison avec l'Empereur, elle habitait une petite chambre, boulevard des Capucines, chez Hill's. — La rue des Vignes avait été percée, en 1856, à travers les vignobles de Passy-Auteuil. En 1875, elle prit le nom de rue Houdon, mais comme cette rue existait déjà à Montmartre, la voie reprit le nom de rue des Vignes en 1877 — GUSTAVE PESSARD, *Nouveau dictionnaire historique de Paris* ; Paris, 1904, in-8°, p. 1598.

ci annonce à sa Margot qu'il va l'installer dans une maison à elle, un nid convenable à d'aussi belles amours :

Chère belle,

Venez me voir lundi à huit heures où vous savez. Nous n'y restons pas longtemps. Comme je veux vous voir *chez vous*, je vous conduirai dans une charmante villa que j'ai achetée et fait meubler à votre intention (1).

La « villa » était celle de la rue des Vignes. Comme il était difficile à l'Empereur de s'y rendre pendant ses séjours à Saint-Cloud, Marguerite s'en venait loger proche le palais (2). De même pour les voyages. Elle le suivit à Vichy où, une fois, en plein jour, en voiture, elle le vint quérir au chalet impérial où il présidait un conseil de ministres (3). Elle alla aussi à Biarritz et à Plombières, et « elle ne se cachait nulle part, c'était le secret de la comédie (4) ». La nouvelle liaison, par sa vulgarité même, choquait les uns, amusait les autres. Aux salons des aides-de-camp (et c'est de l'un d'eux que je tiens le mot), le confesseur de l'Empereur devenait, par un jeu de mots facile, l'abbé Langer. D'un autre genre fut la plaisanterie imaginée par Viel-Castel au détriment de M. de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, qui avait refusé de le faire

(1) *Confessions de Marguerite Bellanger...* ; p. 47. — Cette spéculation de librairie qui hurle au faux, a eu plusieurs éditions, notamment en 1882, in-18, de 212 pp., et en 1900, in-18, de 216 pp. Toutes ces éditions sont de Paris. — Sous la présidence de Mac-Mahon, l'ouvrage fut saisi.

(2) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 91.

(3) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 92.

(4) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 83.

décorer. Viel-Castel lui conseilla l'achat de quatre bustes de femmes, représentant, à son dire, les quatre Saisons, « œuvres merveilleuses, ajoutait-il, dont un sculpteur de mes amis est obligé de se défaire ». Nieuwerkerke qui, en matière d'art, était tout pareil à un chat jouant de la cornemuse, fit l'emplette, l'offrit à l'Impératrice et la convia, avec l'Empereur, à la venir admirer. « Leurs Majestés ne regardèrent pas longtemps ; l'Empereur se retira sans délai en frisant sa moustache, l'Impératrice s'en fut tempêtant et frappant les portes. Les quatre bustes représentaient la belle Marguerite Bellanger, le dernier caprice de l'Empereur, dans quatre poses différentes (1). » Je n'authentique pas cette anecdote pour ne pas laisser croire que Carpeaux qui, de Margot fit un buste de toute beauté, ne puisse être un complice de la mystification dont Viel-Castel était bien capable.

On peut croire davantage à l'intrépide sans-gêne de Marguerite. Celui des incidents de ses voyages avec l'Empereur est significatif. Par les impériales faveurs, elle ne se croyait pas obligée à une certaine réserve et à quelque discrétion. Elle se moqua bien, par exemple, de l'esclandre que suscita sa présence à une vente de charité organisée par des grandes dames de la cour. Toutefois, Mme de Mouchy crut pouvoir lui offrir quelques objets de haut prix. « Je ne suis pas assez riche », répondit-elle en les refusant. Elle choisit des bibelots plus modestes, et, tranquillement, s'en fut. « Il y a des personnes que nous ne devons jamais connaître ; je

(1) La marquise DE TAISEY-CHATENOY, *A la cour de Napoléon III...* ; pp. 103, 104.

n'ai vu en elle qu'une femme polie qui voulait acheter quelque chose en faveur d'une bonne œuvre », expliqua Mme de Mouchy aux personnes qui s'étonnaient de sa complaisance (1). En province, au moins, Marguerite trouvait des personnes moins bégueules. Ainsi, à Nantes, la ville de ses débuts, où elle retourna à l'époque de la paix de Villafranca, elle reçut, à l'hôtel de France, où elle était descendue, le meilleur accueil auprès de ses amies de naguère. A l'hippodrome de la prairie des Mauves, où elle aimait se montrer, elle ne causait aucun scandale. Et tout cela fut parfait au point qu'elle revint, par la suite, à Nantes, où elle s'amouracha d'un jeune homme qui la cacha dans une discrète maison de la rue de la Fosse, la demeure de l'armurier Brichet (2). Elle était sensible à ces « revenez-y » de l'amour. Il apparaît comme certain, au dire d'une de ses amies, que, même pendant sa liaison avec Napoléon III, elle avait gardé des relations avec son précédent amant, un écuyer de l'Empereur, dit l'amie, mais, suivant toute apparence cet officier à qui elle dut sa présentation à l'impérial amant. Rue des Vignes, cet amoureux favorisé, venait, discrètement et clandestinement, prélever « sur les plaisirs impériaux la part due à son dévouement et à son savoir faire (3) ». Si Viel-Castel l'avait su ! Mais quel dommage que, de tout cela, rien ne soit demeuré, pas même un de ces billets qu'elle devait écrire sur son joli papier à lettres blasonné d'une margue-

(1) Comtesse STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. III, p. 21.

(2) *Souvenirs d'un vieux Nantais...* ; pp. 232, 233.

(3) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; p. 132.

rite au cœur d'or et à pétales d'argent, avec l'ingénieuse devise :

Tout vient à point à qui sait attendre.

Ce fut le luxe soudain de Marguerite Bellanger qui, aux curieux, fit ouvrir l'œil et deviner la source de sa brusque et nouvelle splendeur. On l'observa et on devina. De là vint la renommée d'effrénée gaspilleuse que, plus tard, lui créèrent les libelles : « D'ignobles pamphlets, lui fait-on dire dans ses *Confessions* apocryphes, d'ignobles pamphlets ont voulu faire de moi une femme que les plus étranges luxures ne pouvaient rassasier, une louve assoiffée d'or : j'ai eu le triste courage de les lire : j'en ai été tout d'abord écœurée, puis j'ai pleuré (1). » Elle avait mieux à faire : s'en moquer tout simplement. « A cette femme, tonne un vengeur de la Commune, il [Napoléon III] prodigua des sommes énormes (2) ». Il les prodigua, et de quelle manière ! Un exemple : un jour Marguerite achète une couple de chevaux pour 25.000 francs et envoie le maquignon se faire régler aux Tuileries avec ce billet :

Mon petit père,

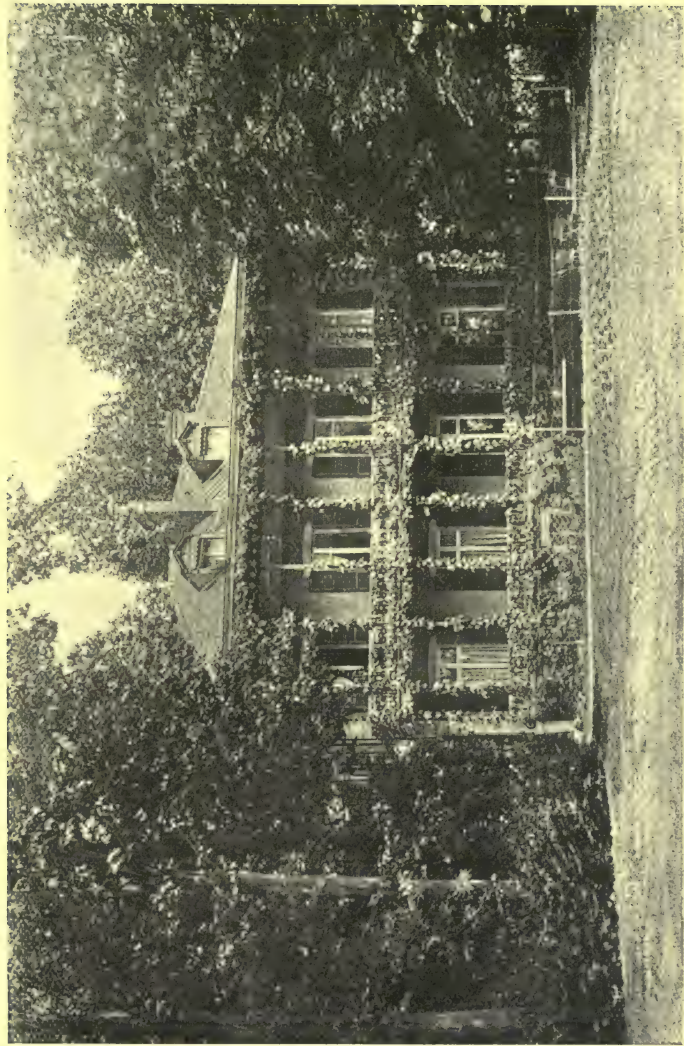
J'ai acheté deux beaux chevaux, ils feront honneur à ton goût et à ta bourse. Ils coûtent vingt-cinq mille francs, ce n'est pas trop pour me faire plaisir. Ordonne qu'on les remette au porteur ; je te les rendrai en baisers (3).

Et allez donc ne pas y croire puisque les *Mémoires se-*

(1) *Confessions de Marguerite Bellanger...* ; p. 2.

(2) Le citoyen VINDEK, *Le sieur Louis-Bonaparte, sa vie et ses crimes...* ; p. 13.

(3) *Mémoires secrets du second Empire...* ; pp. 82, 83.



LE CHALET DE NAPOLEÓN III DANS LE PARC DE VICHY

(C'est dans ce chalet que Marguerite Bellanger rejoignit plusieurs fois l'Empereur.)

crets du second Empire, rédigés par un Bachaumont du ruisseau, l'impriment tout vif ! Et puis, vous aurez les *Confessions* de Marguerite Bellanger, elle-même, pour vous apprendre que « l'homme du 2 décembre » lui donnait des paquets de 100.000 francs comme s'il les fabriquait (1). Au reste, le *Testament de Napoléon III trouvé dans le boudoir de Marguerite Bellanger*, vous initiera à bien d'autres mystères ! J'en épargne l'ennui ordurier au lecteur pour aborder un point plus sérieux de la liaison : le motif de la rupture. A quoi la doit-on attribuer ? Aux indiscretions qui, « malgré la surveillance du préfet de police », échappèrent à la maîtresse « entre deux spasmes de plaisir (2) » ? A son luxe devenu trop affiché et affichant ? (3) A l'état de l'Empereur que ses excès amoureux « pouvaient mener prématurément au tombeau (4) » ? Le choix est laissé entre cette triple hypothèse, mais je crois que c'est ailleurs qu'il importe de chercher, et que la vérité doit se trouver dans une intrigue obscure qui, aujourd'hui, n'est pas encore éclaircie (5).

Le 24 février 1864, à dix heures et demie du soir, Marguerite Bellanger accouchait d'un fils dont la déclaration de naissance ne fut faite que deux jours plus tard, et, en des termes qui ne laissent pas d'être équivoques. Voici cet acte qu'il importe de lire attentivement :

(1) *Confessions de Marguerite Bellanger...* ; p. 97.

(2) *Les courtisanes du second Empire...* ; p. 32.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉ, *La Fête impériale...* ; p. 297.

(4) Marquis DE CASTELLANE, *Hommes et choses de mon temps...* ; p. 254.

(5) Sur d'improbables entrevues de l'Impératrice et de Marguerite Bellanger, au sujet du fils dont il va être question ci-après, cf. PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; pp. 94 et suiv., et marquis DE CASTELLANE, *Hommes et choses de mon temps...* ; pp. 255 et suiv.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Extrait du registre des actes de naissance du huitième arrondissement de Paris.

Du 26 février 1864, à dix heures du matin.

Acte de naissance de Charles-Jules-Auguste-François-Marie, présenté et reconnu pour être du sexe masculin, né à Paris, rue des Vignes, 27, le 24 du courant, à dix heures et demie du soir, fils de père et mère inconnus, le déclarant ayant affirmé, sur interpellation à lui faite, ignorer les noms et domicile de cette dernière.

Déclaration faite devant nous, adjoint au maire du huitième arrondissement de Paris, délégué, officier de l'état-civil, par Claude-Mary-Charles-Fremy, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 47 ans, demeurant rue de Berlin, 9, présent à l'accouchement, assisté de Charles Giraud, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 45 ans, rue du Centre, 17, et de Victor-Jean-François Mangnier, caissier, âgé de 29 ans, demeurant rue Richepance, 8, lesquels, et le déclarant ont signé avec nous, après lecture faite.

CH. FREMY CH. GIRAUD J. MANGNIER A. GROUVELLE (1).

Il est bien certain qu'à la lecture de ce document on a la sensation de se trouver en présence de témoins qui jouent la comédie. Quoi ! ils sont là trois qui ignorent d'où vient l'enfant, qui est sa mère, tout en connaissant son domicile ? Et l'un de ces témoins est, précisément, un ami de la princesse Mathilde, un familier de son salon, Ch. Giraud, enfin, son peintre et caricaturiste ordinaire ! Et il ignore qu'au n° 27 de la rue des Vignes habite Marguerite Bellanger, laquelle Bellanger est la maîtresse de l'Empereur ? A qui feront-ils croire cela ? L'officier d'état civil, lui, n'en demande point davantage et il dresse l'acte. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a là, très évidemment, quelque chose de louche

(1) *Souvenirs d'un vieux Nantais...* ; p. 230.

et d'équivoque que, malheureusement, les autres documents qu'on possède n'éclaircissent pas.

On conçoit que, sur de pareilles données, les pamphlets ont eu beau jeu. Flairant la comédie ils ont crié à la comédie de la maternité, accusation assez généralement prise au sérieux (1), à la substitution d'enfant (2), et du texte de l'un d'eux, *Les Courtisanes du second Empire*, dans le fascicule spécialement consacré à Marguerite Bellanger, il apparaît clairement que Marguerite Bellanger endossa la maternité d'un enfant, qui, quelques heures auparavant, avait été apporté chez elle. Dans ses fausses *Confessions*, dont l'auteur lui fait écrire avec impudence : « Ceci, je l'ose dire sans prétention, est un livre d'histoire vraie, » dans ce livre plat et sot, elle avoue péremptoirement : « Eh bien, oui, j'étais enceinte et enceinte des œuvres de l'Empereur (3) », mais on sait ce qu'en vaut l'aune et nul moyen de tenir compte d'aussi belles révélations. L'acte ci-dessous peut faire incliner à la substitution d'enfant. Dans ce cas, on s'expliquerait, pour veiller à la réussite de l'intrigue, la présence du peintre Giraud, et l'absence du nom de la mère. Quel besoin, en effet, dès lors, de donner à l'enfant un nom dont il se pouvait passer ? Je le répète, j'émets là des hypothèses, dans l'impossibilité de recueillir une seule certitude. Mais, alors, d'où serait venu l'enfant ? Ici, encore, sous le voile léger de l'allégorie, la publication *Les Courtisanes du second Empire*, précise : c'était le fils né de la liai-

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 297.

(2) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; pp. 134, 135.

(3) *Confessions de Marguerite Bellanger...* ; pp. 4, 191.

son de l'Empereur avec Mlle Valentine Haussmann, fille du fameux préfet de la Seine. Cette liaison n'avait pas échappé au monde de la cour. « Les méchantes langues osaient prétendre que le souverain avait à son endroit des sentiments particulièrement tendres (1). » Naturellement, on a protesté contre la supposition : « D'aimer à la regarder n'est pas un grand crime, et, bien sûr, notre Empereur n'en a pas commis d'autre pour elle, » dit une familière de la cour (2). La défense est molle et n'impose pas la conviction. N'empêche qu'un soir, à un bal des Tuileries, Mlle Valentine Haussmann, ayant, par mégarde, pris la place de Mme Oscar de Vallée (3), celle-ci lui dit assez aigrement : « Je vous cède la place, mademoiselle, car l'on voit bien que vous êtes la maîtresse ici (4). » Ce qui établit la liaison et réfute par la même occasion la supposition de la fausse maternité de Marguerite Bellanger au bénéfice d'un fils de Mlle Valentine Haussmann, c'est que le fils qu'elle eut de ses relations avec l'Empereur naquit près d'un an après celui de Margot, exactement le 26 janvier 1865 (5). Ce fils, appelé Jules-Adrien, demanda, — pourquoi ? — le 20 décembre 1883 à prendre le nom de Hadot. Je tiens de personnes, ayant connu particulièrement ce fils de Napoléon III, que ce changement de nom eut lieu par adoption.

(1) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire...* ; p. 123.

(2) COMTESSE STÉPHANIE DE TASCHER DE LA PAGERIE, *Mon séjour aux Tuileries...* ; t. II, p. 205.

(3) *Les Courtisanes du second Empire...* ; p. 100.

(4) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire...* ; p. 123.

(5) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 45.

M. Hadot était trésorier-payeur général à Melun, et passait pour avoir épousé une maîtresse du duc de Morny. Quant à Mlle Valentine Haussmann, elle se maria le 23 février 1865 (1) à Joseph-Maurice, vicomte de Pernetty, d'avec qui elle se sépara de corps le 21 juin 1883, le divorce n'ayant été prononcé qu'au mois de janvier 1887. En février 1894, elle se remaria avec M. Georges Raynouard, et mourut en 1898, laissant de son premier mariage un fils, Charles-Eugène-Marie-Didier Pernetty, né à Neuilly-sur-Seine le 27 juin 1867 et disparu, en 1910, dans un accident de mer (2). Ces dates, sèches et nues, n'autorisent donc pas la confusion. Le fils de Marguerite Bellanger prit le nom de Charles Lebœuf, qui était celui de Margot, et fut élevé par une veuve, bijoutière rue des Moulins, et ensuite rue de Richelieu. Après la mort de sa mère, il se maria et, de ses rentes, obscurément et paisiblement, s'en fut vivre à Passy. Un imposteur, qui était camelot et mourut à l'Hôtel-Dieu, en 1902, crut pouvoir se dire le fils de Marguerite et de l'Empereur. A la vérité, son acte d'état civil le prouvait né, en légitime mariage, Marie-Joseph-Paul, de Charles-Casimir Bellanger et Pauline-Célestine Fosbender (3). Le vrai Bellanger, lui, ne demandait sur son nom que le silence et l'oubli.

Maintenant se pose la question : était-il le fils de l'Em-

(1) C'est la date donnée par M. CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 45. — M. PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, dans leur *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire...* ; p. 127, indiquent celle du 14 mars 1865.

(2) PAUL GINISTY et M. QUATRELLES-L'ÉPINE, *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire...* ; p. 127.

(3) *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1331, 20 janvier 1912, col. 802, 803.

pereur ? Un document capital demeure à cet égard, trouvé en 1870, dans les papiers de l'Empereur, dans une enveloppe cachetée à l'N couronnée, portant la mention de la main de Napoléon III : *Lettres à garder* (1). De ces lettres, la première est adressée par Marguerite Bellanger à M. Devienne, premier Président de la Cour de Cassation. Ce fut lui qui fut chargé d'une enquête sur l'accouchement de Marguerite Bellanger, et, si l'enquête doit être contestée, de la négociation qui aboutit au désaveu, réel ou imposé, de la paternité de l'Empereur. M. Devienne alla trouver la belle, momentanément exilée, dans son Anjou natal. Il la trouva, paraît-il, en rustique déshabillé, dedans la ferme paternelle (2). De ce voyage il rapporta donc la lettre qui suit, et du texte de laquelle il est impossible de conclure si Margot joua la comédie de la maternité. Il est bien certain qu'elle a accouché, qu'elle a commis quelque fraude, — mais laquelle ? — et tout le reste est inintelligible. Je donne cette pièce qui laisse, une fois de plus, le champ libre aux hypothèses qu'on voudra faire.

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, p. 56.

(2) « M. Devienne a raconté lui-même, qu'arrivé certain jour, pour la signature de ces pièces, au village de Villebernier, en Anjou, et s'étant rendu au débotté dans la ferme où Margot abritait momentanément son importance, il la trouva en capeline grossière, sabots et jupon court, charmante ainsi, attablée, en compagnie de ses bonnes gens de parents, autour d'une soupe aux choux flanquée de pichets de cidre. Elle s'excusa de le recevoir en pareil lieu, le pria de retourner à Saumur, où elle irait le rejoindre le soir même, le conduisit avec force révérences jusqu'à sa voiture : « Bon voyage, monsieur le président, et à ce soir, à vos ordres. » Et, voyant que personne ne pouvant l'entendre, elle ajouta avec son sourire le plus explicite : « Et tu sais, mon vieux, tu vas me payer à souper ! » — LOUIS BEAU, *Le Figaro*, 19 octobre 1870 ; GASTON CALMETTE, *Le Figaro*, 25 novembre 1886.

MONSIEUR,

Vous m'avez demandé compte de mes relations avec l'Empereur et, quoi qu'il m'en coûte, je veux vous dire toute la vérité. Il est terrible d'avouer que je l'ai trompé, moi qui lui dois tout; mais il a tant fait pour moi que je veux tout vous dire; je ne suis pas accouchée à sept mois, mais bien à neuf. Dites-lui bien que je lui en demande pardon.

J'ai, Monsieur, votre parole d'honneur que vous garderez cette lettre.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée (1).



Voici, maintenant, la lettre de Marguerite à l'Empereur. Elle est tout aussi ambiguë et on ne parvient pas à comprendre de quel genre de faute elle réclame le pardon :

CHER SEIGNEUR,

Je ne vous ai pas écrit depuis mon départ, craignant de vous contrarier; mais, après la visite de M. Devienne, je crois devoir le faire, d'abord pour vous prier de ne pas me mépriser, car sans votre estime je ne sais ce que je deviendrais; ensuite pour vous demander pardon. J'ai été coupable, c'est vrai, mais je vous assure que j'étais dans le doute. Dites-moi, cher Seigneur, s'il est un moyen de racheter ma faute et je ne reculerai devant rien; si toute une vie de dévouement peut me rendre votre estime, la mienne vous appartient, et il n'est pas un sacrifice que vous me demandiez que je ne sois prête à accomplir. S'il faut, pour votre repos, que je m'exile et passe à l'étranger, dites un seul mot et je pars. Mon cœur est si pénétré de reconnaissance pour tout le bien que vous m'avez fait que souffrir pour vous serait bien du bonheur. Aussi la seule chose dont, à tout prix, je ne veux pas que vous doutiez, c'est de la sincérité et de la profondeur de mon amour pour vous.

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* : t. I, p. 56, 57.

Aussi, je vous en supplie, répondez-moi quelques lignes pour me dire que vous me pardonnez. Mon adresse est : Madame Bellanger, rue de Launay, commune de Villebernier, près Saumur. En attendant votre réponse, cher Seigneur, recevez les adieux de votre toute dévouée, mais bien malheureuse

MARGUERITE (1).

Ces deux documents furent remis à l'Empereur par l'entremise du successeur de Mocquard, M. Étienne Conti, sénateur, conseiller d'État et chef du cabinet de Napoléon III, qui, naguère, avait comiquement encourru la disgrâce de Balzac désireux d'incognito (2), et qui mourut en 1872. Ce fut à M. Conti que M. Devienne écrivit :

COUR IMPÉRIALE DE PARIS.
Cabinet du Premier Président.

Paris, le 19 février 1868.

MONSIEUR LE CONSEILLER D'ÉTAT,

Je vous serai très reconnaissant si vous voulez bien remettre ma lettre ci-jointe à Sa Majesté.

Veillez agréer, avec mes excuses, l'expression de mes sentiments de haute considération.

Le premier président,
DEVienne (3).

La situation de M. Adrien-Marie Devienne, à cette époque, était considérable. Né à Lyon le 2 février 1802, il était entré

(1) *Papiers et correspondance de la famille impériale...* ; t. II, pp. 57, 60.

(2) D'Ajaccio, où il passait, Balzac écrivait, le 1^{er} avril 1838, à Mme Hanska, à Wierzchownia (Ukraine) : « Il m'est arrivé le malheur d'être reconnu par un maudit étudiant en droit de Paris, qui est revenu se faire avocat dans sa patrie et qui m'avait vu à Paris. De là un article dans le journal de la Corse. Et moi qui voulais tenir mon voyage à peu près secret ! Hélas ! Hélas ! Quel ennui ! » — L'article en question avait paru le 31 mai précédent. — H. DE BALZAC, *Lettres à l'Étrangère* ; 1833-1842 ; Paris, s. d., in-8, t. I, p. 471.

(3) *Papiers et correspondances de la famille impériale...* ; t. I, p. 58.



MARGUERITE BELLANGER

Buste par CARPEAUX.

fort jeune, à vingt-trois ans, dans la magistrature, sous la Restauration. La monarchie de Juillet au pouvoir, M. Devienne délaissa les cours obscures et départementales où il végétait et ambitionna le laurier politique. Marié à Lyon, le 20 mai 1832, à Marie-Caroline-Beatrice Vinant (née à Lyon le 10 mai 1811 et y décédée le 27 avril 1857), il avait peut-être une double espérance de gloire et de fortune à satisfaire. Ce lui réussit, puisque donnant sa démission de président du tribunal de Lyon, il alla, de 1843 à 1848, siéger au Palais-Bourbon. Il le quitta, cependant, et pour retourner, en 1862, à Lyon, mais comme Procureur général. Mais sa place n'était-elle point à Paris ? Il l'estimait, et, en haut lieu, on ne lui fit pas le chagrin d'y contredire. En 1858, M. Devienne était appelé au siège de Premier Président de la Cour Impériale de Paris. Le 15 mars 1865, il entra au Sénat, et, en remplacement de M. Troplong, à la Cour de Cassation, comme premier Président. Toutes ces faveurs expliquent peut-être, quelque peu, la diligence habile et le soin discret apportés par M. Devienne dans sa délicate et confidentielle mission. Aussi la publication des documents ci-dessus donnés, causa-t-elle, en 1870, un scandale retentissant (1).

M. Devienne, à ce moment, s'était réfugié à Bruxelles, où les journaux constataient son assiduité au théâtre de la Monnaie (2). Au lendemain même de la publication, le

(1) Ces lettres parurent, tout d'abord, dans *Le Rappel*, *La Cloche* et *L'Électeur libre*.

(2) A. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; p. 35.

gouvernement, qui en était l'auteur directement responsable, prit contre M. Devienne un décret qui doit figurer ici, parmi les pièces de ce dossier de Marguerite Bellanger :

Le Gouvernement de la Défense Nationale,

Considérant que, de documents d'une nature probante et devenus publics, il résulte que M. Devienne, premier Président de la Cour de Cassation, aurait gravement compromis la dignité de magistrat dans une négociation d'un caractère scandaleux ; considérant que M. Devienne, mandé pour donner des explications, ne s'est pas rendu à l'invitation qui lui a été adressée ; considérant que, placé à la tête du premier corps judiciaire de la République, M. Devienne est absent de Paris à l'heure du péril national ;

Décrète :

M. le premier Président Devienne est déféré disciplinairement à la Cour de Cassation, qui statuera conformément aux lois.

Fait à Paris, le 23 septembre 1870.

Pour la Garde des Sceaux, ministre de la Justice,

Par délégation :

Le membre du gouvernement de la Défense Nationale,

Emmanuel ARAGO (1).

Dès que le décret lui fut parvenu, M. Devienne protesta par une lettre publique à M. Crémieux, ministre de la Justice. Ce sera la cinquième pièce de notre dossier :

A Monsieur le Garde des Sceaux.

29 septembre 1870.

Monsieur le Garde des Sceaux,

J'accepte avec empressement la décision que vous avez prise par votre arrêté du 23 de ce mois. Elle me donne un moyen légitime et régulier d'expliquer toute ma conduite et de détruire les imputations dont je suis l'objet.

(1) *Journal officiel de la République Française* ; samedi, 24 septembre 1870, n° 263, p. 1595.

Je serai le premier à solliciter une décision quand cela sera possible. Mes explications ne seront ni longues, ni difficiles. Elles démontreront que les allégations et interprétations que les journaux ont répandues sont à mon égard absolument erronées. Je suis certain de n'avoir pas mis en oubli le soin de ma dignité dans une occasion où j'ai rempli ce que je considérais et considère encore comme un devoir.

Recevez, Monsieur le Garde des Sceaux, l'assurance de ma haute considération.

DEVIIENNE (1).

Cette première protestation du magistrat fut complétée, quelques jours plus tard, par une seconde adressée au délégué du ministre de la Justice. Tout en demeurant dans le vague d'une défense commandée par le décret qui le frappait, M. Devienne apportait dans ce second document quelques renseignements un peu plus explicites. Mais, une fois encore, aucun détail précis à tirer de ce sommaire plaidoyer :

A Monsieur Etienne Arago.

Bruxelles, 2 octobre 1870.

Monsieur,

Les journaux officieux et officiels du gouvernement ont tellement multiplié contre moi leurs attaques que j'y ai trouvé d'abord un arrêté sous la signature de M. le Garde des Sceaux, puis un second rendu par vous.

J'ai répondu hier à M. Crémieux avec la déférence qui est due à sa situation hiérarchique. Mais, avec vous, je n'ai pas les mêmes raisons pour contenir mon indignation.

Vous livrez à la publicité et aux commentaires de la plus violente de vos feuilles officieuses, des documents qui, suivant vous, établiraient l'indignité du premier magistrat de votre pays. Vous les mettez au jour sans hésitation, que dis-je, avec empressement, et le lendemain, vous

(1) A. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; p. 35.

appuyant sur le scandale que vous avez fait ainsi vous-même, vous décrêtez d'accusation un vieillard honoré jusque-là. Il ne vous est donc pas venu seulement à la pensée que vous pouviez vous tromper ?

Quand la situation du pays permettra une discussion loyale et régulière, je prouverai que je n'ai pu compromettre ma dignité dans des négociations d'un caractère scandaleux auxquelles j'ai toujours été complètement étranger ; que votre police, vos journaux et vous-même, entraînés par le plaisir de frapper un adversaire politique, vous m'avez aveuglément diffamé à l'occasion d'un fait tout autre que ceux que vous voulez m'imputer.

Vous faites appel à l'exécution des lois ; je l'invoque à mon tour bien plus énergiquement. Le jour de la justice arrivera et c'est avec impatience que je l'attends.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

DEVIENCE (1).

Ces deux protestations contradictoires, et passablement embarrassées, appellent quelques réflexions. Dans la première, M. Devienne reconnaît le fait de son intervention dans l'affaire Marguerite Bellanger ; dans la seconde, il paraît la nier. Et puis, que signifie cette phrase : « Vous m'avez aveuglément diffamé à l'occasion d'un fait tout autre que ceux que vous voulez m'imputer ? » C'est du galimatias tout pur où, vraisemblablement, il faut lire : « ... à l'occasion d'un fait tout autre *que celui que* vous voulez m'imputer ». Mais ce sont là brouilles et vétilles. De l'ensemble se dégage l'impression quel'accusé a une défense toute prête, et facile à produire. Laquelle ? Malheureusement il ne fait que le laisser supposer. « Le moindre grain de mil eût mieux fait notre affaire. » Il a considéré son intervention comme un devoir. S'imaginait-il couvert par l'ordre de l'Empereur ? Ou bien,

(1) A. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; pp. 35, 36.

ici, une fois encore, l'idée d'une comédie surgit, et je me fais l'écho d'une supposition déjà faite. L'Impératrice, — je répugne à mêler ce nom à ce débat, mais ici la nécessité de la démonstration m'en fait une loi, — l'Impératrice ayant appris la naissance d'un fils de Marguerite Bellanger et ayant cru que ce fils était de l'Empereur, aurait-elle demandé des explications ? Pour la rassurer, et détruire la fable d'un bâtard impérial, aurait-on imaginé la comédie de l'enquête, demandé et dicté les lettres de Margot ? Sur le vu de ces pièces, l'Impératrice aurait été rassurée. J'observe que c'est là ce que soutint, le 21 juillet 1871, M. Devienne, devant la cour de Cassation où il comparut pour expliquer son rôle. Aux termes des statuts de la famille impériale, c'était au Premier Président qu'incombait la mission de conciliation et d'apaisement imposée par le Code civil, toutes les fois qu'il y avait entre les deux époux instance en séparation ou rupture dans les rapports (1). Ce fut, assura-t-il, dans ces conditions, qu'il remplit sa mission auprès de Marguerite Bellanger. On le crut, et, le 21 juillet 1871, la cour de Cassation, par son arrêt, le déchargeait de l'accusation de faute professionnelle. Il reprit donc ses fonctions de Premier Président, les remplit jusqu'à la limite d'âge, mais survécut de peu à sa retraite. Le 9 juillet 1883 il décédait dans le Rhône, en son château de Montgriffon, dans la commune de Chaponost. Donc, de son aveu, dans cette affaire, il n'avait été que le mandataire de l'Empereur et de l'Impératrice. Mais, l'Impératrice ignorait-elle qu'à cette date l'Empereur avait deux fils parfaitement vivants,

(1) GASTON CALMETTE, *Le Figaro*, 25 novembre 1886.

les enfants d'Éléonore Vergeot, la maîtresse de Ham ? Cette ignorance seule, et elle paraît bien improbable, expliquerait son besoin de savoir la vérité sur la nouvelle paternité attribuée à son mari. Sinon... Mais, une fois de plus, c'est retomber au roman et à l'imbroglio. J'y ajoute ce trait que je ne commente pas : c'est qu'au fils né le 24 février 1864 de Marguerite Bellanger, l'Empereur acheta le château de Mouchy, dans la commune de Liancourt-Rantigny (Oise) (1). Qu'on imagine ou qu'on suppose sur cet achat ce qu'on voudra. Pour moi, je le déclare, je n'y comprends plus rien et je devine dans ce vaudeville des ficelles que je ne saisis pas.

*
* *

De sa liaison avec l'Empereur, « Margot-la-Rigoleuse » avait tiré des ressources suffisantes pour envisager sans craintes les conséquences financières de la chute de l'Empire. Elle s'était fait construire, avenue de Friedland, un hôtel qu'en 1870, elle céda à sa camarade de noce, Antoinette Léniger (2). De plus, elle possédait à Villeneuve, non en Touraine, comme cela a été dit avec un beau mépris de la géographie (3), mais en Seine-et-Marne, sous Dammartin, un beau château. En Touraine et dans le Soissonnais elle avait des terres, et, au surplus, de belles et bonnes rentes,

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 45. — Ce château coûta, assura-t-on, 700.000 francs. « Quatre cent mille seulement furent déclarés dans l'acte de vente ; Sa Majesté, habituée à la fraude, trouvait ainsi le moyen de faire perdre quatorze mille francs au Trésor public. » — VICTOR VINDEK, *L'Empereur s'amuse...* ; p. 242.

(2) MARIE COLOMBIER, *Mémoires ; Fin d'Empire...* ; p. 136.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 299.

qui lui permettaient de commanditer plusieurs affaires, notamment une maison de dentelles aux environs de la Banque (1). Cette fortune, trop mal dissimulée pour demeurer inconnue, a fait écrire à un libelliste qu'elle « aspirait, comme une lamproie, tout ce qui était à la portée de ses suçoirs, millions et le reste, et c'est une pieuvre qu'on ne saurait traiter, sans injustice, de bouche inutile (2) ». Ces obscènes insinuations donnent le ton de la petite presse de 1870 à son égard. A cette époque, la publication des lettres au « cher seigneur » la mettait en vedette et à la mode du jour. Le journal *Le Pays* affirmait qu'elle « languit d'amour en Allemagne, les yeux fixés sur Wilhelmshoehe (3), comme Clytie tournée vers le soleil jusqu'à ce que la Providence, la prenant en pitié, mette fin à sa passion par une bonne petite vérole (4) ». Ce vœu cruel était surperflu. On disait encore qu'elle venait de faire une fin avec cet Anglais, « tantôt lord, tantôt officier, épousseur à tour de rôle des drôlesses signalées, des bonnes manquées par Dumolard,

(1) *Souvenirs d'un vieux Nantais...* ; p. 234.

(2) *Histoire des amours, scandales et libertinages des Bonaparte* ; s. l. [Paris], s. d. [1870]. in-fol., p. 3.

(3) On sait qu'après la capitulation de Sedan, le château de Wilhelmshoehe, ancienne résidence du roi Jérôme, pendant son règne de Westphalie, avait été donné à Napoléon III comme lieu de captivité.

(4) A. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; p. 36. — Il y a même mieux. Un libelliste insinue que Marguerite Bellanger mourut à cette époque empoisonnée par Napoléon III ! « Mlle Bellanger, écrit-il, est morte à Cassel, au mois de novembre 1870 ; elle s'était empressée de se rendre auprès de son amant prisonnier : qui sait si sa mort ne cache pas un nouveau crime qui assure désormais sa discrétion ? » A la fable, Margot ne donna un démenti que quinze ans plus tard, en mourant, pour de bon, cette fois. — Cf. VICTOR VINDEK, *L'Empereur s'amuse...* ; p. 242.

et des veuves d'assassins célèbres (1) ». A la vérité, elle ne songeait point encore au mariage, et, dans sa retraite, elle se consolait par plusieurs intrigues qu'elle menait de front, « comme s'il y avait pour les grandes amoureuses une loi fatale qui les condamne à la galanterie à perpétuité (2) ». Elle subissait sa destinée. Mais ce ne dura pas, et, un jour vint, où elle aussi, comme toutes les filles de son bord, eut soif de la respectabilité et le désir d'une réhabilitation. On a dit qu'alors elle épousa un officier de marine anglais du nom de Coulback, lequel, un jour, s'embarqua pour les grandes Indes et n'en revint pas (3). L'officier est un mythe; le Coulback est une hypothèse. Plus simplement Julie Lebœuf convola en noces, justes, cette fois, avec un Prussien du nom de Kulbach, avec lequel, très promptement, elle se brouilla. Mais, à ce petit malheur conjugal elle survécut. Ce fut par accident que la Mort la prit. Au cours d'une promenade dans le parc de son château de Villeneuve-sous-Dammartin, elle eut froid. Un bain, qu'on lui ordonna mal à propos, fit déclarer une péritonite de laquelle le docteur Fieuzal fut impuissant à la tirer. Son agonie fut rapide et sinistre. Dans son château une vieille servante, maîtresse gaillarde, fit le vide, écarta le curé du village accouru, claqua la porte au nez de la parenté. Et Marguerite demeura seule, veillée par cette Gothon balzacienne. Seule, Dieu ! avec quelle fièvre aux tempes, quelle sueur d'agonie au front, quels déchirements dans ce corps chaud encore de tant de

(1) A. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; p. 36.

(2) *Souvenirs d'un vieux Nantais...* ; p. 234.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 297.

caresses anciennes ! Seule, Margot-la-Rigoleuse, la cascadeuse de l'École militaire, l'intrépide soupeuse du Café Anglais et d'ailleurs ! Seule, oui, au milieu de ses splendeurs, de ses richesses, châtelaine damnée de ce domaine où son agonie râlait lugubrement dans le nocturne silence. Et, brusquement, la Mort la balaya (1). C'était le 23 novembre 1886. Le lendemain, tandis qu'on la mettait au dernier lit, ce lit de planches dures où la chair expie les mollesses de la vie, l'imprimeur tirait l'avis par lequel cette mémoire effacée se rappelait une suprême fois au souvenir déjà vacillant des vivants :

M

Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de

MADAME KULBACH
née JULIE LEBŒUF

Décédée le 23 novembre 1885, dans sa 46^e année, en son château de Villeneuve-sous-Dammartin (Seine-et-Marne).

Qui se feront à Paris le samedi, 27 courant, à midi très précis, en l'église de Saint-Pierre de Chaillot, sa paroisse.

On se réunira à l'Église.

DE PROFUNDIS !

De la part de Monsieur Kulbach, son mari; de Monsieur Charles Lebœuf, son fils; de Monsieur et Madame Jules Lebœuf, ses frère et belle-sœur; de Mesdemoiselles Marguerite et Geneviève Lebœuf, ses nièces; de toute sa famille et de ses amis.

L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse.

(1) « Marguerite Bellanger, cette belle créature inconsciente, est morte en Dieu en son château de Villeneuve. Elle s'appelait de son vrai nom Julie Lebœuf. Ses amants éconduits l'appelaient Julie la Vache, mais rien ne l'empêcha d'arriver triomphante à l'Empereur des Français. » ARSÈNE HOUSAYE, *Les Confessions...*; t. VI, p. 271.

Dans la 27^e division, à la 7^e ligne de la partie Ouest, sous le n^o 15 Nord, Marguerite Bellanger trouva l'abrid'une chapelle de famille. Bourgeoise petite chapelle ! Dans son sonore et glacial écho, à qui se penche sur elle comme sur une conque marine, il semble que, confusément et lointainement, gronde encore le joyeux éclat de rire de la haute noce impériale, dont une des dernières coryphées gît ici sous des couronnes fanées et des candélabres où la bougie a coulé son suif, comme dans ces soirs d'orgie où les lumières crépitent et meurent parmi les argenteries ternies des tables saccagées par l'orgie morte...





V

« IL AIMA LA FEMME... »

Maitresses faussement attribuées à Napoléon III. — Liaisons qui ont pour elles de plus sérieuses autorités. — Mme de Brimont. — Mlle Hamaekers et son suicide. — Mlle Alexandre. — La démission de Mme de Malaret. — Mme Greville et la scène de jalousie de Mme X... — La femme de lettres naïve et audacieuse. — La maîtresse belge et les faiblesses de l'Empereur. — Mme Kalergi ou la fausse héroïne du coup d'État. — Le roman scandaleux de Mme de Persigny. — « Cancans » sur son intimité avec Napoléon III. — Les galanteries de la duchesse. — Ruine du ménage malgré les enfants. — Apparition de Gramont, duc de Caderousse. — Vie galante et fastueuse de ce jeune seigneur. — Abandon dans lequel meurt Persigny. — Les trois mariages de sa femme. — La comtesse de la Bedoyère. — L'indignation de Viel-Castel. — Mme de Cadore. — La chute de l'Empire. — La dernière maîtresse de Napoléon III. — Le souverain déchu et les femmes. — Touchant et galant symbole de ses funérailles.



ERTES, oui, « il aimait la femme » et les femmes, et qui y contredirait en feuilletant les pages de son roman multiple et divers ! « Il aimait la femme. »

Phrase qui résume l'essentiel de sa psychologie simple et sans complications. Il est l'éternel quêteur de plaisir et de volupté au long des jours de malheur, d'exil et

de gloire que lui tisse la plus étonnante et la plus napoléonienne des destinées. En Suisse, c'est la mélancolie tendre, parée de fadeurs germaniques qu'il a trouvée parmi les amoureuses helvétiques; en Angleterre, la passion contenue lui a glissé ses secrètes ardeurs aux lèvres de la fille du brasseur de Sussex; à l'Italie il a demandé ces fougues électriques qui brûlent et corrodent les moelles, et sur la bouche de Margot, c'est la vieille France amoureuse, galante, amie de son plaisir et du plaisir des autres, qu'il a baisée, humide du champagne des noces et festins présidés par le cruel Éros. Il a goûté à toutes les voluptés, tarauté par ce désir de l'inconnu et de l'imprévu, rêveur d'une Cythère nouvelle au delà de chaque sentier parcouru et battu. Aucune des joies espérées et cherchées ne s'est dérobée à lui. C'était un Bonaparte; quoi! un Napoléon et l'Empereur, et puis, « il a le don de se faire aimer (1) ». De ce don il a usé avec abondance. Et pourtant, après toutes les biographies tentées déjà dans ce volume, la somme de sa vie sentimentale et amoureuse n'a point été donnée encore. A ces figures évoquées, bien d'autres demeurent à ajouter, moins grandes, moins lumineuses, moins puissantes par la passion ou la durée de la liaison, passantes de passades par qui doit s'achever cette enquête.

Ici encore bien des légendes et bien des erreurs doivent être balayées. Le soin de la précision commande, tout d'abord, d'écarter ces prétendues maîtresses, héroïnes de

(1) IMBERT DE SAINT-AMAND, *Les Femmes des Tuileries ; L'Apogée de Napoléon III* (1860); Paris, s. d., in-18, p. VII.

roman (1), ou de pis. L'histoire n'a que faire de ces contes par lesquels on lui voudrait donner le change. Baliverne que la prétendue liaison de l'Empereur avec une Paulette de Lérignan, figure allégorique dont il est bien inutile de rechercher l'original, qui n'exista point (2). Conte aussi que la prétendue liaison de l'Empereur avec Mme de Metternich. « Cette assertion est fausse », dit, péremptoirement, l'ennemi personnel de Mme de Metternich (3). Conte encore que celui des amours de Fanchette, la cabotine, autorisée, un jour, à venir en cachette aux Tuileries, et surprise par l'Impératrice dans le temps que l'Empereur lui pince les mollets (4). Conte, enfin, que l'extraordinaire et invraisemblable odyssée de cette femme appelée, par un même auteur, de trois noms différents : lady Stuart (5), comtesse Ellen ou lady C... Chimère que cette maîtresse du sénateur Argentin, — Argentin, parfaitement ! — nommée Malaga, qui « d'après de récentes chroniques » aurait « possédé pendant quelques jours les faveurs du *Doux seigneur* de Marguerite B... (6) ». Et qu'est-ce que ce machiavélique projet par lequel on pousse l'Empereur à coucher « avec une drôlesse jeune et merveilleusement belle, mais atteinte d'un mal terrible » ? Napoléon III la vit, mais, « il ne la

(1) Cf. GASTON STIEGLER, *Amours tragiques de Napoléon III* ; Paris, s. d [1911], in-18.

(2) La marquise DE TAISEY-CHATENOY, *A la cour de Napoléon III...* ; p. 241..

(3) PIERRE DE LANO, *La Cour de Napoléon III...* ; p. 120.

(4) La marquise DE TAISEY-CHATENOY, *A la cour de Napoléon III...* ; p. 152,

(5) PIERRE DE LANO, *Un drame aux Tuileries sous le second Empire...* ; p. 3.

(6) Lemaire, avocat, secrétaire particulier du comte Alfred de la Guéronnière, *La Maison des jolies filles ou les débauches d'un Sénateur de l'Empire* ; Bruxelles, Paris, 1871, in-18, p. 21.

souhaita point (1) ». S'il l'admira, ce ne fut donc que platoniquement, comme cette jeune personne à laquelle, au bal de lady Cowley pour la paix de Crimée, il dit : « Mademoiselle, l'Impératrice vous trouve trop belle ! (2). » Mais... Roman ! Roman ! Je fais bonne mesure et j'y ajoute, sans scrupules, cette jeune Anglaise amoureuse (3) et ces demoiselles de Montalan et Emma Livry (4), qui lui sont attribuées avec une facilité qui dispense de la recherche de la paternité de ces allégations scandaleuses.

Des autorités plus sérieuses permettent, toutefois, d'ajouter d'autres noms plus authentiques à la liste des maîtresses de Napoléon III. Ainsi Mme Drouyn de Lhuys, la femme du ministre, dont il s'était « un peu occupé » et qu'un conflit personnel avec l'Impératrice écarta systématiquement des honneurs des Tuileries (5). De même pour Mme de Brimont, comtesse, paraît-il, et qui lui fut présentée par le prince Napoléon. « Si Mme de Brimont connut l'intimité de Napoléon III, on ne peut considérer cette liaison comme l'une de celles qui marquèrent dans la vie du souverain. » Mais, ne l'ai-je point dit que c'est des pas-sades de l'Empereur que j'écris ici ? Mme de Brimont tint un salon, rue du Cirque, mais on le déserta bientôt, à cause de l'ennui qui y régnait. Sous M. Thiers et feu le Maréchal,

(1) PIERRE DE LANO, *La Cour de Napoléon III...* ; p. 113.

(2) SIR WILLIAM FRASER, *My recollections...* ; p. 171.

(3) *Mémoires secrets du second Empire...* ; p. 68.

(4) *La Femme de César ; biographie d'Eugénie Kirpatrik Théba de Montijo, impératrice des Français*, par l'auteur des *Nuits de Saint-Cloud* ; Londres et Genève, 1865, in-8, pp. 23, 24.

(5) COMTE DE REISET, *Mes Souvenirs...* ; t. II, pp. 219, 211.

elle faisait encore, mais en vain, de la politique inutile (1). Maintenant qui donc est-elle cette « petite dame » dont, en 1870, on ne voulait pas dire le nom, et au bénéfice de laquelle l'Empereur avait pris une inscription de rente (2)? Et qui était cette Mme Chanteaud dont Napoléon III eut une fille devenue la comtesse de Molen de la Vernède (3)? Fort heureusement ces questions, sans réponse actuellement, ne sont pas à poser pour toutes les passades de l'Empereur. Il est de ces amoureuses d'une heure ou d'un moment, — porte-monnaie ou sentiment, — dont l'état civil a plus de complaisances pour le curieux. Telle Caroline-Frédérique-Bernardine Hamaekers, la célèbre chanteuse. Celle-là, d'un père ancien soldat d'Austerlitz, aubergiste à Louvain (4), était née, en 1836, dans cette triste petite ville belge d'universités et de couvents. Dans l'estaminet paternel, dix jeunes sœurs traînaient leurs sabots. De cette médiocrité Eugène Scribe, par hasard, la tira et la fit entrer à l'Opéra. C'était en 1857. Le duc de Morny l'y remarqua et elle n'eut aucune raison valable pour lui être cruelle, de même qu'à Auber et à quelques autres. Elle fut une des chanteuses de la chapelle des Tuileries, — et de l'intimité de Napoléon III. De lui elle tint, et garda longtemps, une parure d'émeraudes. Vieille, égrenant ses souvenirs, et n'en livrant que ce que sa tardive pudeur autorisait, elle confessait : « Il s'amusait

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 65.

(2) Lettre de Maxime Pol à M. Piétri ; Paris, 1^{er} octobre 1870. — H. POULET-MALASSIS, *Papiers secrets et correspondance du second Empire...* ; p. 87.

(3) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 45.

(4) *Le Soir* (de Bruxelles), 26 octobre 1912.

de moi comme d'un enfant, mais rien de sérieux (1). » En effet, elle vint et passa. Jusqu'en 1870 le succès lui demeura fidèle. Puis elle se survécut, et l'âge vint et aussi la misère. Il y a quelques mois, Mlle Hamaekers se jetait par une des fenêtres de sa maison, n° 62, rue Franklin, à Bruxelles. Transportée à l'hôpital Saint-Jean, le 23 octobre 1912, elle renouvela sa tentative désespérée et se coupa la gorge avec les débris d'un verre (2). Le lendemain elle était morte. Des amis accourus exaucèrent son suprême vœu de coquetterie, et, sous des chrysanthèmes elle fut couchée dans un cercueil doublé de satin blanc (3). Ah ! l'émouvant roman qui demeure à écrire sur les maîtresses vieilles et misérables (4) !

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...* ; p. 173.

(2) « BRUXELLES, 24 octobre [1912]. — Mlle Hamaekers, la brillante chanteuse légère de l'Opéra de Paris et de la Monnaie de Bruxelles, agonise en ce moment sur un lit d'hôpital. Dans un accès de fièvre chaude, elle avait voulu, il y a quelques jours, se jeter par la fenêtre de son appartement, rue Franklin. On la soignait depuis dans le service du docteur aliéniste Debouck, à l'hôpital Saint-Jean. Hier, elle s'est coupé la gorge avec les débris d'un verre laissé imprudemment en sa possession. On s'attend à la voir expirer d'un moment à l'autre. Née en 1836, ce fut elle qui chanta à la messe du baptême du prince impérial. Elle fut longtemps l'amie de Napoléon III. Elle appartint ensuite pendant vingt ans, comme chanteuse légère de grand opéra et d'opéra comique, à la troupe du théâtre royal de la Monnaie. » — *Excelsior*, 24 octobre 1912.

(3) « Elle n'est pas morte du tout dans l'isolement, loin de ses amis d'autan. Nous étions très nombreux près d'elle. Et toutes ses volontés dernières, écrites par elle avant sa tentative de suicide, — notamment un cercueil de satin blanc et orné de chrysanthèmes blancs, — ont été respectées. Elle a eu aussi le service funèbre à l'église qu'elle avait désigné. » — *Le Soir* (de Bruxelles), 29 octobre 1912.

(4) Voici l'acte de décès de Mlle Hamaekers :

VILLE DE BRUXELLES

Extrait du registre aux actes de décès, année 1912.

N° 2941. — Le vingt-cinq octobre mil neuf cent douze, à onze heures du matin, après constatation, nous Georges Maës, officier de l'état civil de la



Monsieur le fait tout, -
Voulez-vous venir demain
samedi ou me trouver
ici toute la journée.

With love & respect,

Persigny

Cher Monsieur
C. Persigny

Lettre autographe du duc de Persigny.

(Collection d'autographes Hector Fleischmann.)

Sur la rapide aventure de ces fugitives amoureuses, Viel-Castel et quelques autres mémorialistes nous renseignent quelquefois avec précision, et, grâce à eux, il est possible d'indiquer avec certitude l'heure des succès, sitôt suivie de celle de leur oubli. Un rapport de police du 7 février 1854, mentionne : « Il est beaucoup question d'une demoiselle Alexandre qui serait, pour le moment, la rivale préférée par l'Empereur (1). » D'où vient cette demoiselle Alexandre ? Mystère. Mme de Malaret, dame de l'Impératrice, est mieux connue. En février 1835, le bruit circule au faubourg Saint-Germain qu'elle donne sa démission pour n'avoir pas à repousser les propositions de l'Empereur. « J'ignore, dit Viel-Castel, en se faisant l'écho de cette nouvelle, j'ignore si Mme de Malaret donne sa démission, mais ce que je sais, c'est que la dame n'est pas femme à s'effrayer de telles propositions et que sa farouche vertu a été surprise, il n'y a pas longtemps, toute soumise aux entreprises amoureuses du colonel Fleury, auquel elle avait ouvert, je ne dirai pas seulement ses bras, mais la grande route du plaisir, si bien absorbée, qu'elle s'est laissée surprendre (2). » Pour quatre

ville de Bruxelles, dressons l'acte de décès de Caroline-Frédérique-Bernardine Hamaekers, sans profession, décédée le vingt-quatre de ce mois, à trois heures et demie après-midi, rue Pachéco, n° 52, 4° D^o, domiciliée rue Franklin, n° 62, 5° D^o, âgée de septante six ans, quatre mois, douze jours, née à Louvain, fille de Guillaume Hamaekers et d'Anne-Catherine Vanderwalen, conjoints, décédés. Sur la déclaration de Charles Heusquin, directeur de l'hôpital Saint-Jean, âgé de trente-six ans, et de Victor Schotte, employé, âgé de vingt-huit ans, domiciliés à Bruxelles.

Ch. HEUSQUIN V. SCHOTTE G. MAES.

Les documents donnés ici sur Bernardine Hamaekers me sont communiqués par mon excellent ami Otto Friedrichs.

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 133.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. III, p. 109.

autres maîtresses de passage nous avons à suivre Viel-Castel. C'est, tout d'abord, le 11 janvier 1858, « une jeune et jolie Anglaise », Mlle Sniell (1); le 9 mars suivant, une Américaine, « qui sort, on ne sait d'où (2) »; le 21 avril, « la jolie Mme Gréville » qu'à un bal de Mme Walewska, l'Empereur intrigue pendant une heure. « Enfin, avant de soulever la barbe de son masque, à lui faire comprendre qu'il était l'Empereur, il lui a parlé de son portrait qui décore les salons du ministère, et, comme elle émettait des doutes, il lui a dit : « Voyez ce petit salon de repos, il n'y a que l'Empereur et l'Impératrice qui puissent y entrer », et il y est entré (3). » Manœuvre, qui, sans doute, a dû convaincre Mme Gréville. A un bal du 7 mars 1859, on la retrouve coquetant avec l'Empereur, ce qui attire à celui-ci une scène de jalousie de Mme X... (4). Le 24 juin 1861, Viel-Castel nous reparle de la fille du peintre Pomeyrac, laquelle « a eu l'honneur de coucher avec l'Empereur et de recevoir, dit-on, vingt-cinq mille francs ». Aussi « la petite Pomeyrac est recherchée (5). » C'est des miettes de la table des grands que se rassasient les petits. A ajouter à cette énumération une femme de lettres, non nommée, qui adresse ses livres à l'Empereur avec des dédicaces brûlantes (6). Ne serait-ce point cette Mme de ***, auteur de *Une saison à Paris*, au sujet de laquelle, le 30 août 1863, Prosper Mérimée écrit à son inconnue : « C'est une personne

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 224.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 255.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, pp. 260, 261.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 32.

(5) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. VI, p. 133.

(6) PIERRE DE LANO, *La Cour de Napoléon III...* ; p. 112.

pleine de candeur, qui a éprouvé un très grand besoin de *plaire* à Sa Majesté, et qui, dans un bal, le lui a dit en termes catégoriques et si clairs, qu'il n'y a que vous au monde qui ne l'eussiez pas compris. Il en a été si stupéfait, qu'il n'a pas d'abord trouvé quelque chose à répondre, et ce n'est que trois jours après, dit-on, qu'il s'est laissé *cosaquer* (1). » Ces *cosaquages* ne sont pas toujours sans danger pour l'Empereur. De Viel-Castel, je cite une autre anecdote qui date de la même année, et qu'il enregistre le 7 octobre, en ces termes :

L'Empereur a eu à Biarritz une nouvelle maîtresse ; c'est une femme jeune, élégante et très excellente écuyère, qui vit maritalement, m'a-t-on dit, avec un Belge qui prête les mains à ce commerce. Or, en revenant de chez M. Fould, l'Empereur a couché avec la dite dame et il y a pris tant de plaisir que le lendemain, à déjeuner, soit fatigue, soit toute autre cause, il s'est trouvé mal et qu'il a eu même quelques heures plus tard une seconde faiblesse (2).

Petit fait signalé à M. le docteur Cabanès, et qui relève de la clinique où il s'entend si bien à diagnostiquer les affections de cœur, et autres, des défunts souverains.

J'arrive maintenant à quelques femmes sur lesquelles il est possible de recueillir certains menus détails. Voici, par exemple, la très belle Mme Kalergi, fille de M. de Nesselrode, grand maître de la police à Varsovie, et nièce du fameux chancelier, « très belle femme (3) », excellente musi-

(1) PROSPER MÉRIMÉE, *Lettres à une inconnue* ; Paris, 1874, in-8, t. II, p. 230.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. VI, p. 272.

(3) GUSTAVE KAHN, *Le Siècle*, 2 décembre 1906. — *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1133, 20 décembre 1906, col. 894.

cienne, à l'avis d'Alfred de Musset (1), mariée, en premières noces, à un banquier levantin, et, en secondes, au général Mouravieff. C'est pour elle que Théophile Gautier écrit les dix-huit strophes, si chaleureusement lyriques, de la *Symphonie en blanc majeur* :

*Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.*

*De quel mica de neige vierge,
De quelles moelles de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau ?*

*Sous la glace où, calme, il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur !
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur (2) ?*

On a supposé que ce fut Mme Kalergi, qui, dans la nuit du 2 décembre 1851, porta à l'Imprimerie Nationale les proclamations et décrets du coup d'État (3). A quoi il a été répliqué qu'elle « était trop bavarde pour qu'on lui confiât aucun secret (4) ». Je ne discuterai point la discrétion de la

(1) A sa sœur Herminie, en 1850, Alfred de Musset écrivait : « L'adresse de Mme Kalergis (*sic*) est rue d'Anjou, n° 8. Pourquoi n'as-tu pas joué devant elle quand elle a passé à Angers ? Elle est très bonne musicienne... » — LÉON SÉCHÉ, *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe* ; Paris, MCMX, in-8°, p. 345.

(2) THÉOPHILE GAUTIER, *Émaux et Camées* ; préface par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française ; Paris, 1887, in-18, pp. 35 à 40.

(3) GUSTAVE KAHN, *Le Siècle*, 2 décembre 1906. — *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1133, 20 décembre 1906, col. 894.

(4) *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 1136, 20 janvier 1907, col. 77.

dame (de cette « femelle éhontée » dont Canrobert fut l'amant, dit un pamphlet) (1), mais je note que les proclamations du coup d'État furent confiées à la diligence dévouée d'un aide-de-camp du Prince-Président, M. de Beville (2), qui, le 3 décembre 1852, fut nommé premier préfet du palais de S. M. (3).

Puis, voici un nom fameux, celui de Mme de Persigny. Elle était née Églé-Napoléone-Albine Ney, en 1832, de Joseph-Napoléon Ney, fils du Ney de la Moskowa et du rond-point de l'Observatoire, et de Marie-Étienne-Albine Laffitte, fille de ce Jacques Laffitte fameux par sa présidence du Conseil des Ministres sous la monarchie de Juillet. C'était une « fort jolie et élégante personne (4) », délicieusement blonde (5) et à laquelle un zézayement naturel, donnait « quelque chose d'enfantin (6) ». Ce fut le 27 mai 1852 qu'elle épousa Persigny.

De Persigny, après ce que j'en ai dit à propos de Mme Gordon et du complot de Strasbourg, je n'ai plus grand'chose à écrire ici. Je rappelle qu'après le coup d'État de Boulogne il avait été condamné par la Cour des Pairs à vingt ans de détention. 1848 l'ayant libéré, le président de la République l'envoya, en 1849, comme ministre pléni-

(1) PIERRE VÉSINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; p. 308.

(2) EUGÈNE TÉNOT, *Paris en décembre 1851 ; Étude historique sur le Coup d'Etat* ; Paris, 1880, in-8, pp. 107, 108.

(3) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Les Salons de Paris...* ; p. 230.

(4) MARQUIS PHILIPPE DE MASSA, *Souvenirs et impressions...* ; p. 143.

(5) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...* ; t. I, p. 40.

(6) MME CARRETTE, *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries...* ; t. I, p. 40. — Lord Malmesbury, au contraire, dit qu'elle « grassoyait. » Cf. *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 316.

potentiaire à Berlin, et, en 1852, l'Empire le créait sénateur et ministre de l'Intérieur. Son mariage fut favorisé par Napoléon III, qui, paraît-il, pour l'établir lui donna un million (1), et accorda à la fiancée 500.000 francs de dentelles et de diamants (2). Cette union où « l'humeur assez excentrique » de Mme de Persigny, contrastait « avec la gravité un peu sombre de son mari (3) », fut, au début, assez heureuse. Le maréchal de Castellane, par deux notes de son journal intime, nous donne le degré de la passion des deux époux. C'est d'abord le 24 décembre 1852, qu'il écrit :

Les chasses de Compiègne suivent leur cours. Le ministre de l'Intérieur, M. de Persigny, et sa femme, fille du prince de la Moskowa (4), sont toujours très amoureux l'un de l'autre. Arrivée à l'hallali, Mme de Persigny s'est mise à sangloter ; M. de Persigny l'a embrassée. Il paraît qu'ils ont continué cet exercice à cheval, d'un cheval à l'autre, en revenant, puis ils sont remontés dans leur chambre et ne sont pas descendus pour le dîner ; on a trouvé cela un peu léger pour l'Empereur (5).

Mais, pour ces manquements-là à l'étiquette, Napoléon III n'avait-il, et ne devait-il pas avoir des indulgences plénières ? Voici maintenant la seconde note de Castellane. Elle est du 31 janvier 1853 :

J'ai été au bal chez le ministre de l'Intérieur. Je ne connaissais pas Mme de Persigny, née de la Moskowa ; elle me paraît avoir

(1) HIPPOLYTE CASTILLE, *Portraits politiques et historiques du dix-neuvième siècle ; Le comte de Persigny* ; Paris, 1857, in-32, pp. 36, 37.

(2) UN ANCIEN HOMME D'ÉTAT, *Galerie photographique des hommes du second Empire ; Le duc de Persigny* ; Bruxelles, Paris, 1864, in-18, p. 8.

(3) Marquis PHILIPPE DE MASSA, *Souvenirs et impressions...* ; p. 143.

(4) Le fils du Maréchal Ney, père de Mme de Persigny, né en 1803, marié en 1828, mourut en 1857.

(5) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. IV, pp. 419, 420.

Das
Testament
Napoleon III.

~~~~~  
Veröffentlicht

von einem

**Verbündeten des Staatsreichs.**

Das Uebersetzungsrecht ist vorbehalten.

—————  
Berlin, 1870.

Verlag von A. Streerath,  
Stalitzer Str. 127.

Preis: 1¼ Sgr.





dix-sept ans (1) ; elle est très agréable et spirituelle. Je la trouve tout bonnement charmante ; j'ai fait mon compliment à M. de Persigny sur sa femme ; il en est très amoureux et en a été enchanté (2).

Et, lord Malmesbury, quelques mois plus tard, n'y contredit point, car, à la date du 23 novembre 1853, il assure de Mme de Persigny qu'elle « est jolie et gaie », et que, lui, le mari, « se montra très tendre pour sa femme (3) ».

Plus tard, en 1855, lors de l'ambassade de Persigny à Londres, sa femme donna dans l'anglomanie. On l'appelait alors plaisamment lady Persington (4). J'examine maintenant ses relations avec Napoléon III. « Bien des cancans furent faits sur son intimité avec le chef de l'État », écrit un individu taré (5). Mais à quelle date doit-on faire remonter ces cancans et peut-on croire qu'ils naquirent dès 1852 ? Je trouve, en effet, dans un libelle ceci : « Fialin acceptait la maîtresse de son maître pour en faire sa femme (6). » C'est donc que Mme de Persigny aurait été la maîtresse de Louis-Napoléon du temps de sa présidence ? Cette hypothèse est peu vraisemblable, et, à la vérité, ce n'est qu'en 1853, à la date du 6 mars, que, dans un rapport de police je découvre le premier de ces « cancans » dont parle Griscelli. Voici le texte de la pièce : « On continue à représenter M. de Persigny comme étant mal avec l'Empereur. Le ministre aurait eu,

(1) Elle avait, à la réalité, vingt et un ans.

(2) *Journal du maréchal de Castellane...* ; t. IV, p. 432.

(3) LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 191.

(4) MARQUIS PHILIPPE DE MASSA, *Souvenirs et impressions...* ; p. 144.

(5) *Mémoires de Griscelli...* ; p. 79.

(6) PIERRE VESINIER, *Les Amours secrètes de Napoléon III...* ; p. 319, et VICTOR VINDEK, *L'Empereur s'amuse...* ; p. 71.

dit-on, à se plaindre de la *galanterie excessive* de l'Empereur vis-à-vis de sa jeune femme (1). » Pourtant, s'il faut en croire Viel-Castel, M. de Persigny n'aurait pas eu grand droit à se montrer trop jaloux, car, dès le 12 août 1852, il notait que, « Persigny est convalescent d'une petite maladie gagnée, dit-on, avec Mme la princesse de B\*\*\*, qui, si elle n'est pas la reine des jardins, est, à ce qu'il paraît, la plus fleurie de toutes les femmes (2) ». C'est donc à l'année 1863 qu'il faut faire remonter la naissance de la publicité donnée à la liaison de Napoléon III avec la femme de son ancien complice. Quand, le 9 septembre 1863, celui-ci sera nommé duc, on fera malignement observer que ses « infortunes conjugales » ont reçu « une douce consolation (3) ». Et, quelques jours après, le 18 septembre, l'inévitable Viel-Castel reviendra à la charge et ricanera : « L'Empereur est heureux en femme de ministre, il couche avec les plus agréables (4). » Mais ce n'est point seulement au souverain que la chronique scandaleuse du second Empire fait borner la libéralité des faveurs de Mme de Persigny. Discrètement, l'éditeur des mémoires du duc, a parlé des « inconséquences de Mme de Persigny (5) ».

Elles étaient de notoriété publique, car elle se galvaudait dans la débauche, dit un contemporain (6), et sa névrose

(1) CHARLES NAUROY, *Les Secrets des Bonaparte...* ; p. 67.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 92.

(3) UN ANCIEN HOMME D'ÉTAT, *Le duc de Persigny...* ; p. 42.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 258.

(5) *Mémoire du duc de Persigny*, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue par M. H. DE LAIRE, comte d'ESPAGNY, ancien secrétaire intime du duc ; Paris, 1896, in-8, p. XI.

(6) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. VI, p. 258.

érotique, « n'était un secret pour aucun de ses invités (1) ». Le ménage était devenu un enfer, où, tour à tour dépendière à l'excès, et économe au ridicule (2), Mme de Persigny offrait l'exemple d'un scandale que les soins et la résignation du mari ne parvenaient plus à cacher au public amusé de voir glorieusement et magnifiquement cocu, un ambassadeur, ministre, membre du Conseil privé de l'Empereur et duc. Ni le fils né de ce mariage, Jean-Michel-Napoléon (mort à Paris le 19 novembre 1885), ni les quatre filles, qu'une délicieuse petite photographie effacée de ce temps, nous montre groupées autour du père au regard triste et navré (3), n'étaient parvenues à ramener, à défaut de paix, tout au moins la décence à ce foyer où siégeaient maintenant le scandale et l'impudeur. « La femme la plus vulgaire, disait Persigny en 1852, est pour moi préférable au plus beau portrait de Raphaël, à la plus admirée de ses vierges (4). » On aimerait savoir s'il était demeuré de cet avis, dix ans plus tard.

(1) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 188.

(2) « Par son humeur vindicative et son caractère capricieux, Mme de Persigny rendait la vie intolérable à son mari, en dépit du grand amour que celui-ci lui témoignait. Elle avait encore un autre défaut : s'agissait-il de sa toilette, elle faisait les dépenses les plus folles, et, sur le reste, qu'on me passe l'expression, elle économisait les bouts de chandelles. Enfin, c'était ce que les Français appellent « une femme qui fait des scènes ». Elle ne cessait de lésiner dans la tenue de sa maison. — [Sir RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...* ; t. II, pp. 53, 54. — Sur les caprices et le mauvais caractère de Mme de Persigny, cf. également LORD MALMESBURY, *Mémoires d'un ancien ministre...* ; p. 246, 272, 282.

(3) Sur les enfants du duc de Persigny, on ne trouve que des renseignements sommaires dans la généalogie de la famille Ney publiée en appendice au volume du comte de la Bédoyère, *Le Maréchal Ney*, avec un portrait et des documents historiques ; Paris, s. d., in-8.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. II, p. 60.

La plus notoire des « inconséquences » de Mme de Persigny fut sa liaison avec Ludovic de Gramont, duc de Cadrouse, dont le nom seul est représentatif d'une époque de fête aux voluptés cabrées menées en ronde par la musique de Jacques Offenbach. Cadrouse, qui devait mourir ruiné et tué par sa vie de fête, à trente ans, le 23 septembre 1865, était né d'un père fieffé original en son temps, qui trouva le moyen de s'acheter pour 50.000 francs de cannes, fouets et cravaches, et pour 20.000 francs de chapeaux (1), ce qui ne l'empêcha point de laisser à l'orphelin qui demeurait après lui, 200.000 francs de rentes (2). Il les dépensa avec une royale somptuosité, hardi, insolent, tuant, le 22 octobre 1862, « pour un petit article pas méchant », M. Dillon dont le ton lui avait déplu (3), jouisseur, fêtard qui, à sa mort, laissait un domino, un costume breton, un costume de pierrot, un costume Louis XIII et un costume Henri IV, dans sa bibliothèque, ce qui, fort spirituellement, a fait dire que « M. de Gramont-Cadrouse lisait peu (4) ». Sa liaison avec Mlle Hortense Schneider, la trépidante Grande Duchesse de Gerolstein, fut fameuse. « Comme esprit, Mlle Schneider tombe sous le coup de la loi Gramont. Comme beauté, elle ne saurait être appréciée de quiconque fait cas des rouses, » observait un malin (5). M. de Cadrouse la promenait avec ostentation, aux théâtres où il se plaisait à la caresser

(1) Comtesse DASH, *Mémoires des autres...* ; t. V, p. 141.

(2) Comtesse DASH, *Mémoires des autres...* ; t. VI, p. 231.

(3) JAMES DE CHAMBRIER, *La Cour et la Société du second Empire...* ; t. II, p. 253.

(4) ROGER BOUTET DE MONVEL, *Les Variétés...* ; p. 68.

(5) ROGER BOUTET DE MONVEL, *Les Variétés...* ; p. 47.



amoureusement et publiquement dans sa loge (1), dans sa seigneurie de Caderousse, où, fort cérémonieusement, il la fit marraine des cloches qu'il donna à l'église (2); aux boulevards, où un voyou reçut de lui 20 francs pour s'être écrié à la vue de Mlle Hortense Schneider : « Oh ! les belles fesses (3) ! » Ces menus traits silhouettent le personnage. A propos de lui et de Mme de Persigny, Viel-Castel écrit le 22 mai 1863 : « Mme de Persigny se galvaude avec Gramont-Caderousse; elle est allée, il y a quatre jours, le chercher au *Château des Fleurs*; elle est entrée seule dans ce bastringue et elle a fait une scène à son amant. Elle se montre publiquement avec lui, enfin, le scandale ne saurait être plus grand (4). » C'est ce même Caderousse, qui, à Persigny, qui se lamentait sur ses ennuis domestiques, eut un jour l'impertinence de dire devant témoins : « Monsieur le duc, je ne vous permets pas de dire du mal de ma maîtresse (5). » Mot qui achève de peindre à la fois cette société, ces personnages, ce temps. Longtemps et toujours Persigny, d'un « cœur chevaleresque », s'efforça « de voiler à tous les yeux » la honte de son ménage (6). En 1863 il rêva, un instant, de divorcer, de se séparer, mais ce ne fut qu'un bruit dont on ne parla qu'un jour (7). Tant de cha-

(1) *Mémoires de Cora Pearl*; Paris, 1886, in-18. p. 199.

(2) JAMES DE CHAMBRIER, *La Cour et la Société du second Empire...*; t. II, p. 254.

(3) *Petite revue*, samedi 13 octobre 1865, p. 125.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, p. 217.

(5) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *La Fête impériale...*; p. 96.

(6) *Mémoires du duc de Persigny...*; p. 507.

(7) « Persigny se sépare de sa femme; tel est le raconter de ce matin; il est vrai que sa femme en a fait assez pour motiver dix séparations. » — *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, p. 233.

grins, tant de déboires accumulés, de hontes bues en silence et de scandales traversés avec résignation, ne furent pas sans influencer sérieusement sur sa santé. La congestion cérébrale le menaçait. Vers la fin de 1871, il se réfugia à Nice, à l'Hôtel du Luxembourg, où, très rapidement, son état devint alarmant. Mme de Persigny faisait alors un voyage d'agrément en Égypte. On la pria de revenir d'urgence, une fois, deux fois, plusieurs fois, mais « elle différait son retour sous mille prétextes (1) ». Elle arriva, cependant, mais, déjà, le conspirateur de Strasbourg et de Boulogne, le véritable restaurateur du second Empire, n'était plus. Le 22 janvier 1872, Fialin, dit de Persigny, précédait d'un an son Empereur dans l'éternité.

Mme de Persigny ne demeura point veuve longtemps. Le 18 février 1873, elle « épousa un sieur Lemoine (ou Lemoyne), beaucoup plus jeune qu'elle (2) ». Elle avait dépassé la quarantaine. M. Hyacinthe-Hilaire Le Moyne mourut, au Caire, le 27 janvier 1879. Dix ans plus tard, à cinquante-sept ans, en octobre 1889, Mme de Persigny se remariait avec le comte Charles de Villemune-Sombreuil. L'année suivante, le 30 mai 1890, à Cannes, elle mourait. C'est là que je dois borner les détails recueillis sur cette figure du grand monde du second Empire.

Sur cette scène, celle de Mme Clotilde de la Bédoyère brille d'un éclat plus modéré. Elle était la femme d'un chambellan de la cour à qui Viel-Castel ne ménage pas les traits sanglants. « Le plus sot, le plus sale, le plus gras et

(1) *Mémoires du duc de Persigny...*; p. 508.

(2) [Sir RICHARD WALLACE], *Un Anglais à Paris...*; t. II, p. 56.

le plus bête des hommes, » dit-il (1), et, encore : « Le plus simple des hommes, le plus obtus, le plus incapable d'aucun service (2). » Mais la grâce ployée de Mme de la Bédoyère, « d'excellence une fleur de bals et de soirées (3) », était bien faite pour excuser tant de disgrâces. Au début de l'année 1858 elle jouissait de l'amoureuse faveur de Napoléon III (4), mais en octobre suivant, l'Empereur cherchait à s'en défaire (5). En mars 1859, c'était, définitivement, une « sultane en retraite (6) ». Je veux ignorer, et, de fait, je confesse les ignorer, quels services l'Empereur avait à récompenser en M. de la Bédoyère (Georges-César-Raphaël-Huchet), quand, le 15 août 1859, il le nomma sénateur. Mais, ce que je sais, c'est qu'à cette occasion notre Viel-Castel habituel n'a pas manqué de vitupérer. Saluant cette nomination, il en donne comme motifs : « Son père a été fusillé en 1815; sa femme a couché avec Napoléon III (7). » Ce ne lui suffit pas. Quelques jours plus tard, cette nomination lui tenant décidément au cœur, il ajoute : « Sa femme en a fait un superbe cocu, puis ayant couché avec l'Empereur, son mari est devenu chevalier de la Légion d'honneur et sénateur.

*Ah ! Monsieur le Sénateur,  
Je suis votre humble serviteur (8) ! »*

(1) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 181.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 152.

(3) FRÉDÉRIC LOLIÉE, *Les Femmes du second Empire...* ; p. 280.

(4) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 225.

(5) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. IV, p. 337.

(6) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 32.

(7) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 152.

(8) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...* ; t. V, p. 181.

Mme de la Bédoyère, née Clotilde-Gabrielle-Joséphine de la Rochelambert, à Saint-Cloud, le 27 juillet 1829, avait épousé à Paris, le 31 mai 1849, le comte de la Bédoyère. C'est le 9 août 1867 qu'elle devint veuve. En 1869, le 16 janvier, elle se remariait avec le général prince de Moskowa, Napoléon-Henri-Edgar Ney, dont elle devint veuve le 13 octobre 1882. A cette époque l'hydropisie avait affreusement déformé cette jolie femme de naguère. Ce fut une ruine qui, le 22 juillet 1884, descendit au tombeau (1). Son second mariage l'avait fait parente avec Mme de Persigny, et ce n'est pas à nous qu'est dû le hasard par lequel elle se trouve, à sa suite, dans une énumération où les noms les plus inattendus se rencontrent et se mêlent.

Avec circonspection il y faut ajouter celui de la duchesse de Cadore. Au début de janvier 1860, on remarque les attentions de l'Empereur pour elle, et on observe que « M. de Cadore jouit de tous les avantages d'un mari de favorite (2) ». On parle même de l'envoyer comme ministre à l'étranger (3). Je n'ajoute rien à cela, sinon que sur les livres de Baring frères, banquiers de Napoléon III, à Londres, le nom de Mme de Cadore figure sur les comptes de l'Empereur, à côté de celui de Mme X... (4). Constatation sans conclusion puisque le détail de ces comptes est ignoré.

(1) LÉONCE DE BROTONNE, *Les Sénateurs du Consulat et de l'Empire...*; pp. 301, 302.

(2) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, p. 10.

(3) *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel...*; t. VI, p. 13.

(4) *Papiers et correspondance de la famille impériale...*; t. I, p. 141.



\*  
\* \*

Ce livre s'achève, car voici pour cet Empereur l'heure venue des infortunes et des catastrophes. Avant Sedan, il avait encore comme maîtresse, — et je donne ici ces détails comme curieux et non pour authentiques et certains, — une dame nommée lady C..., qui, maîtresse « d'un galant homme qui l'aimait et qu'elle avait outragé », abandonnée par lui, entra aux Tuileries, grâce à son nom et à certaines complaisances secrètes. « Le maître la vit et la voulut; comme elle n'était là que pour être voulue, elle ne fit pas traîner le marché qu'on lui proposait. » Le roman impérial dura peu. La clameur de Sedan vaincu monta avec la fumée des bombardements au-dessus de la France en explosion. Pour lady C... le règne de l'ombre inconsolée commença. « Elle fut l'une des dernières maîtresses de l'Empereur, et elle montre encore chez elle, en une vitrine, la tasse en laquelle Napoléon III, au camp de Châlons, but son café, comme aussi le collier de diamants qu'il avait enroulé à son cou, un soir, à Fontainebleau (1). » Si la liaison fut, après elle aucun roman ne fut recommencé. Ce n'était point des femmes de ses brèves tendresses et de ses passagères amours, que l'Empereur vaincu attendait les consolations de la défaite.

A Wilhelmschœhe, il reçut la visite de Mme de Castiglione. Il ne lui dit rien, et, silencieusement, lui serra la main (2). Qu'eût-il pu lui dire, celui-là qui venait de perdre le trône

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...*; p. 77.

(2) *Le Gaulois*, 30 novembre 1899.



et l'Empire ? Muré dans d'insondables rêveries, il gagna la terre de l'exil, le foyer étranger où commencent les Bonaparte et finissent les Napoléon. Le 20 mars 1871, il débarquait à Douvres et s'installait dans ce château de Camden-Place où, autrefois, il avait souri à une miss blonde, rêvée pour le foyer modeste et tranquille qu'il se voulait alors. Le regard des femmes, cependant, ne s'était pas détourné de lui, qui, déchu et vaincu, n'était plus rien que l'espérance impériale et la vivante théorie napoléonienne. Une jeune fille lui envoyait, anonymement, et à intervalles réguliers, des banknotes de cinq livres, qui firent un total de 12.500 francs, que le hasard seul permit de restituer. Et M. Georges H. Greenham, un des chefs-inspecteurs de la police chargé par le gouvernement anglais de veiller à la sécurité de l'Empereur exilé, qui conte cette anecdote, en ajoute une qui est révélatrice de ce qu'inspirait encore le souverain vieilli :

Une vieille excentrique, veuve, âgée de cinquante-cinq ans environ, se figurait que Napoléon III était amoureux d'elle. Elle venait, tous les matins, remettre au portier de Camden-House un bouquet de fleurs accompagné d'un billet doux. Cette femme portait des vêtements bizarres, formant un mélange singulier de couleurs claires. Elle avait des gants blancs, toujours trop grands, l'extrémité des doigts, trop longue, était tirebouchonnée. Le visage de cette vieille folle et sa chevelure embroussaillée marquaient une aversion profonde pour l'emploi de l'eau, du peigne et de la brosse. Le manège de cette veuve dura longtemps, mais, un jour, ordre fut donné au portier de refuser les bouquets et les lettres de la folle, qui, à partir de ce moment, resta des journées entières à attendre son pseudo-amoureux. Dès qu'elle apercevait le vaincu de Sedan, elle se précipitait au-devant de lui et faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui remettre lettre et bouquet. Lorsque Napoléon III mourut, la vieille continua son manège, mais tourna son

insistance vers le prince impérial, qui « paraissait beaucoup s'amuser de cette aventure et joua plus d'une bonne farce à la vieille femme ». Peu après le départ du Prince pour le sud de l'Afrique, la veuve quitta Chislehurst, et M. Greenham n'entendit plus parler d'elle (1).

Misérable et risible aventure, mais qui touche en ce qu'elle représente ce que l'image de l'Empereur avait d'idéal pour celles qui ne l'approchèrent jamais. Peut-être ne comprit-il point, comme il nous apparaît au delà du temps et de sa vie, le symbole de cet amour de folle, Ophélie besoigneuse et en cheveux blancs, cueillant d'inutiles bouquets dans des jardins étrangers pour l'exilé ayant abdiqué son amoureuse souveraineté.

Maintenant, autour de son château, il promenait ses dernières rêveries. Quelquefois il poussait jusqu'à la petite église de Chislehurst et entrait dans ce triste et étroit cimetière anglais qui précède la chapelle. Et remuant l'herbe déjà jaunie, du bout de sa canne, il disait à l'abbé Godard : « Je cherche la place où vous pourrez me mettre (2). » Ce ne tarda guère. Le 9 janvier 1873 il retournait vers ses pères, celui qu'avaient salué les cloches du Paris impérial de 1808, que l'Empereur d'Austerlitz et Madame Mère avaient tenu sur les fonts du baptême. 9 janvier !... Soixante-six ans auparavant, ce jour-là, dedans la Pologne, Napoléon I<sup>er</sup> souriait aux yeux humides de tendres larmes de Mme Wallewska ; soixante-quatre ans passés, l'Empereur, à Valladolid, rassemblait dans sa main le tonnerre guerrier dont il

(1) Cit. par WILL DARVILLÉ, *Napoléon III en exil*, dans *Le Progrès de la Côte-d'Or*, 14 février 1903.

(2) FERNAND GIRAUDEAU, *La Mort et les Funérailles de Napoléon III...* ; p. 18.

allait frapper l'Espagne rebelle aux lois de la discipline. Anniversaires d'amour et de gloire à célébrer, maintenant, devant un cercueil couvert de drapeaux, — hélas ! vaincus. « Une idée et les femmes tuèrent l'Empereur Napoléon III. Les femmes récompensèrent le mort qui les aima en couvrant de larmes sa tombe (1). » Ces femmes, ses amours et tout son passé, survivaient à l'amant emporté. Elles étaient debout encore, la Castiglione, et Mme X..., et Marguerite Bellanger. Les deux dernières vinrent, au cercueil exilé, rendre l'hommage d'un souvenir fidèle (2). Et un dernier symbole de galanterie chevaleresque vint décorer son tombeau. En 1856, lors de son voyage en Angleterre, il avait été nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, en un chapitre tenu à Windsor par la reine Victoria (3). La reine, elle-même, avait voulu lui fermer la boucle allégorique sur la jambe gauche, lui passer le cordon et le reconduire au seuil de ses appartements (4). Et, dans Windsor, au-dessus de sa stalle on avait suspendu sa bannière de chevalier (5). Ce fut cet étendard sentimental et sans victoire, tandis que sa cour d'exil en deuil (6) le saluait pour la dernière fois, qui fut

(1) PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 98.

(2) « Devant son cercueil, à Chislehurst, on se rappelle qu'une jeune femme en noir vint se prosterner et pleurer. Cette femme était Mlle Bellanger. » — PIERRE DE LANO, *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire...* ; p. 97.

(3) VICOMTE DE BEAUMONT-VASSY, *Les Salons de Paris...* ; p. 261.

(4) JAMES DE CHAMBRIER, *La Cour et la Société du second Empire...* ; t. II ; p. 136.

(5) *Mémoires du docteur Thomas W. Evans...* ; p. 425.

(6) Sur le deuil ordonné pour la mort de Napoléon III, voici un petit docu-

suspendu au-dessus du cercueil dans la cave de l'église de campagne. Symbole qui n'a pas été voulu, et qui remue fortement notre sensibilité. Ah ! être né, comme il le disait à Strasbourg, sous la neige d'octobre, être né « comme moi au bruit du canon de Wagram », avoir eu sur son berceau le soleil de cent victoires, et, roulé dans le manteau de la dernière guerre et de la dernière défaite, s'en aller dormir, avec sur le front, l'ombre d'une bannière du temps de la chevalerie britannique...



ment que je trouve à la Bibliothèque Mazarine, parmi les papiers du fonds Lebrun, carton XIII. Il est bordé de deuil et du format in-4 :

SERVICE  
DU GRAND-MAITRE  
DES CÉRÉMONIES

Le deuil (*sic*) à l'occasion de la mort de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III sera de trois mois à partir du 16 janvier.

Le grand deuil sera porté pendant les six premières semaines.

Le petit deuil sera porté pendant les six semaines suivantes. Les hommes auront le crêpe au chapeau.

Camden-Place

16 janvier 1873.

CHISLEHURST,

Règlement de Convois et Transports Lamy et E. Trouvain,  
8, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.







TABLE DES MATIÈRES

DIVERSES DU VOLUME





## TABLE DES NOMS CITÉS (1)

---

### A

Abattucci, 166.  
Abd-el-Kader, 148.  
Aldeston (Élisabeth), V. Howard  
(miss).  
Aldobrandini (prince), 168.  
Alexandre (demoiselle), 299.  
Althon-Sée, 76.  
Amélie (la Reine), 162.  
Ametiger (Mme), 155.  
André, 148-150.  
Anisson-Duperron, 168.  
Arago (Emmanuel), 282, 283.  
Arnal (docteur), 208, 211.  
Auber, 295.  
Audebrand (Philibert), 224.  
Augustenbourg (duc d'), 37.  
Aumale (duc d'), 230.

### B

B... (demoiselle), 159.  
B\*\*\* (princesse), 308.

Bachaumont, 273.  
Baciocchi (comte), 149, 195, 196, 261,  
262.  
Bade (Louise de), 38.  
Bade (Stéphanie de), 161.  
Badinguet, 103.  
Balzac (Honoré de), 234, 280.  
Banderali, 47.  
Banville (Théodore de), 10.  
Baraglini (comtesse), 45.  
Barbey d'Aureville (Jules), 20, 239.  
Baring frères, 252, 314.  
Barrot (Odilon), 148-150, 175.  
Bassano (duc et duchesse de), 211, 212.  
Baudry (Paul), 207.  
Bayeux (Marguerite), V. Vergeot  
(Éléonore).  
Beauffremont (duc de), 180.  
Beaufort (duc de), 140.  
Beauharnais (Hortense de), 7, 10, 13,  
14, 16, 20-24, 43, 53, 56, 69, 76,  
100, 101, 120.  
Beauharnais (Joséphine de), 100.

(1) Afin d'éviter une énumération de pages trop fastidieuse, le nom de Louis-Napoléon et de Napoléon III a été exclu de cette table. Les chiffres en italiques renvoient à des citations en note.

- Beaumont-Vassy, 53.  
 Beauregard, V. Howard (miss).  
 Béchevet, V. Howard (Martin-Cons-  
 tantin).  
 Bedford (duchesse de), 120.  
 Bédoyère (Clotilde de la), 312-314.  
 Bédoyère (Huchet de la), 313, 314.  
 Belbœuf (marquise de), 161.  
 Bellanger (Charles-Casimir), 277.  
 Bellanger (Marguerite), 257-290, 292,  
 293, 318.  
 Belle-Sabotière, V. Vergeot (Éléo-  
 nore).  
 Belmontet, 69.  
 Béranger, 103.  
 Bernard (François), 93.  
 Bertrand (Arthur), 103.  
 Béthune (princesse de), 30, 31.  
 Bettina, 43.  
 Béville (de), 303.  
 Blackley (Horace), 134.  
 Blanc (Edmond), 181.  
 Blanc (Louis), 54, 80.  
 Blessington (Lady), 127-131.  
 Boigne (de), 167, 168.  
 Bonaparte (Charlotte-Napoléone), 16.  
 Bonaparte (Laetitia), 317.  
 Bonaparte (Jérôme), 23, 29, 30, 38,  
 220, 287.  
 Bonaparte (Joseph), 16, 52, 56, 69.  
 Bonaparte (Louis), 7, 23, 24, 56.  
 Bonaparte (Mathilde), 22, 29, 30, 80,  
 161, 218, 219, 228, 229, 249-253.  
 Bonaparte (Napoléon), 7, 100, 117, 118,  
 317.  
 Bonaparte (Napoléon-Jérôme), 15,  
 191, 228, 294.  
 Bonaparte (Napoléon-Louis), 16.  
 Bonar, antiquaire, 31.  
 Boucheron, bijoutier, 235.  
 Boussu (Édouard), 113.  
 Brault (Éléonore), V. Gordon (Mme).  
 Brichet, armurier, 271.  
 Briffault, 100.  
 Brimont (comtesse de), 294.  
 Brohan (Madeleine), 160.  
 Bruc (Frédéric de), 76.  
 Brummell, 126.  
 Bure, 109, 113, 114.  
 Buzenet, 79.
- C**
- C... (Lady), 315.  
 C... (Mme), 123, 124.  
 C... M... (Mme), 160.  
 Cabanès (docteur), 301.  
 Cadore (duc et duchesse de), 314.  
 Cambridge (princesse de), 27.  
 Camden (William), 31.  
 Camerata (comte), 54.  
 Campana (marquis), 32.  
 Candolle (Adolphe de), 8.  
 Canisy (Mme de), 124.  
 Canova, 118.  
 Canrobert (maréchal de), 303.  
 Capet, 92.  
 Carlos (Don), 48.  
 Carpeaux, 270.  
 Carrette (Mme), 23.  
 Casigliano (princesse de), 20.  
 Castellane (maréchal de), 207, 304.  
 Castiglione (comte de), 203, 223-227.  
 Castiglione (Georges de), 231.  
 Castiglione (comtesse de), 198, 201,  
 239, 243, 248, 267, 288, 315, 318.  
 Cavour, 216, 217.  
 Cessay (M. et Mme de), 70. V. Vau-  
 drey et Mme Gordon.  
 Chambord (comte de), 20.  
 Chanteaud (Mme), 295.  
 Charles, domestique, 235.  
 Chartres (duc de), 230, 232.  
 Chasles (Philarète), 10, 13.  
 Châtaigneraie (Mme de la), 213.  
 Chateaubriand, 2.  
 Chérin, 121.  
 Chesnay du Bois, 123.  
 Chesterfield (Pearl de), 140.  
 Chinchilla. V. Flamarens.  
 Cibriario, 216.

Clairembaut, 121.  
 Clebden (Lord), 127, 141.  
 Cocquerel, 92.  
 Collet-Meygret, 197, 198.  
 Conneau (docteur), 101.  
 Conti, 280.  
 Cornu (Mme), 161.  
 Corsi (Luisa), 221.  
 Coulback. V. Kulbach.  
 Coutts [ou Coutts]-Burdett (Miss),  
 32, 35, 36.  
 Coventy (Lord), 121.  
 Cowley (Lady), 294.  
 Crémiieux, 282, 283.  
 Crenay (marquis de), 28.  
 Cresson, 91.  
 Csuz (Caroline de), V. Howard (Mar-  
 tin-Constantin).

**D**

D..., officier, 262.  
 Damas (général de), 62.  
 Dash (comtesse), 20, 251.  
 Déjazet (Virginie), 102, 103.  
 Demidoff (prince), 30.  
 Desforêts (baron), 181.  
 Desmarest, 15.  
 Devienne (président), 278-285.  
 Dillon, 310.  
 Dino (duchesse de), 227.  
 Dobler (docteur), 44.  
 Douglas (Lady), 161.  
 Drouyn de Lhuys (M. et Mme), 294.  
 Duchâtel, 102.  
 Duhomme (Urbain), 123.  
 Dumas fils (Alexandre), 126.  
 Dumont (André), 99.  
 Dunois, 14, 99.  
 Dupont, 112.  
 Duvergier, 198.

**E**

Eck (Théophile), 102, 103.  
 Eggerlé (colonel), 63.

Elisa, 40.  
 Espel (comtesse d'), 123.  
 Estancelin (général), 230, 234.  
 Eugénie (Impératrice), V. Montijo  
 (Eugénie de).  
 Evans (colonel), 48.  
 Evans (docteur), 11, 19, 144.

**F**

Fanchette, 293.  
 Farmer, 127.  
 Favart de Langlade (Mme), 121.  
 Ferrière (vicomte de la), 196.  
 Feuillide (Capo de), 101.  
 Fialin, V. Persigny (duc de).  
 Fieuzal (docteur), 288.  
 Fitzhenbert (Miss), 32.  
 Flamarens (comte de Grossoles-), 212.  
 214.  
 Flaubert (Gustave), 212.  
 Fleury (général), 75, 136, 144, 158,  
 162, 221, 299.  
 Fosbender (Pauline), 277.  
 Fould (Achille), 172, 198, 250, 251,  
 301.  
 Franquemont (Éléonore de), 125.  
 Frémy (docteur), 274.  
 Friedrichs (Otto), 299.

**G**

Galliffet, 175, 176.  
 Gênes (duc de), 204.  
 George IV, 32.  
 Gilbert des Voisins, 125.  
 Gile, 172.  
 Girardet, 100.  
 Girardin (Émile de), 36, 143.  
 Giraud (Charles), 220, 274, 275.  
 Godard (abbé), 317.  
 Goncourt (les frères de), 22.  
 Gordon (Mme), 46-83, 136, 303.  
 Gordon-Archer (Sir), 47, 48.  
 Grammont (chevalier de), 127.  
 Grammont (duchesse de), 126.  
 Gramont-Caderousse, 260, 310, 311.



Greenham, 316, 317.  
 Gréville (Mme), 300.  
 Gricourt (marquis de), 76.  
 Griscelli, 143, 174, 179, 221, 224, 307.  
 Grouvelle, 274.  
 Guénifey (baron de), 168.  
 Guillaume (le roi), 35.  
 Guizot, 36.  
 Gustave III, 38.

**H**

Hadot (Jules-Adrien), 276.  
 Hamaekers (C.-F.-B.), 295-299.  
 Hamelin (Mme), 16, 250.  
 Hamilton (duc et duchesse de), 38.  
 Hanska (Mme), 280.  
 Haryett (Martin), V. Howard (miss).  
 Haussmann (Valentine), 276, 277.  
 Hautin, 93.  
 Hédoux, 92.  
 Herriott (Elisabeth), V. Howard (miss).  
 Hertfort (Lord), 228, 229.  
 Heusquin, 299.  
 Hiance (Émile), 8, 93.  
 Hill's, 268.  
 Hirsch (Maurice de), 181.  
 Hohenlohe, 37.  
 Hohenstein, 37.  
 Hohenzollern-Sigmaringen (princesse de), 37.  
 Hooghvorst (Pauline d'), V. Bassano.  
 Houssaye (Arsène), 16c.  
 Howard (Miss), 31, 81, 131, 133-181, 258.  
 Howard (Martin-Constantin), 175, 176, 180.  
 Hozier, 123.  
 Hudson Lowe, 44.  
 Hugo (Victor), 94, 157.  
 Hugo (Mme), 94.  
 Humbert (le roi), 227.  
 Hyrvoix, 197-199, 222.

**J**

Jessaint (Bourgeois de), 76.

Jordan (Mme), 75.  
 Jourdan (Louis), 165, 166.  
 Jumillac (marquis de), 76.

**K**

Kalergi (Mme), 301, 302.  
 Knüßky (Mme), 44.  
 Korsakoff (Mme), 215.  
 Kühn (Joachim), 80, 123.  
 Kulbach, 288, 289.

**L**

L... (princesse de), 159.  
 Labenne (comte de), V. Vergeot (Louis).  
 Laffitte (Albine), 301.  
 Laffitte (Jacques), 230, 303.  
 Laity (Armand), 55.  
 Lamberville (marquis de), 168.  
 Lamporrecchi, 203, 218.  
 Lane (John), 134, 140.  
 Larrey (baron), 51, 78.  
 Laübly (dame), 44.  
 Launay-Leprovost, 91.  
 Lebey (André), 51, 78.  
 Lebœuf (Julie), V. Bellanger (Marguerite).  
 Lebrun (Pierre), 319.  
 Lecomte, 107.  
 Lefebvre (Alphonse), 86.  
 Lemoine (Hilaire), 312.  
 Léouzon-Leduc, 247.  
 Leninger (Antoinette), 286.  
 Lérignan (Paulette de), 293.  
 Leroux (Adrienne), 180.  
 Lesseps (Ferdinand de), 221.  
 Letessier (Élisa), 54, 55.  
 Letz (Michel), 72, 75.  
 Leuchtenberg (Auguste de), 27.  
 Leuchtenberg (princesse), 37.  
 Leuchtenberg (duc de), 80.  
 Liechtenberger (avocat), 75.  
 Liéven (princesse de), 136.

Ligne (prince de), 218.  
 Livry (Emma), 294.  
 Locker (Frédéric), 119.  
 Louis XV, 167, 268.  
 Louis XVIII, 69.  
 Louis-Philippe, 46, 117.  
 Lulli, 167.

**M**

Mac-Mahon, 269, 294.  
 Maës (Georges), 296, 299.  
 M... B... (Mme), 160.  
 M... C... (Mme), 160.  
 Magnard (Francis), 175.  
 Malaga, 293.  
 Malaret (Mme de), 290.  
 Malmesbury (Lady), 245.  
 Malmesbury (Lord), 37, 48, 215, 227,  
 245, 307.  
 Malmesbury (Earl de), 140.  
 Mangnier, 274.  
 Manuel, 72, V. Persigny.  
 Manuel (Mme), 125.  
 Marguerite (la reine), 227.  
 Marie-Antoinette (la reine), 2.  
 Marthe, V. Letessier (Elisa).  
 Martin (F.-M.), 140, 175, 176.  
 Massa (marquis de), 213.  
 Mathiez (Albert), 69.  
 Maugny (comte de), 211.  
 Mauvers (lord), 32.  
 Méneval (baron de), 204.  
 Mercier (Mme), 92.  
 Mérimée (Prosper), 21, 22, 192, 252,  
 300.  
 Metternich, 168.  
 Metternich (Mme de), 293.  
 Meyer (Arthur), 11.  
 Mimi-la-Bouchère, V. Vandemale  
 (Aglâé-Louise-Françoise).  
 Mina, V. Castiglione (comtesse de).  
 Mirabeau, 246.  
 Mocquard, 144-148, 163-165, 171-174,  
 249, 261.  
 Moltke (de), 9, 10.

Montalan (Mlle de), 294.  
 Montet (baronne du), 12, 156.  
 Monthonlon (général de), 85, 91, 100-  
 102, 119.  
 Montijo (Eugénie de), 2, 14, 38, 112,  
 220, 222, 234, 246, 266, 273, 285, 293,  
 294, 299.  
 Montorgueil (Georges), 135.  
 Moréas (Jean), 236.  
 Morici (comtesse), 45.  
 Morny (duc de), 123, 277, 295.  
 Mouchy (Mme de), 270, 271.  
 Mouravieff (général), 302.  
 Musset (Alfred de), 302.

**N**

Nauroy (Charles), 175.  
 Nesselrode (chancelier de), 168.  
 Nesselrode, 301.  
 Ney (maréchal), 128, 303.  
 Ney (Albine), V. Persigny (duchesse  
 de).  
 Ney (Edgard), 144, 314.  
 Ney (Joseph-Napoléon), 303.  
 Nicolai (Mme de), 125.  
 Nicolas (l'empereur), 31.  
 Nieuwerkerke, 228, 269, 270.  
 Noordbeeck, 186.  
 Norman-Macdonald, 245.

**O**

Offenbach, 310.  
 Oldoïni (Filippo), 202-204.  
 Oldoïni (Virginie), V. Castiglione  
 (comtesse de).  
 Olga (grande-duchesse), 31.  
 Orléans (duc d'), 211.  
 Orsay (comte d'), 125-132, 140, 244.  
 Orx (comte d'), V. Vergeot (Eugène).  
 Osmond, V. Boigne (de).  
 Ozy (Alice), 159.

**P**

P... (Mme), 159.  
 Padoue (duc et duchesse de), 23, 24.

Palavicino (marquis), 143.  
 Palmerston (lord), 48.  
 Paradis (Mlle), 111, 112.  
 Parquin, 85.  
 Paule (Don François de), 37.  
 Pedro (Don), 27.  
 Péreire, 172.  
 Périer, V. Mme Vaudrey.  
 Pernetty (vicomte de), 277.  
 Pernetty (Didier de), 277.  
 Persigny (duc de), 52-54, 59, 64, 67, 70.  
 72, 75, 78, 80, 81, 127, 144, 197, 243,  
 303-312.  
 Persigny (duchesse de), 243, 301, 304,  
 305, 309, 312, 314.  
 Persigny (enfants de), 309.  
 Persil, 77.  
 Piat (général), 197.  
 Pierret, V. Vandemale.  
 Pietri, 295.  
 Pol (Maxime), 295.  
 Pomeyrac (Mlle), 300.  
 Ponchard, 47.  
 Poniatowski, 203.  
 Ponsard, 126.  
 Pozzo di Borgo (Marie), 195.  
 Pringé (Siméon), 86.  
 Proudhon, 159.

**Q**

Quinault, 167.  
 Quiry (marquis de), 250.

**R**

Rachel, 160.  
 Raguse (duchesse de), 125.  
 Rapallo (marquise), 204.  
 Ratazzi (Urbain), 217.  
 Raynouard (Georges), 277.  
 Récamier (Mme), 168.  
 Reichstadt (duc de), 56, 69, 110.  
 Reiset (comte de), 205.  
 Rémusat, 100.  
 Renard, 108.  
 Ricard (général de), 11, 195.

Ripon (comte), 118.  
 Rossée, 77.  
 Rossini, 47.  
 Rothschild (Alphonse de), 230.  
 Rothschild, 144, 181.  
 Rouville (marquis de), 172.  
 Rowles (Mr. et Mrs), 32.  
 Rowles (miss Emily), 31, 32.  
 Roy (Jack), 139, 163.  
 Ruttwen (lord), 126.

**S**

Saint-Alban (duc de), 35.  
 Sainte-Beuve, 187.  
 Sampaio, 139.  
 Sand (George), 212.  
 San Marzano, 231.  
 Saunier (Mme), 28, 29.  
 Saxe-Meiningen (princesse de), 37.  
 Schneider (Hortense), 310, 311.  
 Scribe (Eugène), 295.  
 Sérévile (Mlle de), 28.  
 Signoret (Emmanuel), 236, 237.  
 Sniell (Mlle), 300.  
 Sparre (comtesse de), V. Mlle de Sé-  
 réville.  
 Spinosa (comtesse), V. Baraglini  
 (comtesse).  
 Stainville (Adèle de), 258.  
 Stendhal, 218.  
 Stuart (Lady), 293.

**T**

Taglioni (la), 20, 124, 125.  
 Tascher de la Pagerie (Ctesse Stépha-  
 nie), 8, 163, 215.  
 Teck (duc de), 37.  
 Thayer (Édouard-James), 24.  
 Thélin, 101, 104.  
 Théric (Mlle), 160.  
 Thiers (Adolphe), 294.  
 Thomassin, 80.  
 Trelawney (Clarence), 173, 174, 179.  
 Tremblaire, 80.  
 Troplong, 281.

## V

Vaillant (maréchal), 252.  
 Vallée (Mme Oscar de la), 276.  
 Vandemale (Aglé-Louise-Françoise),  
 92-95.  
 Vaudrey (Mme), 61, 62, 83.  
 Vaudrey (colonel), 59-71, 77-83.  
 Vergeot (Alexandrine), 286.  
 Vergeot (Eléonore), 107, 108, 112-114,  
 120.  
 Vergeot (Eugène), 109, 110.  
 Vergeot (Louis), 110-112.  
 Vernède (Molen de la), 295.  
 Véron (docteur), 124.  
 Victor-Emmanuel (le roi), 196, 217,  
 224.  
 Victoria (la reine), 37, 318.  
 Vieillard, 142, 160.  
 Viel-Castel (Horace de), 125, 127, 148,  
 164, 165, 190, 206, 213, 214, 219-229,  
 246, 247-252, 269-271, 297-299, 306,  
 309, 312, 313.  
 Villemune-Sombreuil (Charles de),  
 312.

Vinant (Mlle), 281.  
 Vindex (Victor), 75.  
 Visconti (marquis Giacomo), 14.  
 Voirol (général), 63, 71.  
 Voisin, 235.  
 Volpette (Mlle), 110.  
 Voltaire, 248.

## W

Wagram (prince de), 37.  
 Walewska (comtesse), 300.  
 Walewski (comte), 37, 214.  
 Wallace (sir Richard), 192.  
 Wasa (princesse Caroline), 37, 38.  
 Wellington, 128.  
 Wolbert, 64.  
 Wurtemberg (duc Alexandre de), 37.

## X

X\*\*\* (Mme), 243-255, 258, 263, 298,  
 314, 318.

## Y

York (duc d'), 35.









## TABLE DES GRAVURES

---

### I

#### GRAVURES DANS LE TEXTE

|                                                                                                                                                                  | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| I. — L'éducation artistique de Louis-Napoléon à Arenenberg. (Caricature extraite de l' <i>Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ) . . .                    | 17     |
| II. — Comment un vieux général enseigne l'histoire de France à Louis-Napoléon. (Caricature tirée de l' <i>Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ). . . . . | 25     |
| III. — Lettre autographe de Louis-Napoléon en 1848. (Collection d'autographes Hector Fleischmann) . . . . .                                                      | 33     |
| IV. — Louis-Napoléon, déguisé en fleuriste, déclare sa flamme à une grande dame italienne. (Caricature de 1871). . . . .                                         | 41     |
| V. — Séduction exercée par Mme Gordon sur le colonel Vaudrey. (Caricature extraite de l' <i>Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ). . . . .               | 49     |
| VI. — Le colonel Vaudrey présente le prince aux troupes à Strasbourg. (Caricature extraite de l' <i>Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ). . . . .       | 57     |
| VII. — Le prince Louis-Napoléon et Mme Gordon tentent de séduire les troupes à Strasbourg. (D'après une caricature de la <i>Revue Comique</i> , 1848). . . . .   | 65     |
| VIII. — Invitation à une soirée de l'Élysée signée du colonel Vaudrey. (Collection d'autographes de M. Paul Flobert.) . . . . .                                  | 73     |
| IX. — Une des proclamations du Coup d'État de Boulogne-sur-Mer. (D'après l'original conservé à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer)                              | 88-89  |

|                                                                                                                                                                                                                                                                             |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| X. — Louis-Napoléon et la repasseuse du château de Ham. (Caricature extraite de <i>l'Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ) . . . . .                                                                                                                                | 97      |
| XI. — Distractions du prince Louis-Napoléon mis en pénitence au fort de Ham après le Coup d'État de Boulogne-sur-Mer. (Caricature du <i>Journal pour rire</i> , 1848). . . . .                                                                                              | 105     |
| XII. — Le prince, à Londres, joue des pantomimes sentimentales. (Caricature de la <i>Revue Comique</i> , 1848) . . . . .                                                                                                                                                    | 121     |
| XIII. — Lettre autographe du comte d'Orsay. (Collection d'autographes Hector Fleischmann). . . . .                                                                                                                                                                          | 129     |
| XIV. — Le prince Louis-Napoléon sollicite, à Londres, les secours de Miss Howard. (Caricature extraite de <i>l'Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ) . . . . .                                                                                                      | 137     |
| XV. — La Fortune, sous les traits de miss Howard, dispense ses faveurs à Louis-Napoléon. (Caricature extraite de <i>l'Histoire tintamarresque de Napoléon III</i> ). . . . .                                                                                                | 145     |
| XVI. — Fac-simili de l'acte de naissance de Miss Howard. (Document communiqué par M. Horace Bleackley) . . . . .                                                                                                                                                            | 152-153 |
| XVII. — M. Thiers et le comte Molé dansant avec miss Howard au bal de l'Élysée. (Caricature tirée du <i>Charivari</i> , 15 janvier 1851) . . . . .                                                                                                                          | 169     |
| XVIII. — Mlle Rachel fait répéter au Prince-Président le rôle de César. (Caricature tirée du <i>Journal pour rire</i> , 29 décembre 1849, faisant à la fois allusion aux relations de Louis-Napoléon avec la tragédienne et aux bruits d'un prochain coup d'État.). . . . . | 193     |
| XIX. — Les victoires et conquêtes du prince Louis-Napoléon. (D'après une caricature tirée de la <i>Revue Comique</i> , 1848) . . . . .                                                                                                                                      | 209     |
| XX. — Lettre autographe de Napoléon III en exil. . . . .                                                                                                                                                                                                                    | 225     |
| XXI. — Lettre autographe de Mme X... (Collection d'autographes Hector Fleischmann) . . . . .                                                                                                                                                                                | 241     |
| XXII. — Lettre de Marguerite Bellanger à Napoléon III . . . . .                                                                                                                                                                                                             | 263     |
| XXIII. — Lettre autographe du duc de Persigny. — (Collection d'autographes Hector Fleischmann). . . . .                                                                                                                                                                     | 297     |
| XXIV. — Un pamphlet allemand contre Napoléon III . . . . .                                                                                                                                                                                                                  | 305     |

## II

## GRAVURES HORS TEXTE

PLANCHE I. — La reine Hortense, mère de Louis-Napoléon. (D'après la gravure de P. Pauquet.)

PLANCHE II. — Le château d'Arenenberg. (D'après une gravure sur bois de H. Peyronnet.)

PLANCHE III. — Une fiancée de Louis-Napoléon : la princesse Mathilde. (D'après la lithographie de Wats, 1847.)

- PLANCHE IV. — Le château de Boulogne-sur-Mer. (D'après une photographie prise en 1912.)
- PLANCHE V. — Louis-Napoléon travaillant dans son laboratoire à la prison de Ham. (D'après la gravure de Philippoteaux).
- PLANCHE VI. — Le château de Ham, prison du prince Louis-Napoléon. (D'après une photographie prise en 1912.)
- PLANCHE VII. — Éléonore Vergeot, dite la « Belle Sabotière ». (D'après un portrait peint vers 1840 par un des officiers du fort de Ham, découvert et publié par M. Pierre Hachet-Souplet en 1893.)
- PLANCHE VIII. — Un familier de Louis-Napoléon à Londres : le comte d'Orsay. (D'après un portrait de A. Stevens, ayant fait partie de la collection Grimaldi. — Collection Hector Fleischmann.)
- PLANCHE IX. — Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République Française. (D'après une photographie prise en 1849.)
- PLANCHE X. — Mme de Castiglione. (D'après un tableau anonyme ayant jadis orné le cabinet de Napoléon III, et aujourd'hui au musée d'Ajaccio. (Photographie communiquée par M. Tomasi, d'Ajaccio.)
- PLANCHE XI. — Le pied de Mme de Castiglione. (D'après une photographie.)
- PLANCHE XII. — Le tombeau de Mme de Castiglione au cimetière du Père-Lachaise. (D'après une photographie prise en 1912.)
- PLANCHE XIII. — Mme X... (D'après une photographie.)
- PLANCHE XIV. — Marguerite Bellanger. (D'après une photographie.)
- PLANCHE XV. — Le châlet de Napoléon III dans le parc de Vichy. (C'est dans ce châlet que Marguerite Bellanger rejoignit plusieurs fois l'Empereur).
- PLANCHE XVI. — Marguerite Bellanger (Buste par Carpeaux).







## TABLE DES CHAPITRES

---

|                       |            |
|-----------------------|------------|
| INTRODUCTION. . . . . | Pages<br>I |
|-----------------------|------------|

### LIVRE I

#### Les Amoureuses du Conspirateur.

##### I. — DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE CONSIDÉRÉ COMME AMOUREUX.

Le prince au physique. — Son signalement. — Ses yeux sont curieux. — Ce que les femmes pensent de sa beauté. — Sa jeunesse et son éducation sentimentale. — Un site romanesque : Arenenberg. — « Le doux ténébreux. » — Il est romanesque et théâtral. — Il n'aime pas la poésie. — C'est le troubadour. — Les projets de mariage. — Il ne veut pas devenir le mari de la reine de Portugal. — Mme S... et souvenir que lui garde le prince. — Son roman avec la princesse Mathilde. — Bruits de mariage avec la fille du czar. — La miss de Camden-Place. — La fiancée millionnaire. — Le chapitre des princesses. — Comment les projets de mariage échouent. — Un mot du roi Jérôme. — « Il épousera la première qui lui montera la tête... » — Le mariage de l'Empereur . . . . .



## II. — LA CONSPIRATRICE PASSIONNÉE.

Les débuts galants de Louis-Napoléon. — Anecdotes des libelles. — La fille d'Hudson Lowe. — Une fille naturelle. — Sentiments des dames suisses pour le prince. — Il se déguise en femme pour arriver à une belle. — Une bonapartiste cantatrice: Mme Gordon. — Ses origines. — Le passé galant de Mme Gordon. — Persigny. — Relations du prince et de la cantatrice. — Fut-il son amant? — Légende d'une fille naturelle. — La conspiration de Strasbourg. — Claude Vaudrey, colonel sensible aux belles. — Un beau physique de militaire. — Mme Gordon, maîtresse de Vaudrey. — Galante machination de Persigny. — Une lettre d'amour du colonel. — Les préparatifs du coup d'État. — Rôle de Mme Gordon dans le complot. — Comment il échoue. — La conspiration devant la cour d'assises du Bas-Rhin. — Elle continue à conspirer. — Sa fin misérable et obscure. — Brillante destinée du colonel Vaudrey . . . . .

39

## III. — EROS SOUS LES VERROUS.

Le coup d'État de Boulogne. — Louis-Napoléon prisonnier. — Mimi-la-Bouchère. — Origines de cette maîtresse supposée. — Raisons qui combattent la légende de cette passade. — Le prince à Ham. — Son logis et ses occupations. — La question des femmes. — Le baiser de Déjazet. — Badinguet. — Les amours éthérées de la bouchère. — Amours plus pratiques du prince. — « La belle Sabotière. » — Une maîtresse de petite condition. — Enfants naturels de Louis-Napoléon. — Ce qu'ils deviennent. — Curieuse destinée des bâtards impériaux. — Leur fin. — Sort que fait Napoléon III à la mère. — La mort de la « belle Sabotière... » . . . . .

85

## IV. — POUR TROMPER L'ENNUI DE L'EXIL.

Installation du prince, évadé de Ham, à Londres. — Son budget. — Vie élégante et mondaine qu'il mène. — Le « cortège de maîtresses » d'un « Adonis de quarante ans ». — Une mystérieuse comtesse : Mme d'Espel. — Mme C... — Une aventure avec la Tagliani. — Un « lion », rival de Brummell. — Le comte d'Orsay. — Curieux passé de ce gentleman. — Louange que lui décerne Wellington. — Les lois de la ganterie élégante. — Liaison de d'Orsay avec lady Blessington. — Où on comprend le symbole de la carpe dans les armoiries du comte d'Orsay. — Ses liaisons avec le prince. — Le « lion » ruiné. — Le Prince-Président vient à son secours. — La fin de d'Orsay. — C'est lui qui le présente à miss Howard . . . . .

117

V. — LES MYSTÈRES DU ROMAN DE L'ÉGÉE ANGLAISE.

D'où vient miss Howard. — Mystères de son passé. — Ce que révèle un acte d'état civil. — Illusoire parenté de miss Howard. — Ses débuts dans la galanterie. — Elle est belle et fait des conquêtes. — Son salon et sa salle de jeu. — Sa liaison avec le prince. — La question d'argent. — Singulières combinaisons d'un emprunt. — Miss Howard à Paris. — Le petit hôtel de la rue du Cirque. — La liaison du Prince-Président fait scandale. — Un curieux plaidoyer *pro domo sua*. — Louis-Napoléon et les femmes de 1848 à 1851. — « Les orgies de l'Élysée. » — Double brelan de maîtresses. — Doit-on y comprendre Rachel ? — Les espérances impériales de miss Howard. — Comédies autour du mariage de Napoléon III. — On règle les comptes de miss Howard. — La danse des millions. — Beauregard et sa comtesse. — Le mari et le fils de miss Howard. — Mort de la comtesse de Beauregard. — Sort du château après sa disparition. — L'argent commence et finit la légende de miss Howard. . . . . 133

LIVRE II

Les Maîtresses de l'Empereur.

I. — DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III CONSIDÉRÉ COMME AMANT

Le prince a fait place à l'Empereur. — Sentiments des femmes à son égard. — Sa politesse. — Confusion que crée la robe d'un prélat. — L'Empereur aime à mystifier les curieux. — Il a le goût du plaisir. — Sa vie galante après son mariage. — Il est facile à séduire. — Il est généreux. — L'article de l'argent. — Il est réfractaire à la domination amoureuse. — Son inconstance. — Facilité que lui procure son entourage. — Le comte Baciocchi, surintendant de ses menus plaisirs. — Baciocchi vaniteux, souple et discret. — M. Hyrvoix, chef de la police secrète. — Le passé politique de ce maître mouchard. — La maîtresse de M. Hyrvoix et le secret de la correspondance. — Disgrâce du policier. — La vie galante de Napoléon III et l'opinion publique . . . . . 185

II. — L'AMOUREUSE AMBASSADE

Mme de Castiglione et l'ardeur italienne. — Son mariage. — Sensation que fait à Paris sa beauté. — Elle a peu d'esprit. — Morbidesse de

l'adoration personnelle. — Aventure du docteur Arnal. — Les bals des Tuileries. — L'audacieuse impudeur de Mme de Castiglione. — Ses déshabillés publics. — Le *fichu* mal placé. — L'ermitte qui fait scandale. — La légende de l'ambassade galante et politique. — Relations de l'Empereur et de l'Italienne. — Les habitations de Mme de Castiglione. — L'hôtel de l'avenue Montaigne et l'aventure qui y arriva à Napoléon III. — La chambre à coucher de l'amoureuse. — Les munificences de l'Empereur. — Mme de Castiglione et la cassette impériale. — Un mari complaisant. — Sa fin. — La comtesse après l'Empire. — Fut-elle passionnée? — Mme de Castiglione et l'amour. — Son fils. — Le logis de la place Vendôme. — Elle veut écrire ses mémoires. — *La plus belle femme du siècle*. — Souvenirs d'une nuit de jeunesse. — Mort de Mme de Castiglione. — Son tombeau . . . . . 201

### III. — LE ROMAN IMPÉRIAL DE MME X...

Le beau mariage de Mme X... — Elle est élégante, belle et spirituelle. — Sa liaison avec l'Empereur. — Citations d'un témoin. — Un menu de M. le comte Horace de Viel-Castel. — Le désastreux cadeau. — Problème d'une complaisance maritale. — Une aventure impériale en chemin de fer. — Anecdote véritablement scandaleuse. — Le prix d'une conduite d'eau. — Sommes et cadeaux donnés par Napoléon III à Madame X... — Lettre qu'il lui écrit au sujet de la mort de son mari. — La catastrophe de la guerre. — Mme X..., correspondante politique de l'Empereur prisonnier. — Autre lettre du souverain. — Pension que fait la République à Mme X... — La dernière maîtresse disparue de Napoléon III . . . . . 243

### IV. — LA MERVEILLEUSE AVENTURE DE « MARGOT-LA-RIGOLEUSE ».

Julie Lebœuf, dite Marguerite Bellanger, la paysanne. — Son genre de beauté, d'esprit et de charme. — Ses débuts dans la haute noce parisienne. — Un amant fameux. — Rencontre de Marguerite Bellanger et de l'Empereur. — Légendes qui entourent cette rencontre. — Ce qu'on peut croire la vérité. — Pourquoi Margot-la-Rigoleuse plaît à Napoléon III. — Spécimen de lettre apocryphe. — La cour, le public et la liaison. — Voyages de plaisir de Marguerite à Nantes. — Son luxe. — La maison de la rue des Vignes. — Une mystérieuse naissance. — Le roman de l'Empereur et de Mlle Valentine Haussmann. — Le fils de Marguerite Bellanger. — Le dossier de la fraude de Margot. — Un inextricable imbroglio. — Hypothèses et suppositions. — Margot après la chute de Napoléon. — Sa fortune. — Ses amants. — Elle se marie. — Mme Kulbach, châtelaine de Dommartin. — Elle meurt . . . . . 257

V. — « IL AIMA LA FEMME... »

Maîtresses faussement attribuées à Napoléon III. — Liaisons qui ont pour elles de plus sérieuses autorités. — Mme de Brimont. — Mlle Hamackers et son suicide. — Mlle Alexandre. — La démission de Mme de Malaret. — Mme Gréville et la scène de jalousie de Mme X... — La femme de lettres naïve et audacieuse. — La maîtresse belge et les faiblesses de l'Empereur. — Mme Kalergi, ou la fausse héroïne du coup d'État. — Le roman scandaleux de Mme de Persigny. — « Cancans » sur son intimité avec Napoléon III. — Les galanteries de la duchesse. — Ruine du ménage malgré les enfants. — Apparition de Gramont, duc de Caderousse. — Vie galante et fastueuse de ce jeune seigneur. — Abandon dans lequel meurt Persigny. — Les trois mariages de sa femme. — La comtesse de la Bédoyère. — L'indignation de Viel-Castel. — Mme de Cadore. — La chute de l'Empire. — La dernière maîtresse de Napoléon III. — Le souverain déchu et les femmes. — Touchant et galant symbole de ses funérailles . . . . . 291



|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Table des noms cités. . . . .              | 323 |
| Table des gravures dans le texte . . . . . | 331 |
| Table des gravures hors texte . . . . .    | 332 |
| Table des chapitres . . . . .              | 335 |



---

3451. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT ET Cie.

---



















